

UNIVERSITY
TORONTO
LIBRARY



PRESENTED TO

THE LIBRARY

BY

PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946

093348

TABLEAU

DE LA

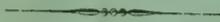
LITTÉRATURE ESPAGNOLE

DEPUIS LE 12^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION SUR L'ORIGINE DE LA LANGUE ESPAGNOLE,

PAR

M. F. PIFERRER,

Bachelier-ès-Lettres, Professeur-suppléant de langue espagnole
au Collège-royal de Toulouse.



PARIS,

CHEZ BAUDRY, LIBRAIRE,
Quai Malaquais, 3.

TOULOUSE,

CHEZ L'AUTEUR,
Rue de l'Orme sec, 7.

1845.

...côté, les exemplaires de grand format pourront fi-
...er dans les belles collections. En souscrivant, l'on doit
...designer le tirage pour lequel on s'engage. Tout Ecclé-
...sastique qui réunira huit engagements recevra un neuviè-
...me exemplaire *gratis*.

L'on souscrit dans tous les grands-séminaires de France,
où les volumes seront rendus francs de port. Les associa-
tions d'ecclésiastiques réunis pour neuf exemplaires, joui-
ront de la même faveur, pourvu que l'un d'entre eux soit
désigné pour recevoir les volumes, et que la localité ne
soit pas trop écartée des routes fréquentées par le roulage.

Le service général de la publication se fait à la LIBRAIRIE
RELIGIEUSE DE P. PRADEL et C^o Libraires, rue des Balan-

ITALIA-ESPAÑA

G
U
À
R
D
E
S
E

C
O
M
O



J
O
Y
A

P
R
E
C
I
O
S
A

TION.

ordre indiqué plus
ne sera publié en
bliera un nouveau
hèvement de l'édi-

ce Prospectus sous-
sous la date du 20
des plus haut placés,
re être chargé, de la
re ses remerciemens
stolique.

EX-LIBRIS

M. A. BUCHANAN

TABLEAU
DE LA
LITTÉRATURE
ESPAGNOLE.

LS.C
P6274t

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

DEPUIS LE 12^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION SUR L'ORIGINE DE LA LANGUE ESPAGNOLE .

PAR

roneliso
M. F. PIFERRER,

Bachelier ès-lettres , Professeur-suppléant de langue espagnole au
collège royal de Toulouse.

492566

2.6.49

PARIS,
CHEZ BAUDRY, LIBRAIRE,
Quai Malaquais, 3.

TOULOUSE,
CHEZ L'AUTEUR,
Rue de l'Orme-Sec, 7.

1845.

2.22
1875 4

*Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'Auteur
sera réputé contrefait.*

Pisquet.

2.22

A M. Nouseilles,

Recteur de l'Académie de Toulouse , Officier de la Légion-d'Honneur.

D'AUTREUR RECONNAISSANT.

PRÉFACE.

On sait que la langue espagnole fut pendant quelque temps la langue des cours de Vienne, de Bruxelles, de Bavière, de Naples et de Milan. Sous Louis XIII, on la cultivait en France avec une ardeur si particulière qu'un homme quelque peu lettré aurait rougi de ne la point connaître. Au XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, c'étaient les littératures de l'Espagne et de l'Italie qui dominaient en Europe. Par un heureux privilège, l'Italie, en perdant son influence, n'a pas cessé d'exciter le zèle curieux des savants; tandis que l'Espagne est aujourd'hui généralement ignorée ou méconnue, sans qu'on puisse s'expliquer les motifs de ce dédain ou de cette ignorance.

La France est fière avec raison de ses richesses littéraires; mais n'oublions pas que l'immortel Corneille et l'inimitable Molière ont puisé dans notre littérature leurs inspirations les plus élevées. Mettre donc cette importante et riche littérature à la portée de tous les amis des lettres, de ceux même qui ne cultivent point notre langue; montrer que l'Espagne a produit des ouvrages distingués dans tous les genres de composition, et détruire le préjugé, si accrédité aujourd'hui, qui réduit au théâtre de Calderon de la Barca, à celui de Lope de Vega et au Don Quichotte de Cervantes, tous nos monuments littéraires; tel est l'objet que nous nous sommes proposé.

Dans un ensemble de notices, composées avec soin d'après

les plus sûrs documents , nous faisons connaître le nom de nos meilleurs auteurs , la date et le lieu de leur naissance , les principaux faits de leur vie , les beautés , les défauts et le sujet de leurs écrits. Classés suivant l'ordre chronologique en un volume de peu d'étendue , ces notices permettront , même à ceux qui sont absorbés par d'autres études , d'acquérir aisément les notions les plus essentielles sur la littérature espagnole.

Professeur dans un collège de l'Université , nous avons dû naturellement penser aux besoins de la jeunesse. Pour les élèves , il ne suffisait pas d'instructions littéraires : il fallait qu'ils pussent lier plus intime connaissance avec les écrivains. Aussi la notice sur chaque auteur est-elle accompagnée de quelques morceaux choisis parmi les passages les plus remarquables de ses œuvres. Ces extraits , qui orneront avec profit l'intelligence des jeunes gens , suffiront aussi pour suivre pas à pas les progrès de l'idiôme castillan , et pour observer les transformations qu'il a subies avant d'atteindre au degré de pureté , de richesse et d'harmonie où il est aujourd'hui.

Puissent nos efforts contribuer à ranimer et à répandre le goût d'une langue et d'une littérature fécondes , variées , intéressantes au plus haut point ! puissions-nous avancer ainsi le jour d'une juste réhabilitation ! Nous croirions avoir fait quelque chose d'utile : c'est la plus douce récompense que nous puissions espérer de notre travail.

Nous l'offrons à la jeunesse des écoles en témoignage de notre zèle pour sa culture littéraire , et nous osons le placer sous le patronage des hommes éclairés de la France , de cette nation grande et généreuse , qui apprécie le mérite et allège les infortunes avec tant d'impartialité. Nous le dédions aussi à nos frères d'exil , comme un pieux souvenir de la patrie absente.

Toulouse , le 1^{er} janvier 1843.

INTRODUCTION.

L'Espagne, quinze cents ans avant l'ère chrétienne, était habitée par des hommes simples qui cultivaient la terre, et vivaient contents des fruits qu'elle leur prodiguait. Depuis cette époque reculée, les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont successivement envahi ou fréquenté la Péninsule, et tous ont travaillé à y introduire leurs mœurs et leur langage. Aussi reste-t-il peu de traces du langage de ses premiers habitants qu'il est permis de considérer comme indigènes, et il est difficile aujourd'hui de marquer avec certitude les mots qui appartiennent à la langue primitive. Cette langue cependant n'a pas péri tout-à-fait. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur la marche des événements.

Toutes les fois que deux peuples se trouvent en contact, aucun d'eux ne s'approprie en entier le langage de l'autre; mais il se fait réciproquement un échange de mots, plus ou moins

considérable, selon l'influence respective des deux peuples. Ainsi, lorsque les Phéniciens vinrent les premiers troubler l'heureuse Hespérie, ils purent sans doute y introduire en grande partie leur idiôme, mais ils ne parvinrent pas à effacer celui qui s'y était implanté avec ses paisibles habitants. Nous devons en dire autant à l'égard des Grecs et des Carthaginois qui y parurent un peu plus tard. D'ailleurs chacun de ces peuples n'ayant occupé qu'une partie du pays, aucun d'eux ne pouvait aspirer à y faire dominer exclusivement son idiôme.

Il est donc plus que probable que la langue primitive, bien que fortement altérée et surchargée de mots étrangers, formait encore comme le *noyau* du langage des Espagnols, lorsque, vers 218 ans avant J.-C., les Romains y arrivèrent pour arrêter les progrès de l'invasion carthaginoise. On sait combien leur secours devint funeste aux Espagnols ! Selon leur coutume, les Romains d'auxiliaires devinrent conquérants, et bientôt maîtres de l'Espagne, qui resta soumise à leur joug durant 600 ans.

Si jamais la langue espagnole a été menacée d'une complète destruction, c'est pendant cette longue domination romaine. Nul ouvrage, nul acte ne s'écrivait qu'en latin ; l'Espagne, en un mot, était de fait ce que le droit de conquête l'avait déclarée, c'est-à-dire, une province romaine. Il n'est pas cependant possible que les peuples conquis aient pu se dépouiller de leur idiôme et subir tout-à-coup celui des conquérants : un fait de cette nature ne saurait être que l'ouvrage des siècles. Nous osons même l'affirmer, et les inductions les plus fortes viennent à notre appui, les conquérants et les conquis, confondus en un

seul peuple, ne parlèrent jamais le latin proprement dit; car, en s'amalgamant, ils durent, selon la loi commune, emprunter des mots les uns des autres, de telle sorte qu'il se forma un langage spécial mêlé d'espagnol et de latin. Aussi, ceux-là même qui regardent l'espagnol comme dérivé du latin, reconnaissent cependant l'existence de ce langage particulier, désigné par eux sous le nom de *latin vulgaire*, et qu'il serait plus exact d'appeler *espagnol latinisé*, puisque c'est l'idiôme qui a conservé le plus grand nombre de mots de la langue espagnole primitive.

Il y avait donc en Espagne, du temps des Romains, outre un grand nombre d'idiômes secondaires, qui sont en dehors de notre objet, tels que le cantabre, le phénicien, le grec, le celtibère et d'autres, deux sortes de latin : le vulgaire, dont nous venons de parler, qui était le langage de la multitude; et le latin proprement dit, qui était cultivé par les gens instruits, et dont se servaient les savants pour leurs écrits. Ces deux nuances du latin se seraient probablement conservées pendant de longs siècles, si la décadence de l'empire romain et l'invasion des Goths n'étaient venues changer leur rôle et rompre leur équilibre.

Soit que la langue des conquérants du nord eût plus d'analogie avec l'espagnol latinisé qu'avec le latin; soit qu'ils voulussent gagner les sympathies de la multitude, il est reconnu que les Goths s'appliquèrent à parler son idiôme de préférence au latin cultivé, qui cessa bientôt d'être en usage dans la conversation. Mais, comme du mélange de tant

de peuples divers , il naissait tous les jours de nouveaux dialectes, et que cette multiplicité produisait beaucoup de confusion (1) dans les rapports de la vie ; surtout dans l'ordre politique , on conserva le latin pour les écrits et les actes publics, et particulièrement pour les relations des peuples qui n'avaient point le même dialecte.

Ainsi sous les Goths, le latin vulgaire, modifié encore par leur propre idiôme, devint la langue de toutes les classes de la société. Dès-lors il est aisé de prévoir le rang qu'il est appelé à conquérir. Attirant bientôt l'attention des savants , il se régularise , se développe , se perfectionne ; mais au milieu de sa marche progressive, une nouvelle secousse vient mettre encore son existence en péril. C'est l'invasion des Arabes qui, vers l'an 714 de notre ère, franchissant le détroit de Gibraltar, fondirent sur l'Espagne, taillèrent en pièces l'armée des Goths, et se rendirent maîtres de toute la Bétique. L'Espagne entière allait devenir leur proie. Alors une poignée d'Espagnols réfugiés dans les montagnes des Asturies, pour conjurer la ruine totale qui les menace, se rallient autour de l'intrépide Pélage; ils forment l'héroïque résolution de résister aux forces redoutables des Sarrasins, et même de reconquérir les pays qui venaient de leur être enlevés. Le succès répondit à leur courage. S'ils ne purent sur-le-champ refouler les infidèles hors de l'Espagne, ils parvinrent du moins à interrompre le cours de leurs rapides et sanglantes victoires.

(1) Tanta multitud de lenguas debió producir grave confusión : *Un si grand nombre de langues durent produire beaucoup de confusion.* Discours prél. au *Cauc. y Rom.* de Duran.

De ce moment, la monarchie des Goths, bien que très-resserrée, se trouva raffermie ; les affaires reprirent leur état normal, et la langue espagnole recommença à se perfectionner. Ses progrès furent même si remarquables, que, vers le 10^e siècle, les savants ne dédaignaient plus de l'adopter dans leurs ouvrages. D'un autre côté, le latin, se trouvant de plus en plus négligé, devenait tous les jours moins correct, moins intelligible, plus barbare. C'est probablement ce qui décida, vers le milieu du 13^e siècle, le sage roi Don Alphonse à ordonner qu'à l'avenir tous les actes publics et les *privileges royaux* seraient rédigés en espagnol. C'est là l'époque du triomphe définitif du *latin vulgaire*, de *l'espagnol latinisé*, de cette langue enfin que nous venons de suivre à travers tant de vicissitudes. Travillée, modifiée, changée de fond en comble par l'influence de tant de peuples divers, elle est parvenue jusqu'à nous, conservant toujours le germe de l'idiôme que les Phéniciens trouvèrent, il y a 3,300 ans, chez les premiers enfants de Thubal (1).

Nous avons maintenant les éléments nécessaires pour résoudre cette grave question, objet de si vifs débats parmi les savants de l'Espagne, *quelle est l'origine de la langue espagnole*? Il en est qui se contentent de dire purement et simplement qu'elle dérive de la latine. D'autres prétendent qu'au premier siècle de notre ère, il y avait des livres en espagnol,

(1) *C'est une opinion généralement reçue en Espagne que Thubal, fils de Japhet, fut le premier homme qui vint y habiter.* Tubal, hijo de Japhet, fué el primer hombre que vino á España. Mariana, hist. générale de l'Esp., liv. 1, ch. 4.

d'où ils déduisent qu'elle ne dérive point de la langue latine. D'autres vont plus loin , et affirment que c'est le latin qui dérive de l'espagnol (1). Il n'est pas une de ces diverses opinions qui soit vraie dans un sens absolu ; il n'en est pas une qui ne puisse être appuyée de quelque raison plus ou moins spécieuse, plus ou moins valable. D'abord l'existence des livres en langue espagnole , telle qu'on la parle aujourd'hui , est assez difficile à constater , mais il est fort probable qu'il existait quelques écrits en langue espagnole telle qu'elle était à l'époque où l'on se reporte. Prétendre autre chose , ce serait se jeter dans de vaines hypothèses. Il est beaucoup plus difficile d'expliquer sur quels motifs peuvent s'appuyer ceux qui affirment que la langue latine dérive de l'espagnole. Il est vrai que , d'après le père Mariana (2) , dans des temps très-reculés , avant même l'arrivée d'Enée dans le Latium , des colonies ibériques se portèrent en Sicile et en Italie ; mais faudrait-il encore prouver que ces colons purent imposer leur idiôme à ces pays , sans que de leur part ils subissent aucune influence , ce que nous tenons pour impossible. Ceux enfin qui soutiennent , et c'est le

(1) Del idioma pues, Castellano puro y vulgar, han dudado algunos de su origen, siendo palmario que es una lengua resultante de la corrupcion de la lengua latina y que por eso se llama *romance*. Algunos han querido que no el romance del latin , sino el latin del romance nuestro, habia tomado su origen. *Quelques-uns ont douté de l'origine de l'idiôme castillan pur et vulgaire, mais il est notoire que c'est une langue qui vient de la corruption de la langue latine ou romaine, c'est pourquoi on l'appelle romance. D'autres ont prétendu que ce n'est pas le romance (espagnol), qui dérive du latin, mais bien le latin qui dérive de notre romance.* Sarmiento. Mén. pour l'hist. de la poés. et des poèt. esp. p. 96 et suiv.

(2) Le plus renommé historien de l'Espagne. Voy. sa notice bibl. au 16^e siècle.

plus grand nombre, que la langue espagnole dérive de la latine, ont pour eux les apparences et de graves autorités; mais celles-là peuvent ne pas être vraies, et les plus importantes autorités ne sont pas assez explicites. Voici en effet ce que le célèbre historien déjà cité se contente de dire sur ce sujet : « *Tous les Espagnols ont de nos jours et emploient une langue commune que nous appelons castillane, composée du concours de plusieurs langues et particulièrement du LATIN CORROMPU* »; et un peu plus loin, en parlant de quelques mots primitifs... « *Et beaucoup d'autres mots, dit-il, qui furent anciennement propres à la langue des Espagnols, et dont quelques-uns passèrent sans doute de l'espagnol au latin* ». (1) Or, nous le demandons, dans ce que nous venons de rapporter, ne semble-t-il pas au contraire que le père Mariana tend à confirmer nos principes, en faisant passer des mots espagnols dans la langue latine? N'est-ce pas dire que la langue espagnole existait avant l'invasion romaine? Il reste donc démontré, et par la plus saine logique, et par les plus incontestables autorités, que, rigoureusement parlant, la langue espagnole n'est point dérivée de la latine; mais que c'est une langue primitive, qui passant à travers les siècles a perdu une grande quantité de ses mots, et s'est enrichie d'un nombre immense de mots étrangers, pris des idiômes de divers peuples et particulièrement de la langue latine.

Après ce simple exposé de notre opinion touchant l'origine de la langue espagnole, nous devons dire quelques mots sur l'ori-

(1) Mariana. Hist. Gén. de l'Esp., liv. I, chap. 3.

gine de notre littérature. Elle ne commence qu'au 12^e siècle. Ce n'est pas que l'Espagne ait été jusqu'alors stérile ; on sait au contraire que le sol ibérique a été de tout temps fécond en hommes éminents. On connaît les noms d'Argantonius, de Viriatus, de Sénèque, de Lucain, de Trajan, de Quintilien, de Columelle, de Martial, de Florus, d'Isidore, d'Ildephonse, de Wamba, de Pélage, et de tant d'autres hommes supérieurs qui ont illustré l'Espagne, soit par les armes ou par les lettres, par les arts ou par les sciences. Mais constamment en butte aux invasions, les Espagnols ont vu la plupart de leurs travaux disparaître dans les révolutions ; d'un autre côté, à chaque époque les ouvrages des savants s'écrivirent dans la langue du peuple dominant, et c'est à la littérature de ce peuple qu'ils appartiennent, plutôt qu'à celle de l'Espagne. Dans l'intervalle qui sépare le 12^e siècle du 10^e, on commençait, il est vrai, à écrire dans la langue espagnole ; mais elle avait été si longtemps abandonnée, et avait tant souffert de cet abandon, qu'elle ne nous a légué de ces temps-là aucun ouvrage remarquable. Ainsi c'est véritablement avec le 12^e siècle que commence la vie littéraire de l'Espagne ; c'est là aussi que nous allons en étudier les premières productions.



TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

DOUZIÈME SIÈCLE.

EL CID.

EL CID, tel est le titre d'un poème épique, écrit vers le milieu du 12^{me} siècle, et considéré, dans l'ordre des temps, comme le premier monument littéraire en langue espagnole. Le poète célèbre les luttes de Rodrigo de Vivar contre les Maures, ses glorieuses victoires, la prise de Valence et la manière éclatante dont il vengea ses filles offensées par les Infants de Carrion. L'auteur de ce premier élan de la poésie espagnole n'est pas connu. Son style manque d'élégance et de correction; sa versification est pénible et sans harmonie. Malgré ces défauts, presque inévitables dans une langue inculte et à peine formée, le poète brille par un récit vif, animé, intéressant, par des pensées élevées, des expressions délicates et de charmants

tableaux pleins d'invention, où se décèle le goût de la poésie, quelque génie et beaucoup d'érudition. Le titre du poème signifie *Seigneur*, c'est le surnom que les Maures donnaient au héros Don Rodrigo de Vivar.

FRAGMENTS.

(Vers 461 jusqu'à 491.)

Ya quiebran los albores é vinie la mañana ;
 Yxie el sol, Dios ; que fermoso apuntaba !
 En Casteion todos se levantaban ,
 Abren las puertas, de fuera salto daban
 Por ver sus labores é todas sus heredades. 465
 Todos son exidos, las puertas dejadas han abiertas
 Con pocas de gentes que en Casteion fincaron ,
 Las yentes de fuera todas son derramadas ,
 El Campeador salió de la celada ,
 Corrie á Casteion sin falla : 470
 Moros é Moras avienlos de ganancia ,
 E esos ganados quantos en derredor andan.
 Mio Cid don Rodrigo á la puerta adelinaba :
 Los que la tienen , quando vieron la rebata ,
 Ovieron miedo é fue deseparada. 475
 Mio Cid Ruy Diaz por las puertas entraba ,

461. É; y, conj. et. — Vinie, *venait, imparf. du v. venir, venir.*

462. Yxie, *sortait, imparf. du v. exir, sortir.* — Fermoso; hermoso, *beau.*

466. Exidos; *sortis, part. pass. du v. exir, sortir.*

467. Fincaron; *restèrent, du v. fincar, rester.*

468. Yentes; *gens, gens.* — De fuera; afuera, *adv. dehors.*

470. Corrie; *imparf. du v. correr, courir.* — Falla; falta, *faute.*

471. Avienlos; teníanlos : Aver de ganancia, *gagner, s'emparer.*

473. Adelinaba, *du v. adelinar, dirigerse, s'acheminer.*

475. Ovieron, *tuvieron, eurent, parfait du v. aver, avoir.*

En mano tenie desnuda la espada ,
 Once Moros mataba de los que alcanzaba ,
 Ganó á Casteion é el oro é la plata.
 Sos cavalleros legan con la ganancia , 480
 Dexanla á mio Cid , todo esto non preeia nada.
 Afevos los CC. III. en el algara ,
 É sin dubda corren fasta Alcalá.
 Legó la seña de Minaya.
 E desi arriva tornanse con la ganancia 485
 Fenares arriva é por Guadalfaxara.
 Tanto traen las grandes ganancias :
 Muchos ganados de ovejas é de vacas
 É de ropas é de otras riquezas largas.
 Derecha viene la seña de Minaya ; 490
 Non osa ninguno dar salto á la zaga.

(Vers 722 jusqu'à 742.)

Dixo el Campeador : valeide por caridad :
 Embrazan los escudos delant los corazones :
 Abaxan las lanzas apuestas de los pendones :
 Enclinaron las caras desuso de los arzones : 725
 Ybanlos ferir de fuertes corazones :
 A grandes voces lama el que en buen ora násko ;
 Feridlos caballeros por amor de caridad :
 Yo soy Ruy Diaz el Cid Campeador de Bibar.

480. Legan; llegan, *arrivent*. — Ganancia, *gain*, *butin*.

482. Afevos; he aquí, *voici*. — Los CC. III. Los doscientos y tres CABA-
 LLEROS; *Les deux cent trois, on sous entend CHEVALIERS*.—Algara;
course de gens à cheval, camp volant, detachment.

491. Dar salto á la zaga, *s'échapper, s'écarter, rester en arrière*. — Zaga,
mot crabe qui paraît corrélatif de algara, comme avant-garde est
corrélatif d'arrière-garde.

722. Valeide; valedle, *sauvez-le, impérat. du v. valer, garder, sauver*.

725. Enclinaron; inclinaron, *ils baissèrent*. — Desuso; sobre, *sur, dessus*.

Todos fieren en el haz do esta Pero Bermuez. 730
 Trescientas lanzas son, todas tienen pendones :
 Sennos Moros mataron , todos de sennos colpes :
 A la tornada que facen otros tantos son :
 Veriedes tantas lanzas premer é alzar :
 Tanta adarga á foradar é pasar : 735
 Tanta loriga falsa desmanchar :
 Tantos pendones blancos salir bermeios en sangre :
 Tantos buenos cavallos sin sos duennos andar.
 Los Moros laman Mafomat : los Christianos Sanctiague.
 Cayen en un poco de logar Moros muertos millé trecientos ya.
 Que lidia bien sobre exorado arzon , 741
 Mio Cid Ruy Diaz el buen lidiador.

(Vers 2101 jusqu'à 2156.)

Luego se levantaron los Infantes de Carrion :
 Van besar las manos al que buen ora nació
 Camearon las espadas antel rey don Alphonso.
 Fabló el rey don Alphonso como tan buen señor :
 Grado é gracias , Cid , como tan bueno , é primero al Criador ,
 Que me dades vuestras fijas para los Infantes de Carrion. 2106
 Daqui las prendo por mis manos á don' Elvira é doña Sol ,
 E dolas por veladas á los Infantes de Carrion.
 Hyo las caso á vuestras fijas con vuestro amor.

730. Do; donde, *adv. où*. — Fieren, hieren, *ils frappent*.

732. Sennos; sendos, *adj. chaque, autant*. *Autant de coups de lance, autant de Maures tués*.

734. Verriedes, veriais, *vous verriez*, *c.-à-d. on voyait, du v. ver, voir*. —
 Premer é alzar; bajar y subir, *tomber et se relever*.

739. Mafomat; Mahoma, *Mahomet*, } *cris de guerre*.
 Sanctiague; Santiago, *S. Jacques*, }

741. Exorado; dorado, *doré*.

2103. Camearon; cambiaron, *changèrent*. — Antel; ante el, *devant le*.

2109. Hyo; yo, *je, moi*. — Fijas; Hijas, *filles*.

- Al criador plega que hayades ende sabor. 2110
 Afellos en vuestras manos los Infantes de Carrion :
 Ellos vayan con vusco ca daquen me torno yo.
 Trecientos marcos de plata en ayuda les do yo.
 Que metan en sus bodas á do quisieredes vos,
 Pues fueren en vuestro poder en Valencia la maior. 2115
 Los yernos é las fijas todos vuestros fijos son.
 Lo que vos plogiere, dellos fet, Campeador.
 Mio Cid gelos recibe, las manos le besó :
 Mucho vos lo gradesco como á Rey é á Señor :
 Vos casades mis fijas, ca non gelas do yo. 2120
 Las palabras son puestas que otro dia mañana
 Quando salie el sol, ques' tornasse cada uno don salidos son.
 Aquis' metió en nuevas mio Cid el Campeador.
 Tanta gruesa mula é tanto palafré de sazón,
 Conpezó mio Cid á dar á quienquiere prender so don, 2125
 Tantas buenas vestiduras que dalfaya son.
 Cada uno lo que pide, nadi nol' dice de no.
 Mio Cid de los cavallos LX dió en don.
 Todos son pagados de las vistas quantos que y son.
 Partir se quieren que entrada era la nochi. 2130
 El Rey á los Infantes las manos les tomó :

2111. Afellos; *expression adverbiale démonstrative*, veis los aqui, *les voici*.

2112. Con vusco, *du lat. vobiscum, avec vous*. — Ca daquen, *car depuis ici*.

2113. Do; doy, *je donne*, *du v. dar, donner*.

2114. Do; donde, *adv. où. Où vous voudrez que les noces se fassent*.

2117. Plogiere; plugiene, *plaira, fut. du v. placer, plaire*. — Dellos; de ellos, *d'eux*. — Fet; haced, *faites, du v. fer, faire*.

2118. Gelos; se los, *les lui*, (*les reçoit de lui*.)

2120. Casades; casais, *du v. casar, marier*. — Gelas; se las, *les leur*.

2122. Salie, salga, *se lèvera, du v. salir, se lever*. — Ques'; que se, *que se*. — Don; de donde, *adv. d'où*.

2123. Conpezó; empezó, *commença*. — So; su, *adj. son, sa*.

2126. Dalfaya; de alfaya, *de soie, c.-à-d. riche, précieuse*.

2127. Nadi; á nadie, *à personne*. — Nol'; no le, *ne lui*...

2129. Y; allí, *adv. employé comme en français, qui y sont, qui sont là*.

Metiôlos en poder de mio Cid el Campeador.
 Evad aqui vuestros fijos quando vuestros yernos son :
 Oy de mas sabed que fer dellos, Campeador.
 Gradescolo, Rey, é prendo vuestro don. 2135
 Dios que está en el Cielo dem' dent buen galardón.
 Sobre el so cavallo Babieca mio Cid salto daba.
 Aqui lo digo ante mio señor el Rey Alphonso :
 Qui quiere ir conmigo á las bodas, ó recebir mi don,
 Daquand vaya conmigo cuedo quel avrá pró. 2140
 Yo vos pido merced á vos, Rey natural :
 Pues que casades mis fijas asi como á vos plaz,
 Dad mano aqui las de quando vos las tomades.
 Non gelas daré vo con mi mano nin dend non se alabarán.
 Respondió el Rey : afe aqui Alvar Fanez, 2145
 Prendellas con vuestras manos é daldas á los Infantes,
 Asi como yo las prendo de quant como si fôse delant.
 Sed padrino dellos á tod' el velar.
 Quando vos iuntaredes conmigo quem' digades la verdad.
 Dixo Alvar Fanez; Señor, afe que me plaz. 2150
 Tod' esto es puesto, sabet, en gran recabdo.
 Hya Rey don Alphonso, Señor tan ondrado,
 Destas vistas que oviemos, de mi tomades algo.
 Trayovos veinte palafrés, estos bien adobados ;
 E treinta cavallos corredores, estos bien ensellados. 2155
 Tomad aquesto, e beso vuestras manos.

2133. Evad aqui ; ved aqui ; *expression démonstrative* , *voici* , *voilà* .

2134. Oy de mas ; de hoy en adelante ; *dorénavant* , *à l'avenir* .

2136. Dem' dent ; me dé de esto , me dé por ello , *me donne pour cela* .

2140. Daquand ; *de ce que* . — Cuedo , *je pense* , *du v. cuedar* , *penser* .

2146. Prendellas... *Donnez-leur la main et présentez-les aux Infants* .

2149. Quem' : que me , *que me* . — Digades ; *digais* , *digez* .

2150. Afe que me plaz ; ved ahí que me place , *je le veux bien* .

2152. Hya , ya , *déjà* , *maintenant* . — Ondrado , *honrado* , *honorable* .

2153. Destas vistas... *Recevez quelque souvenir de notre entrevue* .

TREIZIÈME SIÈCLE.

GONZALO DE BERCEO.

DON GONZALO DE BERCEO , prêtre , vivait au commencement du 13^{me} siècle. Il fut élevé dans le monastère de S. Millan , diocèse de Calahorra , dans la Vieille-Castille. Il a composé quelques poèmes sur des sujets sacrés , tels que la vie de S. Dominique de Silos , celle de S. Millan , les prodiges de notre Dame , et d'autres , dont neuf au moins sont connus. Ce poète est peu remarquable sous le rapport de l'invention ; ses vers manquent de force et quelquefois de noblesse ; rarement il parle la langue poétique. On trouve au contraire dans ses poésies des expressions qui , même de son temps , quel que fût le goût de l'époque , devaient être au moins vulgaires , et qui seraient aujourd'hui tout-à-fait triviales. Dans la vie de S. Dominique , 2^e couplet , en parlant de son ouvrage , nous lisons :

Bien valdrá , como creo , un vaso de bon vino (1).

Et plus loin en parlant d'une femme malade :

Yacie ella ganiendo como gato (2)....

Ce poète est aujourd'hui presque oublié ; cependant son style simple , clair , naïf , ses vers faciles et harmonieux , le nombre assez considérable de ses poésies et le fait d'être le

(1) Je pense qu'il vaudra bien un verre de bon vin.

(2) Elle était couchée et miaulait comme un chat.....

premier dont le nom, l'état et la patrie nous sont connus, justifient jusqu'à un certain point le titre que quelques-uns lui ont donné de père et créateur de la poésie espagnole.

FRAGMENTS.

DE LA VIE DE SAINT DOMINIQUE.

(Du 2^e Couplet jusqu'au 6^e, et du 132 jusqu'au 140.)

2. Quiero fer una presa en roman paladino ,
En qual suele el pueblo fablar á su vecino ,
Ca non so tan letrado por fer otro latino ,
Bien valdrá como creo un vaso de bon vino.
3. Quiero que lo sepades luego de la primera
Cuya es la Ystoria , metervos en carrera :
Es de Sancto Domingo toda bien verdadera ,
El que dicen de Silos que salva la frontera.
4. En el nomne de Dios, que nombramos primero ,
Suyo sea el precio, yo seré su obrero ,
Galardon del lacerio yo en él lo espero ,
Qui por poco servicio da galardon larguero.
5. Sennor Sancto Domingo, dizlo la escriptura ,
Natural fué de Cannas, non de bassa natura ,
Lealmenté fué fecho á toda derechura ,
De todo muy derecho, sin nulla depresura.

2. Roman; romance, *nom générique de la langue castillane.*

3. Sepades; sepais, *sachiez, du v. saber, savoir.*

4. Nomne; *du latin nomine, nom.* — Primero; *antes, auparavant, ci-dessus.* — Lacerio; *travail.* — Larguero; *grand, généreux.*

5. Dizlo; *dice-lo; lo dice, le dit.* — Fecho, *accoutumé.* — Derechura, *droiture.* — Depesura, *vice, défaut.*

6. Parientes ovo buenos , del criador amigos ,
Que siguien los ensiemplos de los padres antigos :

.
132. Abbad , dixo el Rey , quiero que me oyades ,
Vos et vuestro convento los que aqui morades ,
Porque es mi venida quiero que lo sepades ,
Qui excusar non vos puedo , quiero que me valades .

133. Contarvos mi hacienda serie luenga tardanza ,
Que las razones luengas sempre traen oianza ,
Abreviarlo quiero , et non fer alonganza .

Quiero de los thesoros , que me dedes pitanza .

134. Mis abuelos lo dieron , cosa es verdadera ,
Esto , et lo al todo de la sazón primera ,

Presten á mi ahora , cosa es derechera ,

Aun los pecharémos por alguna manera .

135. El Abbad et sus Fraires fueron mal espantados ,

Non recudie ninguno , tant eran *desarmados* ,

El prior entendiólo que eran embargados ,

Recudiol et dixol unos dichos pesados ,

136. Rey , diz , merçet te pido que sea escuchado ,

Lo que decirte quiero , non te sea pesado .

Pero que so de todos de seso mas menguado ,

6. Ovo ; uvo ; hubo ; *il eât. du v. aver, haber, avoir* , — Ensiemplos ; ejemplos , *exemples* .

132. Oyades ; oigais , *subj. du v. oir, entendre, écouter* . — Morades ; morais , *demeurez* , *prés. de l'ind. du v. morar, demeurer* . — Sepades ; sepais , *sachiez* , *prés. du subj. du v. saber, savoir* . — Qui excusar non vos puedo ; *Moi, qui suis forcé à cette démarche ; qui ne puis m'en dispenser ; qui ne puis vous en exempter* . — Valades ; valgais , *prés. du subj. du v. valer, valoir, aider, secourir* .

133. Oianza ; odianza ; odio ; fastidio , *ennui* . — Dedes ; deis , *donniez* , *prés. du subj. du v. dar, donner* . — Pitanza , *partie, portion* .

134. *Fléonasme très-expressif* ; hoc et aliud , omne , *c.-à-d. tout ce que vous avez* . — Pechar ; *payer quelqu'un, s'acquitter à son égard* .

135. Recudie ; *du v. recudir, répondre* . — Recudiol ; *recudiol le, lui répondit* .

136. Diz ; dice , *dit-il, du v. decir, dire* . — Pero que so , *bien que je sois* .

- Cosa desaguisada non dizré de mi grado.
 137. Tus abuelos ficieron este sancto ospital ,
 Tu eres Padron dende et Semor natural.
 Si esto te negassemos fariamoslo muy mal ,
 Pecariamos en ello pecado criminal.
 138. Los qui lo levantaron á la orden lo dieron ,
 Metieron heredades , tesoros ofrecieron ,
 Por dar à Dios servicio por esso lo ficieron ,
 Non tornaron por ello desque lo y metieron.
 139. Lo que una vegada á Dios es ofrecido
 Nunca en otros usos debe ser metido ,
 Qui ende lo camiasse serie loco tollido ,
 En die de el iudicio seriele retrahido.
 140. Si esto por ti viene , eres mal acordado ,
Si otro lo conseia , eres mal conseiado ,
 Rey , guarda tu alma , non fagas tal pecado ,
 Ca serie sacrilegio , un crimen muy vedado,

DU PETIT POÈME INTITULÉ

LOORES DE NUESTRA SENNORA. — *Éloges de Notre-Dame.*

(Couplet 111 jusqu'au 115.)

111. Madre el tu linage mucho es enalzado ,
 Si Eva falta fizo , tú lo as adobado ,
 Bien paresce que don Xpo fué vuestro abogado ,
 Por tí es tu linage , Sennora , desreptado.
- 137 Tu eres Padron dende , *tu en es le Patron.* — Fariamoslo ; lo haríamos , *nous agirions , coud. du v. ser , faire , agir.*
138. Orden (de religion) , *ordre religieux.* — Y ; ahí , *même sens qu'en français.* — Seriele retrahido , *lui serait reproché.*
139. Conseia , conseiado ; aconseja , aconsejado , *conseille , conseillé.*
111. Don Xpo ; Don Cristo , *expression qui choque un peu notre oreille , mais très-usitée dans ces temps-là.* — Desreptado , *pardonné.*

112. Alegrate, Sennora, que alegrarte debes,
 Ca buenas nuevas corren é nuevo tiempo vedes,
 Lo que speresti siempre, sennora, ya vedes,
 Alegrate, sennora, que alegrarte debes.
113. A los sus peccadores grant esfuerço nos dió,
 Quando perdonó à Peydro luego que se rependió,
 Mostronos en aquesto quel nunca repoyó
 A ningun peccador si merced le pidió.
114. Las guarduas quel sepulcro en comienda ovieron,
 Falsaron sin mesura por aber que lisdieron:
 Dixieron: nos dormiendo, sus discipulos vinieron,
 Furtaronnos el cuerpo, á iubre lo pusieron.
115. Qui vió testimonio nunca tan sin color?
 Dormiendo quien podria veer el furtador?
 Dotorgar nol veyendo debian aver pavor.
 Tales testes confusos sean del Criador.

 DES PRODIGES DE NOTRE-DAME.

(Couplet 106 jusqu'au 115.)

106. Bien avie XXX días que era soterrado,
 En término tan luengo podie seer dannado;
 Dissol Sancta Maria: ficiestes desguissado:
 Que iaz el mi notario de vos tan apartado.

112. Vedes, *tu vois, du v.* veer, *voir*. — Speresti, *tu espéras, du v.* esperar, *espérer*.
113. Rependio, *se repentit, du v.* rependirse, *se repentir*. — Repoyó, *rejeta, du v.* repoyar, *rejeter*.
114. Quel; que el, *que le*. — Ovieron, *eurent, du v.* aver, *avoir*.
115. Color, *vraisemblance*. — Dotorgar, de otorgar, *d'affirmer*.
106. Seer; ser, *être*. — Dissol; dissole, *lui dit*. — Ficiestes desguissado, *vous avez mal fait* — Yaz; yace, *git, du v.* yacer, *être gisant*.

107. Mandote que lo digas que el mi cancellario ,
Non merecie seer echado del sagrario :

Dilis que no le dexen y otro trentanario :

Metanlo con los otros en el buen fossalario.

108. Demandoli el Clerigo que iacie dormitado :

Qui eres tu que fablas ? dime de tí mandado ,

Ca quando lo dissiero , serame demandado ,

Qui es el querelloso , ó qui el soterrado.

109. Dissoli la Gloriosa : yo so Sancta Maria ,

Madre de Jhu Xpo que mamo leche mia ;

El que vos desechastes de vuestra compannia

Por cancellario mio yo á essi tenia.

110. El que vos soterrastes luenne del cimeterio ,

Al que vos non quisistes facer nul ministerio ,

Yo por esti te fago todo est reguncerio :

Si bien no lo recabdas , tente por en lacerio.

111. El dicho de la duenna fue luego recabrado ,

Abrieron el sepulero apriesa é privado.

Vidieron un miraclo non simple , ca doblado ,

El uno é el otro fue luego bien notado.

107. Sagrario ; lieu sacré. — Dilis, di les, *dis-leur*. — Trentanario ; trentaine de jours. — Fossalario , cimetière.

108. Demandoli, preguntóle ; *lui demanda*. — Dime de tí mandado , *donne-moi de tes nouvelles*. — Dissiero , *je dirai, fut. du v. decir, dire*.

109. Dissoli ; *dijole, lui dit*. — Jhu Xpo , *du mot grec Χριστός* Cristos , *Jésus-Christ*. — Essi ; *este, celui-ci*.

110. Luenne ; lejos , *loin*. — Esti ; *este, celui-ci*. — Fago , *hago, je fais*. — Est ; *este, ce*. — Reguncerio ; *relacion, récit, narration*. — Recabdar , *raconter, redire*. Si bien no lo recabdas , *si tu ne le redis, ne le rapportes pas comme il faut*. — Lacerio , *peine, travail*... — Tente por en lacerio , *attends-toi à être puni*.

111. El dicho ; *les paroles, le récit*. — De la duenna , *de Notre-Dame*. — Apriesa , *à la hâte*. — Privado , *du lat. quam prius, au plutôt*. — Vidieron , *vieron, ils virent*. — Miraclo , *c.-à-d. milagro, prodige*.

112. Yssieli por boca una fermosa flor
 De muy grand fermosura , de mui fresca color ,
 Inchie toda la plaza de sabresa olor ,
 Que non sentien del cuerpo un punto de pudor.
113. Trobaronli la lengua tan fresca é tan sana ,
 Qual parece de dentro la fermosa mazana :
 Nola tenie mas fresca á la meridiana ,
 Quando sedie hablando en media la quintana.
114. Vidieron que viniera esto por lo Gloriosa ,
 Ca otri non podrie facer tamanna cosa :
 Transladaron el cuerpo cantando *Speciosa* ,
 Apres de la eglesia en tumba mas preciosa.
115. Todo ome del mundo fará grand cortesia ,
 Que ficiere servicio á la Virgo Maria :
 Mientre que fuere vivo , verá placenteria ,
 É salvará el alma al postremero dia.

112. Yssieli, le salia, *il lui sortait*. — Inchie; llenaba, *remplissait*, du v. Enchir, *aujourd'hui* henchir, *remplir*. — Pudor, du lat. putor, *mauvaise odeur*.

113. Trobaronli; le hallaron, *on lui trouva*, du v. trobar, *trouver*.

114. Vidieron, *ils vivent*. — Otri; otro, *un autre*. — Tamanna, du lat. tam magna, *si grande*. — Speciosa, *un hymne connu par ce nom*. — Apres; cerca, *auprès*.

115. Todo ome.... *Tout homme agira sagement en servant la vierge Marie; durant la vie il sera heureux, et sauvera son âme au dernier moment*.

DON ALONZO X.

Don Alphonse X, surnommé le Sage, naquit en 1222, il fut proclamé roi de Castille et de Léon en 1252, et mourut à Séville en 1284. Malgré les temps barbares où il vivait et la rudesse d'une langue encore informe et inculte, par la force de son génie, il s'éleva au-dessus de son siècle, et enrichit l'Espagne d'un *Code* immortel, intitulé *Las siete Partidas*; œuvre admirable non moins par l'élévation et la profondeur de la pensée que par l'élégance et la noble simplicité du style.

Il a composé quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue les tables astronomiques connues sous le nom de *Las Tablas Alfonsinas*; un recueil de *romances* en forme de cantiques, intitulé *Las Cantigas*, écrit en dialecte galicien; un petit poème, intitulé *Las querellas*, où il se plaint de l'infidélité de plusieurs gentilshommes qui embrassèrent le parti de son fils Don Sancho, lorsque celui-ci se révolta et lui ravit la couronne; et un traité sur l'art de faire de l'or, intitulé *El tesoro*, où il déclare avoir trouvé la pierre philosophale. Ce trésor est écrit en chiffres jusqu'ici inintelligibles, excepté une espèce de prologue en prose et quelques couplets servant d'introduction.

L'ouvrage est suivi d'une clef explicative aussi difficile à comprendre que le trésor même. Les progrès remarquables que quelques uns de ces ouvrages présentent dans la versification et dans le style, ont induit quelques savants (1) à penser qu'ils n'appartiennent ni à Don Alphonse, ni à son siècle. Cette opinion, quelque respectable qu'elle soit, ne nous paraît pas fondée sur des preuves bien solides, capables de triompher de l'opinion générale, et surtout de l'autorité de plusieurs savants très distingués, qui tous, les lui attribuent unanimement.

FRAGMENTS.

PROLOGO DEL MUY NOBLE REY DON ALFONSO SOBRE LA COPILACION

De las Siete Partidas.

Dios es comienço (2) e medio e acabamiento de todas las cosas, e sin el ninguna cosa puede ser : ca por el su poder son fechas, e por el su saber son gobernadas, e por la su bondad son mantenidas. Onde todo ome que algun buen fecho quisiere començar, primero deue poner e adelantar a Dios en el, rogandole e pidiendole merced, que le de saber e voluntad e poder porque lo pueda bien acabar. Porende Nos D. Alfonso, por la gracia de Dios Rey de Castilla, e de Toledo, e de Leon, e de Galizia, e de Seuilla, e de Cordoua, e de Murcia, e de Jaen, del Algarue, entendiendo los grandes lugares que tienen de Dios los Reyes en el mundo, e los bienes que del resciben en

(1) Moratin, 3^e note du disc. prél. aux Origines del Teatro español.

(2) Comienço; comienzo, principio, principe, commencement. — Onde; de donde, d'où, c'est pourquoi.. — Ome; hombre, homme. — Porende; por eso, ainsi. c'est pourquoi. — Tener el lugar de alguno, représenter

muchas maneras, señaladamente en la muy gran honrra que a ellos faze, queriendo que ellos sean llamados Reyes, que es el su nombre. E otrosi por la justicia que han de fazer para mantener los pueblos de que son Señorès, que es la su obra: e conociendo la muy gran carga que les es con esto, si bien no lo fiziessen; no tan solamente por el miedo de Dios que es tan poderoso e justiciero, a cuyo juyzio han de venir, e de quien se no pueden por ninguna manera asconder ni escusar que si mal fizieren no ayan la pena que merecen..... Por esso fablamos todas las cosas e razones que a esto pertenescen. E fezimos ende este libro, porque nos ayudemos Nos del, e los otros que despues de Nos viniessen, conociendo las cosas e oyendolas ciertamente: ca mucho conuiene a los Reyes e señaladamente a los desta tierra, conocer las cosas segund son, e estremar el derecho del tuerto, e la mentira de la verdad; ca el que no supiere esto, no podra fazer la justicia bien e cumplidamente, que es dar a cada uno lo que le conuiene cumplidamente, e lo que meresce. E porque las nuestras gentes son leales e de grandes coraçones, por esso a menester que la lealtad se mantenga con verdad, e la fortaleza de las voluntades con derecho e con justicia; ca los Reyrs sabiendo las cosas que son verdaderas e derechas, fazerlas han ellos, e no consentiran a los otros que pasen contra ellas: segund dixo el Rey Salomon que fué sabio y muy justiciero, que quando el Rey estuviessse en su cadira de justicia, que ante el su acatamiento se desatan todos los males; ca pues que lo entendiere guardara a sí, e a los otros de daño.

quelqu'un. — Faze, hace, *fait*, du v. *fazer*, *faire*. — Que es la su obra, *quod eorum est munus*, *chose qui les concerne particulièrement*, *qui est de leur devoir*. — Porque nos ayudemos Nos del, e los otros...., *pour nous en servir*, *Nous*, c.-à-d. *Moi et les autres qui...* Estremar, *distinguer*. A menester, *il faut*. — Fazerlas han; han de hacerlas, *doivent les faire*. — Cadira, *siège*. — Desatan todos... *défont ou effacent tous les maux*. — Entenderlo, *être sage*, *approfondir les choses*, *les connaître à fond*.

Vª PARTIDA , TITULO Iº

LEY 10.

Que fuerça ha el emprestamo , e que pena deue aver el que lo non tornare.

Tal fuerça ha el prestamo que los omes fazen vnos a otros , de las cosas que se pueden contar, o pesar, o medir, que luego que passa la cosa a poder de aquel a quien fue prestada, que magner la queme fuego , o la lleue agua , o la furten ladrones , o la pierdan por otra manera qualquier, por de aquel se pierde que la rescibe prestada, e non por del otro que la presto. Otrosi dezimos, que aquel que toma la cosa prestada, si non la torna a la sazón que deuia, que tenuto es de pechar aquella pena que se oblige por esta razón. E si pena non fue puesta, deue pechar los daños e los menoscabos que rescibió el otro , en demandar la cosa que le presto. E para esto pagar son tenudos tambien los herederos de los que tomaron el prestamo, como ellos mismos. (1)

DEL TESORO.

1

Llegó pues la fama á los mis oídos
 Quen tierra de Egipto un sabio vivia ,
 E con su saber oí que facia
 Notos los casos ca non son venidos :
 Los astros juzgaba , é aquestos movidos
 Por disposicion del cielo, fallaba
 Los casos quel tiempo futuro ocultaba ,
 Bien fuesen antes por este entendidos.
 Codicia del sabio movió mi aficion

8

1. Magner; aunque, *quoique*. — Por de aquel... que, *pour celui qui*.
 Tornar; devolver, *rendre*. — Ser tenuto de , estar obligado á... *être tenu ou obligé de*... Pechar, *payer*. — Menoscabo, *préjudice*.

2. Quen ; que en , *que dan s.* — 4. Notos ; *notum facere , faire con-*

Mi pluma e mi lengua con grande humildad ,
 Postrada la alteza de mi magestad ,
 Ca tanto poder tiene una pasion :
 Con ruegos le fiz la mi peticion ,
 E se la mandé con mis mensageros ,
 Averes, faciendas e muchos dineros
 Allí le ofrecí con santa intencion. 16

Respúsome el sabio con gran cortesia:
 Maguer vos, Señor, seais un gran Rey ,
 Non paro mientes en aquesta Ley
 De oro nin plata nin su gran valia.
 Serviros, Señor, en gracia ternia ,
 Ca non busco aquello que á mi me sobró,
 E vuestros averes vos fagan la pro
 Que vuestro siervo *Mais* vos querria. 24

De las mis naves mandé la mejor
 E llegada al puerto de Alexandria ,
 El fisico astrólogo en ella salia ,
 E á mí fue llegado cortés con amor :
 E aviendo sabido su grande primor
 En los movimientos que face la sphaera ,
 Siempre le tuve en grande manera ,
 Ca siempre á los sabios se debe el onor. 32

La piedra que llaman filosofal ,
 Sabia faer é me la enseñó ,
 Fecimosla juntos, despues solo yo ,
 Con que muchas veces creció mi caudal :

naitre. — Ca ; que , *qui.* — 7. Quel ; que el , *que le.* — 13. Fiz ; hice , *je fis.* — 16. Con Santa intencion ; *de bon cœur.* — 17. Respúsome ; respondiöne , *il me répondit.* — 18. Maguer ; aunque , *quoique.*
 21. Ternia ; tendria , *j'aurais.* — 22. Pro ; provecho , *profit , avantage :*
 (*que vos richesses vous soient aussi avantageuses que votre serviteur le désire.*) — 31. Tener en grande manera ; *faire grand cas , avoir beaucoup d'estime pour quelqu'un.*

E bien que se puede facer esta tal
 De otras materias , mas siempre una cosa ,
 Yo vos propongo la menos penosa ,
 Mas excelente é mas principal. 40

DÉDICACE DU PETIT POÈME

Las Querellas.

A tí Diego Perez Sarmiento leal ,
 Cormano é amigo e firme vasallo ,
 Lo que á míos omes de cuita les callo
 Entiendo decir , plañendo mi mal : 4
 A tí que quitaste la tierra é cabdal
 Por las mis haciendas en Roma é allende ,
 Mi péndola vuela , escóchala dende ,
 Ca grita doliente con fabla mortal. 8
 Como yaz solo el rey de Castilla ,
 Emperador de Alemaña que foé ,
 Aquel que los reyes besaban el pié ,
 E reinas pedian limosna en mansilla : 12
 El que de hueste mantuvo en Sevilla
 Cien mil de caballo e tres doubles peones ;
 El que acatado en lexanas regiones
 Foé por sus tablas é por su cochilla. 16

2. Cormano : cercano , *proche parent*. — 3 Lo que..... de cuita , *quod ægritudinis , ægritudinem quam ; les chagrins que*. — 5. Quitar tierra e cabdal , *abandonner biens et patrie*. — 6. Allende , *ailleurs*. — 7. Mi péndola , *ma plume*. — 8. Fabla ; habla , *locution , expression*. — 9. Yaz ; yace , *se trouve*. — 10. Allusion aux prétentions que Don Alphonse avait eues à l'empire d'Allemagne. Il parvint , en 1237 , à se faire proclamer empereur par la république de Pise et par quelques électeurs qui lui étaient dévoués ; mais tous ses efforts vinrent se briser contre l'invincible résistance que la cour de Rome opposa constamment à le reconnaître. Aussi se vit-il réduit à se contenter de ne prendre que le nom d'*empereur*.

JEAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

DON JEAN LORENZO SEGURA, prêtre, auteur d'un poème sur Alexandre-le-Grand, vivait au milieu du 13^{me} siècle. L'usage, adopté parmi ceux qui avaient reçu quelque grade universitaire, d'ajouter à leur nom celui du lieu de leur naissance, permet de croire qu'il était d'Astorga; mais on n'a sur ce point, non plus que sur l'année précise où il est né, aucun renseignement positif. On rencontre dans son poème quelques fautes de rime et de mesure, quelques comparaisons peu nobles, quoique énergiques. Ainsi, pour peindre l'embarras et l'inquiétude d'un certain roi, à cause de l'arrivée subite et peu attendue d'Alexandre, nous lisons :

Do nol comie nada rascabas á menudo ; (1)

En parlant de la vieillesse de Nestor et de ses cheveux blancs :

Era de grandes dias, tan blanco cuem el queso ; (2)

Et plus loin Hector, pour cacher la peur qu'il a d'Achille :

Dixo que nol preciaba quanto un gurrion. (3)

On y trouve aussi des épisodes forcés, quelquefois déplacés et surtout d'une longueur excessive : tel est celui du jugement

1. Souvent il se grattait où rien ne le démangeait. Couplet 116, vers 4^e.
2. Il était très âgé et aussi blanc que le fromage. Couplet 404, vers 2^e.
3. Hector dit qu'il ne faisait pas plus cas de lui que d'un moineau. Couplet 624, vers 4^e.

de Paris ; le poète paraît avoir oublié son sujet pour écrire un nouveau poème. D'après quelques passages pleins d'in vraisemblance, où il transporte aux temps anciens les mœurs et les usages du 13^{me} siècle, des savants, très distingués d'ailleurs, ont pensé que Segura vivait dans une ignorance complète de l'antiquité.

La lecture attentive des fragments que nous citons suffira pour montrer que l'auteur avait des connaissances assez étendues, non seulement sur l'histoire ancienne, mais aussi sur l'écriture sainte, la mythologie et même sur l'astronomie. S'il fait armer son héros chevalier le jour de saint Anthère; si Hector parle d'églises, de cierges, d'autels; si Alexandre dit :

. Adoro al Criador
que es Rey, é Obispo, é Abbat, é Prior; (1)

si la mère d'Achille, enfin, cache son fils dans un couvent de religieuses, nous ne devons pas attribuer ces écarts à l'ignorance; nous devons plutôt les considérer comme des anachronismes volontaires. L'auteur se conformait aux idées de son époque, pour être mieux à la portée de ses lecteurs. En effet, lorsque les chefs de l'Église jouissaient d'un prestige immense, quoi de plus propre à donner une idée élevée de l'Être-Suprême que de mettre dans la bouche du plus puissant des mortels ce témoignage de respect : « J'adore le Créateur, qui est roi, évêque, abbé, prieur, » c'est-à-dire, qui est *tout*, qui est au-dessus de tous, qui réunit en lui toutes les puissances ?

(1) J'adore le Créateur, qui est Roi, Évêque, Abbé et Prieur.

Pour nous confirmer dans cette opinion , voyons à quel propos Alexandre s'exprime ainsi. Lorsqu'il approchait de Jérusalem , on sait que Jaddus , fils d'Onias , pontife de la Judée , alla au-devant de lui pour l'apaiser en lui montrant la prophétie de Daniel , selon laquelle un Grec devait détruire l'empire des Perses. C'est en parlant du grand-prêtre qu'Alexandre dit : « Ce n'est pas lui que j'adore et reconnais pour mon maître ; mais en lui, en sa personne, j'adore le Créateur qui est,.. etc. »

Eh bien , peut-on supposer que le poète , qui connaissait si bien l'histoire , ignorât cependant qu'il n'y avait pas alors les dignités dont il est question ? Nous ne le pensons pas , et nous pourrions aussi aisément et avec la même force justifier les autres passages.

A côté des graves défauts dont nous venons de parler , on y admire des idées élevées , un style simple , la richesse de l'invention , des métaphores hardies , de brillantes descriptions , en un mot , mille beautés de premier ordre qui , avec la grandeur du sujet , constituent la vraie poésie épique.

Nous donnons aussi un fragment de deux lettres qui accompagnent le poème , et que le poète suppose avoir été écrites par Alexandre à sa mère Olympias.

FRAGMENTES.

275. Iba aguisando Don Aurora sus claves ,
 Tollia á los caballos Don Febus sus dogales ,
 Despertó Alexandre al canto de las aves
 Que facien por los arboles é los cantos suaves.
276. Tant avie grant sabor que nada nol nembraba ,
 Sol nol venia emiente en qual logal estaba ,
 Nen que en emperio ageno essa noche alvergaba.
277. Quando apuntó el sol cató cuenta la mar ,
 Vió lucir las ondas é las naves andar ,
 Compezó el buen ombre en su seso tornar ,
 Exió fuera del lecho é mandóse armar.
278. Cabalgó man é mano su caballo ligero ,
 Furtós del almofalla , non llamó compannero ,
 Sobió en una sierra en un alto otero ,
 Pero fue con él Festino su escudero.

275. L'Aurore préparait ses clefs , Phébus détachait ses chevaux (m. à m. leur ôtait le licol) , lorsqu'Alexandre se réveilla au chant des oiseaux qui gazouillaient mélodieusement au milieu des arbres. — Pour comprendre ce couplet , on doit se rappeler , que , selon la Mythologie , l'Aurore est chargée d'ouvrir les portes du Ciel , d'atteler les chevaux au char de Phébus ou du Soleil et de lui servir d'avant-courrière.
276. C'est un du petit nombre des couplets que nous avons remarqués dans le poème n'ayant que trois vers. — Nembrar , *venir à la mémoire , se souvenir*. — Sol nol ; solo no le , *ni même ne lui*. — Emiente , *dans l'esprit*. — Logal ; lugar , *lieu*. — Nen , *conj. ni*. — Emperio ; imperio , *empire*.
277. Cuenta , *vers*. — Ombre ; hombre , *homme*. — Tornar en su seso , *penser , méditer , réfléchir*.
278. Man é mano , *expr. adverb. à l'instant , sur-le-champ*. — Furtós , *furtó se , il s'échappa*. — Almofalla , *armée*. — Sobió *il monta*.

279. Quando fue en el poyo en un alto logar ,
 Empezó las tierras todas á mesurar :
 Quanto mas las cataba , mas se podía pagar ;
 Dixo : en estas tierras me quiero yo morar.
280. Vio muchas ciudades todas bien assintadas ,
 Montanas fremosas é bien valleiadas ,
 Muchas buenas riberas é todas bien pobladas ,
 De fuentes é de prados todas bien abastadas.
281. De cara semeiól que nunca meior vio , ,
 Nin tanta buena fuente nin de tanto buen rio :
 Dixo entre su cuer : cuemo creo é fio ,
 Antes de poco tiempo será tod esto mio.
282. Tornó al alvergada contra hora de nona ,
 Mató á la tornada una fiera leona ,
 Trógo el corazon Festino en azcona ,
 Para mostrar á los Griegos que avien entrada bona.
283. Luego que llegó dixo á sus vassallos ;
 Decirvos quiero novas ond seredes pagados ,
 Sueltovos Europa con todos sus condados ,
 Ca yo muchos meiores emperios he ganados.
284. Sabet que yo he vista tanta buena ventura
 Que non ha la bondat cabo nin mesura :

279. Pagarse , *se contenter de quelque chose , en être épris.* — Morarse , *s'arrêter , se fixer.*
280. Assintadas , *situées.* — Valleiadas , *avec des vallées , formant des vallées.*
281. De cara , *encore , en outre , et même.* — Semeiól ; semeiôle ; pareiôle , *il lui sembla.* — Cuer , *ancien mot français , cœur.* — Cuemo , *comme.* — Tod ; todo , *tout.*
282. Tornó ; volvió , *il revint.* — Alvergada , *camp , retranchement.* — Contra , *vers.* — Tornada , *retour.* — Trógo ; trajo , *apporta.* — Azcona , *espèce de lance.*
283. Ond seredes pagados , *dont vous serez contents.* — Sueltovos , *je vous donne , je vous cède.*
284. La bondat ; la su bondat , *sa bonté.* — Oviles ; hubiese , *eût.* — Tenerlo ie , tenerlo avic , *había de tenerlo , lo tendria en locura , le prendrait*

Quien no lo ovies visto tenerlo ie en locura ,
El que aqui morasse serie de grant ventura.

285. Tant avie grant corazo néfirme voluntat

Que non le retenie castiello nin ciudat :

Partió á sus varones Grecia por heredat ,

Et fizo las cartas luego de stablidat.

286. Facia otro esforcio , que era mas estrammo ,

Decie á sus varones que non feciessen danno ,

E aqualquier que lo faga verá que me asammo ,

Ca lo tengo por mio , á la fé , sin engammo ,

287. Las yentes de la tierra por esso que fassie

Rendiensege todos do quier quel venie :

Sabet que esse seso grant proe lle aducie :

Ca se fuesse mui crudo peor los avrie.

288. Clitus é Tholomeus dos vasallos leales

Apartaron al Rey fuera de los tendales ,

Fueronlo conmetiendo con paraulas atales

Quel tovies por buenas é fuessen naturales.

289. Rey , decien ellos , much as de librar ,

Acabdelar las osten , los juicios judgar ,

Quando an de mover , quando an de posar ;

Rey , suefres grant pena , no lo podrás durar.

290. Grant es la tu hacienda , as much de veer ,

No lo podrás por ti todo acabecer ,

pour un rêve , n'y croirait pas. — Serie de grant ventura , serait très heureux.

285. Partió , *il partagea.* — Et fizo , *et il dressa.*

286. E aqualquier... *et quiconque le fera , verra comme je me fâche.*

287. Do quier quel ; donde quiera que el , *partout où il.* — Seso , *bon sens , prudence , sagesse.* — Grant proe lle aducie , *lui attirait de grands avantages.*

288. Tendales , *les tentes.* — Fueronlo conmetiendo , *ils lui adressèrent.* — Paraulas atales , *de tels discours.* — Tener por bueno , *approuver.*

289. Much as de librar , *tu as bien de choses à faire.* — Acabdelar las osten , *diriger les armées.* — Quando an... *quand il faut avancer , quand il faut s'arrêter.*

- Podrie por ventura tal cosa contecer ,
 Que aura nos podrie empecer.
291. Mas segunt vuestro seso , si lo por bien toviesse ,
 Una cosa de nuevo querriemos que feciesse :
 Que escogiesse XII. quales mas quisiesses ,
 Alcaldes é cabdiellos , á essos vos pusiesses.
292. Despues iries seguro é mas sin ardura ,
 Avria meior derecho la yente de su rancura ,
 Esto serie seso é de todos cordura ,
 Serie toda la cosa en maor derechura.
293. Dixo el Rey : veo que buen conseio me dades ,
 Otorgo que leal mientre me conseiades :
 Los dos primeros quiero que vos seades :
 Dixieron ellos : plaznos , porque vos lo mandades.
294. Desi llamó el Rey á Dior su privado ,
 Púsol en par dellos en es mismo grado :
 Parmenio é Nicanor en duro punto nado ,
 El maestro Aristander que lo ovo criado.
295. El sexto fue Parmenides , Samifon el seteno :
 Festino el octavo , Filotas el noveno :
 El deceno fue Eumonides , Clitos el onceno ,
 Perdicas fue metido en el logar doceno.

291. A essos vos pusiesses alcaldes é cabdiellos , *que vous les désigniez comme juges et chefs.*
292. Ardura , *embarras , difficulté.* — Rancura , *querelle , ressentiment.* — Maor ; mayor , *plus grand.*
293. Otorgar ; *affirmer , avouer.* — Leal mientre ; lealmente , *loyalement.* — Que seades , *que vous soyez.*
294. Desi , *adv. ensuite.* — Púsol... *l'éleva à l'égal d'eux et à ce même rang.* — En duro punto nado , *né en mauvaise heure , c'est-à-dire , malheureux... et le malheureux Nicanor.* — Aristander , *on croit qu'il faut lire Aristotil , Aristote , précepteur d'Alexandre , que le poète a vraisemblablement confondu avec ARISTANDRE , devin à la suite de l'armée , et qui prédit la prise de Tyr.*

296. Estos puso el Rey que fuesen maorales ,
 Non podria escoger omes mas leales ,
 Pusieronges despues nombre los XII. Pares :
 En Roma otros tantos ay de Cardenales.
297. Quando ovo el Rey sus cosas assintadas ,
 Puestos los XII. Pares , sus cosas ordenadas ,
 Mandó mover sus omes á prender las posadas ,
 Ca querian contra Dário metersa denodadas.
298. Fizo por media Frigia la primera entrada ,
 Non castiello nin villa non se le tovo nada :
 Ovolá much aina conquista é ganada ,
 Fue cogiendo esfórcio la grecisca mesnada.
299. Desen vieno á *Troa* la mal aventurada ,
 La que sus avuelos ovieron asolada ,
 Viose fiera labor toda desbaratada ,
 Facias maravijado de cosa tant granada.
300. Magar que yera yerma , desfecha é quemada ,
 Parecien los cimientos cuemo fuera poblada :
 Veian que *Omero* non mentira en nada ,
 Todo quanto dixiera era verdat probada.

296. Maorales, *chefs*. — Pusieronges; pusieronles. Poner nombre, *donner le nom de, nommer*. — XII Pares... *C'est pour relever l'éclat des capitaines d'Alexandre, que le poète les assimile aux douze Pairs de France, qui au moyen-âge jouissaient d'une grande renommée dans toute l'Europe. C'est encore dans ce même but qu'il les compare aux douze Cardinaux, aux douze Ministres du Chef suprême de l'Église.* — Ay; hay, *il y a*.
297. Ovo assintadas, *eut disposé*. — Ovo puesto, *eut nommé*. — Denodadas, *adv. avec vigueur*.
298. Non se le tovo nada, *rien ne l'arrêta*. — Much aina, *très lestement, très promptement*. — Mesnada, *troupe, armée*.
299. Desen, *ensuite*. — Troa; Troya, *la ville de Troie*. — Fiera labor, *de grands travaux*. — Facias; faciasse; se facia; se hacia. Facias maravijado, *il s'étonnait, il était étonné*.
300. Magar, *quoique*. — Yera, *était*. — Omero, *Homère*. — Non mentira, *n'avait menti*.

301. Mostraronge el siesto do paraban sus redes ,
 Quando robò el aguila al ninno *Ganimedes* ,
 Vertiolo ante Iupiter sobre unos tapedes ,
 Diolo á la corte tan ondrada qual veedes.
302. Cuntó á los ses cuemo fue destroyda ,
 Cuemo ovo Páris á Elena robida ,
 Cuemo ovo Diomedes á Venus mal ferida ,
 Cuemo merió Ector *de* una lanza ardida.
303. Dixo de Ulixes sossacador dengannos ,
 Cuemo vestió Achildes enna orden los pannos ,
 Cuemo avie iacido enna cerca X. annos ,
 Cuemo ellos é ellos prisieron grandes dannos.

-
-
-
727. Sennor , dixieron todos , as nos bien confortados ,
 De quanto tu as dicho somos mucho pagados ,
 De facer quanto mandares somos apareiados ;
 Sennor , deste preposito non nos verás cambiados.
728. Quando entendió Alexandre que estaban bien ardientes ,
 Los corazones sabrosos , encendidas las mentes ,

301. Mostraronge; mostraronle , *on lui montra*. — Siesto; sitio, *lieu, endroit*. — Ganimedes, ... *On sait que, d'après les poètes, Ganimède fut transporté au ciel par un aigle.*

302. Cuntó; contó; *il raconta*. — A los sos, *aux siens, à ses gens*.

303. Sossacador, *inventeur*. — Dengannos, *de ruses*. — Euna; en la, *dans la*. — Orden... *Les limites que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de citer le passage, couplet 386 et suivants, où le poète dit que la mère d'Achille fit cacher son fils dans un couvent de religieuses. C'est à ce même passage qu'il fait ici allusion. — Cuemo avie iacido, comme il était resté. — Enna, dedans, dans l'ordre ou couvent. — Ellos é ellos, les uns et les autres, les Grecs et les Troyens.*

727. As nos, *tu nous as*. — Mucho pagados, *très contents*.

728. Sabrosos, *émus*. — Arrancar las tiendas, *lever le camp*.

Fizo arrancar las tiendas , mandó mover las gentes.
Por ir buscar á Dário á las tierras calientes.

729. Echaron las algaras á todas las partidas ,
Quando las unas tornaban las otras eran idas ,
Conquerien los castiellos , las villas esforcidas ,
Non fallaron conquista de donde fuessen tenidas.

730. Todo lo conquerien quanto delante fallaban ,
Quanto mas iban yendo mas se encarnaban ;
Mas la iusta de Dário siempre la cobdiciaban ,
Que fuesse grande su hueste nada no la precia ban.

731. Tanto pudo la fama por las tierras correr ,
Fasta que óvo Dário las novas á saber :
Comezós el ome bono todo á estremecer ,
Y como espantado dixo : yo no lo puedo creer.

732. Dário con grant paz de guerra desusado ,
Y del mucho holgar de lidiar olvidado ,
Ca desde que fue Rey non avie guerreado ,
Si estonces fues morto fuera bien aventurado.

733. El quanto era rico tant era poderoso ,
Sequier de vassallos sequier de tesoro :
Se aver fos ligero é fuesse venturoso ,
Non fuere Alexandre tant aina gozoso.

734. Porque non toviessen que era recreente ,

729. Algara, *camp-volant, détachement*. — Partida, *part, côté*.

730. Fallaban, *ils trouvaient*. — Ir yendo, *avancer*. — Encarnarse, *s'échauffer, s'animer*. — Insta, *lutte, combat*. — Cobdiciar, *convoiter, désirer avec ardeur*. — Hueste, *armée*. — Nada no la precia ban, *ils n'en faisaient nul cas, peu leur importait*.

731. Fasta... *au point que la renommée parvint jusqu'à Darius, m. à m. au point que Darius eut à apprendre les nouvelles*. — Comezós; comenzó, *commença*.

732. Con grant paz, *par une longue paix*. — Desusado, *déshabitué*.

733. Sequier, *conj. et, soit*. — Tant aina, *sitôt, si promptement*. — Ser gozoso, *se réjouir*.

734. Porque non toviessen, *pour qu'on ne pensât pas*. — Recreente, *décou-*

Compezó desbaldir menazas altamente ;
 Juraba con la ira al Rey omnipotente ,
 Que los farie colgar á él y su yente.

735. Mandó facer unas letras que avien tal :
 Dáριο, Rey de los Reys equal al criador ,
 Diz á tí, Alexandre , novo guereador ,
 Que se te non tornares, prenderás mal honor.

.

940. El cuedar de los ombres todo es vanidat ,
 Los nuestros pensamientos non han stabilitat ,
 Ca non es nuestro seso se non fragilitat ,
 Fuera que nos contien Dios por su piadat.

941. Nin poder nin esforcio nin aver monedado
 Non vale al que es de Dios desamparado ;
 Aquel que á él plaz, esses bien guiado ,
 El qué desampara de todos es olvidado.

942. Conviene que fablemos entre las otras cosas
 De las armas de Dáριο que fueron muy preciosas ,
 De obra eran firmes, de parecer fremosas ,
 Pora traer levianas, mas non bien venturosas.

943. Avie en escudo mucha bella estoria
 La gesta que fecieron los Reys de Babilonia :

ragé. — Desbaldir menazas, *faire des menaces.* — Con la ira, *plein de colère.*

735. Unas letras, *une lettre.* — Que avien tal, *qui disait (m. à m. avait) ceci.* — Prenderás mal honor, *tu perdras ton honneur, m. à m. tu prendras déshonneur.*

940. El cuedar, *le jugement.* — Seso, *sagesse.* — Se non, *si non.* — Fuera, *à moins que.*

941. Aver monedado, *richesses métalliques.* — Esses; ese es, *celui-là est.*

942 De obra... *elles étaient solides et de belle apparence.*

943. La gesta, *les faits.* — Yacie hi; ahi yacie, *là se trouvait.* — Quando

Yacie hi de los gigantes toda la estoria ,
Quando los languages prisoron la discordia.

944. Sedie del otro cabo el Rey de Judea ,
Nabucodonosor que conquiso Caldea ,
Cuemo priso Tribol é Tabarea ,

E quantas ontas fizo sobre la yent Ebreá.

945. Cuemo destruyó el templo de la santa cidade ,
Cuemo fueron los Tribos en su captividade ,
Cuemo sobrel Rey fizo grant crueldade ,
Quel sacó los oios , ca assi fue verdade.

1044. Quando Sidon fue prisa fueron Tiro cercar ,
Ciudad de grant hacienda que iacie en fuerte logar ,
Bien mas de las III. partes cercábala el mar ,
Nuncas fue qui por forcia la podies entrar.

1045. Envió Alexandre si ge la querien dar ,
Dixieron ellos , non : ca serie mal estar :

Plógo á Alexandre é fuela á lidiar ,
Entre tanto pensaron ellos de se aguisar.

1046. Bastiron bien los muros , cercaron los portiellos ,
Mandaron fer aprissa saetas é quadriellos ,
Lanzas é segurones , espadas é cuchiellos ,

los languages... *allusion à la confusion des langues dans la tour de Babel.*

944. Sedie; estaba, *il y avait.* — Conquiso, *il conquist.* — Priso, *il prit.*
Onta, *injure, affront.*

945. Sacó los oios... *On vit que Nabuchodonosor, roi de Babylone, fit crever les yeux à Sédécias, roi de Judée, après lui avoir enlevé son royaume et avoir rasé la sainte cité de Jérusalem.*

1045. Si ge la querien dar, *s'ils voulaient la lui livrer.* — E fuela á lidiar, *et alla la combattre, l'assiéger.* — De se aguisar, *à se préparer.*

1046. Portiellos, *brèches, entrées.* — Quadriello, *espèce de dard.* — Segu-

Perpuntos é lorigas , escudos é capiellos.

1047. Partiron los logares á medidas cuntadas ,

Bastiron las torres de firmes algarradas ,

Metieron hi conducho mas de C. mill carradas ,

Eran , se Dios quisiés , yentes bien adobadas.

1048. Quando oyó Alexandre que en esso se paraban ,

Dixo que los de Tiro grant servicio lle daban ,

Que ellos todavia mejor precio sacaban ,

Quando por pura forcia lo aieno ganaban.

1049. La enidat fue cercada , nol dioron nul vagar ,

Fue luego combatida por tierra é por mar ,

Sabienlles de saetas tan fiera priessa dar

Que sol no los dexaban las cabezas sacar.

1050. Erales Alexandre fieramient irado ,

Ca ellos habian fecho mui mal é desaguizado :

Los mandaderos aviéngelos matados

Que entraron en treguas á ellos con mandados.

1051. Iban los messageros por la paz afincar ,

Ovieron los de Tiro la traycion á asmar :

Por sus graves peccados ovieron á cegar ,

Mataron los ombres que los querien salvar.

.

ron, *esp. de hache.* — Perpunto, *esp. de cuirasse.* — Capiello, *esp. de casque.*

1047. A medidas cuntadas, *avec prudence, avec sagesse.* — Bastiron, *ils garnirent.* — Algarrada, *catapulte, machine pour lancer des pierres.* — Conducho, *vivres, comestibles.* — Carrada, *charretée.*

1049. Nol dioron; no le dioron, *on ne lui donna.* — Nul vagar, *aucun repos.* — Sabienlles; sabianles... dar, *on savait leur donner.* — Sol; solo, *seulement.*

1050. Los mandaderos... *ils avaient tué les parlementaires envoyés par Alexandre.*

1051. Ovieron... á asmar, *ils songèrent à, ils usèrent de trahison.* — Ovieron á cegar, *ils s'aveuglèrent.*

1097. Leyó en Daniel en una profecía ,
Que tornarie un Griego Asia en monarchia :
Plógol á Alexandre é ovo grant alegría :
Dixo : seré es par esta cabeza mia.

1098. Entró un escandalo entre la su mesnada
Que feciera el Rey cosa desaguisada ,
É toda su nobleza avie menoscabada ,
Ond se tenie su cort mucho por desondrada.

1099. Parmenio el caboso no lo pudo sofrir ,
Acostós al Rey é fuégelo decir ,
Lamó el Rey á todos quel veniessen oir ,
Ca á esta pregunta les querie recodir :

1100. Quando el Rey Felipo mi padre fue passado
Fue traedor de Pausona aforciaido ;
Estaba , cuemo sabedes , el regno mal parado ,
Yo cuemo era nuevo , estaba desmayado.

1101. Estaba en mi cámara en mi lecho aciendo ,
De las cosas del regno acie conmediendo :
Fue conna grant anxia el suenno posponiendo ,
Acie en grant cueta grant lacerio sufriendo.

1102. Era la casa lóbrega é la noche oscura ,
Corrien de mi sudores ca era en ardura ,
Semeiaba la cócedra una tabla dura ,
Ca qui az con cueta siempre ha estrechura.

1097. Que tornarie... *qu'un Grec changerait l'Asie en une monarchie.* —
Plógol , *cela plut.* — Seré es , *je serai celui-là , ce sera moi.*

1099. El caboso , *le noble.* — Acostós , *acostó se , il s'approcha.* — E fue-
gelo ; é fuelelo decir , *et alla le lui dire.* — Recodir , *répondre.*

1100. Passado , *mort , trépassé.* — Fue ; fue el traedor , *le traître.... fut
fort , puissant.* — Nuevo , *novice , jeune.*

1101. Aciendo , *couché.* — Acie conmediendo , *j'étais à réfléchir.* — Fue
conna... *accablé de chagrin , je restai endormi.* — Acie en...
j'étais dans une grande inquiétude. — Lacerio , *travail , peine ,
affliction.*

1102. Cócedra , *matelas.* — Ca qui az , *car celui qui git.* — Siempre ha
estrechura , *est toujours à l'étroit.*

1103. Mientras que yo estaba en este pensamiento
 Moviós un relampo, allevantós un viento,
 Descubrió las feniestras cuemo ombre de tiento,
 Yo espantém un poco ca acia sonnoliento.
1104. Levanté la cabeza ca fui *espantado*,
 Parósme delante un ombre revestido,
 En que ombre lo llamo tiéngome por fallido,
 Tiengo que era angel del cielo decendido,
 Ca non avrie tal vulto ningun ombre nacido.
1105. Obispo semeiaba en toda su fechura,
 En mitra é en zapatos, é en su vestidura:
 Vestie una dalmática toda de seda pura,
 Cobriel todo los pies: tant avie de largura.
1106. Tenie in caractas enna fruenta deboxadas
 De escura manera escurament dictadas:
 No las pud yo leer ca eran encerradas,
 Doro fino eran, semeiaban sagradas.
1107. Quando vi tant noble cosa, persona tan ondrada,
 Quislo yo preguntar, ca non me decie nada,
 Quién era ó dont venie, ó quál era su andada?
 Antoviós él, dixom esta paraula:
1108. Entiende!, Alexandre, que te quiero hablar;
 Ixte de Eüropa, passa ultra mar,

1103. Moviós; moviose un relampo, *il fit un éclair*. — Allevantós; levantóse un viento, *le vent souffla*. — Descubrió las feniestras, *il ouvrit les fenêtrés*.
1104. Espantado... *Il en est qui pensent que le poète a dit: asmedrido, qui signifie la même chose, et rime avec les vers suivants*.
1106. Caractas, *lettre, caractère*. — Enna fruenta, *sur le front*. — Pud; pude, *je pus, du v. poder, pouvoir*. — Encerradas, *fermées, cachées, en chiffres*.
1107. Quislo... *je voulus l'interroger*. — Dont venie? *d'où venait-il?* — O quál... *ou bien où allait-il?* — Antoviós él, *il s'avança*.
- 1108 Ixte, *sors, du v. exir, sortir*. — Ombre, *homme*. — Quet; que te, *qui te*.

Avrás todos los regnos del mundo á ganar ,
Nunca fallarás ombre quet pueda contrastar.

1109. Quiérote todavía mostrar otra cordura :

Quando vieres ombre que trae mi figura ,
Dal grant reverencia , muéstral toda mesura ,
Irá siempre poyando la tu buena ventura.

1110. Quando esto ovo dicho compezós á desfacer ,

Exióm de los oíos , nol pude mas veer ,
Tornó la casa lóbrega enemo solie seer ,
Podrie ombre muerto al odor guarecer.

1111. Bien sepades amigos que aquel mandadero

Mensagero fue de Dios por me facer certero :

A mi esso me guia , non otro agurero ,
Todos vos lo veedes que es verdadero.

1112. Esta misma figura que á esse sancto ombre he visto

En este Obispo lo é veramente conocido :

Por end non debedes razonar por fallido ,
Antes darme gracias porque assi lo he complido.

1113. Yo á este non adoro nin lo cato porsennor ;

Mas la su misma figura adoro al Criador ,
Que es Rey é Obispo é Abbat é Prior :

Antes me prometió de me facer Emperador.

1114. Entendieron todos que feciera aguisado ,

Fueren bien fiuzantes de ganar el regnado ,
Veien de tod en todo que feciera aguisado :

Et non fue maravija se Dario fue arrancado.

.
.
.

1109. Dal; da le, *donne-lui, fais-lui.* — Poyando, *augmentant.*

1110. Exiom; exiome; salióme, *il sortit, il disparut.*

1111. Agurero, *du lat. augur, augure.*

1114. Feciera aguisado, *qu'il avait agi sagement.* — Ser fiuzante, *avoir grand espoir.* — Tod en todo, *en toutes choses.* — Arrancado, *vaincu.*

1151. El sol era entrado , querie lobrecer ,
 Compezaron las yentes todas de revolver ,
 Los unos por dormir , los otros por comer ,
 1152. Aun pora dormir non eran bien quedados ,
 Dellos seien en cena , dellos eran cenados :
 Vieron enna luna colores demudados ,
 Onde altos é baxos fueron mal espantados.
 1153. Exió primero negra , non daba claridat ,
 Despues exió vermeia de otra qualidat ,
 Vieron que era signo de mortandat ,
 Ovieron ende todos grant quexedat.
 1154. Eran altos é baxos mal escandalizados ,
 Ca eran de las cabezas todos desafiuzados ,
 Decien : ay mesquinos cuemos somos mal fadados !
 Por aquí nos troxieron nuestros graves peccados.
 1155. Decien : Rey Alexandre , nunca debieras nacer ,
 Que con el mundo todo quieres guerra tener ,
 Los cielos é las tierras quieres so ti meter ,
 Lo que Dios non quiso cuedas tu aver.
 1156. Tanto avemos ganado quanto nunca cuidamos ,
 Quanto mas conquirimos tanto mas cobdiciamos ,
 Avremos aprender aun lo que buscamos ,
 Tanto avemos fecho que á los dios enoiamos.
 1157. Sil sol é la luna non son nuestros pagados ,
 Todos aquestos signos son nuestros peccados :

1151. Entrado , *couché*. — Lobrecer , *commencer à faire nuit*.

1152. Quedado , *tranquille*. — Dellos... dellos , *les uns... les autres*. — Enna , en la , *dans la*. — *Quinte-Curce parle de cette éclipse et des présages que les augures en tirèrent* , liv. IV , chap. 40. — Altos é baxos , *tous , grands et petits*.

1153. Vieron ; vieron , *ils virent*. — Ovieron ; hubieron , *ils eurent*. — Ende , *de là , de cela*. — Quexedat , *peine , mécontentement*.

1154. Desafiuzados , *défiants , désespérés*. — Mal fadados , *malheureux*.

1155. So ti meter , *mettre sous toi , soumettre*. — Cuedas , *tu penses , tu prétends*.

1157. Pagado , *ami*. — Lazdrado ; castigado , *puni*. — Finado , *perdu*.

- Quando los dios son irados non seremos lazdrados ,
 Si no nos das conseio todos somos finados.
1158. El Rey Alexandre firme de los rayos duldado ,
 Que por nengun perigro nunca fue desmayado ,
 Entendió el murmurio que era levantado ,
 Cueno el pueblo todo scandalizado ,
1159. Mandó venir los sabios que sabien las naturas ,
 Que entendien los signos é las cosas escuras :
 Mandóles que mostrassen segunt las escrituras
 Que signos demostraban estas tales figuras.
1160. Avie entre los otros un maestro ortado ,
 Decienlle *Aristander* , en Egipto fue nado ,
 Escusó á los otros , ca era mas letrado ,
 Fue siempre bien apreso desque ovo fablado.
1161. Compezó á decir é fue bien ascuchado :
 Varones, dixo él , fagome maravijado ,
 En cosa tan abierta non aver algun letrado ,
 Que diga la verdat de lo que ha estudiado.
1162. Sábeno los pastores que en el monte viven ,
 Los actores encara á nos lo entrevienen ,
 Que todas las creaturas á su Criador sierven ,
 Assi tienen su curso é su mandado siguen.
1163. El sol é la luna et las estrellas non exen de sendero ,
 En el que fueron puestas en el dia primero ,
 Nin alzan nin abaxan un punto sennero :
 Ni cambian su ventura valor de un dinero.
1164. Siquier en exidas sequier en entradas
 Las estrellas del cielo menudas é granadas

1158. Duldado, *craint, respecté*. — Nengun perigro, *aucun danger*.

1159. Que sabien las naturas, *qui connaissaient les phénomènes*.

1160. Maestro ortado, *un maître savant*. — Bien apreso, *heureux*.

1162. Sábeno; sabenlo, *le savent, du v. saber, savoir*. — Actor; autor, *auteur*. — Encara, *adv. aussi*. — Entrevenir, *v. enseigner*.

1164. Siquier en... *soit levées, soit couchées; visibles ou invisibles*.

En es curso andan en que fueron criadas ,
 Andan á la redonda todas mui ordenadas.
 1165. Pero de todas essas el sol es el maor ,
 Et son las mas chicas de claridad menor ,
 Todas cercan á él é él les da claror ,
 Porque entre todas ellas es maior y meior.
 1166. Puedo vos dar daquesto una prueba certera :
 Luego que el sol yex á la ora primera
 Luego las estrellas pierden toda lumnera ,
 Que dellas non parece una sola sinnera.
 1167. Non por cosa que ellas sean encerradas ,
 Mas la lumbrer del sol las tien aprenmiadas ;
 Quando el sol traspassa luego son alumbradas ,
 Parecen é relumbran que semeian argentadas.
 1168. Esto enna candela lo podedes veer ,
 La maor á la chica tuelle el poder ,
 Quando está cerca ella fazla recreer ,
 Mas ella en su cabo cumple su mester.
 1169. A un vos quiero decir otro argumete :
 Quando parez la luna primero en Occidente ,
 Sequier quando parece mengua en Oriente ,
 Todol vien del sol quel está presente.

1165. Maor; mayor, *plus grand*. — Maíor y meior, *plus grand et meilleur*.
 1166. Daquesto; de aquesto, *de cela*. — Yex; sale, *se lève*. — Lumnera; lumbrera; luz, *lumière*. — Dellas; de ellas, *d'elles*. — Sinnera, *adjectif qui signifie littéralement pour signal, mais qui n'est ici employé que pour donner plus de force à la négation*.
 1167. Encerradas, *cachées*. — Tien; tiene, *tient*. — Apremiadas, *comprimées*. — Traspassa, *se couche*. — Semeian, *elles semblent*.
 1168. Candela; vela, *chandelle*. — Tuelle, *ôte, du v. tollere, ôter, enlever*. — Recreer, *s'éteindre, faiblir*. — Cumple su mester, *remplit son rôle*.
 1169. Quando... *lorsque la lune paraît dans l'ouest, ou lorsqu'elle se montre diminuée dans l'est, tout lui vient du soleil, qui est là présent*.

1170. Está cerca del sol é pierde valentia ,
 Los ombres que la veen dicen que es nacida ,
 Desen vas redrando é descúbres cadia día ,
 Fasta que es llena en toda su grandia.
1171. Vásel , desques llena , el sol mas acostando ,
 Va conna grant forcia la lumbre embargando ,
 Va de dia en dia ella menoscabando ,
 Cuedan los ombres necios que va delgazando.
1172. Quierovos todavia una dulda soltar ,
 En que á las vegadas an muchos que duldar :
 Quando va so la tierra el sol á su logar
 De noche á la luna cuemo puede alumbrar ?
1173. Es maor que la tierra la luna veramente ,
 Onde parece por todas las tierras igualmente :
 El sol es VII. tanto , esto sin fallimente ,
 Está de la luna mas alto luengamente.
1174. Segunt esta razon podemos entender
 Que la luna al sol nos puede esconder ;
 Dos quier que vayan bien se pueden veer ,
 No los puede la tierra null embargo facer.
1175. Entrel sol é la tierra faz ella su tornada ,
 Caen en derecho ambos á la vegada ,
 La claridat del sol estonz es represada ,
 Essa *defension* es eclipsis lamada.

1170. Nacida, *nouvelle*. — Desen, *ensuite*. — Vas; va se redrando, *elle va s'écartant, s'éloignant DU SOLEIL*.
1171. Vásel; vasele; se le va acercando, *le soleil va se rapprochant d'elle*. — Desques; desde que es, *dès qu'elle est*. — Cuedan, *penser*.
1173. Es maor... *Du temps du poète on croyait encore que la lune était plus grande que la terre; tandis qu'aujourd'hui on la croit environ 50 fois plus petite que notre planète. Il serait peu juste d'exiger du poète des connaissances sur l'astronomie plus exactes que celles qu'on trouvait chez les premiers astronomes de son époque.*
1175. Estonz; entonces, *alors*. — Defension: *nous pensons que le poète aura écrit DEFECCION dans le sens de MANQUE DE LUMIÈRE.*

1176. Luego quel sol des punto es passado ,
Es en toda su forceia luego apoderado ,
El pueblo que es necio fazse maravillado ,
Non sabe la natura é es espantado.

1177. Esto mismo es de la tierra á asmar
Quando quier el sol ius la tierra á Oriente tornar ,
Cae en su derecho , no lo puede durar ,
De la su claridat as á demudar.

1178. Onde luego que es el sol passado de la sinal ,
Luego torna la luencia en su color cabdal :
Cuedan los ombres necios que significa mal ,
Y él anda por su miso é camino real.

1179. Encara suel venir esto dotra manera :
Quando el sol va so la ribera ,
É la solombra de la tierra es comedianera .
Onde un poco tiene la su lunnera.

1180. Aun vos quiero decir otra soluicion ,
Porque non vos temades de nulla ocasion :
El sol es de los Griegos , diré por qual razon ,
La luna es de los varones que en Oriente son.

1181. Quando la luna se cambia por signo demostrar ,
A elles anuncia quelles vien grant pesar :
Si el sol se tornasse debiemos non dubdar ,
Mas por esto debedes alegria mostrar.

1182. La negrura demuestra los quebrantos passados ,

1177. Asmar, *penser*. — Ius, *adv. sous, dessous*.

1178. Onde, *ainsi*. — Cabdal, *entier, parfait*. — Miso, *course*.

1179. Encara... *cela arrive encore souvent d'une autre manière*. — So la ribera, *sous la mer*. — Lunnera, *lumière*.

1180. El sol es de los Griegos... *Solem Græcorum, lunam esse Persarum. Q. Curc. liv. IV, chap. 10.*

1181. Quelles vien; que les viene, *qu'un grand malheur les menace*. — Tornasse, *changeait*. — Dubdar, *craindre*.

1182. Fatilado, *affligé*. — Rancado, *vaincu*. — Ondrado, *glorieux, victorieux*.

Los que de nos prisioneron , onde son fatilados ,
 La vermeiura demuestra que ora serán raneados ,
 Perderán mucha sangre , mas seremos ondrados.

1183. Fueron todos pagados é cessó esta paraula :
 Maestro Aristander dixo : esta faciana

A todos place mucho , é hemos mucha gana
 De mostrarlles quien somos en una vega llana.

.

2295. Ordenó sus haciendas con sos ricos varones ,
 Compriso todol mundo como son tres armónes ,
 Como son en cada uno de diversas regiones ,
 De diversas maneras, de diversos sermones.

2296. Asmó de la primera , mas nol valió nada ,
 Tornar en Babilonia essa ciudat famada ,
 Ordenar toda Asia la que avie ganada ,
 Que se se fusse ende estovics bien recaudada.

2297. Trocir luego á Africa , conquerir estas yentes ,
 Marnecos con las tierras que son subicientes ,
 Ganar los Montes claros logares convenientes ,
 Que non son mucho frios nen son mucho calientes.

2298. Desque Africa ovies en su poder tornada ,
 Entrar en Europa toda la mar passada ,
 Entrar en Espanna una tierra cerrada ,
 Tierra de fortes yentes é muí bien castellada ,

1183. Pagado , *satisfait*. — Paraula , *discours*. — Faciana , *fait* , *événement*.

2295. Hacienda , *affaire*. — Compriso , *il comprit*. — Armones : *on croit que ce mot signifie partie , portion*. — Maneras : *ce mot est pris ici pour mœurs , coutumes*. — Sermones , *du lat. sermo , langage*.

2296. Asmó de la primera... *il songea d'abord , mais ce fut en vain*. — Ordenar , *ordonner , régler , organiser*. — Que se se fusse ende , *à fin que s'il s'en allait , s'il la quittait*.

2297. Trocir , *passer*. — Que son subicientes , *qui en dépendent*.

2298. Tornada , *soumise*. — Castellada , *garnie , munie de châteaux forts*.

2299. Desi conquerir Francia una yente lozana ,
 Engleses, Aleimanes, Lombardos con Toscana ,
 Facerse llamar sennor en la ciudat Romana ,
 Tornarse pora Grecia con voluntat bien sana.
2300. Bien dixo *la Salmista* en esto grant verdat ,
 Que lo que ome asma todo es vanidat :
 Asma ome grant salto entre su voluntat ,
 Quanto cata non puede saltar la metat.
2301. Se quanto ome asma oviesse á comprir ,
 Non podrie Alexandre mas que yo conquerir :
 Mas como es grant salto para cielo sobir
 Tan grant ribazo ace entre facer é decir.

.

2501. Yógo en Babilonia grant tiempo soterrado ,
 Fasta que ovieron el sepulcro labrado :
 Mas fu en Alexandria en cabo trasladado ,
 Metiólo Tholomeo en el sepulcro ondrado.
2502. Non podria Alexandre tal tesoro ganar ,
 Per oro nen por plata no lo podrie comprar :
 Se non fusse pagano de vida tan seglar ,
 Debialo ir el mundo todo adorar.
2503. Do moriron las carnes que lo an per natura ,
 Non morió el bon precio que oy dia dura :

2299. Desi, *ensuite*. — Lozano, *fort, vigoureux*.

2230. *La Salmista*; el *Salmista*, *le Psalmiste*, *le roi David*. — Asma ome..
l'homme fait de grands projets, et ne peut accomplir la moitié de
ce qu'il projette. — Metat; mitad, *moitié*.

2301. Se quanto... *si l'homme devait accomplir tout ce qu'il imagine, je*
ne serais pas moins conquérant qu'Alexandre; m. à m. *Alexan-*
dre ne pourrait pas conquérir plus que moi. — Ribazo, *pent*, *pen-*
chant: *ici on peut le traduire par distance, différence*.

2501. Yógo, *il fut gisant*, *il resta*. — Fu; fué, *il fut*.

2502. Se non fusse... *s'il n'avait été payen et d'une vie mondaine*.

Quien muerre en bon precio es de bona ventura,
Ca lo meten los sabios luego enna escritura.

2504. Grado al Criador que es Rey de gloria,
El que vive é regna en complida victoria :

Acabada avemos, senneres, la estoria
Del bon Rey de Grecia sennor de Babilonia.

2505. Senneres, quien quisier su alma bien salvar,
Debe en este siglo mui poco á fiar :

Qui en el poder del mundo no la quiera dexar,
Debe á Dios servir, é débelo rogar.

2506. La gloria deste mundo quien bien la quisier amar,
Mas que la flor del campo no la debe preciar,

Ca quando ome cuida mas seguro estar,
Échalo de cabeza en el peor lugar.

2507. Alexandre que era Rey de tant grant poder,
Que mares nen tierra no lo podien caber,

En una fuessa ovo en cabo á caber,
Que non podie de termino doce pies tener.

2508. Quiérome, sennores, con tanto espedir,
Gradéscovolo mucho que me quisiestes oir :

Se falleci en algo, debédesme parcir,
Soe de poca sciencia, debésdesme sofrir.

2509. Pero pedir vos quiero cerca de la finada,
Quiero per mio servicio prender de vos soldada,

Decir el pater noster por mi una vegada,
A mi faredes proe, vos non perderedes nada.

2510. Si quisierdes saber quien escrebió este ditado,

2506. Echalo... *le précipite dans l'abîme.*

2507. Que non podie... *qui pourrait à peine.*

2508. Espedir, *prendre congé.* — Gradéscovolo mucho, *je vous remercie bien.* — Parcir, *pardonner.* — Soe; soy, *je suis.*

2509. Finada, *fin.* — Soldada, *récompense, salaire.* — Vegada; vez, *fois.* — Fer proe, *rendre service.*

2510. Si quisierdes: quisieredes, quisieréis, *si vous vouliez.* — Ditado!

JOHAN LORENZO bon clerigo é ondrado ,
 Segura de Astorga , de mannas bien temprado ,
 El dia del juicio Dios sea mio pagado. Amen.

ESTE ES EL TESTAMENTO DE ALEXANDRE.

Quando sopo que moririe del toxigo quel dioron a beber : é de la carta que envió a su madre , en quel mandaba que non oviesse miedo é que se conortasse : é la tenor de la carta decia assi (1) :

MADRE , debes punnar en non semeiar á las mugieres en flaqueza de sus corazones assi como punné yo de non semeiar á los fechos de los omes viles. Sabet que yo nunca pensé enna muerte , nen ove cuidado della , porque sabia que non podia estorcer della (2). Otrossi non debes aver cuidado nen duelo nenguno , ca vos non fustes tan torpe que non sopiessedes que de los mortales era yo (3). Et sabet que quando yo fiz esta carta fue mio asmamiento de vos conortar con ella. Pues madre , ruégovos yo que non fagades contra el mio asmamiento (4). Ca debes saber que á lo que yo vo es meior que lo que yo dellexo (5). Pues alegradvos con mi ida , é apareiadvos de seguir todo los mios bonos fechos. Ca ya destaiada es la mi nombradia del regnado , é del seso , é del bon conseio. Pues

récit. — Mannas , *mœurs*. — Temprado , templado , *réglé* , *tempéré* , *modéré*. — Mio pagado , *content de moi*.

1. Toxigo , *poison*. — Quel ; que le , *que lui*. — Conortarse , *se consoler* , *se résigner* , *prendre courage*.
2. Punnar , *lutter* , *s'efforcer*. — Estorcer della , *échapper d'elle* , *l'éviter*.
3. Otrossi , *d'ailleurs*. — Cuidado , *inquiétude*. — Duelo , *peine* , *affliction*.
4. Fiz ; hicc , *je fis*. — Asmamiento , *idée* , *pensée*. — Fagades ; *hagais* , *fassiez*.
5. Vo ; voy , *je vais*. — Dellexo ; dejo , *je laisse* , *je quitte*.

avivevos la mi nombradia con vuestro bon seso é con vostra sofrençia é con vostro conorte, é non vos debe levar mio amor se non á las cosas que yo amo, é las cosas que yo quiero : que la sennal del ome que ama al otro es en quel faga su sabor , é nol faga dessabor (6). É todo que los omes aguardan el vostro seso é las cosas que podierdes é que faredes por tal de saber la vostra obediencia , ó la vostra desobediencia : é se queredes complir el mio talento : y sabet que todas las creaturas del mundo fáçense é desfáçense , é an comenzamiento é fin : é el ome despues que nace siempre va menguando , é iendo é tornando á sus allinnamientos : y el ome maguer que pueble en este mundo, á ir es dél, é del regnado maguer que dure à dexar es. Pues prendet exiemplo , madre, de los que son finados, de los Reys é de los otros omes de altos logares que se derribaron é se hermaron , é tantos bonos castiellos é bonas pueblas que se derribaron é se hermaron : é sabet quel vostro fijo que nunca se pagó de las menudés de los omes menudos é viles. Otrossi non vos pagar de la flaqueza de los sos corazones de las madres de los otros Reys , é esquivat vos siempre de las cosas que vostro fijo se esquivó siempre. Madre, assi como la vuestra pérdida es mui grande , assi la vostra sufrençia é el vostro cenorte sea mui grande , que aquel es ome sesudo el que ha su conorte segunt la grandez de su pérdida ; et sabet , madre , que todas las cosas que Dios fizo nacen pequennas é van creciendo , se non los duelos , que son de comienzo grandes é van menguando : é débenvos abundar estos conortes, é estos castigamientos :

*Esta es la otra carta que envió Alexandre a
su madre por conortarla.*

6. Destaiada, *arrêtee, affermie, établie.* — Del regnado, *de mon règne.*
Avivevos... *que ma renommée vous anime...* — Fer dessabor, *chagriner.*

Madre , oit la mi carta , é pensat de lo que hy á , é esforciatvos con el bon conorte é la bona sofrençia , é non semeiedes á las mugieres en flaqueza nin en miedo què an por las cosas que lles vienien , assi como non semeia vostro fijo á los omes en sus mannas , é en muchas de sus haciendas : y madre , se fallastes en este mundo algun regnado que fue ficado en algun estado durable , ¿ non veedes que los arbores verdes é fremosos que facen muchas foias é espessas é lievan mucho frucho , é en poco tiempo quebrántanse sus ramos , é cáense sus fojas é sus frutos ? ¿ Madre , non veedes las yerbas verdes é floridas que amanecen verdes é anohecen secas ? ¿ Madre , non veedes la luna que quando ella es mas complida é mas luciente , estonce le vien el eclipsis ? ¿ Madre , non veedes las estrellas que las encubre la lobregura , é non veedes las llamas de los fuegos lucientes é asconditos que tan aina se amatan ? Pues parat mientes , madre , á todos los omes que viven en este siglo , que se pobló dellos el mundo , é que se maravijan de los visos é de los sesos , é que son todas cosas , é que se engenran , é cosas que nacen , é todo esto es iuntado enna muerte é con el desfacer . ¿ Madre , vistes nunca qui diesse é non tomasse , é quien emprestasse , é non pagasse , é quien comendasse alguna cosa é gela diessen en fiadat , é que non gela demandassen ? (1)

— Facense... *naissent et périssent*. — Allimamiento, *destinée*. — Maguer, *quoique*. — Poblar, *prosperer*. — A ir es dél, *il faut qu'il le quitte* : m. à m. *il est pour en sortir*. — Maguer que dure, *quoique il soit long, quelque long qu'il soit*. — Es á dejar, *est pour laisser, il faut l'abandonner*.

1. Oit; oid, *écoutez*. — Pensat; pensad de lo que hy a, *méditez son contenu*. — Esforciatvos... *ayez du courage*. — An; tienen, *elles ont*. — lles; les, *leur*. — Fremosos; hermosos, *beaux*. — Foias; hojas, *feuilles*. — Frucho; fruto, *fruit*. — Lobregura, *obscurité*. — Amatarse, *s'éteindre*. — Parat mientes, *faire attention, considérer*. — De los visos é de los sesos, *de voir et d'apprendre*. — Desfacer, *destruction, anéantissement*. — Emprestar, *emprunter*. — Gela; se la, *la lui*. — En fiadat, *à garder*. — E que non gela demandassen, *et qu'on ne la lui ait pas redemandée*?

QUATORZIÈME SIÈCLE.

JEAN MANUEL.

Don JEAN MANUEL, neveu de don Alphonse le Sage, naquit à Peñafiel vers la fin du 13^me siècle, et mourut en 1347. Il légua au couvent des pères dominicains de sa ville natale un grand nombre d'ouvrages qu'il avait composés, dont un seul a été publié. Ce livre a pour titre : *El conde Lucanor* (1). C'est un recueil de nouvelles écrites en forme de dialogues, dans un style coulant, gracieux, quoique un peu recherché. Sa morale, toujours pure, adroitement déguisée sous le voile de l'allégorie, et la haute philosophie de ses maximes prouvent que l'auteur réunissait à un talent distingué une connaissance approfondie du cœur humain.

FRAGMENTS.

Preguntado Patronio : ¿ qué conducta podría guardar un sujeto, que avecindado en tierra estraña, los mas poderosos que él le injuriaban para tener pretexto de revolver sobre él en caso de qué, impaciente de sufrirlos, quisiese defenderse ? dió al conde Lucanor este consejo :

Vos, señor conde Lucanor, consejad á aquel vuestro pariente, que si Dios le echó en tierra dó ne puede estranar lo que le facen como él queria, ó como le cumple, que en quanto los cosas que le ficieron sean atales que se puedan sufrir sin

(1) Le comte Lucanor.

daño é sin gran mengua , que dé á entender que se non siente dello , é que les dé pasada : cá en quanto da hombre á entender que no se tiene por mal trecho de lo que contra él han hecho , no está ian avergonzado. Mas dando á entender que se tiene por mal trecho de lo que ha recebido , si dende adelante non face lo que deve por no fincar menguado , non está bien como devia : é por ende á las cosas pasaderas , pues no se puede estrañar como devia , mejor es darles pasada. Mas si llegáre el fecho á alguna cosa que sea grand daño ó grand mengua , entonce que se aventure é non lo sufra : cá mejor es la pérdida ó la muerte defendiendo hombre su derecho é su honra é su estado , que vivir pasando en estas cosas mal é deshonoradamente.

Preguntado Patronio por el conde Lucanor : si , puesto que era tan respetado y poderoso , debia hacer quanto pudiese para alcanzar gran riqueza , poder y renombre , segun le persuadian otros ; le respondió con este consejo :

Si querédes ser bien aconsejado , parad mientes que en este tiempo que avedes á vivir en este mundo , pues sodes cierto que lo avedes á dexar é que vos avedes á partir dél , é non avedes á levar cosa del mundo sino las obras que ficieredes : guisad que las fagádes tales , porque quando deste mundo salieredes , que tengádes fecha tal morada en el otro , porque quando vos echaren deste mundo desnudo que fallédes buena morada del alma : é la vida no se cuenta por años , mas dura para siempre sin fin : que el alma es cosa espiritual que no se puede corromper ; ante dura é finca para siempre. Y sabed que las buenas obras ó malas que el hombre en este mundo face , todas las tiene Dios guardadas para dar dellas galardón en el otro mundo , segund sus merecimientos. Y por todas estas razones conséjo vos yo que fagades tales obras en este mundo , porque quando dél ovieredes á salir , fallédes buena posada en aque^l

do avedes de ir é durar por siempre : porque por los estados é honras deste mundo, que son vanos é fallecederos, non querédes perder aquella que es cierta, que ha de durar para siempre sin fin. É estas buenas obras facedlas sin ufanía y sin vanagloria : que aunque las vuestras buenas obras serán sabidas, siempre serán encubiertas, pues non las facedes por ufanía nin por vanagloria.

Preguntado Patronio por el conde Lucanor : ¿ como podria conocer si eran verdaderos amigos algunos que le prometian perder ante sus vidas y haciendas que apartarse de su compañía ni dejar de servirle? le respondió dándole el siguiente consejo :

Todos los hombres deste mundo tienen que han amigos; é quando viene la muerte hanlos de provar en aquella quexa; y van á los seglares, é dícnles : que esto ha de ver en sí. Y van á los religiosos, é dícnles : que rogaron á Dios por ellos. Y van á la muger é á los fijos, é dícnles : que irán con ellos fasta la fuessa, é que los farán honra en su enterramiento : é asi pruevan á todos los que ellos cuidan que eran sus amigos. Y desde que no fallan en ellos ningún cobro para escapar de la muerte, asi como tornó el fijo del hombre bueno despues que non falló cobro en ninguno de aquellos que él tenía que eran sus amigos, tórnanse á Dios, que es su padre; é Dios díceles que prueven á los santos que son medios amigos; y ellos fácnlo. Y tan grande es la bondad de los santos, y sobre todos santa María, que no dexa de rogar á Dios por los pecadores, é muéstrale como fué su madre, é quanto trabaxo ovo en lo traer y en lo criar; é los santos muéstranle las lacérias é las penas que recibieron por él. Y todo esto facen por encubrir los yerros de los pecadores; y aunque hayan recebido muchos enojos de ellos, no lo descubren, asi como no descubrió el medio amigo la puñada que le dió el fijo de su amigo.

Preguntado Patronio por el conde Lucanor : ¿ cuál era la mejor prenda que el hombre podía tener en sí? respondióle con el siguiente advertimiento :

La mejor cosa que hombre puede aver en sí, y que es madre é cabeza de todas las bondades, dígovos que esta es la vergüenza ; é por vergüenza sufre hombre la muerte , que es la mas grave cosa que puede ser , é por vergüenza dexa hombre de facer todas las cosas que no parecen bien por grant voluntad que haya de las facer : y ansi en la vergüenza hay comienzo é cabo de todas las bondades ; é la desvergüenza es comienzo de todos los malos fechos... La vergüenza face al hombre esforzado é franco , é leal , é de buenas costumbres , é de buenas maneras , y facer todos los bienes que face ; pero creed bien que todas estas cosas face hombre mas con vergüenza que con talante de lo facer. Y otrosi por la vergüenza dexa hombre de facer todas las cosas desaguizadas que la voluntad al hombre viene de facer. Y por ende quan buena cosa es aver el hombre vergüenza de facer lo que non deve é dexar de facer lo que deve ; tan mala é tan dañosa é tan fea cosa es el que pierde la vergüenza. Y debes saber que yerra mucho fieramente el que face algun fecho vergonzoso , cuidando que , pues lo face encubiertamente , que no deve ende aver vergüenza. É cierto creed que non ha cosa por encubierta que sea , que tarde ó aina no sea sabida : é aunque luego que la cosa vergonzosa se faga no haya ende vergüenza devia el hombre cuidar ¡ qué vergüenza seria quando fuese sabido ! Y quando en todo esto non cuidasse , deve entender que sin ventura es , pues sabe que si un mozo viere lo que él face , que lo dexara , é non por aver vergüenza ni miedo de Dios que lo ve é lo sabe , y es cierto que le dará la pena que él mereciere....

Preguntado Patronio por el conde Lucanor : ¿ si era razon que se regalase y descansase despues de haber pasado tantos afanes y trabajos en su juventud ? le respondió lo siguiente :

Señor conde : el conde Ferran Gonzalez era en Burgos , é avia pasado muchos trabaxos por defender su tierra ; é una vez que estaba ya mas en sosiego é en paz , díxole Nuño Laynez : que seria bien que de allí en adelante que non se metiese en tantos ruidos , é que folgáse él , é que dexáse folgar á sus gentes. Y el conde respondió que á hombre del mundo non placeria mas que á él folgar é estar vicioso , si pudiese ; mas que bien sabia que avia guerra con los moros é con los leoneses é con los navarros : é que si quisiesen mucho folgar , que los sus contrarios luego serian contra ellos. Y que si quisiesen andar á caza é con buenas aves por Arlanza ayuso y arriba , é en buenas mulas gordas , é dexar de defender la tierra , que bien lo podrian facer ; mas que le conteceria como dice el proverbio antiguo : *murió el hombre é murió su nombre*. Mas si quisiesemos olvidar los vicios , é facer mucho por nos defender é levar nuestra honra adelante ; dirán por nos despues que murieremos : *murió el hombre , mas non su nombre*. Y pues viciosos é lazdrados todos avemos á morir , non me semeia que seria bien si por el vicio de la folgura dexáremos de facer en guisa , que despues que nos muriesemos que nunca muera la buena fama de los nuestros buenos fechos. Y vos , señor conde Lucanor , pues sabédes que avedes á morir , por el mí consejo , nunca por vicio nin por folgura dexarédes de facer tales cosas : porque aun desque vos muriedes , siempre finque vuestro nombre.

Preguntado Patronio por el conde Lucanor : ¿ qué cosa señalada podría mandar en su testamento para el bien de su alma, y perpetua memoria despues de su muerte ? le respondió de esta manera :

Pues me pedistes consejo , dígovos quél mio grado es que el bien que querédes facer que lo faredes en vuestra vida : é para que hayades buen galardon dello, conviene que lo primero que fagádes sea desfacer los tuertos que avedes fecho ; cá poco valdria robar el carnero é dar los pies por Dios ; é á vos poco valdria tener mucho robado é forzado á tuerto , é facer limosna de lo ageno. Y para que la limosna sea buena , conviene que haya en ella estas cinco cosas : la primera , que se faza de lo que hombre oviere de buena parte : é la otra , que la faga estando en verdadera penitencia : é la otra , que sea tanta , que sienta hombre alguna mengua por lo que da , é que sea cosa de que se duela hombre : é la otra , que la faga simplemente por Dios ; é non por vanagloria nin ufanía del mundo. É faciendo estas cinco cosas , serán todas las obras de limosna cumplidas , é avrá hombre de todas muy buen galardon.

Preguntado Patronio por el conde Lucanor : ¿ como se habia de portar un vasallo en la eleccion de marido para una fija suya ? le dió el siguiente consejo :

Aconsejadle que la principal cosa que cate en el casamiento , que sea aquel con quien la huviere á casar buen hombre en sí : cá si esto non fuere , por honra nin por riqueza nin por fidalguía que haya , nunca puede ser bien casada. Y devedes saber que el hombre con bondad acrecienta la honra é alza su linage é acrecienta las riquezas ; y por ser muy fidalgo é muy rico , si bueno non fuere , todo será muy aina perdido. Y desto vos podría dar muchas fazañas de muchos hombres de gran guisa , que eran los padres muy ricos é mucho honrados , é despues

los fijos non fueron tan buenos como debian, y fué en ellos perdido el linage é la riqueza; y otros de gran guisa é de pequeña, que por gran bondad que ovieron en sí, acrecentaron mucho en sus honras é en sus haciendas, en guisa que fueron muy mas leales é mas preciados por lo que ellos hicieron é por lo que ganaron que aun por todo su linage. Y asi entended que todo el pro é todo el daño nace de qual el hombre en sí es, de qualquier estado que sea. Por ende la primera cosa que se deve catar en el casamiento es, quales maneras é quales costumbres, é qual entendimiento, é quales obras ha en sí el hombre é la muger que han de casar: y esto seyendo primero catado, dende en adelante quanto sea el linage mas alto é la riqueza mayor, é la apostura mas cumplida, é la vecindad mas á cerca é mas aprovechosa, tanto es el casamiento mejor.

JEAN RUIZ.

DON JEAN RUIZ, archevêque de Hita et poète distingué, florissait au commencement du 14^{me} siècle. Deux villes, Guadalajara et Alcala de Henarès, se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance. Observateur plein de sagacité, doué d'une imagination féconde et originale, il se distingue par l'heureux emploi d'une ironie fine et mordante et par de charmantes descriptions. Il brille aussi par l'élégance du style et l'agréable variété du rythme. Ses œuvres, en un mot, font époque dans les annales de la littérature espagnole, et le plaçant au rang des poètes les plus renommés. Il est à regretter que dans quelques peintures de l'amour, où précisément l'auteur cherche à dévoiler les dangers de cette passion et à la combattre avec l'arme de la satire, il ait manqué au respect dû avant tout aux mœurs, et qu'il ait oublié toutes les convenances; oubli que ne sauraient justifier, ni son zèle ardent pour la vertu, ni les beaux sentiments dont il se montre constamment animé.

FRAGMENTS.

*Aquí fabla del pleyto quel Lobo é la Raposa hobieron ante
Don Gimio, Alcalde de Buxia (1).*

311. Furtaba la Raposa á su vesina el Gallo ;
Veálo el Lobo, mandábale dexallo ;
Desia que non debia lo ageno furtallo ;
El non veía la hora , que estoviesse en tragallo.
312. Lo que él mas fasia , á otros lo acusaba ,
A otros retraía lo quel en si loaba ,

(1) *Où il parle du procès que le loup et le renard eurent devant don
Singe, juge de Buxia.*

311. Estoviesse; estoviesse, *il serait.* — En tragallo, *à le m unjer.*

312. Retraía, *il reprochait.* — Desie; decia, *il disait.*

- Lo que él mas amaba , aquello denostaba ,
 Desie , que non fesiesen lo quel mas usaba.
313. Emplasóla por fuero el Lobo á la comadre ,
 Fueron ver su juisio ante un Sabidor grande ,
 Don Gimio habia por nomble de Buxia Alcalde ,
 Era sutil é sabio , nunca seía de valde.
314. Fiso el Lobo demanda en muy buena manera ,
 Cierta et bien formada , clara é bien certera ,
 Tenie buen Abogado , ligero é sutil era ,
 Galgo , que de la Raposa es grand abarredera.
315. Ante vos el mucho honrado é de grand sabidoria
 Don Gimio ordinario Alcalde de Buxia
 Yo el Lobo me querello de la comadre mia ,
 En juisio propongo contra su malfetria.
316. Et digo que agora en el mes que pasó de Feblero
 Era de mill é tresientos en el año primero ,
 Regnante nuestro Señor el Leon masillero ,
 Que vino á nuestra cibdad por nomble de monedero.
317. En casa de D. Cabron mi vassallo et mi quintero,
 Entró á furtar de noche por cima del fumero ,
 Sacó furtando el gallo el nuestro pregonero ,
 Levólo et comiólo á mi pesar en tal ero.
318. De aquesto la acuso ante vos , el buen varon ,
 Pido que la condenédes por sentencia et por al non.
 Que sea enforcada é muerta como ladron ;
 Esto me ofresco probar sopena del talion.

313. Emplasóla; emplazóla, *la cita, du v. emplazar, citer.* — Nomble , nombre, *nom.* — Sabidor, *savant.*

314. Abarredera, *balai, balayeuse.* *Ce mot est pris ici dans un sens mé- taphorique, qui poursuit, qui chasse, qui éloigne.*

315. Malfetria, *méfait, délit.*

316. Masillero, *carnassier.* — Por nomble de monedero, *en qualité de moniteur.*

317. Fumero; humero, *foyer, cheminée.* — En tal ero, *sur le lieu même.*

318. Et por al non, *et pas pour uutre chose.*

319. Seyendo la demanda en juisio leida,
 Fue sabia la Gulpeja , et bien apereebida :
 Señor , dis , yo só siempre de poco mal sabida ,
 Dadme un Abogado , que fable por mi vida.
320. Respondió el Alcalde : yo vengo nuevamente
 A esta vuestra cibdad , non conosco la gente ;
 Pero yo te dó de plaso , que fasta dias veinte
 Hayas tu Abogado , luego al plaso vente.
321. Levantóse el Alcalde esa hora de judgar ,
 Las partes cada una pensaron de buscar
 Qual dineros , qual prendas para el Abogado dar ,
 Ya sabia la Rapesa quien le habia de ayudar.
322. El dia era venido del plaso asignado ,
 Vino Doña Marfusa con un grand Abogado ,
 Un mastin ovejero de carrancas cercado :
 El Lobo , quando lo vió , fue luego espantado.
323. Este grand Abogado propuso por su parte :
 Alcalde Señor Don Gimio , quanto el Lobo departe ,
 Quanto demanda et pide , todo lo fas con arte ,
 Que él es fino ladron , et non falla quel farte.
324. Et por ende yo propongo contra él esencion
 Legitima et buena , porque su petition
 Non debe ser oida , nin tal acusacion :
 Él faser non la puede , ea es fino ladron.
325. A mi ocaesció con él muchas noches é dias ,
 Que levaba furtadas de las ovejas mias ,
 Vi que las degollaba en aquellas erias ,
 Ante que las comiese , yo gelas tomé frias.

319. Seyendo, *étant*. — Gulpeja, vulpeja, *renard*.

320. Yo te dó de plaso, *je t'accorde un délai*. — Que fasta dias veinte, *que dans 20 jours*.

321. Qual... qual, *qui... qui, l'un... l'autre*.

322. Marfusa, *terminaison féminine de Marfus qu'on traduit par fripon, rusé. Ce mot est pris ici comme substantif pour signifier le renard*.

323. Erias, *déserts*. — Ce las, se las, *les, lui*.

326. Muchas veces de furto es de Jues condenado ,
 Por sentencia et por derecho es muy enfamado ,
 Por ende non debe ser dél ninguno acusado ,
 Nin en vuestra audiencia oído , nin escuchado.
327. Otrosi le opongo , que es descomulgado
 De mayor descomunion por costitucion de Llegado ,
 Porque tiene barragana publica , é es casado
 Con su muger Doña Loba , que mora en vil forado.
328. Su manebra es la mastina , que guarda las ovejas
 Por ende los sus dichos non valen dos arvejas ,
 Nin le deben dar respuesta á sus molas consejas :
 Asolved á mi comadre , váyase de las callejas.
329. El Galgo é el Lobo estaban encogidos ,
 Otorgáronlo todo con miedo é amidos :
 Dis luego la Marfusa : Señor , sean tenidos
 En reconvencion , pido que mueran , et non sean oidos.
330. Encerraron razones de toda su porfia ,
 Pidieron al Alcalde , que les asignase dia ,
 En que diese sentencia , qual él por bien tenia ;
 Et asignóles plaso despues de Epifania.
331. Don Gimio fue á su casa , con él mucha compañía ,
 Con él fueron las partes , concejo de Cuaña ,
 Ai van los Abogades de la mala picaña ,
 Por volver al Alcalde , ninguno non lo engaña.
332. Las partes cada una á su Abogado escucha ,
 Presentan al Alcade qual salmon , é qual trucha ,
 Qual copa , qual tasa en poridad aducha ,
 Armanse sancadilla en esta falsa lucha.
333. Venido es el dia para dar la sentencia ,
 Ante el Jues las partes estaban en presencia :
 Dixo el buen Alcalde : habed buena avenencia ,
 Ante que yo pronuncie , é vos dé la sentencia.

329. Amidos, *par force*.

331. Ai, ahí, *adv. là*. — Picaña, *race, espèce*.

332. En poridad aducha, *apportée en secret*.

334. Pugnán los Abogados, et fassen su poder ,
 Por saber del Alcalde lo que quiere faser ,
 Que sentencia daria , ó qual podria ser ,
 Mas non podieron dél cosa saber nin entender.
335. De leyes le fablaban por le faser desir
 Algo de la sentencia por su corazon descubrir :
 Él mostraba los dientes , mas non era reir ,
 Coidaban que jugaba , et todo era reñir.
336. Dixieron las partes á los sus Abogados ,
 Que non podrian ser en uno acordados ,
 Nin querrian avenencia para ser despaclados ,
 Piden que por sentencia fuesen de allí librados.
337. El Alcalde letrado et de buena ciencia
 Usó bien de su oficio et guardó su conciencia :
 Estando asentado , en la su abdiencia
 Resó él por si mesmo escrita tal sentencia.
338. Enl nomble de Dios , el Judgador desia ,
 Yo Don Gimio , ordinario Alcalde de Buxia ,
 Vista la demanda que el Lobo fasia ,
 En que á la Marfusa furto le aponia :
339. Et vistas las escusas é las defensionos ,
 Que puso la Gulhara en sus esenpciones ,
 E vista la respuesta é las replicaciones ,
 Que propuso el Lobo en todas sus razones :
340. Et visto lo que pide en su reconvencion
 La comadre contra el Lobo cerca la conclusion :
 Visto todo el proceso , et quantas rasones en el son ,
 Et las partes que piden sentencia et al non :
341. Por mi examinado todo el proceso fecho ,
 Habido mi consejo , que me fiso provecho ,
 Con omes sabidores en fuero é en derecho ,

335. Mas non era reir, *mais ce n'était point rire, mais il ne riait point.* —
 Coidaban, *ils pensaient.*

339. Gulhara, *renard.*

Dios ante mis ojos , nin ruego nin pecho :

342. Fallo , que la demanda del Lobo es bien cierta ,

Bien acta é bien formada , bien clara é abierta :

Fallo que la Raposa es en parte bien cierta

En sus defensiones et escusa et refierta.

343. La exempcion primera es en si perentoria ,

Mas la descomunion es aqui dilatoria :

Diré un poco della , que es grand estoria ;

Abogado de romance esto ten en memoria.

344. La exempcion primera muy bien fue llegada ,

Mas la descomunion fue un poco errada ,

Que la costitucion debiera ser nomblada ,

Et fasta nueve dias debiera ser probada.

345. Por caso ó por testigos ó por buen instrumento

De publico notorio debiera sin fallimente

Esta tal dilatoria probarse claramente ,

Si por perentoria esto otramete.

346. Quando la descomunion por dilatoria se pone ,

Nueve dias de plaso para el que se opone

Por perentoria esto guarda , non te encone ,

Que á muchos Abogados se olvida é se pospone.

247. Es toda perentoria la escomunion atal ,

Quando se pon contra testigos en pleyto criminal ,

Contra Jues publicado que su proceso non val

Quien de otra guisa lo pone , yérralo , et fase mal.

348. Fallo mas, que la Gulpeja pide mas, que non debe pedir,

Que de equal en criminal non puede reconvenir

Por excepcion non puedo yo condepñar', nin puñir ,

Nin debe el Abogado tal precio comedir.

349. Maguer contra la parte ó contdra el mal testigo ,

Sea excepcion probada , nonl fará otro castigo ,

Desecharán su demanda , su dicho non val un figo ,

La pena ordinaria non habrá , yo ves lo digo.

350. Si non fuere testigo falso , ó si lo vieren variar ,

Ca entonce el Alcalde puédele atormentar ,

Non por la excepcion, mas por lo que puede far,
 En los pleytos criminales su oficio ha grand lugar.
 351. Por excepcion se puede la demanda desechar,
 Et puédense los testigos tachar et refachar,
 Por excepcion non puedo yo condepnar, nin matar,
 Nin puede el Alcalde mas que el derecho mandar.
 252. Por quanto yo fallo por la su confesion
 Del Lobo ante mi dicha, et por otra cosa non,
 Fallo que es probado lo que la Marfusa pon:
 Por ende pongo silencio al Lobo en esta sazón.
 353. Pues por su confession é su costumbre é uso
 Es manifiesto é cierto lo que la Marfusa puso;
 Pronuncio que la demanda quel fiso é propuso,
 Non le sea resecebida segund dicho he de suso.
 354. Pues el Lobo confiesa, que fiso lo que acusa,
 Et es manifiesto é cierto, que él por ello usa,
 Non lo debe responder en juisio la Marfusa;
 Rescibo sus defensiones á la buena escusa.
 355. Non le preste lo que dixo que con miedo é quejura
 Fiso la confesion cogido en angostura,
 Ca su miedo era vano, et non dixo cordura,
 Que á do buen Alcalde juzga toda cosa es segura.
 356. Do licencia á la Raposa, vaya á la salvajina;
 Peroque non la asuelvo del furto tan aina;
 Pero mando, que non furte el gallo á su vesina:
 Ella dis, que non lo tiene mas que le furtará la gallina.
 357. Non apellaron las partes, del juisio son pagados,
 Porque non pagaron costas, nin fueron condenados,
 Esto fue, porque non fueron de las partes demandados,
 Nin fue el pleyto contestado, porque fueron escusados.
 358. Alli los Abogados dixieron contra el Jues,
 Que habia mucho errado, et perdido el su buen pres,
 Por lo que habia dicho et suplido esta ves:
 Non gelo preció Don Gimio quanto vale una nues.

359. Díxoles , que bien podia él en su pronunciacion
 Cumplir lo que es derecho et de costitucion ,
 Que el de fecho ageno non fasia mension ;
 Tomaron los Abogados del Gimio buena licion.

360. Dixiéronle otrosi una derecha rason ,
 Que fecha la conclusion en criminal acusacion ,
 Non podia dar licencia para haber compusicion ,
 Menester la sentencia cerca la conclusion.

361. A esto dixo el Alcalde una sola respension ,
 Que él habie poder del Rey en su comision
 Especial para todo esto et complida jurisdiccion ,
 Aprendieron los Abogados en esta disputacion.

.

Ensiemplo de la propiedat que el dinero ha.

464. Mucho fas el dinero , et mucho es de amar ,
 Al torpe fase bueno , et omen de prestar ,
 Fase correr al cojo , et al mudo fabrar ,
 El que non tiene manos , dineros quiere tomar.

465. Sea un ome nescio , et rudo labrador ,
 Los dineros le fassen fidalgo é sabidor ,
 Quanto mas algo tiene , tanto es mas de valor ,
 El que non ha dineros , non es de si señor.

466. Si tovieres dineros , habrás consolacion ,
 Plaser , é alegria , del Papa racion ,
 Comprará paraíso , ganarás salvacion ,
 Do son muchos dineros , es mucha bendicion.

467. Yo vi en corte de Roma , do es la santídat ,
 Que todos al dinero fassen grand homilídat ,
 Grand honra le fascian con grand solenídat ,
 Todos á él se homillan como á la magestat.

468. Fasia muchos Piores , Obispos , et Abades ,

Arzobispos, Doctores, Patriarcas, Potestades,
 A muchos Clerigos nescios dábales dinidades,
 Fasia de verdat mentiras, et de mentiras verdades.

469. Fasia muchos Clerigos é muchos ordenados,
 Muchos monges, é monjas, religiosos sagrados,
 El dinero los daba por bien examinados,
 A los pobres desian, que non eran letrados.

470. Daba muchos juisios, mucha mala sentencia,
 Con muchos Abogados era su mantenencia,
 En tener pleytos malos et faser avenencia,
 En cabo por dineros habia penitencia.

471. El dinero quebranta las cadenas dañosas,
 Tira cepos é grillos, et cadenas plagosas,
 El que non tiene dineros, échanle las posas,
 Por todo el mundo fase cosas maravillosas.

472. Yo vi fer maravilla do él mucho usaba,
 Muchos merescian muerte que la vida les daba,
 Otros eran sin culpa, et luego los mataba,
 Muchas almas perdía, et muchas salvaba.

473. Fasia perder al pobre, su casa é su viña,
 Sus muebles é raices todo los desaliña,
 Por todo el mundo anda su sarna é su tiña,
 Do el dinero juega, alli el ojo guiña.

474. Él fase caballeros de necios aldeanos,
 Condes, é ricos omes de algunos villanos,
 Con el dinero andan todos los omes lozanos,
 Quantos son en el mundo, le besan hoy las manos.

475. Vi tener al dinero las mejores moradas,
 Altas é muy costosas, fermosas, é pintadas,
 Castillos, credades, et villas entorreadas,
 Todas al dinero sirven, et suyas son compladas.

476. Conia muchos manjares de diversas naturas,
 Vestía los nobles paños, doradas vestiduras,
 Traía joyas preciosas en vicios et folguras,

Guarnimientos estraños, nobles cabalgaduras.

477. Yo vi á muchos Monges en sus predicaciones

Denostar al dinero, et á sus tentaciones,

En cabo por dinero otorgan los pendones,

Asuelven el ayuno, ansi fassen oraciones.

478. Pero que le denuestan los Monges por las plazas,

Guárdanlo en convento en vasos et en tazas,

Con el dinero cumplen sus menguas, é sus razas,

Mas condesignos tienen que tordos nin picazas.

479. Como quier que los Frayles et Clerigos disen, qua aman á Dios servir,

Si barruntan que el rico está para morir,

Quando oyen sus dineros que comienzan á retenir,

Qual de ellos lo levarán, comienzan luego á reñir.

480. Monges, Frayles, Clerigos non toman los dineros,

Bien les dan de la ceja do son sus parcioneros,

Luego los toman prestos sus omes despenseros:

Pues que se disen pobles, que quieren tesoreros?

481. Allí están esperando, qual habrá mas rico tuero,

Non es muerto, ya disen pater noster, mal agujero,

Como los cuervos al asno, quando le desuellan el cuero,

Cras cras nos lo habremos, que nuestro es ya por fuero.

482. Toda muger del mundo, et dueña de altesa,

Págase del dinero et de mucha riqueza,

Yo nunca vi fermosa, que quisiese poblesa,

Do son muchos dineros y es mucha noblesa.

483. El dinero es Alcalde et Jues mucho loado,

Este es Consejero, et sutil Abogado,

Alguacil et Merino bien ardit esforzado,

De todos los officios es muy apoderado.

484. En suma te lo digo, tómallo tú mejor,

El dinero del mundo es grand revolverdor,

Señor fase del siervo, de Señor servidor,

Toda cosa del sigro se fase por su amor.

485. Por dineros se muda el mundo é su manera,

Toda muger cobdiciosa de algo es falaguera,

Por joyas et dineros salirá de carrera ,
 El dar quebranta peñas , fiende dura madera.
 486. Derrueca fuerte muro , et derriba grant torre ,
 Acoyta , et á grand priesa el muchō dar acorre ,
 Non a siervo captivo , que el dinero non le aforre ,
 El que non tiene que dar , su caballo non corre.
 487. Las cosas que son graves , fáselas de ligero ,
 Por ende á tu talante sé franco é llenero ,
 Que poco ó que mucho non vaya sin logrero ,
 Non me pago de juguetes , do non anda el dinero.
 488. Si algo non le dieres cosa mucha ó poca ,
 Sey franco de palabra , non le digas rason loca ,
 Quien no tiene miel en la orza , téngala en la boea ,
 Mercader que esto fase , bien vende , et bien troea.

.

Cántica de Serrana.

971. So la casa del Cornejo primer día de Selmana ,
 En comedio del vallejo encontré una Serrana,
 Vestida de buen bermejo , buena cinta de lana ;
 Díxele yo ansi : Dios te salve , hermana. [nado ?
 972. Dis : que buseas por esta tierra , como andas descami-
 Dixe : ando por esta sierra , do querria casar de grado :
 Ella dixo : non lo yerra el que aquí es casado ,
 Busca é fallarás de grado.
 973. Mas , pariente , tú te cata , si sabes de sierra algo ;
 Yol' dixe : bien sé guardar vacas , yegua en cerro cabalگو,
 Sé el lobo como se mata , quando yo en pos él salگو,
 Antes lo aleanzo que el galگو.
 974. Sé muy bien tornear vacas , et domar bravo novillo ,
 Sé mazar , et faser natas , et faser el odresillo ,

Bien sé guitar las abarcas , et tañer el caramillo ,
Et cabalgar blavo potrillo.

975. Sé faser el altibajo , et sotar á qualquier muedo ,
Non fallo alto nin baxo , que me venza segund cuedo ,
Quando á la lucha me abaxo , al que una ves trabar puedo ,
Derribol' , si me denuedo.

976. Dis : aqui habrás casamiento qual tu demandudieres,
Casarme he de buen talento contigo , si algo dieres ,
Farás buen entendimiento; dixel yo : pide lo que quisieres,
Et darte he lo que pidieres.

977. Dis: dame un prendero , que sea de bermejo paño ,
É dame un bel pandero , et seis anillos de estaño ,
Un zamarron de santero , é garnacho para entre año ,
Et non fables en engaño.

978. Dam' zarzillos et hevilla de laton bien reclusiente ,
Et dame toca amarilla bien listada en la fuente ,
Zapatas fasta rodilla , é dirá toda la gente :
Bien casó Menga Lloriente.

979. Yol' dixe: darte he esas cosas é aun mas, si mas comides,
Bien lozanas é fermosas , á tus parientes convides ,
Luego fagamos las bodas , é esto non lo olvides ,
Que ya vó por lo que pides.

.
.
.

Cántica de Serrana.

996. Cerca la Tablada Conmigo desposa ,
 La sierra pasada É dam' grand soldada.
 Falléme con Aldara 1002. Yol' dixé : de grado ,
 A la madrugada. Mas soy casado
 997. Encima del puerto Aquí en Ferreros ;
 Coydé ser muerto Mas de mis dineros
 De nieve é de frio , Darvos he, amada.
 É dese rosio , 1003. Dis : trota conmigo ;
 É de grand elada. Levóme consigo ,
 998. A la decida É dióm' buena lumbre ,
 Di una corrida , Como es de costumbre
 Fallé una Serrana De sierra nevada.
 Ferosa, lozana , 1004. Dióme pande centeno
 É bien colorada. Tisnado moreno ,
 999. Dixé yo á ella : É dióm' vino malo ,
 Homíllome , bella : Agrillo é ralo ,
 Dis : tú que bien corres , É carne salada.
 Aquí non te engorres , 1005. Dióm' queso de cabras:
 Anda tu jornada. Fidalgo , dis , abras
 1000. Yol' dixé : frio tengo, Ese blazo , et toma
 É por eso vengo Un tanto de soma ,
 A vos, fermosura , Que tengo goardada.
 Quered por mesura 1006. Dis : huesped, almuer-
 Hoy darne posada. É bebe é esfuerza , [za ,
 1001. Díxome la moza : Caliéntate , é paga ,
 Pariente , mi choza De mal nons' te faga
 El que en ella posa , Fasta la tornada.

996. Tablada, *nom propre de lieu.*

— Aldara, *nom propre.*

997. Coydé, *je manquai.* — Elada, *gelée.*

998. Decida, *descente.*

999. Engorrarse, *s'arrêter.*

1000. Yol' ; yo le, *je lui.*

1001. E d m' ; dame, *mz donne.*

1002. Ferreros, *nom de lieu.*

1003. Dióm' ; dióme, *elle me donna.*

1005. Blazo, brazo, *bras.* — Soma, *poule.*

1006. De mal, ... *heureux voyage, m. à m. qu'il ne te soit fait aucun mal.*

1007. Quien dones mediere,
 Quales yo pediere,
 Habrá bien de cena,
 Et lechiga buena,
 Que nol' coste nada.

1008. Vos, que eso desides,
 Porqué non pedides
 La cosa certera?
 Ella dis : maguera,
 É sin será dada.

1009. Pues dam' una cinta
 Bermeja bien tinta,
 Et buena camisa
 Fecha á mi guisa
 Con su collarada.

1010. Et dam' buenas sertas
 De estaño é fartas,
 Et dame halia
 De buena valia,
 Pelleja delgada.

1011. Et dam' buena toca
 Listada de cota,
 Et dame zapatas
 De cuello bien altas
 De pieza labrada.

1012. Con aquestas joyas
 Quiero que lo oyas,
 Serás bien venido,
 Serás mi marido
 É yo tu velada.

1013. Serrana Señora,
 Tanto algo agora
 Non tray por ventura,
 Mas faré fiadura
 Para la tornada.

1014. Díxome la heda :
 Do non hay moneda,
 Non hay merchandia,
 Nin hay tan buen dia,
 Nin cara pagada.

1015. Non hay mercadero
 Bueno sin dinero,
 É yo non me pago
 Del que non da algo,
 Nin le dó posada.

1016. Nunca de omenaje
 Pagan hostalaje,
 Por dineros fase
 Omen quanto plase,
 Cosa es probada.

1007. Lechiga, *lit.* — Nol', *nole*,
ne lui.

1008. Maguera, *mais.* — Sin, *ainsi.*

1009. Dam'; dame, *donne-moi.*

1010. Halia: *il est difficile de déter-*
miner aujourd'hui la si-
gnification de ce mot.

1012. Velada, *mariée.*

1013. Tanto algo, *tant de choses.*

— Tray; traigo, *je porte.*

— Fiadura, *promesse.*

1014. Heda, *laide.* — Pagada,
affable, content.

1016. Hostalage, *hôtellerie, la dé-*
pense qu'on y fait. —
 Omen, *homme.*

Enxiemplo del Ladron que fiso carta (1) al Diablo de su anima.

1428. En tierra sin Justicia eran muchos ladrones,
 Fueron al Rey las nuevas, querellas é pregones,
 Envió allá su Alcalde, merinos, é sayones,
 Al Ladron enforecaban por quatro pepiones.
1429. Dixo el un Ladron dellos: ya yo só desposado
 Con la forca, que por furto ando desorejado,
 Si mas yo só con furto del merino tomado,
 Él me fará con la forca ser del todo casado.
1430. Ante que el desposado penitencia presiese,
 Vino á él un diablo, porque non lo perdiese,
 Dixol' que de su alma la carta le feciese,
 Et furtase sin miedo quanto furtar podiese.
1431. Otorgóle su alma, fiso le dende carta,
 Prometióle el diablo, que dél nunca se parta;
 Desta guisa el malo sus amigos enarta;
 Fue el Ladron á un cambio, furtó de oro grand sarta.
1432. El Ladron fue tomado, en la cadena puesto,
 Llamó á su amigo, quel consejó aquesto;
 Vino el mal amigo; dis: feme aqui presto,
 Non temas, ten esfuerzo, que non morrás por esto.
1433. Quando á ti sacaren á judgar hoy ó cras,
 Aparta al Alcalde, et con él hablarás,
 Pon mano en tu seno, et da lo que fallarás,
 Amigo, con aquesto en salvo escaparás.

(1) Fiso carta, *fit donation*.

1428. Alcalde, *juge*. — Merinos, *gendarmes*. — Sayones, *bourreaux*. —
 Al ladron, *est pris ici dans un sens indéterminé, voleur, les voleurs*.

1429. Desposado, *fiancé*. — Desorejado, *sans oreilles*.

1431. Desta guisa, *de cette manière, c'est ainsi que*. — El malo, *le méchant, le diable*. — Enarta, *trompe, prend par ruse*.

1432. Feme aqui, *me voici*.

1433. Cras, *demain*. — En salvo, *en sûreté*.

1434. Sacaron otro dia los presos á judgar ,
 Él llamó al Alcalde , apartòl' , é fue fablar ,
 Metió mano en el seno , et fue dende sacar
 Una copa de oro muy noble de preciar.
1435. Diógela en presente callando al Alcalde ;
 Dis luego el Judgador : amigos , el ribalde ,
 Non fallo porque muera , prendistel' de balde ,
 Yo le dó por quito , suelto , vos merino soltalde.
1436. Salió el Ladron suelto sin pena de presion ,
 Usó su mal oficio grand tiempo é grand sason ,
 Muchas veses fue preso , escapaba por don ;
 Encójose el diablo , fue preso su Ladron.
1437. Llamó su mal amigo así como solia ,
 Vino el malo , et dixo : á que me llamas cada dia ?
 Fas así como sueles , non temas , en mi fia ,
 Darás cras el presente , saldrás con arte mia.
1438. Apartó al Alcalde el Ladron segund lo habia usado ,
 Puso mano á su seno , é falló negro fallado ,
 Sacó una grand sogá , dióla al Adelantado ,
 El Alcalde dis : mando , qui sea enforcado.
1439. Levándolo á la forca , vido en altas torres
 Estar su mal amigo , dis : porque non me acorres ?
 Respondió el diablo : et tú porque non corres ?
 Andando et hablando , amigo , non te engorres .
1440. Luego seré contigo desque ponga un frayle ,
 Con una freyla suya , que me dise : trayle trayle ,
 Engaña á quien te engaña , á quien te fay , fayle ,
 Entre tanto , amigo , vete con ese bayle.

1434. Muy noble de preciar, *d'un grand prix.*

1435. Ribalde, *ennemi.* — Prendistel'; prendistele, *vous l'avez pris.* —
 Debalde, *sans motif.*

1436. Grand sason, *tres adroitement.*

1438. Negro fallado, *triste trouvaille.* — Adelantado, *juge.*

1439. Dis; dice, *il dit.* — Acorrer, *secourir.* — Engorrarse, *s'arrêter.*

1440. Desque, *dès que.* — Freyla, *nonne.* — Trayle, *conduis-le-moi.* —
 Fay; hace, *fait.* — Fayle; hazle, *fais-lui, c.-à-d. trompe le trom-
 peur, fais-lui ce qu'il te fait, rends-lui la pareille.*

1441. Cerca el pie de la forca comenzó de llamar :
Amigo , valme valme , que me quieren enforecar ,
Vino el malo é dixo : ya te vieses colgar ,
Que yo te ayudaré como lo suelo far.
1442. Súbante , non temas , cuélgate á osadas .
E pon tus pies entrambos sobre las mis espaldas ,
Que yo te soterné segund que otras vegadas
Sotove á mis amigos en tales cabalgadas.
1443. Entonces los sayones al Ladron enforecaron ;
Cuydando que era muerto , todos dende derramaron ;
A los malos amigos en mal lugar dexaron ,
Los amigos entrambos en uno rasonaron.
1444. El diablo quexóse , dis , ay que mucho pesas !
Tan caros que me cuestan tus furtos et tus presas !
Dixo el enforecado : tus obras mal apresas
Me troxieron á esto , porque tú me sopesas.
1445. Fabló luego el diablo , dis : amigo , otea ,
É dime lo que vieres toda cosa que sea ;
El Ladron paró mientes , dis : veo cosa fea ,
Tus pies descalabrados é al non sé que vea.
1446. Veo un monte grande de muchos viejos zapatos ,
Suelas rotas é paños rotos , é viejos hatos ,
É veo las tus manos llenas de garabatos ,
Dellos estan colgados muchas gatas é gatos.
1447. Respondió el diablo : todo esto que dixiste ,
Et mucho mas dos tanto que ver non lo podiste ,
He roto yo andando en pos ti segund viste ;
Non puedo mas sofrirte , ten lo que mereciste.

1441. Valme , *aide-moi*.

1442. A osadas , *hardiment*. — Soterné . *sostendré , je soutiendrai*. — Sotove ; *sostuve , je soutins*. — Cabalgada , *cabriole*.

1443. Derramaron , *se retirèrent*. — Rasonaron , *parlèrent*.

1445. Otea , *regarde*. — E al non se que vea , *et je ne sais quoi encore*.

1447. Et mucho mas dos tanto , *et plus de deux fois autant*.

1448. Aquellos garabatos son mis arterias ,
 Los gatos et las gatas son muchas almas mias ,
 Que yo tengo trabadas; mis pies tienen sangrias
 En pos ellas andando las noches et los dias.

1449. Su rason acabada , tiróse, dió un salto ,
 Dexó á su amigo en la forca tan alto ;
 Quien al diablo cree , trabal' su garabato ,
 El le da mala cima , et grand mal en chico rato.

1450. El que con el diablo fase la crianza ,
 Quien con amigo malo pone su amistanza ,
 Por mucho que se tarde , mal galardón alcanza ,
 Es en amigo falso toda la malandanza.

1451. El mundo es texido de malos arigotes ,
 En buena andanza el omen tiene muchos galeotes ,
 Parientes apostisos , amigos paviotes ,
 Desde que le veen en coyta , non dan por él dos motes.

1452. De los malos amigos vienen malos escotes ,
 Non viene dellos ayuda mas que de unos alrotes ,
 Si non falsas excusas , lisonjas , amargotes ,
 Guárdevos Dios, amigos, de tales amigotes.

1453. Non es dicho amigo el que da mal consejo ,
 Ante es enemigo et mal queriente sobejo ,
 Al que te dexa en coyta , nonl' quieras en trevejo ,
 Al que te mata so capa , nonl' salves en concejo.

1451. Arigote, *garnement*. — Galeote, *galérien*, pris ici pour *serviteur*.

1452. Alrote, *arlotte*, *vaurien*. — Amargote, *amertune*, *chagrin*.

*De como morió Trota-Conventos (1) et de como el Archipreste
fase su planto , denostando et maldesiendo la muerte.*

1493. Muerte , al que tu fieres , liévastelo de belmés ,
Al bueno é al malo , al rico , et al refes ,
A todos los egualas , é los lievas por un pres ,
Por Papas et por Reyes non das una vil nues.

1496. Non catas señorío , deudo , nin amistad ,
Cou todo el mundo tienes continua enemistad ,
Nou hay en ti mesura , amor , nin piedad ,
Si non dolor , tristesa , pena , é grand crueldad.

1497. Non pude foir omen de ti , nin se asconder ,
Nunca fue quien contigo podiese bien contender ,
La tu venida triste non se puede entender ,
Desque vienes , non quieres á ome attender.

1498. Dexas el cuerpo yermo á gusanos enfuesa ,
Al alma que lo puebra , liévastela de priesa ,
Non es omen cierto de tu carrera oviesa ,
De hablar en ti , muerte , espanto me atraviesa.

1499. Eres en tal manera del mundo aborrida ,
Que por bien que lo amen al omen en la vida ,
En punto que tú vienes con tu mala venida
Todos fuyen dél luego como de res podrida.

1500. Los quel' aman , et quieren , et quien ha habida su compañía ,
Aborrésenlo muerto como á cosa estraña ,
Parientes ; et amigos todos le tienen saña ,
Todos fuyen dél luego , como si fuese araña.

(1) Trota-conventos , *femme qui va de maison en maison vendre divers articles.*

1493. De belmés , *avec ton arme , avec ta faux.* — Refés , *pauvre.* — Por un pres , *pour le même prix.*

1498. A gusanos , *pour les vers.* — Enfuesa , *au tombeau.*

1499. Res , *du lat. res , chose.*

1500. Araña. *Bien des personnes ont peur des araignées , insecte qui n'est pas en vérité des plus beaux : cela suffit pour justifier la comparaison.*

1501. De padres, et de madres los hijos tan queridos,
Amigos, è amigas, deseados, et servidos,
De mugeres leales los sus buenos maridos,
Desde que tú vienes, muerte, luego son aborridos.

1502. Fases al mucho rico yaser en grand poblesa,
Non tiene una miaja de toda su riqueza,
El que vivo es bueno é con mucha noblesa,
Vil, fediondo es muerto, aborrida villesa.

1503. Non ha en el mundo libro, nin escrito, nin carta,
Ome sabio, nin necio, que de ti bien departa,
En el mundo non ha cosa, que con bien de ti se parta,
Salvo el euervo negro que de tí, muerte, se farta.

1504. Cada dia le dises que tú le fartarás,
El omen non es cierto quando et qual matarás,
El que bien facer podiese, hoy le valdria mas,
Que non atender á ti nin á tu amigo cras cras.

1505. Señores, non querades ser amigos del cuervo,
Temed pues sus amenazas, non fagades su ruego,
El bien que faser podierdes, fasedlo y é luego,
Tened, que cras morredes, ca la vida es juego.

1506. La salud et la vida muy aina se muda,
En un punto se pierde quando omen non cuda,
El bien que farás cras, palabra es desnuda,
Vestidla con la obra ante que muerte acuda.

1507. Quien en mal juego porfia, mas pierde que non cobra,
Coyda echar su suerte, echa mala zozobra,
Amigos, apercebidvos, et faser buena obra,
Que desde que viene la muerte, á toda cosa sobra.

1508. Muchos cuydan ganar quando disen á todo,
Viene un mal asar, trae dados en rodo.
Llega el omen tesoros por lograrlos á podo,
Viene la muerte luego, é déxalo con lodo.

1502. Poblesa; pobreza, *manque, pauvreté.*

1504. Cras cras, *corbeau, nom imitatif tiré de son cri rauque.*

1506. Muy aina, *très promptement.* — Cudar, *penser.*

1509. Pierde luego la fabla é el entendimiento ,
De sus muchos tesoros é de su allegamiento
Non puede levar nada , nin facer testamento ,
Los haberes llegados derrámalos mal viento.
1510. Desque los sus parientes la su muerte barruntan ,
Por lo heredar todo amenudo se ayuntan ,
Quando al fisico por su dolencia preguntan ,
Si dise que sanará , todos gelo repuntan.
1511. Los que son mas propincos , hermanos et hermanas,
Non coydan ver la hora , que tangan las campanas ,
Mas precian la herencia cercanos é cercanas ,
Que non el parentesco nin á las barbas canas.
1512. Desquel' sal' el alma al rico pecador ,
Déxanlo so la tierra solo , todos han pavor ,
Roban todos el algo , primero lo mejor ,
El que lieva los menos tiénese por peor.
1513. Mucho fassen , que luego lo vayan á soterrar ,
Témense , que las arcas les han de desferrar ,
Por oír luenga misa no lo quieren errar ,
De todos sus tesoros danle poca axuar.
1514. Non dan por Dios á pobres , nin cantan sacrificios ,
Nin disen oraciones , nin cumplen los oficios ,
Lo mas que siempre fassen los herederos novicios ,
Es dar voces al sordo , mas non otros servicios.
1515. Entiérranlo de grado , é desque á gracias van ,
Amidos , tarde , ó nunca en misa por él estan ;
Por lo que ellos andaban , ya fallado lo han ,
Ellos lievan el algo , el alma lieva Satan.
1516. Si dexa muger moza , rica , ó paresciente ,
Antede misa dicha otros la han en miente ,

1510. Todos gelo repuntan , *tous en sont mécontents.*

1512. El algo , *l'avoir , ce qu'on a , les meubles , les effets.*

1516. Trentapnario , *espace de trente jours.*

- Que casará con mas rico, ó con mozo valiente,
 Muda el trentapnario, del duelo poco se siente.
1517. Allegó el mesquino, et non sopo para quien,
 Et maguer que cada dia esto ansi avien,
 Non ha omen que faga su testamento bien,
 Fasta que ya por ojo la muerte vee, que vien.
1518. Muerte por mas desirte á mi corazon fuerzo,
 Nunca das á los omes conorte nin esfuerzo,
 Si non de que es muerto quel' come escuerzo,
 En ti tienes la tacha que tiene el mastuerzo.
1519. Fase doler lo cabesa al que lo mucho coma,
 Otrsi tu mal mazo en punto que asoma
 En la cabesa fiere, á todo fuerte doma,
 Non le valen mengias desque tu rabia le toma.
1520. Los ojos tan fermosos pónelos en el techo,
 Ciégaslos en un punto, non han en si provecho,
 Enmudeces la fabla, fases enronqueser el pecho,
 En ti es todo mal, rencura et despecho.
1521. El oir, et el oler, el tañer, el gustar,
 Todos los cinco sesos tú los vienes tomar;
 Non hay omen que te sepa del todo denostar,
 Quando eres denostada, dó te vienes acostar?
1522. Tiras toda verguenza, desfeas fermosura,
 Desadonas la gracia, denuestras la mesura,
 Enflaqueses la fuerza, enloquesces cordura,
 Lo dulce fases fiel con tu mucha amargura.
1523. Desprecias lozania, el oro escureces,
 Desfaces la fechura, alegria entristeces,
 Mansillas la limpieza, cortesia envileces,
 Muerte, matas la vida, al mundo aborreces.
1524. Non plases á ninguno, á ti con muchos plase,
 Con quien mata é muere, é con qualquier que mal fase,

- Toda cosa bien fecha tu mazo la desfase ,
 Non ha cosa que nasca , que tu red non enlase.
1525. Enemiga del bien , en el mal amador ,
 Natura has de gota del mal é de dolor ,
 Al lugar do mas sigues , aquel va muy peor ,
 Do tú tarde requieres , aquel está mejor.
1526. Tu morada por siempre es infierno profundo ,
 Tú eres mal primero , tú eres mal segundo ,
 Puebhas mala morada , é despueblas el mundo ;
 Dises á cada uno : yo sola á todos mudo .
1527. Muerte , para tí es fecho el lugar infernal ,
 Ca reviendo omen siempre en mundo terrenal ,
 Non habrie de tí miedo nin de tu mal hostal ,
 Non temerie tu venida la carne humanal .
1528. Tú yermas los pobrados , puebras los ceminterios ,
 Refases los fosarios , destruyes los imperios ,
 Por tu miedo los santos resaron los salterios ,
 Si non Dios , todos temen tus penas é tus laserios .
1529. Tú despoblaste , muerte , al Cielo , é sus sillas ,
 Los que eran limpieza fecístelos mansillas ,
 Feciste de los Angeles diablos é rensillas ,
 Escotan tu manjar á dobladas é sencillas .
1530. El Señor que te fiso tú á este mateste ,
 Jesu Christo Dios et ome tú aqeste peneste ,
 Al que tiene el Cielo é la tierra , á este
 Tú le posiste miedo , é tú lo demudeste .
1531. El infierno lo teme , é tú non lo temiste ,
 Temióte la su carne , grand miedo le posiste ,
 La su humanidat por tu miedo fue triste ,
 La Deidat non te temió entonce , non la viste .
1532. Nonl' cataste ninl' viste , vióte él , bien te cató ,
 La su muerte muy cruel , á él mucho espantó ,

1530. Peneste; penaste, *tu affliges, tu chagrinas.*

Al infierno , et á los suyos , et á ti mal quebrantó ,
 Túl' mataste una hora , él por siempre te mató.
 1533. Quando te quebrantó , entonce le conociste ,
 Si ante lo espantaste , mill tanto pena hobiste ,
 Diónos vida moriendo al que tú muerte diste ,
 Sacónos de cautivo la Crus en quel' posiste.

Cántica de loores de Santa Maria.

1645. Santa Virgen escogida ,	De ti sea ayudado ,
De Dios Madre muy amada ,	Por la tu virginidad.
En los cielos ensalzada ,	1648. Por la tu virginidad ,
Del mundo salud é vida.	Que non ha comparacion ,
1646. Del mundo salud é vida,	Nin hobiste egualdad ,
De muerte destruimiento ,	En obra é entencion ,
De gracia llena complida ,	Complida de bendicion ;
De coyados salvamiento ,	Pero non só meresciente ,
De aqueste dolor que siento ,	Venga á ti , Señora , en miente
En presion sin merescer ,	De complir mi peticion.
Tú me dona estorcer ,	1649. De complir mi peticion,
Con el tu defendimiento.	Como á otros ya compliste ,
1647. Con el tu defendimiento,	De tan fuerte tentacion ,
Non catando mi maldad ,	En que só coytado triste :
Nin el mi merescimiento ,	Pues poder has , et hobiste ,
Mas la tu propia bondad ,	Tú me guarda en tu mano ,
Que confieso en verdat ,	Bien acorres muy de llano
Que só pecador errado ,	Al que quieres , et quisiste.

1533. Mill tanto , *mille fois autant*. — Crus ; cruz , *croix*.

1646. De coytados.... *salut , protection des affligés*. — Tu me dona ,... *di mihi ut evadam : fuis que j'échappe , délivre-moi de*.

QUINZIÈME SIÈCLE.

JEAN DE MENA.

Don JEAN DE MENA, poète le plus distingué de son époque, naquit à Cordoue vers la fin du 14^{me} siècle, et mourut en 1456. Il fut l'ami intime du connétable de Castille, *don Alvaro de Luna*. Il est l'auteur de la *Chronique du roi Jean II*, et aussi d'un beau poème intitulé *le Labyrinthe*, tableau magnifique où le poète peint vivement les hommes célèbres et les faits remarquables dont il a connaissance, et s'attache surtout à faire ressortir les vicissitudes de la fortune. Versé dans l'histoire et dans la philosophie morale et politique, il détermine les causes qui ont amené les faits qu'il décrit, et donne d'excellents préceptes et de très sages maximes pour la conduite de la vie et pour le gouvernement des peuples. Un peu d'inégalité de style est le seul défaut que nous ayons à signaler. On trouve, en effet, quelques vers faibles et durs à côté d'autres vigoureux et pleins d'harmonie; mais sa pensée est toujours noble, son expression est souvent énergique et quelquefois sublime.

FRAGMENTOS.

MUERTE DEL CONDE DE NIEBLA.

Laberinto , orden de Marte , copla 160.

Aquel que en la barca parece sentado
 Vestado en engaño de las bravas ondas ,
 En aguas crueles ya mas que non hondas
 Con mucha grant gente en la mar anegado ,
 Es el valiente , non bien fortunado ,
 Muy virtuoso , perínclito conde
 De Niebla , que todos sabeis bien adonde
 Dió fin al dia del curso hadado.

Y los que lo cercan por el derredor ,
 Puesto que fuesen magníficos hombres ,
 Los títulos todos de todos sus nombres ,
 El nombre les cubre de aquel su señor :
 Que todos los hechos que son de valor
 Para se mostrar por sí cada uno ,
 Cuando se juntan y van de consuno
 Pierden el nombre delante el mayor.

Arlanza , Pisnerga , y aun Carrion ,
 Gozan de nombres de rios , empero ,
 Despues de juntados , llamámoslo Duero ,
 Hacemos de muchas una redacion :
 Oye por ende pues la perdicion
 De solo el buen conde sóbre Gibraltar ;
 Su muerte llorada de digno llorar
 Provoque tus ojos á lamentacion.

En la su triste hadada partida ,
 Por muchas señales que los marineros

Han por auspicios y malos agüeros ,
 Le fué denegado hacer su venida :
 Los cuales veyendo con voz dolorida
 El cauto maestro de toda su flota ,
 Al conde amonesta del mal que denota ,
 Porque la via fuese resistida.

Ca he visto , dice , señor , nuevos yerros
 La noche pasada hacer los planetas ,
 Con crines tendidos arder los cometas ,
 Y dar nueva lumbre las armas y hierros :
 Ladrar sin herida los canes y perros ,
 Triste presagio hacer de peleas
 Las aves nocturnas y las funerás
 Por las alturas , collados y cerros.

Ví que las gúminas gruesas quebraban
 Cuando las áncoras quise levantar ,
 Y ví las antenas por medio quebrar ,
 Aunque los cárbasos no se desplegaben ;
 Los másteles fuertes en calma temblaban ,
 Los flacos triquetos con la su mezana
 Ví levantarse , no de buena gana ,
 Cuando los vientos se nos convidaban.

En la partida del resto troyano
 De aquella Cartago del birseo muro ,
 El voto prudente del buen Palinuro
 Toda la flota loó de mas sano :
 Tanto que quiso el rey muy humano ,
 Desde lo vido llegar á Aqueronte
 Con Leucaspis acerca de Oronte ,
 En el Averno tocarle la mano.

Ya pues si se debe en este gran lago
 Guiarse la flota por dicho del sage ,
 Vos dejarédes aqueste viage
 Hasta ver dia no tan aciago ;

Las deidades llevar por halago
 Debédes, pues veis señales de plaga :
 No dedes causa á Gibraltar que haga
 En sangre de reyes dos veces estrago.

El conde, que nunca de las abusiones
 Creía, ni menos de tales señales,
 Dijo : Ni apruebo por muy naturales,
 Maestro, ninguna de aquestas razones ;
 Las que me dices ni bien perfecciones,
 Ni veras pronósticas son de verdad,
 Ni los indicios de la tempestad
 No vemos fuera de sus opiniones.

Aun si yo viera la menstrua luna
 Con cuernos oscuros mostrarse fuscada,
 Muy rubicunda y muy colorada,
 Temiera que vientos nos diera fortuna.
 Si Febo dejada la delia cuna
 Igneo lo viéramos ó turbulento,
 Temiera yo pluvias mezcladas con viento ;
 En otra manera no sé que repugna.

Ni veo tampoco que vientos delgados
 Muevan los ramos de nuestra montaña,
 Ni fieren las ondas con su nueva saña
 La playa con golpes mas demasiados ;
 Ni veo delfines de fuera mostrados,
 Ni los marinos volar á lo seco :
 Ni los caistros hacer nuevo truceo,
 Dejar las lagunas por ir á los prados.

Ni baten las alas ya los alciones,
 Ni tientan jugando de se rociar,
 Los cuales amansan la furia del mar
 Con sus cantares y lánguidos sonos,
 Y dan á sus hijos contrarias sazones
 Nido en invierno con nueva pruina,
 Do puestos acerca la costa marina

En un semilunio les dan perfecciones.

Ni la corneja non anda señera
 Por el arena seca paseando ,
 Con su cabeza su cuerpo bañando
 Por preocupar la lluvia que espera .
 Ni vuela la garza por alta manera ,
 Ni sale la fúlica de la marina
 Contra los prados , ni va ni declina
 Como en los tiempos adversos hiciera.

Desplega las velas pues , ¿ ya qué tardamos ?
 Y los de los barcos levanten los remos
 A vueltas del tiempo mejor que perdemos ,
 No los agüeros , los hechos sigamos :
 Y pues una empresa tan santa levamos ,
 Cual otra en el mundo podrá ser alguna ,
 Presuma de vos y en mí la fortuna ,
 No que nos fuerza , mas que la forzamos.

Tales palabras el conde decia ,
 Que obedecieron al su mandamiento ,
 Y dieron las velas infladas al viento ,
 No padesciendo tardanza la via :
 Segun la fortuna lo ya disponia ,
 Llegaron acerca de la fuerte villa
 El conde con toda su rica cuadrilla
 Que por el agua su flota seguia.

Con la bandera del conde tendida
 Ya por la tierra su hijo viniera
 Con mucha mas gente que el padre le diera
 Bien á caballo y á punto guarnida ;
 Porque á la hora que fuese la grida ,
 Súbitamente en el mesmo desate
 Por ciertos lugares oviese combate
 La villa que estaba desapercibida.

El conde y los suyos tomaron la tierra ,

Que estaba entre el agua y el borde del muro ,
 Lugar que en menguante es seco y seguro ,
 Mas con la creciente del todo se cierra :
 Quien llega mas tarde presume que yerra ,
 La pavesada ya junta á las alas ,
 Levantan los trozos , crescen las escalas ,
 Crescen las artes mañosas de guerra.

Los moros veyendo crescer los engaños ,
 Y viéndose todos cercados por artes ,
 Y combatidos por tantas de partes ,
 Allí socorriendo do ya han mas daños ,
 Y con necesarios dolores extraños
 Resisten sus sañas las fuerzas ajenas ,
 Y lanzan los cantos desde las almenas ,
 Y botan los otros que no son tamaños.

Bien como médico mucho famoso ,
 Que trae el estilo por mano seguido ,
 En cuerpo de golpes diversos herido
 Luego socorre á los mas peligroso ;
 Así aquel pueblo maldito sañoso ,
 Sintiendo mas daño de parte del conde ,
 Con todas sus fuerzas juntando responde
 Allí do el peligro mas era dañoso.

Allí disparaban lombardas y truenos ,
 Y los trabucos tiraban ya luego
 Piedras y dardos y hachas de fuego ,
 Con que los nuestros hacian ser menos :
 Algunos de moros tenidos por buenos
 Lanzan temblando las sus azagayas ,
 Pasan las lindes , palenques y rayas ,
 Doblan sus fuerzas con miedos ajenos.

Mientras morían y mientras mataban ,
 De parte del agua ya crescen las onda ,
 Y cobran las mares soberbias y hondas

Los campos que ante los muros estaban :
 Tanto, que los que de allí peleaban ,
 A los navíos si se retraian ,
 Las aguas crecidas les ya defendian
 Tornar á las fustas que dentro dejaban.

Con peligrosa y vana fatiga
 Pudo una barea tomar á su conde,
 La cual le levára seguro, si donde
 Estaba bondad no fuera enemiga :
 Padece tardanza , si quies que lo diga,
 De los que quedan y irlo veian ,
 Y otros que ir con él no podian ,
 Presume que voz doliente seria.

Entrando tras él por el agua decian ,
 Magnífico conde , ¿ y cómo nos dejas ?
 Nuestras finales y últimas quejas
 En tu presencia favor nos serian :
 Las aguas las vidas ya nos desafian ,
 Si tú no nos puedes prestar el vivir ,
 Danos linage mejor de morir ,
 Daremos las manos á mas que debian.

O volveremos á ser sometidos
 A aquellos adarves , magüer no debamos,
 Porque los tuyos muriendo podamos
 Ser dichos muertos , mas nunca vencidos ;
 Solo podremos ser redargüidos
 De temeraria y loca osadía :
 Mas tal infamia mejor nós seria
 Que no so las aguas morir sepelidos.

Hicieron las voces al conde á deshora
 Volver la su barca contra las saetas
 Y contra las armas de los mahometas ;
 Ca fué de temor piedad vencedora :
 Había fortuna dispuesto la hora ,

Y como los snyos comienzan á entrar ,
La barca con todos se ovo de anegar
De peso tamaño no sostenedora.

INIGO LOPEZ DE MENDOZA.

DON INIGO LOPEZ DE MENDOZA , généralement connu sous le titre de marquis de *Santillana* , naquit à *Carrion de los Condes* , le 19 avril 1398 , et mourut à *Guadalajara* en 1458. Issu d'illustres ancêtres , il soutint l'éclat de sa maison et occupa un rang distingué parmi les premiers capitaines de son époque. L'exercice des armes ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres. Il est auteur de quelques ouvrages en prose et de quelques poésies légères. Son style est fluide , ses vers sont doux et faciles. Il brille surtout par la sagesse de la pensée et par la délicatesse de l'expression. Le désaccord qui régnait entre Mendoza et le connétable de Castille *don Alvaro de Luna* , favori du roi Jean II , altéra souvent les relations du marquis avec le monarque ; mais ils surent toujours se ménager réciproquement , le roi honorant le courage et le génie de Mendoza , et celui-ci rendant au roi le respect dû aux protecteurs du talent.

FRANÇOIS.

CANCION.

Querrela de amor.

Ya la gran noche pasaba
 É la luna s'escondía
 La clara lumbre del dia
 Radiante se mostraba :
 Al tiempo que reposaba
 De mis trabajos é pena ,
 Oí triste cantilena
 Que tal cancion pronunciaba.
 Amor cruel é brioso ,
 Mal haya la tu alteza ,
 Pues no faces igualeza
 Seyendo tan poderoso.
 Desperté como espantado ,
 É miré donde sonaba
 El que d'amor se quejaba
 Bien como damnificado :
 Ví un hombre ser llagado
 De gran golpe de una flecha ,
 E cantaba tal endecha
 Con semblante atribulado :

De ledó que era , triste ,
 ! Ay Amor ! tú me tornaste ,
 La hora que me tiraste
 La señora que me diste.

Pregunté : ¿ porqué facedes,
 Señor , tan esquivo duelo ,
 O si puede haber consuelo ,
 La cuita que padescedes ?
 Respondióme : non curedes ,
 Señor , de me consolar ;

Ca mi vida es querellar
 Cantando asi como vedes.
 Pues me falleció ventura
 En el tiempo del placer ,
 Non espero haber folgura ,
 Mas por siempre entristecer.
 Díjele : segunt paresce
 El dolor que vos aqueja
 Es alguna que vos deja
 E de vos no se adolesee.
 Respondióme : quien padesece
 Cruel plaga por amar ,
 Tal cancion debe cantar
 Jamas pues le pertenesce.
 Cativo de miña tristura
 Ya todos prenden espanto ,
 E preguntan ¿ qué ventura
 Es que m'atormenta tanto ?
 Díjele : non vos quejedes ,
 Que non sois vos el primero ,
 Nin sereis el postrimero
 Que saben del mal que avedes.
 Respondióme : fallaredes
 Que mi cuita es tan esquivá ,
 Que jamas en cuanto viva
 Cantaré , segunt veredes.
 Pero te sirvo sin arte :
 ¡ Ay amor , amor , amor !
 Graucuita de mí nunca se parte-
 ¿ Non puede ser al sabido ,

Repliqué, de vuestro mal ,	Que la muerte lo aquejaba :
Nin de la causa especial	Pero jamas non cesaba ,
Por qué así fuistes ferido ?	Nin cesó con grant quebranto
Respondió : trueque y olvido	Este dolorido canto
Me fueron así ferir ,	A la sazón que espiraba .
Por do me convien decir	Pois placer non poso haber
Este cantar dolorido .	A meu querer degradado ;
Crueldad , é trocamento	Seray morir , mas non ver
Con tristeza me conquiso ;	Meu bien perder coitado.
Pues me leja quien me priso ,	Por ende quien me creyere
Ya non sey amparamento.	Castigue en cabeza agena ,
Su cantar ya non sonaba	E no entre tal cadena
Segunt antes, nin se oia ,	Do no salga si quisiere.
Mas manifesto se via	

LETRILLA.

Moza tan hermosa	Que fuese vaquera
Non ví en la frontera	De la Finojosa.
Como una vaquera	Non creo las rosas
De la Finojosa.	De la primavera
Faciendo la via	Sean tan hermosas
De Calataveño	Nin de tal manera ,
A santa Maria ,	Fablando sin glosa
Vencido del sueño	Si antes supiera
Por tierra fragosa	Daquella vaquera
Perdí la carrera ,	De la Finojosa.
Do ví la vaquera	Non tanto mirára
De la Finojosa.	Su mucha beldad
En un verde prado	Porque me dejára
De rosas é flores	En mi libertad.
Guardando ganado	Mas dije , donosa ,
Con otros pastores ,	Por saber quién era
La ví tan hermosa ,	Aquella vaquera
Que apenas creyera	De la Finojosa.

Del Proemio al Condestable de Portugal sobre las Obras.

.

¿ É que cosa es la poesía que en nuestro vulgar *gaya sciencia* llamamos, si non un fingimiento de cosas utiles cubiertas, ó veladas con muy fermosa cobertura, compuestas, distinguidas, é scandidas por cierto cuento, peso, é medida? E ciertamente, muy virtuoso señor, yerran aquellos que pensar quieren ó decir que solamente las tales cosas consistan ó tiendan á cosas vanas é lascivas. Que bien como los fructiferos huertos abundan é dan convenientes frutos para todos los tiempos del año; así los hombres bien nascidos é doctes, á quien estas sciencias de arriba son infusas, usan de aquellas é del tal exercicio segunt las edades. É si por ventura las sciencias son deseables, así como Tullio quiere, ¿ qual de todas es mas presante, mas noble, ó mas digna del hombre; ó qual mas estensa á todas especies de humanitat? Cá las obscuridades é cerramientos dellas ¿ quien las demuestra é face patentes sinon la cloqüencia dulce é fermosa fabla, sea metro, sea prosa?

Quanta mas sea la excellencia é prerrogativa de los rimos é metro que de la soluta prosa, si non solamente á aquellos que de las porfias injustas se enidan adquirir soberbios honores, manifiesta cosa es. É así haciendo la via de los stoycos, los quales con grant diligencia inquirieron el origine é causas de las cosas, me esfuerzo á decir el metro ser antes en tiempo é de mayor perfeccion é de mas autoritat que la soluta prosa. Isidoro Cartagines, santo arzobispo hispalense, así lo aprueba é testifica; é quiere que el primero que fizo rimos, ó cantó en metro haya seido Moysen : cá en metro cantó é profetizó la venida del Mesias : é despues dél Josué en loor del vencimiento de Gabaon. David cantó en metro la victoria de los Filisteos, é la restitucion del arca del Testamento, é todos los

cinco libros del Psalterio. É aun por tanto los Hebraycos osan afirmar que nosotros no asi bien como ellos podemos sentir el gusto de la su dulzeca. É Salomon metrificados fizo los sus Proverbios, é ciertas cosas de Job son escritas en rimo, en especial las palabras de conorte que sus amigos le respondian á sus vexaciones.

De los Griegos quieren sean los primeros Achatesio, Mille-sio, é apres dél Ferocides Tiro, é Homero, non obstante que Dante soberano porta lo llama (1). De los Latinos Enio fue el primero, ya sea que Virgilio quieran que de la lengua latina haya tenido y tenga la monarquia; é aun asi place à Dante alli donde dice en nombre de Sordello Mantuano (2):

O gloria del latin suolo, per cui
 Mostrò ciò che potea la lingua nostra!
 O precio eterno del loco ove io fui!

É asi concluyo cá esta sciencia, por tal es acepta principalmente á Dios, é despues á todo linage é especie de gentes. Afir-malo Casiodoro en el libro de varias causas, diciendo: todo resplandor de eloquencia, é todo modo ó manera de poesia ó poetal locucion é fabla, toda variedad ovo é ovieron comenza-miento de las divinas Escrituras. Esta en los deificos templos se canta, é en las cortes é palacios imperiales é reales graciosa-mente es resecebida. Las plazas, las lonjas, las fiestas, los con-vites opulentos sin ella asi como sordos é en silencio se fallan.

¿É que son ó quales aquellas cosas á donde, oso decir, esta arte asi como necesaria no intervenga, é non sirva? En metro

(1) *Inferno*, cant. IV :

Quegli è Omero, poeta sovrano.

(2) *Purgatorio*, cant. VII :

O gloria de' Latin, disse, per cui
 Mostrò ciò che potea la lingua nostra!
 O pregio eterno del luogo ond' io fui!

las epitalamias, que son cantares, que en loor de los novios en las bodas se cantaban, son compuestos. É de unos en otros grados aun á los pastores en cierta manera sirven; é son aquellos dictados á que los poetas *bucolicòs* llamaron. En otros tiempos á las cenizas é defunciones de los muertos metros elegiacos se cantaban, é aun agora en algunas partes dura, los cuales son llamados *endechas*. En esta forma Jeremias cantó la destruieion de Jerusalem, Gayo Cesar, Octaviano Augusto, Tiberio, é Tito, emperadores, maravillosamente metrificaron, é les plugo toda manera de metro.

Mas dexemos ya las historias antiguas por allegarnos mas cerca de los nuestros tiempos. El rey Roberto de Napol, claro é virtuoso principe, tanto esta sciencia le plugo, que como en esta misma sazón Micer Francisco Petrarca poeta laureado floreseisce, es cierto grant tiempo le tuvo consigo en el Castil-novo de Napol, con quien él muy amenudo conferia é praticaba destas artes, en tal manera que mucho fue avido por acepto à él é grant privado suyo: é allí se dice haber él fecho muchas de sus obras así latinas como vulgares: é entre las otras el libro de *Rerum memorandarum*, é las sus églogas, é muchos sonetos, en especial aquel que fizo á la muerte deste nuestro rey, que comienza: *Rota el alta columna, é el verde lauro*, etc. (1)

Johan Bocacio, poeta excelente, é orador insigne, afirma el rey Juan de Chipre averse dado mas á los estudios desta graciosa sciencia que á ningunas otras; é así parece que lo amuestra en la entrada proemial del su libro de la *Genealogia ó linage de los Dioses Gentiles*, hablando con el señor de Parma mensagero ó embajador suyo.

Como pues ó por qual manera, señor muy virtuoso, estas sciencias ayan primeramente venido en manos de los roman-

(1) *Cancion y soneto en la muerte de M. Laura. Rota è l'alta colonna e 'l verde lauro.*

cistas ó vulgares, creo seria difícil inquisición, é una trabajosa pesquisa. Pero dexadas agora las regiones, tierras é comarcas mas longínicas é mas separadas de nos, no es de dubdar que universalmente en todas de siempre estas sciencias se hayan acostumbrado é acostumbran, é aun en muchas dellas en estos tres grados, es á saber, *Sublime, Mediocre, Infimo*. Sublime se podría decir por aquellos que las sus obras escribieron en lengua griega ó latina, digo metrificando. Mediocre usaron aquellos que en vulgar escribieron, asi como Guido Januncello, Boloñes, é Arnaldo Daniel, Proenzal. E como quier que destos yo no he visto obra alguna; pero quieren algunos haber ellos sido los primeros que escribieron tercio rimo é sonetos en *romance*. E asi como dice el filosofo, de los primeros, primera es la especulacion. Infimos son aquellos que sin niungun orden, regla, ni cuento, facen estos romances é cantares, de que la gente baja é de servil condicion se alegra. Despues de Guido é Arnaldo Daniel, Dante escribió en tercio rimo elegantemente las sus tres comedias *Infierno, Purgatorio, Paraiso*; Micer Francisco Petrarca, sus *Triunfos*; Checo Dáscoli, el libro de *Proprietatibus rerum*; Johan Bocacio; el libro que *Ninfa* se intitula, aunque ayuntó á él prosas de grand eloqüencia á la manera del Boecio Consolatorio. Estos é muchos otros escribieron en otra forma de metros en lengua itálica, que *Sonetos é Canciones morales* se llaman.

Estendieronse, creo, de aquellas tierras é comarcas de los Lemosines esta artes á los Gállicos, é á esta postrimera é occidental parte, que es la nuestra España, donde asaz prudente é fermosamente se han usado. Los Gallicos é Franceses escribieron en diversas maneras rimos é versos que en el cuento de los pies é bordones discrepan; pero el peso é cuento de las silabas del tercio rimo, é de los sonetos é de las canciones morales, iguales son de las baladas; aunque en algunos asi de las unas como de las otras hay algunos pies truncados que nosotros llamamos medios pies é los Lemosinis, Franceses, é aun Catalanes, *biogs*.

De entre estos ovo hombres muy doctos é señalados en estas artes : cá maestro Johan Lorris fizo el *Roman de la Rosa*, donde, como ellos dicen, *el arte de amor es toda enclosa* : é acabólo Maestre Johan Copinete, natural de la villa de Mun. Michaute escribió asi mismo un grant libro de *baladas, canciones, rondeles, lays, virolais*, é asonó muchos dellos. Micer Otho de Grantson, caballero estrenuo é muy virtuoso, se ovo alta é dulcemente en esta arte. Alen Charrotier, muy claro poeta moderno, secretario deste rey don Luis de Francia, en grant elegancia compuso é cantó en metro, é escribió *El debate de las quatro damas : la bella dama Samersi : el reveille matin : la grant pastora : el breviario de nobles*, é *el hospital de amores*, por cierto cosas asaz fermosas é plascientes de oír.

Los Itálicos prefiero yo so enmienda de quien mas sabrá, á los Franceses, solamente cá las sus obras se muestran de mas altos ingenios, é adornanlasé componenlasde fermosas é peregrinas historias : é á los Franceses de los Itálicos en elguardar del arte : de lo cual los Itálicos sino solamente en el peso é consonar, non se facen mencion alguna. Ponen sones (1) asimismo á las sus obras, é cantanlas por dulces é diversas maneras : é tanto han familiar é por manos la música, que parece que entre ellos hayan nascido aquellos grandes filosofos, Orfeo, Pitagoras, é Empedocles : los cuales asi como algunos describen, non solamente las iras de los hombres, mas aun á las furias infernales con las sonoras melodias é dulcesmodulaciones de los sus cantos aplacaban. ¿É quien dubda que asi como las verdes fojas en el tiempo de la primavera guarnescen é acompañan los desnudos arboles, las dulces voces é fermosos sones no apuesten é acompañen todo rimo, todo metro, todo verso, sea de qualquier arte, peso é medida?

(1) Poner sones y asouar era poner en música, *mettre en musique*.

ALPHONSE DE LA TORRE.

Le bachelier ALPHONSE DE LA TORRE, auteur d'un ouvrage remarquable intitulé *La Vision délectable* (1), vivait vers le milieu du 15^{me} siècle; mais on n'a pu jusqu'ici découvrir aucun document qui fasse connaître sa patrie, sa famille, sa qualité, ni l'année de sa naissance. Le grade de bachelier était alors tellement considéré que les savants les plus éminents se faisaient une gloire de porter ce titre. Ayant été chargé d'écrire un ouvrage scientifique pour l'instruction de Charles de *Viana*, prince héritier de la couronne d'Aragon, Alphonse composa la *Vision*. Dans cet ouvrage, l'intelligence, la raison, la vérité, les vertus, les passions personnifiées par une fiction poétique, élucident les plus hautes questions morales, économiques et politiques, révèlent des vérités importantes et donnent des conseils empreints d'une profonde sagesse. L'emploi de mots latins était fréquent à cette époque, et nous devons avouer que l'auteur n'est pas tout-à-fait exempt de ce léger défaut. Son style, du reste, est correct, élégant, clair et concis, et on admire dans son œuvre de brillantes descriptions, aussi est-elle justement regardée comme un chef-d'œuvre littéraire du 15^{me} siècle.

(1) *La Vision délectable*.

FRAGMENTES.

Vision delectable.

I.

É dixo la Razon, en la segunda casa (do se administra justicia) : ¿ Qué desordenanzas veias? el Entendimiento responde : cierto tambien son tantas, que yo no sé como las diga. Cá cierto es, que ansí como para el otro mundo aviamos de tomar enxemplo de los que avemos dicho, ansí en aqueste mundo aviamos de tomar enxemplo é regimiento de aquestos. E si por órden quieres que diga las abominaciones que he visto en aquesta segunda casa : ví las personas mas altas facer las cosas por opiniones vanas é por desordenados é temerarios favores : é aver mas lugar en ellos las malas informaciones, é facer en ellos mayor emprenta la credulidad ligera, é facer actos inconvenientes á los estados é dignidades suyas. É ví que tambien daban beneficios por maleficios como los primeros, é tan desordenadamente. Y de que bien miré toda la casa é todos sus edificios y estados; ví allí la traycion, el engaño, é la malquerencia ascondida, é la amistanza simulada, é la invidia desventurada é triste. Allí las lisonjas, que quasi todo era lleno : allí las mentiras quasi en número infinito : allí las fallacias encubiertas : allí los miedos é temores tremulentos : allí las esperanzas vanas, é locas fantasías é imaginaciones : allí las persecuciones maliciasas : allí los desfavores é burlas excesivas é muy deshonestas, y desgayres é correduras fuera de toda mesura. Allí la codicia del dinero no limitada : allí la vanagloria é jactancia presumptuosas : allí el contender de igualdad con los mayores ; allí la escalera de honra infinita : allí todos los excesos é desordenanzas del mundo : allí el sus-

tentar de los ladrones é malfechores : allí del todo la pugnacion del los ignorantes : allí el poner de las leyes el primero quebrantar de aquellas : allí el lugar de la justicia vacío , é lleno de roberío : allí todo lo que contradice á bien vivir.

É cierto ví entre ellos que todo el derecho era tener mayor poderío , é toda la justicia era poder menos. E pensé que las leyes eran como las telarañas , en las quales caen los moscas , é las otras aves é bestias rómpenlas é quiébranlas. É subió en mi corazon que los de la casa primera nos engañaban porque decian que avia otro mundo é no curaban dél , é que era falsía ; é que ellos así lo entendian que era burla : eá en otra manera trabaxarian por averlo. É los de la casa segunda pensé que nos facian servirlos , é complir sus leyes é obedecer sus mandamientos por temor : é que no avia otra cosa que naer é morir. É confirmóse en esta opinion mi alma de que ví el estado de todo el mundo ; é ví que lo que unos alababan , vituperaban otros ; é lo que unos tenian por sanctidad , otros decian que era idolatría ; é lo que unos afirmaban verdad , otros lo improbaban y contradecian por falsía , é lo que cerca de los unos era alabado , cerca de los otros era vituperado ; é los unos avian una cosa por licita é honesta , é los otros decian de aquella mesma era prohibida é abominable.

Ví que todo era opiniones , todo persecuciones , todo engaños , todo malvestades , todo ahominaciones , todo fe rompida , é todo amor de dinero , é desordenanzas é vicios , é sinrazones innumerables de decir. É no ví en la mar tantos géneros de peces ni en la tierra tanta diversidad de animales , ni en el cielo tanto número de estrellas , quantas especies é maneras de vivientes ví en solos los hombres. É aquesto me ha confirmado é raygado en el corazon los hombres no ser fechos por fin alguna : eá si algun fin oviese para que fuesen fechos , farian las obras dirigidas á aquel fin , así como face el mercader á la ganancia. É veis aquí lo que me ha trahido en esta opinion.

II.

Luego que el Entendimiento cesó de hablar, la Razon comenzó en aquesta manera : Dios é natura no facen ni nunca han fecho cosa demasiada , ni ha nacido cosa en natura de la qual no proëdió causa legítima é buena. Pues , como el hombre entre las cosas engendrables é corruptibles tiene principal dignidad y sennorío ; abusion seria é grand vanidad que confesásimos que las cosas menores é menos dignas fuesen fechas por algun fin , é las mejores é mas excelentes fuesen privadas de aquel. É por tanto , no me parece razonable opinion de aquel que dice el buey ó el caballo sean fechos por fin limitado é sabido ; é el hombre sea fecho por caso é ventura. Mas yo bien sé qué face á los hombres venir en aquesta opinion dañada é abominable : que ellos no entienden que hay otros bienes sino los que ellos conocen. É son como el tercianario quando judga que las cosas dulces todas son amargas. É así como el que tiene enfermedad de optalmía en los ojos , que judga todas las cosas ser blancas : así acontece á los hombres por causa del apetito corrupto.

Pero el primer fundamento que quiero que haya , es que los hombres son fechos para algun fin : é non son fechos por ninguna de las cosas por los hombres conocidas principalmente. É quiero mas que sepas : que hombre malo ninguno no puede recibir beneficio ni cosa ninguna buena , aunque te parezca el contrario. É dígote mas : que el fin de todos los hombres es uno finalmente , aunque las intenciones intermediadas sean muchas. Así como el arte de facer los frenos de los caballos é las sillas é cobiertas , é tambien el arte de facer los arneses é las armas , puesto que tengan muchas intenciones , é los fines intermediados sean diversos , todas estas artes son subordinadas á la órden militar : é aquella es subordinada á la batalla : é aquesta á la victoria , é la victoria es causa de ar-

redrar los enemigos é inducir la paz : é aqueste es el primero fin entendido de la república. É así mesmo te digo que aunque de los hombres los actos sean diversos por fines intermedios, á la postre todos se reducen á un fin , que es bien vivir é bien obrar : é todos dicen que aquesta es la bienaventuranza. Cá dicen ellos, é verdad es quel buen vivir es aquel que todas las cosas desean. É cierto es que todos los hombres desean aver bien é fuir el mal ; é non es cobdiçada ninguna cosa por ellos que non sea buena , ó que no tenga alguna especie de bondad aparente ó existente.

Para aver aqueste bien , diversamente trabaxan los hombres. Los unos por mar , ó mercadeando , ó robando , ó pescando : otros por tierra , ó en labranzas , ó en artes , ó en oficios , ó en diversas maneras de vivir. É si les pregunta hombre , ¿ qué les mueve á aqueste trabaxo ? dicen que querrian aver bien : cá así como el entendimiento non es contento sino con la verdad ; así la voluntad nunca se farta sino con la bondad : é son así estas dos como el oir , que non comprehende sino las voces , é la vista , que non comprehende sino los colores. Mas aquestos hombres que trabaxan todos por aver bien , non entienden aquel bien reducido al particular , que sea en una manera. Cá unos entienden que no hay otro bien sino comer é beber é dormir. Aquestos buscan manera é artificio como coman é heban : é muchos de los tales se facen albardanes por comer libremente en casa de los grandes señores.... É muchos de los grandes é de los ricos los acompañan en los descos é en las obras. Aquestos tales son inferiores é mas baxos en los fines , é non merecen ser contados en el grado de los demas hombres : cá son de aquellos de quien habló la Sabiduría : que su Dios es su vientre.

Otros hay que entienden que su bien é su perfeccion es en adulterio é disoluciones carnales : é aquestos tales todo su estudio é su fin é bienaventuranza es como complacer á las mugeres , é como les parecerán bien , é como avrán dineros para

darles. Aquestos muy poco se arriedran de los primeros. Hay otros que entienden que toda su bienaventuranza es tener gran cantidad de moneda é multiplicar en infinito : é muchos tales no gastarian del tal dinero mas que de posesion agena. É precianse de las necesidades de la vida : é muchos de los tales sufren injurias é vituperios é deshonras infinitas é rompen juramentos , cometen crueldades infinitas , é todo por dinero. É aquestos mucho son peores que los segundos : é no son en menos grado de vileza que los primeros. Otros hay que toda su vida trabaxan por causar en la gente opinion que son sabios , ó fuertes , ó sanctos , ó buenos : é non se curan que aquellas cosas sean verdaderamente en ellos , sino solamente que hayan la fama. É por aqueste deseo muchos han perecido en el mundo , ó por multiplicar la tal fama en sus dias , ó por dexarla despues de muertos. É aquestos son mucho mejores que los que avemos dicho , puesto que su deseo sea vano. Otros trabaxan porque las gentes los vean honrados é en grand aparato : porque piensan que la mejor cosa que puedan aver en este mundo es la honra. É ya ¿ cuántos murieron por aver aquesta ? É aunque este deseo sea vano , ya es mejor que ninguno de los otros tres primeros.

É mira aquí que , puesto que todos codician el bien , quantas son las intenciones en esto : que aun hay otros que piensan que ser grandes de linaje es la mejor cosa que aver puedan. Otros se gozan que son muy graciosos de palabras : otros que cantan : é así de las otras gracias. Aquestos son en suma los bienes que son conocidos é buscados por los hombres : é por aquestos solo son buenos segund la opinion : é comunmente se dan á hombres viciosos : é de aquí les nacen todos los errores que tienen. É aquesta ha seydo la causa de la tu imaginacion y opinion dañada....

III.

La Prudencia.

Era la Prudencia vestida del paño é del trage é vestiduras de las otras hermanas; porque por ventura si sobre excediera, cayera en odio de las otras, y no traía aparato menor por no venir en menosprecio: tal era el vestido qual convenia á la edad, y al estado, y al tiempo. Tenia acutísimo el entendimiento, y grant aplicacion á lo particular; y eso mismo tenia grand memoria de lo pasado, é grand providencia en lo por venir: cá avia visto muchas esperiencias en el mundo, é avia fecho conclusiones á las contingentes cosas. El Entendimiento le rogó que por merced, pues ella era la principal que las pasiones moderaba, que le quisiese dar algunas informaciones de la vida.

La Prudencia respondió: Qualquier que quisiere ser mi amigo, ha de seguir las reglas siguientes: — Ha de examinar por consejo lo que ha de facer: é si él bien entendiere, no perderá nada por demandar consejo á otros: cá muchas veces ocurre á un simple lo que non ocurre á un sabio: é ¿quánto mas ha menester consejo el que non sabe? — No se mover por informacion dubdosa ni por credulidad ligera: cá muchos facen per las semejantes cosas de que se arrepienten. — Las cosas de la fortuna, si quiere gozar dellas, que non las tenga así como suyas, y que esté presto á las perder; mas quando las toviere, non las guarde así como ajenas. — El que quiera ser prudente ha menester que non sea solitario, mas que sea conforme al tiempo é á la gente: cá en otra manera verná á murmuracion, é á perseguirlo, é aborrecerlo. Y si non se pudiere con toda gente conformar el corazon, conforme la cara si la plática es necesaria. — No definir ni determinar en mala parte las cosas dubdosas. — No afirmar recio la cosa no esperimentada: cá toda cosa verisemblante no es verdadera:

ansí como toda piedra que parece preciosa , no es preciosa. — Tener memoria de las cosas y esperiencias ; cá en las cosas contingentes y electivas , como diferencien las cosas pasadas é por venir , é las unas se parecen á las otras , bueno es tomar castigo en cabeza del lobo. — Tener prudencia en las cosas por venir : é todas las cosas que son posibles , imaginar que serán. El que tiene estado , riquezas , ó fijos , piense que los puede perder : cá loco es el que entra en la mar , é non considera que ha de pasar alguna fortuna : é ansí non verná el tal hombre cosa súbita que le faga mal aventrado , cá los dardos que vemos venir , poco peligro hay en ellos. Quando falláren los comienzos , imaginen los fines. — Non comiencen las cosas si non se pueden acabar sinon á grand danno é dificultad , si el su valor no exceda en infinito de los tales trabaxos : mas en algunas ha de perseverar porque las comenzó , é porque non parezca mudable ; é otras no començar , en las quales el perseverar es dañoso. — Sus opiniones sean juicios en que convengan los hombres razonables : cá imprudencia es afirmar opinion , é que pocos convengan de los que han razon. — Los pensamientos vanos é dificultosos é quasi imposibles , arriédrelos de si , cá locura sería imaginar el buey que volaría : é tan grande sería que pensase la gallina que podría arar ó levar el carro. El pensamiento ha de convenir con la posibilidad é con la conveniencia de la persona ; y el otro es pared en el ayre sin fundamento , é yervas que no han rayces. Deve hombre pensar segund el tiempo , el caso y el modo ; é non segund su sueño : cá el dedo no es tan gordo como parece en el espejo de acero. É por tanto hay un espejo , que es el de la razon , y otro , que es el de la imaginacion fantástica ó dilusiva. — La palabra del prudente , ó amoneste , ó enseñe , ó alegre en tal manera , que non sea vano. — Alabarás tempradamente , é no tornes á vituperar al que fuertemente has alabado , cá significaría en tí mal conocimiento ; ó si el prudente engañar no quiere , engañado no

puede ser. Ha principio alabar tempradamente , mas vituperar muy mas atemperado : cá con la una se suele mezclar la lisonja , é con la otra la invidia. — El testimonio sea dado á la verdad , é nunca á la amistad ; prometer con consideracion , é dar mas de lo prometido. — Busca lo que puedes fallar : depende lo que puedes saber : comienza lo que puedes acabar : sube donde non sea peligroso el estar ó el descender : entra donde puedes salir. Aquello desea que non sea vergüenza publicarlo. — Es de tener medio en las acciones ; cá lo que á uno facer es cordura , á otro es grand ignorancia : é lo que á uno es largueza é virtud , á otro es exceso é prodigalidad : é lo que es en un tiempo virtud , en otro es vicio.

El que quiere ser prudente , debe elegir con quien toma amistanza ; é debé tener muchos afables á los quales sea benivolo. Mas han de ser pocos los intimos y secretos : é tarde se fallan amigos fieles que duren fuera de la prosperidad. É el que quisiere ser prudente deve sepelir en su corazon las palabras , de las quales él solo es testigo. Vana es la condicion de los hombres , que quieren que lo que ellos callar non pueden con imprudencia , que lo callen los otros prudentemente. — Y en el buscar de las honores ha de aver grand prudencia : que muchos buscando las pierden é desécandolas inmoderadamente....

IV.

Dice la Templanza al Entendimiento.

No trabaxes como allegues riquezas supérfluas , que son causa de tristezas é trabaxos ; mas trabaxa como no seas mendigo ni puesto en necesidad grande : que la pobreza extrema aborrecida es de la condicion humana. É así , seyendo contento de lo tuyo , no avrás invidia ni procurarás lo ageno. No fuyas todas las delectaciones como insensible é rústico , ni las persigas así como intemperado. De las palabras torpes abstenerte has : cá el su uso intemperancia engen-

dra. Ama las palabras honestas é verdaderas masque apartadas é afeytadas; mira lo que dices é la manera del decir. Lo que sabes enséñalo sin jactancia; é lo que no sabes, confiésalo sin vergüenza... Guárdate de lisonjeros, ni quieras por lisonjas merecer la amistad de ninguno. Guárdate de la compañía de los viles : alégrate quando desplaces á los malos; y piensa que es tan malo alabarte los torpes como si te alabasen de torpeza. Amostrará de grado : reprehenderás con paciencia. Non seas audaz nin presuntuoso. Si alguno te reprehende debidamente, piensa que aprovechó; si indebidamente, sabe que pensó aprovechar. Fuye los tus vicios, é non seas curioso inquiridor de los agenos, ni áspero reprehendedor. Al que yerra perdona de grado. No ensalces sobre mesura á ninguno, ni lo abaxes... Al que te llama, óyele, é respóndele de grado : al que contiene déxalo luego. No seas modesto en las plazas, é intemperado en tu casa. Sey movable é non ligero : sey constante, é no pertinaz ó porfioso. A todo hombre serás igual. No menospreciarás á los menores con sobervia, ni temerás á los mayores con la rectitud de la vida... A todos sey benigno; á pocos familiar, no á ninguno doblado. Sey mas profundo en el juicio que aparente en la palabra : y mejor en la vida que en la cara. Sey amator de la clemencia, é perseguidor de la crueldad. No seas sembrador de tu fama, ni detrahedor de la agena : no creas las suspiciones ni los crímenes, ni las nuevas vanas. Sey tardo á la ira, é á la misericordia fácil : en las adversidades firme, y en las prosperidades cauto é humilde. Sey honrador de las virtudes; séanlo otros de los vicios...

FERDINAND DEL PULGAR.

DON FERNANDO DEL PULGAR, secrétaire et conseiller des rois catholiques, écrivit des notices très estimées sur les hommes illustres de Castille. Ainsi que de la plupart de nos anciens écrivains, on ignore la date et le lieu précis de sa naissance. On sait cependant par ses propres écrits qu'il était du royaume de *Toledo*, qu'il connut Jean II, proclamé roi de Castille en 1406, et qu'il vivait encore en 1492, en sorte qu'il embrassa presque tout le 15^{me} siècle. Pour donner une idée du mérite de ses *biographies*, il suffit de dire que quelques savants les ont comparées à celles de Plutarque. Notre auteur, en effet, saisit parfaitement les caractères, les dessine d'un trait, les marque vivement et y révèle des contrastes qui donnent du relief à ses portraits. Sa critique est également exempte de flatterie et d'âpreté. Son style est énergique, concis, plein de noblesse et de simplicité. Pulgar a écrit aussi une *Chronique des rois catholiques*, et quelques lettres qui sont des modèles de style épistolaire.

FRAGMENTES.

CLAROS VARONES, TITULO I^o.

Don Enrique IV de Castilla.

Este rey, seyendo príncipe, estovo en la ciudad de Segovia apartado del rey su padre los mas dias de su menor edad, en los quales se dió á algunos deleytes que la mocedad suele

demandar, y la honestidad debe negar. Fizo hábito dellos, porque ni la edad flaca los sabia refrenar, ni la libertad que tenia los sofria castigar... Era hombre piadoso, é no tenia ánimo de facer mal, ni ver padecer á ninguno : é tan humano era, que con dificultad mandaba executar la justicia criminal ; y en la execucion de la civil, y en las otras cosas necesarias á la gobernacion de sus reynos, algunas veces era negligente, é con dificultad entendía en cosa agena de su delectacion, porque el apetito le señoreaba la razon. No se vido en él jamas punto de sobervia ni en dicho ni en fecho, ni por cobdicia de aver grandes señoríos le vieron facer cosa fea ni deshonesta : é si algunas veces avia ira, durábale poco, y no le señoreaba tanto que dañase á él ni á otro... Era gran músico, é tenia buena gracia en cantar é tañer é en hablar cosas generales ; pero en la execucion de las particulares é necesarias, algunas veces era flaco, porque ocupaba su pensamiento en aquellos deleytes de que estaba acostumbrado, los quales impiden el oficio de la prudencia á qualquier que dellos esté ocupado. É ciertamente vemos algunos hombres hablar muy bien, loando generalmente las virtudes é vituperando los vicios ; pero quando se les ofrece caso particular que les toque, entonces vencidos del interese ó del deleyte, no han lugar de permanecer en la virtud que loaron, ni resistir al vicio que vituperaron...

Los reyes comarcanos temian tanto su grand poder, que ninguno osaba facer el contrario de su voluntad, é todas cosas le acarrea la fortuna como él las quería, é algunas mucho mejor de lo que pensaba, como suele facer á los bien afortunados : é los de sus reynos, todo aquel tiempo que estuvieron en su obediencia, gozaban de paz é de los otros bienes que della se siguen. Fenecidos los diez años primeros de su señorío, la fortuna, envidiosa de los grandes estados, mudó como suele la cara próspera, é comenzó á mostrar la adversa. De la qual mudanza muchos veo quejarse, y á mi ver sin

causa : porque segund pienso, alli hay mudanza de prosperidad donde hay corrupcion de costumbres...

CLAROS VARONES , TITULO IV.

Don Iñigo Lopez de Mendoza , marqués de Santillana.

Era hombre agudo é discreto, é de tan gran corazon , que ni las grandes cosas le alteraban , ni en las pequeñas le placia entender. En la continencia de su persona é en el razonar de fabla mostraba ser hombre generoso é magnánimo. Fablaba muy bien , é nunca le oian decir palabra , que no fuese de notar , quien para doctrina , quien para placer. Era cortés , é honrador de todos los que á él venian , especialmente de los hombres de ciencia.... Como fué en edad que conoció ser defraudado en su patrimonio , la necesidad , que despierta el buen entendimiento , é el corazon grande , que no dexa caer sus cosas , le hicieron poner tal diligencia , que veces por justicia , veces por las armas , recobró todos sus bienes.... Era caballero esforzado , é ante de la hacienda cuerdo é templado , é puesto en ella era ardido é osado ; é ni su osadia era sin tiento , ni en su cordura se mezcló jamas punto de cobardía... Gobernaba asimismo con gran prudencia las gentes de armas de su capitania , é sabia ser con ellos señor é compañero. É ni era altivo con el señorío , ni raez en la compañía ; porque dentro de si tenia una humildad que le facia amigo de Dios , é fuera guardaba tal autoridad , que le facia estimado entre los hombres... É guardando su continencia con graciosa liberalidad , las gentes de su capitania le amaban ; é temiendo de le enojar , no salian de su orden en las batallas...

Loan muchas de las historias romanas el caso de Manlio Torquato... que viniendo su fijo como vencedor á se presentar

con los despojos del vencido ante el cónsul su padre, le hizo atar, é contra voluntad de toda la hueste romana le mandó degollar, porque fuese exemplo á otros, que no osasen ir contra los mandamientos de su capitán .. Dura debiera ser por cierto é muy pertinaz la rebelion de los romanos, pues tan cruel exemplo les era necesario para que fuesen obedientes á su capitán, é por cierto yo no sé qué mayor venganza pudo aver el padre del latino vencido, de la que le dió el padre del latino vencedor... Bien podemos decir que hizo este capitán crueldad digna de memoria, pero no doctrina digna de exemplo, ni mucho menos digna de loor: pues los mismos loadores dicen que fué triste por la muerte del fijo, é aborrecido de la juventud romana todo el tiempo de su vida: é no puedo entender como el triste aborrecido puede ser loado.

Este claro varón en las huestes que gobernó, con mayor loor por cierto é mejor exemplo de doctrina se puede facer memoria dél; pues sin matar fijo ni facer crueldad inhumana, mas con la autoridad de su persona é no con el miedo de su cuchillo, gobernó sus gentes, amado de todos, é no odioso á ninguno... Tenía gran fama é claro renombre en muchos reynos fuera de España; pero reputaba muy mucho mas la estimacion entre los sabios que la fama entre los muchos. E porque muchas veces vemos responder la condicion de los hombres á su complexion, é tener siniestras inclinaciones aquellos que no tienen buenas complexiones, podemos sin duda creer que este caballero fué en grand cargo á Dios por le aver compuesto la natura de tan igual complexion, que fué hábil para recibir todo uso de virtud, é refrenar sin grand pena qualquier tentacion de pecado.

CLAROS VARONES, TITULO VI.

Don Juan Pacheco , marqués de Villena é maestro de Santiago.

Fablabá con buena gracia é abundancia en razones, sin prolixidad de palabras : temblábale un poco la voz por enfermedad accidental é no por defecto natural. En la edad de mozo tuvo seso é autoridad de viejo. Era hombre esencial , é no curaba de apariencias ni de cerimonia infladas... Tenia la agudeza tan viva , que á pocas razones conocia las condiciones é los fines de los hombres : é dando á cada uno esperanza de sus deseos, alcanzaba muchas veces lo que él deseaba. Tenia tan grand sufrimiento , que ni palabra áspera que le dixesen le movia , ni novedad de negocio que oyese le alteraba ; y en el mayor discrimen de las cosas tenia mejor arbitrio para las entender é remediar. Era hombre que con madura deliberacion determinaba lo que avia de facer, é no forzaba el tiempo, mas forzaba á sí mismo esperando tiempo para lo facer... Tovo algunos amigos de los que la próspera fortuna suéle traer : tovo asimismo muchos contrarios de los que la envidia de bienes suele criar... No era varon de venganzas, ni perdia tiempo ni pensamiento en las seguir. Decia él que todo hombre que piensa en vengarse , ante atormenta á sí que daña al contrario. Perdonaba ligeramente , y era piadoso en la execucion de la justicia criminal ; porque pensaba ser mas aceptable á Dios la grand misericordia que la extrema justicia... No quiero negar que como hombre humano este caballero no toviere vicios como los otros hombres ; pero puédese bien creer , que si la flaqueza de su humanidad no los podia resistir, la fuerza de su prudencia los sabia disimular...

CARTAS.

Carta III, dirigida á don Alonso Carrillo, arzobispo de Toledo, escrita en el año de 1475.

Pues no vemos cesar este reyno de llorar sus males, no es de cesar de reclamar á vos, que dicen ser causa dellos. ¿Poca cosa os parece, dice Moysen á Coré é sus seqüaces, averos Dios elegido entre toda la multitud del pueblo para que le sirvais en el sacerdocio, sino que en pago de su beneficio le scais adverso escandalizando el pueblo? Contad, muy reverendo señor, vuestros dias antiguos, é los años de vuestra vida considerad. Considerad asimismo los pensamientos de vuestra ánima, é fallareis que en tiempo del rey don Enrique vuestra casa receptáculo fué de caballeros airados é descontentos, inventora de ligas é conjuraciones contra el ceptro real, favorecedora de desobedientes é de escándalos del reyno; é siempre vos avemos visto gozar en armas é ayuntamientos de gentes, muy agenos de vuestra profesion, enemigos de la quietud del pueblo. É dexando de recontar los escándalos pasados que con el pan de los diezmos aveis sostenido, el año de sesenta é quatro contra el rey don Enrique se fizo aquel ayuntamiento de gente, que todos vimos ser el primer acto de inobediencia clara que, vuestra señoría seyendo cabeza é guiador, sus naturales le osaron mostrar... Estas mudanzas, tantas y en tan poco espacio de tiempo por señor de tan gran dignidad fechas, no en pequeña injuria de la persona é de la dignidad se pudieron facer. Durante esta division, si se despertó la maldad de los malos, la cobdicia de los cobdiciosos, la crueldad de los crueles, é la rebelion de los inobedientes, vuestra muy reverenda señoría lo considere bien, é verá quan medicinal es la sacra Escriptura, que nos manda por Sant Pedro obedecer à los reyes aunque disolutos... É pues vuestra dignidad vos fizo padre, vuestra condicion no os faga parte, é no profaneis ya mas vuestra persona, religion é renta, que es

consagrada, é para sus cosas pias dedicada... Cansad ya por Dios, señor, cansad : y á lo menos aved compasion desta tribulada tierra, que piensa tener perlado é tiene enemigo. Gime y reclama porque toviste poderío en ella, del qual á vos place usar, no para su instrucción como debeis, mas para su destrucción como faceis : no para su reformation como sois obligado, mas para su deformacion : no para doctrina y exemplo de paz é mansedumbre, mas para corrupcion y escándalo é turbacion. ¿Para qué vos armais sacerdote, sino para pervertir vuestro hábito é religion? ¿Para qué os armais padre de consolacion, sino para desconsolar, é facer llorar los pobres é miserables, é para que se gocen los tiranos é robadores é hombres de escándalos é sangres con la division continua que vuestra señoría cria é favorece? Decidnos por Dios, señor, si podrán en vuestros dias aver fin nuestros males? ó si podremos tener la tierra en vuestro tiempo sin division? Catad, señor, que todos los que en los reynos é provincias procuraron divisiones, vidas é fines ovieron atribuladas. Temed pues, por Dios, la caida de aquellos cuya doctrina quereis remedar, é no trabaxeis ya mas este reyno; cá no hay so el cielo reyno mas deshonorado que el diviso. Lea vuestra señoría á sant Pedro, cuya orden recibistes é hábito vestís, é aved alguna caridad de lo que os encomendó que hayais, é básteos el tiempo pasado á voluntad de las gentes. Sea el por venir á voluntad de Dios : que hora es ya, señor, de mirar dó vais, é no atras dó venis. No querais mas tentar á Dios con tantas mudanzas : no querais despertar sus juicios, que son terribles y espantosos. Y pues vos eligió Dios entre tanta multitud para que le sirvais en el sacerdocio, en retribucion de su beneficio no le escandaliceis el pueblo.

Carta VII, dirigida al rey de Portugal en 1475, disuadiéndole de la conquista de la corona de Castilla que le ofrecian los malcontentos.

Muy poderoso señor : segun en las otras guerras santas dó aveis seido victorioso aveis fecho, porque en esta con ánimo limpio de pasion lo cierto mejor se pueda discernir, mi parecer es que ante todas cosas aquel redentor se consulte, que vuestras cosas conseja : aquel se mire, que siempre os guía : aquel se adore é suplique, que vuestras cosas é estado segura é prospéra : porque, como quier que vuestro fin es ganar honra en esta vida, vuestro principio sea ganar vida en la otra... Estas variedades dan causa justa de sospecha que estos caballeros no vienen á vuestra señoría con zelo de vuestro servicio, ni menos con deseo desta justicia que publican ; mas con deseo de sus propios intereses, que el rey é la Reyna no quisieron, ó por ventura no pudieron complir segun la medida de su cobdicia : la qual tiene tan ocupada la razon en algunos hombres, que tentando sus propios intereses acá é allá, dan el derecho ageno dó hallan su utilidad propia. Y deveis creer que pocas veces vos sean fieles aquellos que con dádivas ovieredes de sostener ; antes es cierto, aquellas cesantes, os sean deservidores, porque ninguno de los semejantes viene á vos como deve venir, mas como piensa alcanzar... Mirad que vuestras cosas hasta hoy florecientes no las envovais con aquellos que el derecho de los reynos, que es divino, miran no segun su realidad mas segun sus pasiones é propios intereses. É quanto á la promesa tan grande y dulce como estos caballeros os facen de los reynos de Castilla con poco trabaxo é mucha gloria ; ocúrreme un dicho de sant Anselmo que dice : Compuesta es é muy afeytada la puerta que convida al peligro. É por cierto, señor, no puede ser mayor afeytamiento ni compostura de la que estos vos presentan ; pero yo fago mas cierto el peligro de la empresa que cierto el efecto desta promesa...

Considerad bien , señor, quan grande es el aventura en que poneis vuestro estado real, y en quanta obscuridad vuestra fama , que por la gracia de Dios por todo el mundo relumbra. Allende desto , de necesario ha de aver quemas, robos, muertes, adulterios, rapinas, destruiciones de pueblos  de casas de oracion, sacrilegios, el culto divino profanado, la religion apostatada,  otros muchos estragos  roturas que de la guerra surten. Tambien vos convern sufrir  sostener robos  robadores  hombres criminosos sin castigo ninguno,  agraviar los ciudadanos  hombres pacíficos, que es oficio de tirano  no de rey.  vuestro reyno entre tanto no será libre de infortunios : porque en caso que los enemigos no le guerreasen, vos ser forzado con tributos continuos y servidumbres premiosas, para la guerra necesarias, los fatigsedes : de manera que procurando una justicia , cometeriades muchas injusticias. Allende desto, vuestra real persona, que por la gracia de Dios está agora quieta, es necesario que se altere : vuestra conciencia sana es por fuerza que se corrompa : el temor que tienen vuestros súbditos  vuestro mandado, es necesario que se afloxe. Estais quito de molestias ; es cierto que tendreis muchas. Estais libre de necesidades; meteis vuestra persona en tantas  tales, que por fuerza os farn subjecto de aquellos, que la libertad que agora teneis os face rey  seor.

SEIZIÈME SIÈCLE.

JEAN DE BOSCA (1).

DON JEAN DE BOSCA naquit à Barcelone en 1500, et mourut en 1540. Il fut attaché à la cour de Charles-Quint, et se lia d'amitié avec les principaux personnages, particulièrement avec Garcilaso (2). On dit qu'il fut précepteur du trop célèbre duc d'Albe, don Ferdinand Alvarez de Toledo. Admirateur de la poésie italienne, Boscá lui emprunta le vers endécasyllabe inusité jusqu'alors dans la poésie espagnole. Cet essai rencontra une opposition systématique contre laquelle le poète aurait sans doute succombé, si le génie de Garcilaso n'eût secondé ses efforts. Ses poésies ont été diversement jugées : les uns, à notre avis, les ont trop déprisées ; les autres les ont trop estimées ; pour nous, nous n'y découvrons rien qui les rende indignes d'être connues, rien qui les élève au-dessus du rang secondaire. Mais généralement on s'accorde à reconnaître que l'adoption des endécasyllabes a été très favorable au progrès de la poésie espagnole, et même que le haut degré de splendeur qu'elle atteignit au 16^{me} siècle est dû en partie à l'heureuse innovation de Boscá.

(1) Généralement on écrit *Boscan*. Nous avons cru convenable de donner son nom tel que nous le trouvons dans le *Guia de forasteros en Barcelona*, imprimé en 1842.

(2) Voyez la notice sur *Garcilaso* qui vient après les fragments des poésies de Boscá

FRAGMENTOS.

Un ave no conocida,
 La qual Fenix es llamada,
 Dicen que es cosa sabida
 Que despues de ser quemada,
 Torna luego á tomar vida.

 Mi corazon affligido
 Con sus males verdaderos
 Se halla en este partido,
 Que despues de consumido
 Revive para quereros.

SONETO.

La hermosura de Filis.

En qual parte del cielo, en qual planeta
 Guardado fué tan grande nacimiento?
 Qual estrella alcanzó merecimiento
 Para influir en cosa tan perfecta?

 Que principio, que causa tan secreta
 Pudo tener tan alto fundamento,
 Sino aquel ser de aquel entendimiento
 Al qual toda otra causa está sujeta?

 Diónosla Dios, mas no, porque la diese,
 Que fuera enajenar de su corona:
 Prestada fué para mostrar su obra.

 Y segun es el ser de su persona,
 Porque mas tiempo en ella él se viese,
 Tarda quizá, que presto no la cobra.

SONETO.

Amor continuado por costumbre.

No alcanzo yo, por donde, ó como pueda
 Amar un corazon desesperado,
 Si no es, porque fué tanto lo que ha amado,
 Que ama por la costumbre, que le queda.

Fortuna en mí volvió tanto su rueda
 Que casi á este punto me ha llegado,
 Que con la fuerza del amor pasado,
 El mi presente amor agora rueda.

Soy tan grande amador, que amor sostengo
 Con el amor de mi verdad pasada,
 Y esto solo me queda en quanto tengo.

Con esto solo vivo y me entretengo,
 Y vivo segun esto de nada,
 Pues que de lo pasado me mantengo.

SONETO.

Sobre la dicha hermosura de Filis.

Mueve el querer las alas con gran fuerza
 Tras el loor de aquella, que yo canto :
 Al comenzar levántase un espanto,
 Tal que es peor del seso, si se esfuerza.

Por otra parte la razon me fuerza ;
 Yo hablo, y callo, y estóyme así entretanto ;
 Esfuerzo alguna vez, y otras me espanto ;
 En fin la gana de escribir refuerza.

Del mundo bien, de nuestros tiempos gloria
 Fué nacer esta, por la qual yo vivo :
 Enmienda fué de quanto aquí se yerra ;

Fué declarar lo natural mas vivo :
 Fué de virtud hacer perfeta historia :
 Y fué juntar el cielo con la tierra.

CANCION.

La ausencia de la persona amada.

Claros y frescos rios
Que mansamente vais
Siguiendo vuestro natural camino :
Desiertos montes míos
Que en un estado estais
De soledad muy triste de continuo :
Aves, en quien hay tino
De descansar cantando :
Arboles, que vivis,
Y en fin tambien moris,
Y estais perdiendo á tiempos y ganando ;
Oidme juntamente
Mi voz amarga, ronca y tan doliente.

Pues quiso mí ventura
Que hubiese de apartarme
De quien jamas osé pensar partirme,
En tanta desventura
Conviene consolarme,
Que no es agora tiempo de morirme.
El alma ha de estar firme,
Que en un tan baxo estado
Vergonzosa es la muerte.
Si acabo en mal tan fuerte,
Todos dirán que voy desesperado ;
Y quien tan bien amó
No es bien que digan, que tan mal murió.

Hé de querer la vida
Fingiéndome esperanza
Y engañar mal que tanto desengaña.
Fortuna tan perdida
Ha de traer bonanza ;

No durará dolor que tanto daña.
Un mal, que así se ensaña,
Amansará, si espero.
Adonde voy, iré;
Y enfin yo volveré
A ver mi bien, si triste no me muero.
Pero quien pasara
Este tiempo, que mucho durara?
 Pasaré imaginando,
Si en hombre tan revuelto
Puede el imaginar hacer su oficio.
Pensaré como y quando
Podré verme ya vuelto
De hizo Amor de mí su sacrificio;
Y tomaré por vicio
Figurar la que quiero,
Hablándole en ausencia
Harto mas que en presencia.
Contarle he desde acá, como allá muero;
Y mi voluntad uncha
Me hará parecer, que ella me escucha.
 Agora ya imagino
Lo que estará haciendo
Pensando estoy, quizá si piensa en mí.
El gesto determino,
Con que estará riendo
De qual estuve quando me partí;
Aunque segun sentí
Cuitado la partida;
No cabe en su valor,
Que no sienta dolor
De tan amarga y cruda despedida.
Tan triste partí yo
Que aunque no quiera, ella lo sintió.

GARCILASO.

GARCILASO DE LA VÉGA, né à Tolède , en 1503 , d'une famille noble, suivit la carrière des armes sous les drapeaux de Charles-Quint. Il se trouva dans plusieurs batailles célèbres , et fut blessé au siège de Tunis. Placé plus tard à la tête d'un nombre considérable de troupes , il accompagna l'Empereur dans une expédition en Piémont. Étant un jour à la poursuite de l'armée française , ils furent un instant arrêtés près de Fréjus par cinquante ou soixante hommes qui , fortifiés dans une tour , se défendaient en désespérés et faisaient des prodiges de valeur. Sur leur refus de se rendre , l'Empereur ordonna d'escalader la tour ; Garcilaso s'avança le premier , mais il fut atteint d'un coup de pierre qui le blessa grièvement à la tête. Transporté à Nice , il y expira peu de jours après , à l'âge de 33 ans. Garcilaso était déjà renommé par son courage ; mais ce qui lui a valu une gloire impérissable , c'est son génie poétique. Absorbé dans les travaux de la guerre , surpris par la mort au plus beau temps de la vie , il n'a laissé qu'un petit nombre de poésies ; mais ce sont des chefs-d'œuvre qui réunissent les plus brillantes qualités. Ces poésies ont excité un si vif enthousiasme parmi les hommes éclairés , que les uns ont

comparé Garcilaso à Horace; d'autres sont allés jusqu'à le placer au-dessus de Pétrarque; tous, unanimement, lui ont donné le titre glorieux de *Prince des poètes espagnols*.

FRAGMENTS.

DE LA ÉGLOGA PRIMERA.

Salicio, Nemoroso, Poeta.

POETA.

Saliendo de las ondas encendido
 Rayaba de los montes el altura
 El sol cuando Salicio recostado
 Al pié de un alta haya en la verdura,
 Por donde un agua clara con sonido
 Atravesaba el verde y fresco prado;
 El con canto acordado
 Al rumor que sonaba
 Del agua que pasaba
 Se quejaba tan dulce y blandamente
 Como si no estuviera de allí ausente
 La que de su dolor culpa tenia;
 Y así como presente
 Razonando con ella le decia :

SALICIO.

¡ Oh mas dura que mármol á mis quejas,
 Y al encendido fuego en que me quemo,
 Mas helada que nieve, Galatea!
 Estoy muriendo, y aun la vida temo;
 Témolala con razon, pues tú me dejas,
 Que no hay sin tí el vivir para qué sea.

Vergüenza he que me vea
 Ninguno en tal estado
 De tí desamparado ;
 Y aun de mí mismo yo me corro agora.
 ¿De un alma te desdeñas ser señora
 Donde siempre moraste , no pudiendo
 Della salir un hora ?

Salid sin duelo , lágrimas , corriendo.

El sol tiende los rayos de su lumbre
 Por montes y por valles , despertando
 Las aves , animales y la gente :

Cual por el aire claro va volando ,
 Cual por el verde prado ó alta cumbre
 Paciendo va segura y libremente :

Cual con el sol presente

Va de nuevo al oficio

Y al usado ejercicio

Do su natura ó menester le inclina :

Siempre está en llanto esta ánima mezquina ,

Cuando la sombra el mundo va cubriendo ,

O la luz se avecina :

Salid sin duelo , lágrimas , corriendo.

Y tú de esta mi vida ya olvidada ,

Sin mostrar un pequeño sentimiento

De que por tí Salicio triste muera ,

Dejas llevar , desconocida , al viento

El amor y la fe , que ser guardada

Eternamente solo á mí debiera :

¡Oh Dios ! ¿porqué siquiera ,

Pues ves desde tu altura

Esta falsa perjura

Causar la muerte de un estrecho amigo ,

No recibe del cielo algun castigo ?

Si en pago del amor yo estoy muriendo ,

¿Qué hará el enemigo?

Salid sin duelo, lágrimas, corriendo.

Por tí el silencio de la selva umbrosa,

Por tí la esquividad y apartamiento

Del solitario monte me agradaba :

Por tí la verde yerba, el fresco viento,

El blanco lirio y colorada rosa

Y dulce primavera descaba :

¡Ay cuánto me engañaba!

¡Ay cuán diferente era,

Y cuán de otra manera

Lo que en tu falso pecho se escondía!

Bien claro con su voz me lo decía

La siniestra corneja, repitiendo

La desventura mía :

Salid sin duelo, lágrimas, corriendo.

¡Cuántas veces durmiendo en la floresta

Reputándolo yo por desvarío,

Ví mi mal entre sueños, desdichado!

Soñaba que en el tiempo del estío

Llevaba por pasar allí la siesta

A beber en el Tajo mi ganado :

Y despues de llegado,

Sin saber de cuál arte,

Por desusada parte

Y por nuevo camino el agua se iba ;

Ardiendo yo con la calor estiva,

El curso enagenado iba siguiendo

Del agua fugitiva :

Salid sin duelo, lágrimas, corriendo.

.

NEMOROSO.

Corrientes aguas , puras, cristalinas ;
 Arboles que os estáis mirando en ellas ;
 Verde prado de fresca sombra lleno ;
 Aves que aquí sembráis vuestras querellas ;
 Hiedra , que por los árboles caminas
 Torciendo el paso por su verde seno ;
 Yo me ví tan ageno
 Del grave mal que siento ,
 Que de puro contento
 Con vuestra soledad me recreaba ,
 Donde con dulce sueño reposaba ,
 O con el pensamiento discurría
 Por donde no hallaba
 Sino memorias llenas de alegría.

Y en este mismo valle , donde agora
 Me entristezco y me canso , en el reposo
 Estuve yo contento y descansado ,
 † O bien caduco , vano y presuroso !
 Acuérdome , durmiendo aquí algun hora ,
 Que despertando , á Elisa ví á mi lado.

† O miserable hado !
 † O tela delicada ,
 Antes de tiempo dada
 A los agudos filos de la muerte !
 Mas conveniente fuera aquesta suerte
 A los cansados años de mi vida ,
 Que es mas que el hierro fuerte ,
 Pues no la ha quebrantado tu partida.

¿ Dó estan agora aquellos claros ojos ,
 Que llevaban tras sí como colgada
 Mi ánima do quier que se volvian ?
 ¿ Dó está la blanca mano delicada

Llena de vencimientos y despojos ,
Que de mí mis sentidos le ofrecian ?
Los cabellos , que vían
Con gran desprecio al oro
Como á menor tesoro ,
¿ A dónde estan ? ¿ A dónde el blanco pecho ?
¿ Dó la coluna que el dorado techo
Con presuncion graciosa sostenia ?
Aquesto todo agora ya se encierra ,
Por desventura mia ,
En la fria , desierta y dura tierra.
¿ Quién me dijera , Elisa , vida mia ,
Cuando en aqueste valle al fresco viento
Andábamos cogiendo tiernas flores ,
Que habia de ver con largo apartamiento
Venir el triste y solitario día ,
Que diese amargo fin á mis amores ?
El cielo en mis dolores
Cargó la mano tanto ,
Que á sempiterno llanto
Y á triste soledad me ha condenado ;
Y lo que siento mas es verme atado
A la pesada vida y enojosa ,
Solo , desamparado ,
Ciego sin lumbre en cárcel tenebrosa.

DE LA EGLOGA TERCERA.

Tirreno , Alcino.

TIRRENO,

Flérída, para mí dulce y sabrosa
 Mas que la fruta del cercado ageno,
 Mas blanca que la leche, y mas hermosa
 Que el prado por abril de flores lleno;
 Si tú respondes pura y amorosa
 Al verdadero amor de tu Tirreno,
 A mí majada arribarás primero
 Que el cielo nos demuestre su lucero.

ALCINO.

Hermosa Fílís, siempre yo te sea
 Amargo al gusto mas que la retama,
 Y de tí despojado yo me vea
 Cual queda el tronco de su verde rama;
 Si mas que yo el murciélagó desea
 La escuridad, ni mas la luz desama,
 Por ver el fin de un término tamaño
 Deste día, para mí mayor que un año.

TIRRENO.

Cual suele acompañada de su bando
 Aparecer la dulce primavera,
 Cuando Favonio y Céfiro soplando
 Al campo tornan su beldad primera,
 Y van artificiosas esmaltando
 De rojo, azul y blanco la ribera,
 En tal manera á mí, Flérída mia
 Viniendo, reverdece mi alegría.

ALCINO.

¿ Ves el furor del animoso viento
 Embravecido en la fragosa sierra ,
 Que los antiguos robles ciento á ciento,
 Y los pinos altísimos atierra ;
 Y de tanto destrozo aun no contento
 Al espantoso mar mueve la guerra ?
 Pequeña es esta furia , comparada
 A la de Filis con Alcino airada.

TIRRENO.

El blanco trigo multiplica y crece :
 Produce el campo en abundancia tierno
 Pasto al ganado : el verde monte ofrece
 A las fieras salvages su gobierno :
 A do quiera que miro me parece
 Que derrama la copia todo el cuerno ;
 Mas todo se convertirá en abrojos
 Si dello aparta Flérída sus ojos.

ALCINO.

De la esterilidad es oprimido
 El monte, el campo, el soto y el ganado ;
 La malicia del aire corrompido
 Hace morir la yerba mal su grado :
 Las aves ven su descubierto nido
 Que ya de verdes hojas fué cercado .
 Pero si Filis por aquí tornare ,
 Hará reverdecer cuanto mirare.

SONETO I.

¡ O dulces prendas por mí mal halladas ,
Dulces y alegres cuando Dios queria !
Juntas estais en la memoria mia ,
Y con ella en mi muerte conjuradas.

¿ Quién me dijera , cuando las pasadas
Horas en tanto bien por vos me via ,
Que me habiais de ser en algun dia
Con tan grave dolor representadas ?

Pues en un hora junto me llevastes
Todo el bien que por términos me distes ,
Llevadme junto el mal que me dejastes ;

Sino sospecharé que me pusistes
En tantos bienes porque deseastes
Verme morir entre memorias tristes.

SONETO II.

Gracias al cielo doy que ya del cuello
Del todo el grave yugo he sacudido ,
Y que del viento el mar embravecido
Veré desde la tierra sin temello.

Veré colgada de un sutil cabello
La vida del amante embebecido
En su error , y en su engaño adormecido ,
Sordo á las voces que le avisan dello.

Alegrárame el mal de los mortales :
Mas no es mi corazon tan inhumano
En aqueste mi error , como parece :

Porque yo huelgo , como huelga el sano ;
No de ver á los otros en los males ,
Sino de ver que dellos él carece.

LOUIS DE LÉON.

FRAY LOUIS DE LÉON, religieux de l'ordre de saint Augustin, et le second poète classique de l'Espagne, naquit à Grenade en 1527. Il fit ses études à l'université de Salamanque, où il reçut le grade de docteur en théologie. Il obtint au concours d'abord la chaire dite de *Saint Thomas-d'Aquin*, et plus tard celle d'*Écriture-Sainte*. Un des plus notables événements de sa vie est son emprisonnement dans les cachots de l'inquisition. Comme tous les hommes d'un mérite éminent, il eut des ennemis qui, envieux de l'estime, des louanges, de la gloire, que son génie et ses vastes connaissances lui attiraient, travaillèrent à nuire à sa réputation. A la prière d'un de ses amis, il avait traduit en espagnol le cantique de Salomon. Quelqu'un ayant lu par hasard le manuscrit, en fut épris, et, à l'insu de Fray Louis, sans se douter des conséquences, il en fit une copie et s'empressa même de la montrer à quelques personnes de sa connaissance, qui, à leur tour, en tirèrent d'autres copies. C'est ainsi que la traduction de Fray Louis se multiplia rapidement, et parcourut en peu de temps une grande partie de l'Espagne. Comme il était défendu dans ces temps-là de traduire en langage vulgaire les livres sacrés, on saisit cette occasion pour dénoncer Fray Louis au Saint-Office. On le fit arrêter, et on le tint enfermé pendant cinq ans. A la fin il fut admis à se justifier. Il protesta d'abord de la pureté de ses intentions, et il eut ensuite peu de peine à démontrer que son œuvre, loin d'offrir le moindre

danger , ne contenait rien qui ne fût conforme et même très favorable aux dogmes de la religion catholique.

Il a écrit quelques ouvrages en latin et un grand nombre en espagnol. Parmi ces derniers on compte beaucoup de poésies , dont une partie sont des traductions ou imitations des meilleurs auteurs sacrés ou profanes. Toutes ses œuvres méritent d'être placées parmi les plus belles productions de notre littérature. On y trouve bien quelques vers qui manquent de cadence, on pourrait encore lui reprocher la longueur de quelques périodes ; mais ces légers défauts s'effacent devant les beautés de tout genre qu'on y admire. Le poète a le talent précieux d'exprimer de grandes idées avec un style simple et naturel ; et il excelle surtout dans l'art de s'approprier les pensées d'un auteur et de les traduire avec la dernière perfection.

FRANCISCA.

DEL LIBRO PRIMERO.

ODA.

Que descansada vida
 La del que huye el mundanal ruido ,
 Y sigue la escondida
 Senda , por donde han ido
 Los pocos sabios que en el mundo han sido.
 Que no le enturbia el pecho
 De los sobervios grandes el estado ,
 Ni del dorado techo

Se admira fabricado
Del sabio Moro , en jaspes sustentado.
No cura si la fama
Canta con voz su nombre pregonera ,
Ni cura si encarama
La lengua lisonjera
Lo que condena la verdad sincéra.
¿ Que presta á mi contento ,
Si soy del vano dedo señalado ?
Si en busca deste viento
Ando desalentado
Con ansias vivas , con mortal cuidado ?
O monte , ó fuente , ó rio ,
O secreto seguro deleytoso ,
Roto casi el navio ,
A vuestro almo reposo
Huyo de aqieste mar tempestuoso.
Un no rompido sueño ,
Un día puro , alegre , libre quiero :
No quiero ver el ceño
Vanamente severo
De á quien la sangre ensalza , ó el dinero.
Despiértenme las aves
Con su cantar sabroso no aprendido ,
No los cuidados graves ,
De que es siempre seguido
El que al ageno arbitrio está atenido.
Vivir quiero conmigo ,
Gozar quiero del bien que debo al cielo
A solas sin testigo ,
Libre de amor , de zelo ,
De ódio , de esperanzas , de rezelo.
Del monte en la ladera
Por mi mano plantado tengo un huerto ,

Que con la Primavera
De bella flor cubierto
Ya muestra en esperanza el fruto cierto.

Y como codiciosa ,
Por ver y acrecentar su hermosura ,
Desde la cumbre ayrosa
Una fontana pura
Hasta llegar corriendo se apresura.

Y luego sosegada ,
El paso entre los árboles torciendo ,
El suelo de pasada
De verdura vistiendo ,
Y con diversas flores va esparciendo.

El ayre el huerto oréa ,
Y ofrece mil olores al sentido ,
Los árboles menéa
Con un manso ruído ,
Que del oro y del cetro pone olvido.

Ténganse su tesoro
Los que de un falso leño se confían :
No es mio ver el lloro
De los que desconfían
Quando el cierzo y el ábrego porfían.

La combatida entena
Cruxe , y en ciega noche el claro dia
Se torna , al cielo sueña
Confusa vocería ,
Y la mar enriquecen á porfia.

A mí una pobrecilla
Mesa , de amable paz bien abastada
Me basta , y la baxilla
De fino oro labrada
Sea de quien la mar no teme ayrada.

Y mientras miserable —

Mente se están los otros abrasando
 Con sed insaciable
 Del peligroso mando ,
 Tendido yo á la sombra sté cantando.
 A la sombra tendido ,
 De yedra y lauro eterno coronado ,
 Puesto el atento oído
 Al son dulce acordado
 Del plectro sabiamente meneado.

Profecía del Tajo.

Folgaba el Rey Rodrigo
 Con la hermosa Caba en la ribera
 Del Tajo sin testigo ,
 El rio sacó fuera
 El pecho, y le habló desta manera :
 En mal punto te goces
 Injusto forzador, que ya el sonido
 Oyo ya, y las voces ,
 Las armas, y el bramido
 De Marte, y de furor, y ardor ceñido.
 ¡Ay! esa tu alegría
 Que llantos acarrea, y esa hermosa
 (Que vió el Sol en mal dia)
 A España, ¡ay! quan llorosa ,
 Y al cetro de los Godos quan costosa.
 Llamas, dolores, guerras ,
 Muertes, asolamiento, fieros males
 Entre tus brazos cierras,
 Trabajos inmortales,
 A tí y á tus vasallos naturales.

A los que en Constantina
 Rompen el fertil suelo, á los que baña
 El Ebro, á la vecina
 Sansueña, á Lusitana,
 A toda la espaciosa y triste España.

Ya dende Cadiz llama
 El injuriado Conde, á la venganza
 Atento y no á la fama,
 La bárbara pujanza,
 En quien para tu daño no hay tardanza.

Oye que al cielo toca
 Con temeroso son la trompa fiera,
 Que en Africa convoca
 El Moro á la vandera,
 Que al ayre desplegada vá ligera.

La lanza ya blande
 El Arabe cruel, y hiere el viento
 Llamando á la pelea,
 Innumerable cuento
 De esquadras juntas veo en un momento.

Cubre la gente el suelo,
 Debaxo de las velas desaparece
 La mar, la voz al cielo
 Confusa y varia crece,
 El polvo roba el dia, y le escurece.

¡Ay! que ya presurosos
 Suben las largas naves : ¡ay! que tienden
 Los braços vigorosos
 A los remos, y encienden
 Las mares espumosas por dó hienden.

El ólo derecho
 Hinche la vela en popa, y larga entrada
 Por el Hercúleo estrecho
 Con la punta acerada

El gran padre Neptuno da á la Armada.

¡Ay triste! y aun te tiene

El mal dulce regazo, ni llamado

Al mal que sobreviene

No acorres, ¿ocupado

No ves ya el puerto á Hercules sagrado?

Acude, acorre, vuela,

Trapasa el alta sierra, ocupa el llano,

No perdones la espuela,

No des paz á la mano,

Menea fulminando el hierro insano.

¡Ay quanto de fatiga!

¡Ay quanto de sudor está presente

Al que viste loriga,

Al infante valiente,

A hombres y á caballos juntamente!

Y tú, Betis divino,

De sangre agena y tuya amancillado,

¿Darás al mar vecino

Quanto yelmo quebrado?

Quanto cuerpo de nobles destrozado?

El furibundo Marte

Cinco luces las hazes desordena

Igual á cada parte;

La sexta ¡ay! te condena,

O cara patria, á bárbara cadena.

A Nuestra Señora.

VIRGEN, que el Sol mas pura,

Gloria de los mortales, luz del cielo,

En quien es la piedad como la alteza,

Los ojos vuelve al suelo,

Y mira un miserable en carcel dura
 Cercado de tinieblas y tristeza ,
 Y si mayor baxeza
 No conoce , ni igual juicio humano ,
 Que el estado en que estoy por culpa agena ,
 Con poderosa mano
 Quiebra Reyna del cielo la cadena.

VIRGEN , en cuyo seno
 Halló la Deidad digno reposo ,
 Dó fue el rigor en dulce amor trocado ,
 Si blando al riguroso
 Volviste , bien podrás volver sereno
 Un corazon de nubes rodeado ;
 Descubre el deseado
 Rostro , que admira el cielo , el suelo adora :
 Las nubes huirán , lucirá el dia.
 Tu luz , alta Señóra ,
 Venza esta ciega y triste noche mia.

VIRGEN , y Madre junto ,
 De tu Hacedor dichosa engendradora ,
 A cuyos pechos floreció la vida ,
 Mira como empeora
 Y crece mi dolor mas cada punto :
 El odio cunde , la amistad se olvida :
 Sino es de tí válida
 La justicia y verdad que tu engendraste ,
 ¿ Adonde hallará seguro amparo ?
 Y pues Madre eres , baste
 Para contigo el ver mi desamparo.

VIRGEN , del Sol vestida ,
 De luces eternas coronada ,
 Que huellas con divinos pies la Luna ;
 Envidia emponzoñada ,
 Engaño agudo , lengua fementida ,

Odio cruel , poder sin ley ninguna ,
 Me hacen guerra á una.
 Pues contra un tal ejército maldito ,
 ¿ Qual pobre y desarmado será parte ,
 Si tu nombre bendito ,
 María , no se muestra por mi parte ?

VIRGEN , por quien vencida
 Lloro su perdicion la sierpe fiera ,
 Su daño eterno , su burlado intento ;
 Miran de la ribera
 Seguras muchas gentes mi caída :
 El agua violenta el flaco aliento :
 Los unos con contento ,
 Los otros con espanto , el mas piadoso
 Con lástima la inútil voz fatiga :
 Yo puesto en tí el lloroso
 Rostro , cortando voy onda enemiga.

VIRGEN , del Padre esposa ,
 Dulce Madre del Hijo , templo santo
 Del inmortal Amor , del hombre escudo ,
 No veo sino espanto.
 Si miro la morada , es peligrosa ,
 Si la salida , incierta , el favor mudo ,
 El enemigo crudo ,
 Desnuda la verdad , muy proveída
 De armas y valedores la mentira ,
 La miserable vida
 Solo quando me vuelvo á tí respira.

VIRGEN , que al alto ruego
 No mas humilde *Si* diste que honesto ,
 En quien los cielos contemplar desean ;
 Como terreno puesto ,
 Los brazos presos , de los ojos ciego ,
 A cien flechas estoy que me rodean ,

Que en herirme se emplean.
 Siento el dolor , mas no veo la mano ,
 Ni me es dado el huir , ni el escudarme.

Quiera tu soberano

Hijo , Madre de amor , por tí libramme.

VIRGEN , lucero amado ,

En mar tempestuoso clara guia ,
 A cuyo santo rayo calla el viento ;
 Mil olas á porfia

Unden en el abismo un desarmado
 Leño de vela y remo , que sin tiento
 El húmedo elemento

Corre : la noche carga , el ayre truena ,
 Ya por el cielo vá , ya el suelo toca ,
 Gime la rota antena :

Socorre antes que embista en dura roca.

VIRGEN , no enficionada

De la comun mancilla y mal primero
 Que al humano linage contamina ;
 Bien sabes que en tí espero
 Dende mi tierna edad : y si malvada
 Fuerza , que me venció , ha hecho indina
 De tu guarda divina

Mi vida pecadora , tu clemencia
 Tanto mostrará mas su bien crecido ,
 Quanto es mas la dolencia ,
 Y yo merezco menos ser válido.

VIRGEN , el dolor fiero

Añuda ya la lengua , y no consiente ,
 Que publique la voz quanto desea ,
 Mas oye tu al doliente
 Animo , que contino á tí vocea.

DEL LIBRO SEGUNDO.

EGLOGA PRIMERA DE VIRGILIO.

Tityro , y Melibèo.

- M.* Tu Tityro á la sombra descansando
 Desta tendida haya , con la avena
 El verso pastoril vas acordando.
 Nosotros desterrados , tu sin pena
 Cantas de tu pastora alegre ocioso ,
 Y tu pastora el valle y monte suena.
- T.* Pastor , este descanso tan dichoso
 Dios me le concedió , que reputado
 Será de mí por Dios aquel piadoso ,
 Y bañará con sangre su sagrado
 Altar muy muchas veces el cordero
 Tierno , de mis ganados degollado ,
 Que por su beneficio soy vaquero ,
 Y canto como ves pastorilmente
 Lo que me da contento , y lo que quiero.
- M.* No te envidio tu bien , mas grandemente
 Me maravillo averte sucedido
 En tanta turbacion tan felizmente.
 Todos de nuestro patrio y dulce nido
 Andamos alanzados , vesme agora
 Aquí qual voy enfermo y dolorido ,
 Y guio mis cabrillas : y esta que hora
 En medio aquellos árboles parida
 ¡Ay! con lo que el rebaño se mejora ,
 Dexó dos cabritillos dolorida
 Encima de una losa , fatigado
 De mí sobre los hombros es traída.
 ¡Ay triste! que este mal y crudo hado ,
 A nuestro entendimiento no estar ciego ,
 Mil veces nos estaba denunciado.

Los robles lo decían , ya con fuego
 Tocados celestial, y lo decía
 La siniestra corneja desde luego.
 Mas tú, sino te ofende mi porfia,
 Declárame Pastor abiertamente
 Quien es aqueste Dios de tu alegría.

T. Pensaba , Melibeo , neciamente ,
 Pensaba yo que aquella que es llamada
 Roma, no era en nada diferente
 De aquesta villa nuestra acostumbrada ,
 Adonde las mas veces los pastores
 Llevamos ya la cria destetada.
 Así con los perrillos, los mayores ,
 Así con las ovejas los corderos ,
 Y con las cosas grandes las menores
 Solia comparar : mas los primeros
 Lugares con aquella comparados ,
 Son como dos extremos verdaderos ,
 Que son de Roma ansi sobrepujados ,
 Qual suelen del ciprés alto y subido
 Los baxos romerales ser sobrados.

M. Pues dí qual fué la causa que movido
 A Roma te llevó? *T.* Fué libertarme ,
 Lo qual aunque algo tarde he conseguido.
 Que al fin la libertad quiso mirarme
 Despues de luengo tiempo, y ya sembrado
 De canas la cabeza, pudo hallarme.
 Despues que Galatea me ha dexado ,
 Y soy de la Amarilis prisionero ,
 Y vivo á su querer todo entregado.
 Que en quanto duró aquel imperio fiero
 En mí de Galatea, yo confieso ,
 Que no curé de mi, ni del dinero.

Llevaba yo á la villa mucho queso,
 Vendía al sacrificio algun cordero,
 Mas no volvia rico yo por eso.

M. Y esto fué aquel semblante lastimero,
 Que tanto en Galatea me espantaba,
 Esto porque llamaba al cielo fiero.

Esto porque tristísima dexaba
 La fruta sin coger en su cercado,
 Pues Tityro su bien ausente astaba.

Tú, Tityro, te avias ausentado,
 Los pinos y las fuentes te llamaban,
 Las yervas y las flores deste prado.

ODA PRIMERA

De Horacio Flaco.

Hlustre decendiente
 De Reyes, ó mi dulce y grande amparo
 Mecenás, verás gentes
 A quien el polvoroso Olimpo es caro,
 Y la señal cercada
 De la rueda que vuela, y no tocada.

Y la noble vitoria
 Los pone con los dioses soberanos.
 Otro tiene por gloria
 Seguir del vulgo los favores vanos,
 Y otro si recoge
 Quanto en las heras de Africa se coge.

Aquel que en labranza
 Sosiega de las tierras que ha heredado,
 Aunque en otra balanza
 Le pongas del Rey Atalo el Estado,

Del mar Mirtoo dudoso
No será navegante temeroso.

El miedo mientras dura
Del fiero vendaval al mercadante,
Alaba la segura
Vivienda del aldea; y al instante,
Como no sabe hacerse
Al ser pobre, en la mar torna á meterse.

Avrá tambien alguno,
Que ni el banquete pierda, ni el buen dia,
Que hurta al importuno
Negocio el cuerpo, y dase al alegría,
Ya so el árbol florido,
Ya junto nace á do el agua tendido.

Los escuadrones ama
Y el son del atambor el que es guerrero,
Y á la trompa que llama
Al fiero acometer, mueve el primero:
La batalla le place,
Que á las que madres son tanto desplace.

El que la caza sigue,
Al yelo está de sí mismo olvidado:
Si el perro fiel prosigue
Tras del medroso ciervo, ó si ha dexado
La red despedazada
El javalí cerdoso en la parada.

La yedra premio dino
De la cabeza docta á mí me lleva
En pos su bien divino:
El bosque fresco, la repuesta cueva,
Las Ninfas, sus danzares
Me alexan de la gente y sus cantares.

Euterpe no me niegue
El soplo de su flauta, y Polihimnia

La cítara me entregue
 De Lesbo, que si á tu juicio es dina
 De entrar en este cuento
 Mi voz, en las estrellas haré asiento.

Imitacion del Petrarca.

 Mi trabajoso día
 Hacia la tarde un poco declinaba ,
 Y libre ya del grave mal pasado
 Las fuerzas recogia ,
 Quando (sin entender quien me llamaba)
 A la entrada me hallé de un verde prado
 De flores mil sembrado ,
 Obra dó se estremó naturaleza.
 El suave olor , la no vista belleza
 Me combidó á poner alli mi asiento.
 ¡ Ay triste ! que al momento
 La flor quedó marchita ,
 Y mi gozo tornó en pena infinita.
 De labor peregrina
 Una casa Real ví, qual labrada
 Ninguna fue jamas por sabio Moro.
 El muro plata fina
 De perlas y rubíes era la entrada ,
 La torre de marfil , el techo de oro :
 Riquísimo tesoro
 Por las claras ventanas descubria ,
 Y dentro una dulcísima harmonia
 Sonaba , que me puso en esperanza
 De eterna bien andanza.
 Entré , que no debiera ,
 Hallé por paraíso carcel fiera.

Cercada de frescura ,
 Mas clara que el cristal hallé una fuente ,
 En un lugar secreto y deleytoso
 De entre una peña dura
 Nacia , y murmurando dulcemente
 Con su correr hacia el campo hermoso.
 Yo todo deseoso
 Lancéme por beber. ¡ Ay triste y ciego !
 Bebí por agua fresca ardiente fuego :
 Y por mayor dolor el cristalino
 Curso mudó el camino ,
 Que causa que muriendo
 Agora viva , en sed y pena ardiendo.
 De blanco y colorado
 Una paloma y de oro matizada ,
 La mas bella y mas blanca que se vido ,
 Me vino mansa al lado ,
 Qual una de las dos por quien guiada
 La rueda es de quien reyna en Pafó y Gnido.
 ¡ Ay ! yo de amor vencido
 En el seno la puse , que al instante
 En mi pecho lanzó el pico tajante ,
 Y me robó cruel el alma y vida :
 Y luego convertida
 En águila alzó el vuelo :
 Quedé merced pidiendo yo en el suelo.
 Al fin ví una doncella
 Con semblante Real, de gracia lleno ,
 De amor rico tesoro y de hermosura.
 Puesto delante della
 Humilde le ofrecí , abierto el seno ,
 Mi corazon y vida con fe pura.
 ¡ Ay , quan poco el bien dura !
 Alegre lo tomó , y dexó bañada

Mi alma de placer ; mas luego ayrada
 De mí se retiró por tal manera ,
 Como sino tuviera
 En su poder mi suerte.
 ¡ Ay dura vida ! ¡ ay perezosa muerte !
 Cancion , estas visiones
 Ponen en mi encendida
 Ansia de fenecer tan triste vida.

CAPITULO ULTIMO

de los Proverbios.

El sabio Salomon aqui pusiera
 Lo que para su aviso , de recelo
 Su madre , y de amor llena le dixera.
 ¡ Ay, hijo mio ! ¡ ay, dulce manojuelo
 De mis entrañas ! ¡ ay, mi deseado ,
 Por quien mi voz continuo sube al cielo !
 Ni yo al amor de hembra te vea dado ,
 Ni en manos de muger tu fortaleza ,
 Ni en daño de los Reyes conjurado.
 Ni con beodez afees tu grandeza ,
 Que no es para los Reyes , no es el vino ,
 Ni para los jueces la cerveza.
 Porque en bebiendo olvidan el camino
 De fuero, y ciegos tuercen el derecho
 Del oprimido pobre y del mezquino.
 Al que con pena y ansia está deshecho,
 Aquel dad vino vos, la sidra sea
 De aquel á quien dolor le sorbe el pecho.
 Beba, y olvídese, y no siempre vea
 Presente su dolor adormecido :
 Húrtese aquel espacio á la pelea.

Abre tu boca dulce al que afligido
No habla, y tu tratar sea templado
Con todos los que corren al olvido.

Guarda justicia al pobre y al cuitado,
Amparo halle en tí el menesteroso,
Que así florecerá tu casa estado.

Mas ó si fueses, hijo, tan dichoso,
Que hubieses por muger hembra dotada
De corazon honesto y virtuoso,

Ni la perla oriental así es preciada,
Ni la esmeralda que el Ofir envia
Ni la vena riquísima alejada.

En ella su marido se confia
Como en mercaderia gananciosa.
No cura de otro trato ó grangeria.

Ella busca su lino hacendosa,
Busca algodón y lana diligente;
Despierta allí la mano artificiosa.

Con gozo y con placer continuamente
Alegra y con descanso á su marido:
Enojo no jamas, ni pena ardiente.

Es bien como navío bastecido
Por rico mercader, que en sí acarrea
Lo bueno que en mil partes ha cogido.

Levántase, y apenas alborea,
Reparte la racion á sus criados,
Su parte á cada uno y su tarea.

Del fruto de sus dedos y hilados
Compra un heredamiento que le plugo,
Plantó fértil majuelo en los collados.

Nunca el trabajo honesto le desplugo,
Hizo sus ojos firmes á la vela,
Sus brazos rodeó con fuerza y jugo.

Esle sabroso el torno, el aspa, y tela,

El adquirir , la industria , el ser casera .
De noche no se apaga su candela.

Trae con mano diestra la tortera :
El fuso entre los dedos volteando .
Le huye y torna luego á la carrera.

Abre su pecho al pobre que llorando
Socorro le rogó , y con mano llena
Al falto y al mendigo va abrigando.

Al Cierzo abrasador , que sopla y sueña
Y esparce yelo y nieve , bien doblada
De ropa su familia está sin pena.

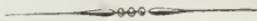
De redes que labró tiene colgada
Su cama , y rica seda es su vestido
Y purpura finisima preciada.

Por ella acatado es su marido ;
En plaza , en consistorio , en eminente
Lugar por todos puesto y bendecido.

Hace tambien labores de excelente
Obra para vender , vende al joyero
Franjas texidas bella y sutilmente.

¿ Quien contará su bien ? su verdadero
Vestido es el valor , la virtud pura :
Alegre llegará al dia postrero.

Quanto nace en sus labios es cordura ,
De su lengua discreta quanto mana
Es todo piedad , amor , dulzura.



LOUIS DE GRENADE.

Le vénérable FRAY LOUIS DE GRENADE, aussi modeste religieux qu'éminent écrivain, naquit en 1504 dans la ville de Grenade dont il prit le nom à son entrée dans l'ordre de Saint Dominique. Sa vie fut une pratique continuelle de toutes les vertus chrétiennes. Plein de charité, zélé pour le salut des âmes, n'ayant d'autre ambition que celle d'étendre sur les hommes le doux empire de la religion, il se tint constamment éloigné des honneurs du monde, et il n'accepta jamais d'autres dignités que celles qui, sans flatter l'amour-propre, lui permettaient de rendre les plus grands services à l'humanité. Deux fois Catherine, reine de Portugal, voulut l'élever aux fonctions insignes de l'épiscopat; deux fois l'humilité du saint prêtre se déroba à ce haut témoignage d'estime.

Il a écrit en latin et en espagnol. Dans tous ses ouvrages, il montre beaucoup de goût et une grande érudition; mais les plus remarquables, ceux qui ont contribué le plus à sa renommée, sont le *Guide des pécheurs*, les *Méditations*, et son *Introduction à la Foi* (1). Si nous pouvons juger, d'après ces trois ouvrages, du mérite et de l'éloquence de ses sermons, qui malheureusement ne nous sont pas restés (2), nous devons les supposer dignes de figurer à côté de ceux de Bossuet. Nulle part ne se trouvent une expression plus énergique, des traits

(1) *Guia de pecadores, Meditaciones, Introduccion al simbolo de la Fé.*

(2) Nous ne parlons ici que des sermons qu'il a prononcés dans la chaire; car nous avons de lui des *sermons* latins, et de très-petits discours en espagnol intitulés *Sermons*.

plus touchants , des pensées plus sublimes sur la création , sur la vie , sur la mort , sur les vanités humaines, sur les souffrances du Christ. Dans quelques passages , le style est un peu inégal , tantôt vif et serré , tantôt lent et diffus ; mais il est toujours clair , simple , plein de majesté. Excité par la véhémence de son zèle apostolique , son génie invente des locutions particulières dont la force et l'harmonie attirent les esprits vers les importantes vérités qu'il proclame.

FRAGMENTES.

I.

GUIA DE PECADORES.

Décimo privilegio de la virtud , que es el ayuda y favor de Dios que los buenos reciben en sus tribulaciones : y por el contrario , la impaciencia y tormento con que los malos padecen las suyas.

Otro maravilloso privilegio tiene tambien la virtud : que es alcanzarse por ella fuerzas para pasar alegremente por las tribulaciones y miserias , que en esta vida no pueden faltar. Porque sabemos ya que no hay mar en el mundo tan tempestuoso y tan inestable como esta vida es : pues no hay en ella felicidad tan segura , que no esté sujeta á infinitas maneras de accidentes y desastres nunca pensados , que á cada hora nos saltan. Pues es cosa mucho para notar , ver quán diferentemente pasan por estas mudanzas los buenos y los malos. Porque los buenos , considerando que tienen á Dios por padre , y que él es el que les envia aquel cáliz , como una purga orde-

nada por mano de un médico sapientísimo para su remedio, y que la tribulacion es como una lima de hierro, que quanto es mas áspera, tanto mas alimpia el ánimo del orin de los vicios; y que ella es la que hace al hombre mas humilde en sus pensamientos, mas devoto en su oracion, y mas puro y limpio en la conciencia; con estas y otras consideraciones abajan la cabeza, y humíllanse blandamente en el tiempo de la tribulacion, y águan el caliz de la pasion: ó, por hablar mas propriamente, águaselo el mismo Dios: el qual, como dice el Profeta, les da á beber lágrimas por medida. Porque no hay médico que con tanto cuidado mida las onzas del acibar que da á un doliente, conforme á la disposicion que tiene, quanto aquel físico celos justos, conforme á las fuerzas que tienen para pasarla. Y si alguna vez acrecienta el trabajo, acrecienta el favor y ayuda para llevarlo: para que asi quede el hombre con la tribulacion tanto mas enriquecido, quanto mas atribulado: y de ahí adelante no huya de ella como de cosa dañosa, sino antes la desee como mercaderia de mucha ganancia. Pues con todas estas cosas llevan los buenos muchas veces los trabajos no solo con paciencia, sino tambien con alegria: porque no miran al trabajo, sino al premio: no á la pena, sino á la corona: no á la amargura de la medicina, sino á la salud que por ella se alcanza: no al dolor del azote, sino el amor del que lo envia: el qual tiene ya dicho que á los que ama castiga.

Júntase con estas consideraciones el favor de la divina gracia, como ya diximos, la qual no falta al justo en el tiempo de la tribulacion. Porque como Dios sea tan verdadero y fiel amigo de los suyos, en ninguna parte está mas presente que en sus tribulaciones, aunque menos lo parezca. Si no, discurre por toda la Escritura Sagrada, y verás como apenas hay cosa mas veces repetida y prometida que esta. ¿No se dice de él que es ayudador en las necesidades y en la tribulacion? ¿No se convida él á que lo llamen para este tiempo, diciendo: *Llámame en el tiempo de la tribulacion, y librate he, y honrarme has?* ¿No

probó esto por experiencia el mismo Profeta, quando dixo . *Quando llamé, oyó mi oracion el Señor Dios de justicia, y ensanchó mi corazon en el dia de la tribulacion ? ¿No es este Señor en quien confiaba el mismo Profeta, quando decia : Esperaba yo á aquel que me libró de la pusilanimidad del espíritu , y de la tempestad ?* La qual tempestad no es cierto la de la mar, sino la que pasa en el corazon del pusilánime y del flaco quando es atribulado : que es tanto mayor, quanto es mas pequeño su corazon. La qual sentencia confirma él con palabras muchas veces repetidas y multiplicadas, para mayor confirmacion de esta verdad, y mayor esfuerzo de nuestra pusilanimidad, diciendo : *La salud de los justos viene del Señor, y el es su defensor en el tiempo de la tribulacion : y ayudarlos ha el Señor, y librarlos ha y defenderlos ha de los peccadores , y salvarlos ha ; porque en él pusieron su esperanza.*

II.

Meditacion de la Gloria.

Despues de la excelencia del lugar, considera la nobleza de los moradores de él, cuyo número, cuya santidad, cuyas riquezas y hermosura excede todo lo que se puede pensar... ¿Qué cosa puede ser mas admirable ? Por cierto, cosa es esta, que si bien se considerase, bastaba para dejar atónitos á todos los hombres. Y si cada uno de aquellos bienaventurados espíritus aunque sea el menor de ellos, es mas hermoso de ver que todo este mundo visible ; ¿ qué será el ver tanto número de espíritus tan hermosos, y ver las perfecciones y oficios de cada uno de ellos ? Allí discurren los ángeles, ministran los arcángeles, triunfan los principados, y alégranse las potestades, enseñóranse las dominaciones, resplandecen las virtudes, relampaguean los tronos, lucen los querubines, y arden los serafines, y todos cantan alabanzas á Dios.

Pues si la compañía y comunicacion de los buenos es tan

dulce y amigable; ¿qué será tratar allí con tantos buenos? hablar con los apóstoles? conversar con los profetas? conversar con los mártires y con todos los escogidos? Y si tan grande gloria es gozar de la compañía de los buenos; ¿qué será gozar de la compañía y presencia de aquel á quien alaban las estrellas de la mañana, de cuya hermosura el sol y la luna se maravillan, ante cuyo acatamiento se arrodillan los ángeles y todos aquellos espíritus soberanos? ¿Qué será ver aquel BIEN universal, en quien estan todos los bienes? y aquel mundo mayor, en quien estan todos los mundos? y aquel que siendo uno, es todas las cosas, y siendo simplicísimo, abraza las perfecciones de todas? Si tan grande cosa fué oír y ver al rey Salomon, que decia la reina Sabá: bienaventurados los que asisten delante de tí y gozan de tu sabiduría; ¿qué será ver aquel sumo Salomon? aquella eterna sabiduría? aquella infinita grandeza? aquella inestimable hermosura? aquella inmensa bondad? y gozar de ella para siempre? Esta es la gloria esencial de los santos: este el último fin y puerto de todos nuestros deseos.

III.

Meditacion de la Pasion del Salvador para el Sábado por la mañana.

Quando la Virgen lo tuvo en sus brazos ¿qué lengua podrá explicar lo que sintió? O ángeles de la paz, llorad con esta sagrada Virgen. Llorad, cielos, y llorad, estrellas del cielo, y todas las criaturas del mundo, acompañad el llanto de Maria. Abrázase la Madre con el cuerpo despedazado, apriétalo fuertemente en sus pechos, para esto solo le quedaban fuerzas: mete su cara entre las espinas de la sagrada cabeza, júntase rostro con rostro, tñese la cara de la sacratísima Madre con la sangre del Hijo, y riégase la del Hijo con las lágrimas de la Madre. ¡O dulce Madre! ¿es este por ventura vuestro dulcísimo Hijo? ¿es ese el que concebisteis con

tanta gloria , y paristeis con tanta alegría ? Pues ¿ qué se hicieron vuestros gozos pasados ? ¿ dónde se fueron vuestras alegrías antiguas ? ¿ dónde está aquel espejo de hermesura en que os mirábades ?

Lloraban todos los que presentes estaban ; lloraban aquellas santas mugeres ; lloraban aquellos nobles varones ; lloraba el cielo y la tierra ; y todas las criaturas acompañaban las lágrimas de la Virgen. Lloraba otrosí el santo Evangelista , y abrazado con el cuerpo de su Maestro , decia : ¡ O buen Maestro y Señor mio ! ¿ quién me enseñará ya de aquí adelante ? ¿ á quién iré con mis dudas ? ¿ en cuyos pechos descansaré ? ¿ quién me dará parte de los secretos del cielo ? ¿ Qué mudanza ha sido esta tan estraña ! Antenoche me tuviste en tus sagrados pechos dándome alegría de vida ; y ¡ ahora te pago aquel tan grande beneficio teniéndote en los míos muerto ! ¿ Este es el rostro que yo ví transfigurado en el monte Tabor ? ¿ esta aquella figura mas clara que el sol de medio dia ? Lloraba también aquella santa pecadora ; y abrazada con los pies del Salvador , decia : ¡ O lumbré de mis ojos , y remedio de mi ánima ! si me viere fatida ¿ quién me recibirá ? ¿ quién curará mis llagas ? ¿ quién responderá por mí ? ¿ quién me defenderá de los Fariseos ? ¡ O cuán de otra manera tuve yo estos piés y los lavé cuando en ellos me recibiste ! ¡ O amado de mis entrañas , quién me diese ahora que yo muriese contigo ! ¡ O vida de mi ánima ! ¿ cómo puedo decir que te amo , pues estoy viva , teniéndote delante de mis ojos muerto ? De esta manera lloraba y lamentaba toda aquella santa compañía , regando y lavando con lágrimas el cuerpo sagrado

IV.

De la Introduccion al Símbolo de la Fè.

¡ O altísimo y clementísimo Dios , Rey de los reyes , y Señor de los señores ! ¡ O eterna sabiduria del Padre , que asentada

sobre los serafines, penetráis con la claridad de vuestra vista los abismos, y no hay cosa que no esté abierta y desnuda ante vuestros ojos ! Vos, Señor, tan sabio, tan poderoso, tan piadoso, y tan grande amador de todo lo que criastes, y mucho mas del hombre que redemistes, al cual hicistes señor de todo, inclinad agora esos clementísimos ojos, y abrid esos divinos oídos para oír los clamores de este pobre y vilísimo pecador.

Señor Dios mio, ninguna cosa mas desea mi ánima que amaros, porque ninguna cosa hay á vos mas debida, ni á mí mas necesaria que este amor. Criáste me para que os amase : enseñáste me que aquí estaba el merecimiento, y la honestidad, y la virtud, y la suavidad, y la libertad, y la paz, y la felicidad, y finalmente todos los bienes : porque este amor es un breve sumario en que se encierra todo lo bueno que hay en la tierra, y mucha parte de lo que se espera en el cielo. Enseñáste me tambien, Salvador mio, que no os podia amar si no os conocia. Amamos naturalmente la bondad y la hermosura : amamos á nuestros padres y bienhechores : amamos á nuestros amigos, y aquellos con quien tenemos semejanza ; y finalmente toda bondad y perfeccion es el blanco de nuestro amor. Este conocimiento se presupone, para que de él nazca el amor. Pues ¿quién me dará que yo así os conozca y entienda como en vos solo estan todas las razones y causas de amor ? ¿Quién mas bueno que vos ? ¿quién mas hermoso ? ¿quién mas perfecto ? ¿quién mas padre, y mas amigo, y mas largo bienhechor ? Finalmente ¿quién es el esposo de nuestras ánimas, el puerto de nuestros descos, el centro de nuestros corazones, el último fin de nuestra vida, y nuestra última felicidad, sino vos ?

Pues ¿qué haré, Dios mio, para alcanzar este conocimiento ? ¿Cómo os conoceré, pues no puedo veros ? ¿Cómo os podré mirar con ojos tan flacos, siendo vos una luz inaccesible ? Altísimo sois, Señor : y muy alto ha de ser el que os ha de alcanzar. ¿Quién me dará alas como de paloma, para que

pueda volar á vos? Pues ¿qué hará quien no puede vivir sin amaros, y no puede amaros sin conoceros? Todo nuestro conocimiento nace de nuestros sentidos, que son las puertas por donde las imágenes de las cosas entran en nuestras ánimas, mediante las cuales las conocemos. Vos, Señor, sois infinito: no podeis entrar por estos postigos tan estrechos; ni yo puedo formar imagen que tan alta cosa represente: pues ¿como os conoceré? ¡O altísima substancia! O nobilísima esencia! O incomprehensible magestad! ¿Quién os conocerá?

Todas las criaturas tienen finitas y limitadas sus naturalezas y virtudes, porque todas las criastes en número, peso y medida, y les hicistes sus rayas, y señalastes los límites de su jurisdiccion. Muy activo es el fuego en calentar, y el sol en alumbrar, y mucho se estiende su virtud; mas todavia reconocen estas criaturas sus fines, y tienen términos que no pueden pasar. Por esta causa puede la vista de nuestra ánima llegar de cabo á cabo, comprenderlas, porque todas ellas estan encerradas cada una dentro de su jurisdiccion. Mas vos, Señor, sois infinito: no hay cerco que os comprenda: no hay entendimiento que pueda llegar hasta los últimos términos de vuestra substancia, porque no los teneis. Sois sobre todo género, y sobre toda especie y sobre toda naturaleza criada: porque así como no reconocéis superior, así no teneis jurisdiccion determinada. A todo el mundo, que criastes en tanta grandeza, puede dar vuelta por el mar oceáno un hombre mortal; porque, aunque él sea muy grande, todavia es finita y limitada su grandeza. Mas á vos, gran mar oceáno, ¿quién podrá rodear? Eterno sois en la duracion, infinito en la virtud, y supremo en la jurisdiccion. Ni vuestro ser comenzó en tiempo, ni se acaba en el mundo: sois ante todo tiempo, y mandáis en el mundo, y fuera del mundo; porque Hamais las cosas que no son como á las que son.

Pues, siendo como sois, tan grande ¿quién os conocerá? ¿Quién conocerá la alteza de vuestra naturaleza, pues no

puede conocer la hajeza de la suya ? Esta misma ánima con que vivimos, cuyos oficios y virtud cada hora experimentamos, no ha habido filósofo hasta hoy que haya podido conocer la manera de su esencia, por ser ella hecha á vuestra imagen y semejanza. Siendo, pues, tal nuestra rudeza, ¿ cómo podrá llegar á conocer aquella soberana é incomprensible substancia ?. Ciego soy, y muy corto de vista para conoceros; mas por eso ayudará la gracia donde falta la naturaleza. No hay otra sabiduria sino saber á vos: no hay otro descanso sino en vos: no hay otros deleitos sino los que se reciben en mirar vuestra hermosura...

Ayúdanos tambien (para conoceros) la universalidad de las criaturas: las cuales nos dan voces que os amemos, y nos enseñan porque os habemos de amar. Cá en la perfeccion de ellas resplandece vuestra hermosura, y en el uso y servicio de ellas el amor que nos teneis. Y así por todas partes nos incitan á que os amemos, así por lo que vos sois en vos, como por lo que sois para nosotros. ¿ Qué es, Señor, todo ese mundo visible, sino un espejo que pusistes delante de nuestros ojos, para que en él contemplásemos vuestra hermosura ? Porque es cierto, que así como en el cielo vos sereis espejo en que veamos las criaturas, así en este destierro ellas nos son espejo para que conozcamos á vos.

Pues segun esto ¿ qué es todo este mundo visible sino un grande y maravilloso libro, que vos, Señor, escribistes y ofrecistes á los ojos de todas las naciones del mundo, así de Griegos como de Bárbaros, así de sabios como de ignorantes, para que en él estudiasen todos, y conciesen quien vos érades ? ¿ Qué serán luego todas las criaturas de este mundo tan hermosas y tan acabadas, sino unas como letras quebradas é iluminadas que declaran bien el primor y sabiduria de su autor ? ¿ Qué serán todas estas criaturas, sino predicadores de su hacedor, testigos de su nobleza, espejos de su hermosura, anunciadores de su gloria, despertadores de nuestra pereza,

estímulos de nuestro amor , y condenadores de nuestra ingratitude? Y porque vuestras perfecciones , Señor , eran infinitas , y no podía haber una sola criatura que las representase todas , fué necesario criarse muchas , para que , así á pedazos , cada una por su parte nos declarase algo de ellas. De esta manera las criaturas hermosas predicán vuestra hermosura , las fuertes vuestra fortaleza , las grandes vuestra grandeza , las artificiosas vuestra sabiduría , las resplandecientes vuestra claridad , las dulces vuestra suavidad , y las bien ordenadas y proveídas vuestra maravillosa providencia. ¡ O testificado con tantos y tan fáciles testigos! ¡ O abonado con tantos abonadores! O aprobado por la universidad , no de Paris ni de Atenas , sino de todas las criaturas! ¿Quién , Señor , no se fiará de vos con tantos abonos? ¿quién no creerá á tantos testigos? ¡quién no se deleitará de la música tan acordada de tantas y tan dulces voces , que por tantas diferencias de tonos nos predicán la grandeza de vuestra gloria?

V.

Sermon de la Adoracion de los Reyes.

No sé por cierto , hermanos míos , porqué nos han de agradar mas los caminos ásperos de los vicios que los llanos de las virtudes. En la humildad se halla el descanso , la tranquilidad y paz. Porque , como ella sea de su natural pacífica y llana , aunque se levanten contra ella los vientos y tempestades del mundo , no hallan adonde quebrar las fuerzas de sus ímpetus furiosos. Blandamente se allanan las grandes ondas de la mar en la arena , que con grande ruido suenan y baten en las altas peñas. Cualquiera encaentro que venga á dar sobre el humilde , como no le resiste , antes baja la cabeza , despídole de sí , dándole lugar , y dejándole pasar. Toda la braveza de la mar es contra las altas rocas y peñascos ; y pierde su furia en la blandura de las llanas y blandas arenas. En los altos montes andan recios los vientos , que no se sienten en los valles bajos y hu-

mildes. Los caminos de los soberbios son quebrados, llenos de barrancos y peñascos : porque donde está la soberbia está la indignacion, allí la ferocidad, allí la inquietud y desasosiego, porque aun acá padezca el soberbio esta justa condenacion, y acá comienze el malo su infierno; como el alma del bueno dende acá tiene ya principio de su gloria en la quietud de su conciencia.

FERNAN PEREZ DE OLIVA.

Le docteur PEREZ DE OLIVA naquit à Cordoue au commencement du 16^{me} siècle, et mourut vers 1540. Il fit ses études à l'université de Salamanque et à celle d'Alcala. Il passa ensuite dans la capitale de la France, où il séjourna quelques années. Une occasion favorable s'étant présentée, il fit un voyage à Rome. De retour à Paris, il professa la philosophie morale à l'université. Rentré plus tard dans sa patrie, il enseigna successivement la philosophie, les mathématiques et la Théologie à l'université de Salamanque, où il remplit par la suite les fonctions de recteur. En dernier lieu il fut nommé précepteur du prince Philippe, fils de Charles-Quint, qui devint plus tard Philippe II.

Oliva traduisit en espagnol quelques tragédies grecques, et, en 1546, il publia un ouvrage précieux intitulé : *Diálogo de la dignidad del hombre* (1). Dans cet ouvrage, l'auteur passe en revue les grandeurs et les misères de l'humanité. Son style, bien qu'un peu monotone, est élégant et très correct.

(1) Dialogue sur la dignité de l'homme.

FRAGMENTOS.

DIALOGO DE LA DIGNIDAD DEL HOMBRE.

I.

LOA ANTONIO LA EXCELENCIA DEL ENTENDIMIENTO.

Hablamos agora del entendimiento, el qual para mi es cosa admirable, quando considero que aunque estamos aquí en la luz del mundo, andamos con él por todas partes, rodeamos la tierra, medimos las aguas, subimos al cielo, vemos su grandeza, contamos sus movimientos, y no paramos hasta Dios, el qual no se nos esconde. Ninguna cosa hay tan encubierta, ninguna hay tan apartada, ninguna hay puesta en tantas tinieblas, dó no entre la vista del entendimiento humano. Para ir á todos los secretos del mundo, hechas tiene sendas conocidas, que son las disciplinas, por dó lo pasea todo... Todas las cosas vemos con el alma, y en todas miramos. No hay cosa mas entendida que es el hombre : que aunque parece encogido, su entendimiento lo engrandece : este es el que lo iguala á las cosas mayores : este es el que rige las manos en sus obras excelentes : este habló la habla con que se entienden los hombres : este halló el gran milagro de las letras, que nos dan facultad de hablar con los ausentes, y de escuchar agora á los sabios antepasados las cosas que dijeron. Las letras nos mantienen la memoria, nos guardan las ciencias, y lo que es mas admirable, nos estienden la vida á largos siglos, pues por ella conocemos todos los tiempos pasados, los cuales vivir, no es sino sentillos. Pues ¿qué mal puede haber en la fuente del entendimiento, de donde tales cosas manan ?

Solo Epicuro se quejaba de la naturaleza humana, que le parecia desierta de bien y afligida de muchos males, alegando tales razones que me parece que tú, Aurélio, lo has bien en ellas imitado. Por lo cual le parecia que este mundo universal se regia per fortuna, sin providencia que dentro dél anduviese á disponer de sus cosas. Mas de cuanto valor sea la sentencia de Epicuro, ya él lo mostró cuando antepuso el deleite á la vida.

Por lo cual cesen, Aurélio, tus quejas del entendimiento, no parezcas á Dios desagrado de tan alto don, y agora escucha la gran excelencia de nuestra voluntad. Esta es el templo donde á Dios honramos, hecha para cumplir sus mandamientos, y merecer su gloria; para ser adornada de virtudes, y llena del amor de Dios y del suave deleite que de allí se sigue: la cual nunca se halló del entendimiento desamparada, porque él como buen capitán la deja bien amonestada de lo que debe hacer cuando de ella se aparta á proveer las otras cosas de la vida: y los vicios que la combaten no son enemigos tan fuertes, que ella no sea mas fuerte si quiere defenderse. Esta guerra en que vive la voluntad, fué dada para que muestre en ella la ley que tiene con Dios; de la cual guerra no te debes quejar, Aurélio, que á los fuertes es deleite defenderse de los males; porque no son tan grandes los trabajos que son menester para vencer, como la gloria del vencimiento. Quanto mas, que pues los antiguos romanos solian pelear en regiones estrañas, y pasar gravísimos trabajos por alcanzar en Roma un día de triunfo con vanagloria mundana, ¿porqué nosotros no pelearémos de buena gana dentro de nosotros con los vicios, para triunfar en el cielo con gloria perdurable?...

Gran cosa es, Aurélio, la sabiduria, la cual nos muestra todo el mundo, y nos mete á lo secreto de las cosas, y nos lleva á Dios, y nos muestra las sendas de la vida. Esta nos da en el ánimo templanza: esta alumbrá al entendimiento, concierta

la voluntad , ordena al mundo , y muestra á cada uno el oficio de su estado ; esta es reina y señora de todas las virtudes : esta enseña la justicia , y templa la fortaleza : por ella reinan los reyes y gobiernan los principes : y ella halló las leyes con que se rigen los hombres...

Donde puedes ver , Aurélio , que bien empleado seria cualquier trabajo que por ella se tomase. Per eso no compares los sabios á Sisifo infernal , aunque los veas muchas veces tornar á aprender de nuevo lo que tienen sabido ; mas antes los compara á los amadores de alguna gran hermosura , cuyo deleite de verla recrea el trabajo de seguirla. ¡ O alta sabiduria , fuente divina , de dó mana clara verdad , dó se apacientan los altos entendimientos ! ¿ Qué maravilla es , pues eres tan dulce , que tornemos á tí muchas veces con sed ?

.

II

Los que labran los campos no son esclavos de los que moramos en las ciudades , sino nuestros padres , pues que nos mantienen ; y no solamente á nosotros , sino tambien á las bestias que nos sirven , y á las plantas que nes dan fruto. Grande parte del mundo tiene vida por los labradores , y gran galardón es de su trabajo el fruto que dél sacan. Y no pienses que son tales sus afanes cuales te parecen , pues con sus ejercicios no sienten el frío , y del calor se recrean en las sombras de los bosques , dó tienen por camas los prados floridos y por cortinas los ramos de los árboles. Desde allí oyen los ruiseñores y las otras aves , y tañen las flautas ó dicen sus cantares , sueltos de cuidados y de ganas de valer , mas atormentadores de la vida humana que frío ni calor. Allí comen su pan que con sus manos sembraron , y otra qualquier vianda de las que sin trabajo se pueden hallar : dichosos éon su estado , pues no hay pobreza ni mala fortuna para el que se contenta. Y así

viven en sus soledades sin hacer ofensa á nadie y sin recibirla : donde alcanzan no mas entendimiento de las cosas que es menester para gozarlas.

.

III.

No es la muerte mala sino para quien es mala la vida : que los que bien viven, en la muerte hallan el galardón... Dios soberano es el fundamento de la gloria, que se descubre todo claro para que en él apacienten sus entendimientos altos los espíritus bienaventurados, y se harten de su amor suavísimo, sin temor alguno de perder jamas tan alto bien ; mas antes con esperanza de recobrar sus cuerpos, que tienen en deseo por hallarse en aquellos mismos castillos dó se defendieron de los vicios, y ganaron tanta gloria.

El día postrero se los darán, no corruptibles, no graves ni enfermos, sino hechos perdurables con eterna salud y con movimiento fácil, hermosos y resplandecientes así como son las estrellas, y con todos los otros dones que les pertenecen, por ser moradas donde viven las almas á quien hace Dios aposento de su gloria. Allí se verán los buenos libres del profundo del infierno, dó está la multitud de los espíritus dañados : allí se verán en los cielos ensalzados y acompañados de los ángeles, manteniendo el entendimiento en la divina sabiduría, hartando su voluntad con amor de la grande bondad de Dios, apacentando los ojos corporales en aquella carne humana con que Dios nos quiso parecer. Y verémos en su cuerpo las señales de las heridas que sufrió : que fueron las llaves con que nos abrió el reino donde entonces estaremos. Y á la fin allí ensalzados sobre la luna y el sol y las estrellas, verémos cuanto viéremos, todo para crecimiento de nuestra gloria, que Dios nos dará como padre liberal á hijos muy amados. Este es el fin al hombre constituido ; no la fama ni otra vanidad alguna.

FERDINAND DE HERRERA.

Don FERNANDO DE HERRERA, poète lyrique, naquit à Séville au commencement du 16^{me} siècle, et mourut dans un âge très avancé. On n'a aucun document qui atteste la date précise de sa naissance, celle de sa mort ni aucun événement de sa vie. Et c'est une chose vraiment étonnante que ce silence des contemporains à l'égard d'un poète qui mérita d'être appelé *divin*, EL DIVINO HERRERA.

Il a écrit des odes, des sonnets et des élégies, qui sont au-dessus de tout éloge. Jamais la poésie ne produisit d'images plus riches; jamais elle n'exhala d'accents plus doux et à-la-fois plus majestueux; jamais elle ne trouva de mouvements plus rapides; nulle part enfin elle ne déploya plus de magnificence. Herrera, sans contredit, est le plus parfait modèle du sublime dans la poésie lyrique.

FRAGMENTES.

I.

CANCION.

A Don Juan de Austria.

.....
Mas despues que aparece
El jóven de Austria en la enriscada sierra,
Frio miedo entorpece
Al rebelde, y atierra
Con espanto y con muerte la impia guerra.

Cual tempestad ondulosa
Con horrisono estruendo se levanta ,
Y la nave medrosa
De rabia y furia tanta
Entre peñascos ásperos quebranta ;
O cual de cerco estrecho
El flamígero rayo se desata
Con luengo sulco hecho ,
Y rompe y desbarata
Cuanto al encuentro su ímpetu arrebatá.
La fama alzará luego
Y con las alas de oro la victoria
Sobre el giro del fuego ,
Resonando su gloria ,
Con puro lampo de inmortal memoria.
Y extenderá su nombre
Por do céfiro espíra en blando vuelo ,
Con ínclito renombre
Al remoto indio suelo ,
Y á do esparce el rigor helado el cielo.
Si Peloro tuviera
Parte de su destreza y valentia ,
Él solo te venciera ,
Gradivo , aunque á porfía
Tu esfuerzo acrecentáras y osadía.
Si este al cielo ampára
Contra las duras fuerzas de Mimante ,
Ni el trance recelára
El vencedor Tonante ,
Ni sacudiera el brazo fulminante.
Traed , cielos , huyendo
Este cansado tiempo espacioso ,
Que oprime deteniendo
El curso glorioso :

Haced que se adelante presuroso.

Así la lira suena ,
Y Jove el canto afirma , y se estremece
El Olimpo , y resuena
En torno , y resplandece ,
Y Mavorte dudoso se escurce.

II.

CANCION.

A la batalla de Lepanto.

Cantemos al Señor , que en la llanura
y enció del ancho mar al Trace fiero ;
Tú , Dios de las batallas , tú eres diestra ,
Salud y gloria nuestra.
Tú rompiste las fuerzas y la dura
Frente de Faraon , feroz guerrero :
Sus escogidos príncipes cubrieron
Los abismos del mar , y descendieron ,
Cual piedra , en el profundo ; y tu ira luego
Los tragó como arista seca el fuego.

El soberbio tirano , confiado
En el grande aparato de sus naves ,
Que de los nuestros la cerviz cautiva ,
Y las manos aviva
Al ministerio injusto de su estado ,
Derribó con los brazos suyos graves
Los cedros mas excelsos de la cima ;
Y el árbol , que mas yerto se sublima ,
Bebiendo ajenas aguas , y atrevido
Pisando el bando nuestro y defendido.

Temblaron los pequeños confundidos
Del ímpio furor suyo ; alzó la frente

Contra tí, Señor Dios, y con semblante
 Y con pecho arrogante,
 Y los armados brazos extendidos,
 Movi6 el airado cuello aquel petente:
 Cere6 su corazon de ardiente saña
 Contra las dos Hesperias que el mar baña;
 Porque en tí confiadas le resisten,
 Y de armas de tu fe y amor se visten.

Dijo aquel insolente y desdenoso:
 ¿ No conocen mis iras estas tierras,
 Y de mis padres los ilustres hechos?
 ¿ O valieron sus pechos
 Contra ellos con el ungaro medroso,
 Y de Dalmacia y Rodas en la guerras?
 ¿ Quién los pudo librar? ¿ Quién de sus manos
 Pudo salvar los de Austria y los germanos?
 ¿ Podrá su Dios, podrá por suerte ahora
 Guardallos de mi diestra vencedora?

Su Roma, temerosa y humillada,
 Los cánticos en lágrimas convierte;
 Ella y sus hijos tristes mi ira esperan
 Cuando vencidos mueran.
 Francia está con discordias quebrantada,
 Y en España amenaza horrible muerte
 Quien honra de la luna las banderas;
 Y aquellas en la guerra gentes fieras
 Ocupadas estan en su defensa:
 Y aunque no: ¿ quién hacerme puede ofensa?

III.

CANCION.

A la pérdida del rey Don Sebastian.

Voz de dolor y canto de gemido
 Y espíritu de miedo, envuelto en ira,

Hagan principio acerbo á la memoria
 De aquel día fatal aborrecido ;
 Que Lusitania mísera suspira
 Desnuda de valor , falta de gloria :
 Y la llorosa historia
 Asombre con horror funesto y triste ,
 Dende el áfrico Atlante y seno ardiente ,
 Hasta do el mar de otro color se viste :
 Y do el límite rojo de Oriente
 Y todas sus vencidas gentes fieras
 Ven tremolar de Cristo las banderas.
 ¡ Ay de los que pasaron confiados
 En sus caballos y en la muchedumbre
 De sus carros , en tí , Libia desierta !
 Y en su vigor y fuerzas engañados
 No alzaron su esperanza á aquella cumbre
 De eterna luz ; mas con soberbia cierta
 Se ofrecieron la incierta
 Vitoria ; y sin volver á Dios sus ojos ,
 Con yerto cuello y corazón ufano
 Solo atendieron siempre á los despojos ;
 Y el santo de Israel abrió su mano ,
 Y los dejó , y cayó en despeñadero
 El carro y el caballo y caballero !

IV.

ELEGIA.

Estoy pensando en medio de mi engaño
 El error de mi tiempo mal perdido ,
 Y cuan poco me ofendo de mi daño.
 Vuelvo los ojos que el mejor sentido
 Alumbra , y hallo una pequeña senda .
 Do paso humano apenas está esculpido.

Procuro , antes que el breve sol descienda
A encubrirse en el último Occidente ,
Llegar al fin de esta mortal contienda.

Y como quien se ve del daño ausente ,
Que considera su temor pasado ,
Y aun no descansa con el bien presente.

Tal de mi afrenta y mi dolor cargado
En la seguridad nunca sosiego ,
Y en el sosiego siempre estoy turbado.

Aquel vigor , aquel celeste fuego ,
Que enciende mis entrañas , me levanta
De la escura tiniebla y error ciego.

Veo el tiempo veloz que se adelanta ,
Y derriba con vuelo presuroso
Cuanto el hombre fabrica y cuanto planta.

.

¡ Dichoso aquel á quien jamas inflama
Vano amor , ambicion , y lo que adora
Y teme el vulgo incierto siempre y ama !

Que el miedo y la esperanza engañadora
Con gran pecho seguro y sosegado
En todo trance doma , á cualquier hora.

Y de cuanto fatiga y da cuidado
A nuestros votos libre va , y paciente ,
En todos los peligros no turbado.

Y no sufre su pecho ni consiente
Que algun liviano afecto le dé asalto ,
Y ofenda su sosiego injustamente.

Antes mayor , mas glorioso y alto
Que lo que alcanza fortaleza alguna ,
Se ve y de ricos bienes menos falto.

Firme y constante , sin temer fortuna ,
Con mesurado curso va continuo ,
Y cualquier ocasion le es oportuna.

No lo ve en el dudoso torbellino
De las cosas el día extremo ; pero
Dispuesto sí á seguille en su camino.

.

V.

SONETO.

¿ Dó vas ? ¿ dó vas , cruel ? ¿ dó vas ? refrena
Refrena el presuroso paso , en tanto
Que en mi grave afan el luengo llanto
Abre en prolijo curso honda vena.

Oye la voz de mil suspiros llena ,
Y de mi mal sufrido el triste canto ;
Que ser no podrás fiera y dura tanto ,
Que no te mueva al fin mi acerba pena.

Vuelve á mí tu esplendor , vuelve tus ojos ,
Antes que oscuro quede en ciega niebla ,
Decia en sueño , ó ilusion perdido.

Volví , halléme solo y entre abrojos ,
Y en vez de luz cercado de tiniebla ,
Y en lágrimas ardientes convertido.

VI.

ELEGIA.

.

En esta soledad me satisface
Cuanto es triste y á muchos insufrible,
Y todo extraño desconcierto aplace.

¿ Quién espera en amor , si aborrecible
Su bien y su mal es en su mudanza ,
Y cuanto mas halaga mas terrible ?
Si pudiese perderse la esperanza ,

¡ O cuán breve sería el ciego engaño
Que nace de amorosa confianza !

Porque descubriría el desengaño
Presente al cielo que mis cuitas mira
La vanidad y causa de su daño.

¡ Miseró quien estima y quien admira
Simple tan frágil fuerza , y olvidado
De sí , su perdicion busca y suspira !

Pues yo ausente aun no estoy desesperado ,
Para que no desmaye el dolor crudo ,
Amor , lloremos mi dichoso estado.

.

Testigo es de mis males el desierto
Que me ve en su desnuda y roja arena
Vencido de dolor y casi muerto.

Cándida luna , que con luz serena
Oyes atentamente el llanto mio ,

¿ Has visto en otro amante otra igual pena ?

Mírame en este solo y hondo rio
Lamentando mi mal con su rüido ,
Y me cubre del cielo el manto frio.

Repara el carro instable á mi gemido ;
Y pues amor tocó tu esento pecho ,
Duélete de quien ama tan perdido,

VII.

EGLOGA VENATORIA.

.

No fies , Clearista , en tu belleza ;
Que vendrá el día en que las hebras de oro
Mude la edad ligera en blanca plata.
Antes muera que vea tu tristeza :

Mas ¿ para qué suspiro triste y lloro
 Por quien á mis querellas es ingrata ?
 Si tu dureza mata
 A quien te sigue, aquel que te aborrece
 ¿ Qué pena habrá que iguale con su culpa ?
 ¿ Pero quién no te culpa ,
 Pues sigo solo el mal que se me ofrece ?
 Suspenso en al amor y en el deseo
 Al fin doy en un ciego devaneo.

.

VIII.

IDLIO.

El sol del alto cerco descendía ,
 Y el paso lentamente apresuraba ,
 Y no espiraba la aura mansa y fría ;
 Cuando , suspenso el curso con que lava
 El sacro muro , honor de Esperia y fama ,
 Bétis la frente ovosa triste alzaba.
 No viendo la cruel por quien derrama
 Mil suspiros lloroso , en voz agena
 Dijo , ardiendo de amor en fiera llama ;
 ¿ A dónde estás ? escucha de mi pena
 La fuerza , que en tu ausencia reverdece ,
 Y á mayor mal me obliga y me condena ,
 Ven , ninfa , adonde el ciclamor florece ,
 Que en la entrepuesta hiedra está sombrío ,
 Y do al timble igualando el pobo crece :
 Que todo cuanto abraza este gran rio
 Es mio , y será tuyo , si tú vienes.
 Ven , ven , o Galatea , al llanto mio ;

.

IX.

DE BALTASAR DE ESCOBAR

En elogio de Herrera.

SONETO.

Así cantaba en dulce son Herrera ,
Gloria del Bétis espacioso , cuando
Iba las quejas amorosas dando
A la mansa corriente en su ribera ;
Y las ninfas del bosque en la frontera
Selva de Alcides todas escuchando ;
Y en cortezas de olivos entallando
Sus versos , cual si Apolo los dijera.
Y porque , tiempo , tú no los consumas ,
En estas hojas trasladados fueron
Por sacras manos del castalio coro :
Dieron los cisnes de sus blancas plumas ,
Y del rio las ninfas esparcieron
Para enjugallos sus arenas de oro.

HURTADO DE MENDOZA.

Don DIEGO HURTADO DE MENDOZA naquit à Grenade vers l'an 1503, et mourut à Valladolid vers 1576. Il fut diplomate habile, profond philosophe, capitaine courageux et surtout écrivain distingué. Charles-Quint lui témoignait tant d'estime, et avait une si haute idée de son mérite, qu'il le nomma tour-à-tour son représentant à Venise, à Rome, au célèbre concile de Trente, et lui confia toujours les affaires et les missions les plus délicates.

C'est à Mendoza que le monde savant est redevable d'un nombre considérable de manuscrits grecs, qui seraient probablement perdus, ou restés enfouis dans la poussière des bibliothèques de la Grèce et de Constantinople, sans les efforts et les sacrifices de tout genre qu'il fit pour les recueillir. Un jour les soldats qu'il commandait firent prisonnier un esclave que le grand-turc Soliman affectionnait beaucoup; Mendoza le racheta d'entre leurs mains moyennant un grand prix, et le rendit à Soliman. Celui-ci voulut répondre dignement à cette générosité; mais don Diégo ne désirait qu'une récompense conforme à son désintéressement et à la noblesse de son âme. D'abord il demanda que les Vénitiens, qui éprouvaient alors une grande disette de grains, pussent librement acheter du blé dans les états Turcs; et en second lieu il se fit remettre une quantité de manuscrits, plus précieux pour lui que les plus riches trésors.

Mendoza a écrit , ou du moins peu de savants lui contestent l'honneur d'avoir écrit , un charmant ouvrage intitulé : *El Lazarillo de Tormes*. C'est une critique piquante et originale des ridicules particuliers à la fierté espagnole et des principaux vices qui affligent la société. Mendoza a écrit aussi quelques ouvrages philosophiques et de tres belles poésies ; mais ce qui surtout lui assure une renommée durable , et lui donne une place à côté de Salluste et même de Tacite , c'est son *Histoire de la guerre de Grenade*.

FRAGMENTS.

LAZARILLO DE TORMES.

Como Lázaro se asentó con un Escudero, y de lo que le acaeció con él.

.....

Andando así discurriendo de puerta en puerta con harto poco remedio (porque ya la caridad se subió al cielo), topóme Dios con un Escudero que iba per la calle con razonable vestido, bien peinado, su paso y compás en órden. Miróme, y yo á él, y díjome : muchacho, ¿buseas amo? yo le dije : sí, señor. Pues vente tras mí, me respondiό, que Dios te ha hecho merced en topar conmigo : alguna buena oracion rezaste hoy. Yo seguίle dando gracias á Dios por lo que le oί, y tambien que me parecia segun su hábito y continente ser el que yo habia menester. Era de mañana cuando este mi tercero amo topé, y llevóme tras sí gran parte de la ciudad. Pasámos por las plazas do se vendia pan y otras provisiones : yo pensaba, y aun deseaba, que allí me queria cargar de lo que se vendia, porque esta era propia hora cuando se suele proveer de lo necesario : mas muy á tendido paso pasaba por estas cosas. Por ventura no lo ve aquí á su contento, decia yo, y querrá que lo compremos en otro cabo.

De esta manera anduvimos, hasta que dió las once : entónces se entró en la Iglesia Mayor y yo tras él, y muy devotamente le ví oír misa y los otros oficios divinos, hasta que todo fué acabado, y la gente ida; entónces salimos de la Iglesia, y á buen paso tendido comenzámos á ir por una calle abajo. Yo iba el mas alegre del mundo en ver que no nos habíamos ocupado en buscar de comer: bien consideré que debía ser hombre mi nuevo amo que se proveia en junto, y que ya la comida estaria á punto, y tal como yo la deseaba y aun la habia menester. En este tiempo dió el relox la una despues del medio-dia, y llegamos á una casa ante la qual mi amo se paró y yo con él, y derribando el cabo de la capa sobre el lado izquierdo, sacó una llave de la manga, y abrió su puerta. Entrámos en casa, la qual tenia la entrada oscura y lóbrega, de tal manera que parecia que ponía temor á los que en ella entraban, aunque dentro de ella estaba un patio pequeño y razonables cámaras. De que fuimos entrados, quita de sobre sí su capa, y preguntando si tenia las manos limpias, la sacudimos y doblámos, y muy limpiamente soplando un poyo que allí estaba, la puso en él. Hecho esto, sentóse cabo de ella, preguntandome muy por estenso de donde era, y como habia venido á aquella ciudad: y yo le dí mas larga cuenta que quisiera, porque me parecia mas conveniente hora de mandar poner la mesa y escudillar la olla, que de lo que me pedia. Con todo eso, yo le satisfacé de mi persona lo mejor que mentir supe, diciendo mis bienes, y callando lo demas porque me parecia no ser para en cámara. Esto hecho, estuvo así un poco, y yo luego ví mala señal, por ser ya casi las dos, y no verle mas aliento de comer que á un muerto. Despues de esto consideraba aquel tener cerrada la puerta con llave, ni sentir arriba ni abajo pasos de viva persona por la casa. Todo lo que habia visto eran paredes, sin ver en ella silleta, ni tajo, ni banco, ni mesa, ni aun tal arcaz como el de marras. Finalmente ella parecia casa encautada.

Estando así díjome : tú, mozo, ¿has comido? No señor, dije yo, que aun no eran dadas las ocho, cuando con vuestra merced encontré.

Pues aunque de mañana, dijo él, yo habia almorzado, y cuando así como algo, hágote saber que hasta la noche me estoy así : por eso pásate como pudieres, que despues cenarém.

Vuestra merced crea, cuando esto le oí, que estuve en poco de caer de mi estado, no tanto de hambre, como por conocer de todo en todo la fortuna serme adversa. Allí se me representáron de nuevo mis fatigas, y torné á llorar mis trabajos.

La mañana venida levantámonos, y comienza á limpiar y sacudir sus calzas y jubon, sayo y capa, y yo que le servia de pelillo, y vistéseme muy á su placer despacio, echéle aguamarnos, peinóse, y púsese su espada en el talabarte, y al tiempo que la ponía, díjome : ¡o si supieses, mozo, que pieza es esta! no hay marco de oro en el mundo por que yo la diese : mas así ninguna de cuantas Antonio hizo, no acertó á ponerle los aceros tan prestos como esta los tiene : y sacóla de la vaina, y tentóla con los dedos, diciendo : vesla aquí, yo me obligo con ella á cercenar un copo de lana. Y yo, dije entre mí, y yo con mis dientes aunque no son de acero, un pan de cuatro libras.

Tornóla á meter y ciñóse la, y un sartal de cuentas gruesas del talabarte, y con un paso sosegado y el cuerpo derecho, haciendo con él y con la cabeza gentiles meneos, echando el cabo de la capa sobre el hombro y á veces so el brazo, y poniendo la mano derecha en el costado, salió por la puerta, diciendo : Lázaro, mira por la casa en tanto que voy á oír misa, y haz la cama, y ve por la vasija de agua al río que aquí bajo está, y cierra la puerta con llave, no nos hurten algo, y ponla aquí al quicio, porque si yo viniere en tanto, pueda entrar. Y súbese por la calle arriba con tan gentil semblante y continente, que quien no le conociera, pensara ser muy cercano pa-

riente al Conde de Arcos, ó á lo ménos camarero que le daba de vestir. Bendito seais vos, Señor, quedé yo diciendo, que dais la enfermedad y poneis el remedio. ¿ Quien encontrará á aquel mi señor, que no piense segun el contento de sí lleva, haber anoche bien cenado y dormido en buena cama ; y aunque ahora es de mañana, no le cuenten por bien almorzado? Grandes secretos son, Señor, los que vos haceis, y las gentes ignoran. ¿ A quien no engañara aquella buena disposicion y razonable capa y sayo? ¿ y quien pensará que aquel gentilhombre se pasó ayer todo el dia con aquel mendrugo de pan, que su criado Lázaro trujo un dia y noche en el arca de su seno, do no se le podia pegar mucha limpieza? ¿ y hoy lavándose las manos y cara, á falta de paño de manos, se hacia servir de la balda del sayo? nadie por cierto lo sospechara. ! O Señor, y cuantos de aquestos debéis vos tener por el mundo derramados, que padecen por la negra que llaman honra lo que por vos no sufririan !

.

Al cabo se cumplió mi deseo y supe lo que deseaba; porque un dia que habíamos comido razonablemente, y estaba algo contento, contóme su hacienda, y díjome ser de Castilla la Vieja, y que habia dejado su tierra no mas de por no quitar el bonete á un caballero, su vecino. Señor, dije yo, si él era lo que decis, y tenia mas que vos, no errábais en quitárselo primero, pues decis que él tambien os lo quitaba. Sí es, y sí tiene, y tambien me lo quitaba él á mí; mas de cuantas veces yo se le quitaba primero, no fuera malo comedirse él alguna y ganarme por la mano. Paréceme, Señor, le dije yo, que en eso no mirara, mayormente con mis mayores que yo, y que tienen mas. Eres muchacho, me respondió, y no sientes las cosas de la honra, en que el dia de hoy está todo el caudal de los hombres de bien. Pues hágote saber, que yo soy, como ves, un escudero, mas vótote á Dios, si al Conde topo en la calle, y no me quita muy bien quitado del

todo el bonete, que otra vez que venga, me sepa yo entrar en una casa, finjiendo yo en ella algun negocio, ó atravesar otra calle, si la hay ántes que llegue á mí, por no quitárselo : que un Hidalgo no debe á otro que á Dios y al Rey nada, ni es justo, siendo hombre de bien, se descuide un punto de tener en mucho su persona. Acuérdome que un dia deshouré en mi tierra á un Oficial, y quise poner en él las manos porque cada vez que le topaba, me decia : mantenga Dios á vuestra merced. Vos, Don Villano Ruin, le dije yo, ¿porque no sois bien criado? ¿mantengaos Dios, me habeis de decir, como si fuese, quienquiera? De allí adelante de aquí aeullá me quitaba el bonete, y hablaba como debia. ¿Y no es buena manera de saludar un hombre á otro, dije yo, decirle que le mantenga Dios? Mira, mucho de en hora mala, dijo él, á los hombres de poca arte dicen eso, mas á los mas altos como yo, no les han de hablar ménos de : beso las manos de vuestra merced : ó por lo ménos, besoes, Señor, las manos, si el que me habla es Caballero. Y así de aquel de mi tierra que me atestaba de mantenimiento, nunca mas le quise sufrir, ni sufriria á hombre del mundo del Rey abajo, que mantengaos Dios, me diga. Pecador de mí, dije yo, por eso tiene tan poco cuidado de mantenerte, pues no sufres que nadie se lo ruegue. Mayormente, dijo, que no soy tan pobre que no tenga en mi tierra un solar de casas, que á estar ellas en pié y bien labradas, diez y seis leguas de donde nací, en aquella costanilla de Valladolid, valdrian uas de doscientos mil maravedís, segun se podrian hacer grandes y buenas. Y tengo un palomar que á no estar derribado, como está, daria cada año mas de doscientos palominos ; y otras cosas que me callo, que dejé por lo que tocaba á mi honra : y vine á esta ciudad, pensando que hallaria un buen asiento, mas no me ha sucedido como pensé.

GUERRA DE GRANADA.

Del libro primero.

Mi propósito es escribir la guerra que el rey católico de España don Felipe el II, hijo del nunca vencido emperador don Carlos, tuvo en el reino de Granada contra los rebeldes nuevamente convertidos : parte de la cual yo ví, y parte entendí de personas que en ella pusieron los manos y el entendimiento. Bien sé que muchas cosas de las que escribiere parecerán á algunos livianas y menudas para historia, comparadas á las grandes que de España se hallan escritas : guerras largas de varios sucesos ; tomas y desolaciones de ciudades populosas ; reyes vencidos y presos ; discordias entre padres é hijos, hermanos y hermanos, suegros y yernos ; desposeidos, restituidos, y otra vez desposeidos, muertos á hierro ; acabados linages ; mudadas sucesiones de reinos : libre y estendido campo, y ancha salida para los escritores. Yo escogí camino mas estrecho, trabajoso, estéril y sin gloria ; pero provechoso, y de fruto para los que adelante vinieren : comienzos bajos, rebelion de salteadores, junta de esclavos, tumulto de villanos, competencias, odios, ambiciones, y pretensiones ; dilacion de provisiones, falta de dinero, inconvenientes ó no creidos, ó tenidos en poco ; remision y flojedad en ánimos acostumbrados á entender, proveer, y disimular mayores cosas : y así no será cuidado perdido considerar de quan livianos principios y causas particulares se viene á colmo de grandes trabajos, dificultades y daños públicos, y quasi fuera de remedio. Veráse una guerra, al parecer tenida en poco, y liviana dentro en casa ; mas fuera estimada y de gran coyuntura ; que en quanto duró, tuvo atentos, y no sin esperanza, los ánimos de príncipes amigos y enemigos, lejos y cerca : primero cubierta y sobresanada, y al fin descubierta, parte con el miedo y la industria, y parté criada con el arte y ambicion. La gente que dije, pocos á pocos junta, repre-

sentada en forma de ejércitos; necesitada España á mover sus fuerzas para atajar el fuego: el rey salir de su reposo y acercarse á ella: encomendar la empresa á don Juan de Austria su hermano hijo del emperador don Carlos, á quien la obligacion de las victorias del padre moviese á dar la cuenta de sí, que nos muestra el suceso. En fin pelearse cada dia con enemigos; frio, calor, hambre; falta de municiones, de aparejos en todas partes; daños nuevos, muertes á la continua: hasta que vimos á los enemigos, nacion belicosa, entera, armada, y confiada en el sitio, en el favor de los bárbaros y turcos, vencida, rendida, sacada de su tierra, y desposeida de sus casas y bienes; presos y atados hombres y mugeres; niños cautivos vendidos en almoneda, ó llevados á habitar á tierras lejos de la suya: cautiverio y transmigracion no menor, que las que de otras gentes se leen por las historias. Victoria dudosa, y de sucesos tan peligrosos, que alguna vez se tuvo duda si éramos nosotros, ó los enemigos, los á quien Dios queria castigar: hasta que el fin de ella descubrió, que nosotros éramos los amenazados, y ellos los castigados. Agradescan y acepten esta mi voluntad libre, y lejos de todas las cosas de odio ó de amor, los que quisieren tomar ejemplo ó escarmiento; que esto solo pretendo por remuneracion de mi trabajo, sin que de mi nombre quede otra memoria.

Del Libro Tercero.

Entretenia el gran Turco los moros del reino de Granada con esperanzas, por medio del rey de Argel, para ocupar, como dijimos, las fuerzas del rey don Felipe en tanto que las suyas estaban puestas contra venecianos; como quien (dando á entender que las despreciaba) ninguna ocasion de su provecho, aunque pequeña, dejaba pasar. Entre tanto el comendador mayor don Luis de Requesenes sacó del reino y embarcó la infanteria española en las galeras de Italia, dejando

órden á don Alvaro de Bazan , que con las catorce de Nápoles , que eran á su cargo , y tres banderas de infantería española , corriese las islas y asegurase aquellos mares contra los cesarios turcos. Vino á Civitavieja ; de allí á puerto Santo Estéfano , donde juntando consigo nueve galeras y una galeota del duqu de Florencia , estorbado de los tiempos entró en Marsella. Dende á poco pareciendo bonanza , continuó su viaje : mas entrando la noche , comenzó el narbonés á refrescar , viento que levanta grandes tormentas en aquel golfo y traversía para la costa de Berberia , aunque lejos : tres días corrió la armada tan deshecha fortuna , que se perdieron unas galeras de otras ; rompieron remos , velas , árboles , timones : y en fin la capitana sola pudo tomar á Menorca , y dende allí á Palamós : donde los turcos forzados , confiándose en la flaqueza de los nuestros por el no dormir y continuo trabajo , tentaron levantarse con la galera ; pero sentidos , hizo el comendador mayor justicia de treinta. Nueve galeras de las otras siguieron la derrota de la capitana ; quatro se perdieron con la gente y chusma ; la una que era de Estéfano de Mari , gentil hombre genovés , en presencia de todas en el golfo embistió por el costado á otra , y fué la embestida salva , y á fondo la que embistió : acaccimiento visto pocas veces en la mar ; las demas dieron al través en Córcega y Cerdeña , ó aportaron en otras partes con pérdida de la ropa , vitualla , municiones y aparejos ; aunque sin daño de la gente. Luego que pasó la tormenta llegó don Alvaro de Bazan á Cerdeña con las galeras de Nápoles ; puso en órden cinco de las que habian quedado para navegar : en ellas y en las suyas embarcó los soldados que pudo ; llegó á Palamós , y juntándose con el comendador mayor , navegaron la costa del reino de Granada , á tiempo que poco habia fuera el suceso de Bentomiz y otras ocasiones , mas en favor de los moros que nuestro. Llevó consigo de Cartagena las galeras de España que traia don Sancho de Leiva ; y tornando don Alvaro á guardar la costa de Italia él partió con veinte y cinco galeras para Málaga.

Del libro quarto.

Hallóse el duque tan adelante, que vistas las celadas descubiertas, y los moros puestos en orden de cargar á la gente que subía, y que era imposible retirarlos todos, quiso aprovecharse de la desorden; y con la gente que traía consigo y la que había recogido, todo á un tiempo acometió á los enemigos, y pegóse con el fuerte de manera, que fué de los primeros al entrar. Mas los moros, que no osaron esperar el ímpetu de los nuestros, se descolgaron por lugares de la montaña, que era luenga y continuada; y de allí se repartieron, unos á Rioverde, otros á la vuelta de Istan, otros á la de Monda, y otros á la de sierra Blanquilla; dejando de sus mugeres y hijos como quatrocientas personas: embarazo de guerra, y gente inútil que les comían los bastimentos, quedando mas ahorrados para hacer la guerra por aquellas montañas: todavía envió á seguir el alcance con poco fruto, por ser la noche y tierra tan cerrada; él pasó en el fuerte de los enemigos sin ropa ni vitualla, y visto que todos se habían esparcido, y que la montaña quedaba desamparada, dejó el fuerte; y dando licencia á la gente de Málaga con orden de correr la tierra á una y otra parte, pasó con la resta de su campo á Istan, y envió quatro compañías sin banderas: el efecto que hicieron las tres, fué quemar dos barcas grandes que tenían fabricadas para pasar á Tituan: la quarta con su capitan Morillo, á quien el duque mandó que corriese Rioverde, no guardando la orden, dió en los enemigos no lejos de Monda, en un cerro que los de la tierra llaman Alborno, á vista de Istan; y seguido, y rota la gente, se retiró: era el lugar tan cerca del campo, que se oyeron los golpes de arcabuces, y con sospecha de lo que podía ser, se ordenó al capitan Pedro de Mendoza socorriese y recogiese la gente. Mas llegando á vista de los enemigos, contentóse con solo recoger algunos que huían, y estuvo sin pasar adelante, ó fuese temiendo alguna emboscada (aunque el lugar era gran trecho

descubierto), ó arrepentido de la demasiada diligencia del día antes en la sierra de Istau : murió la mayor parte de la compañía y su capitán peleando.

Recibida la cédula, se partió, y llegó á Cadiar con el moro que antes habia llevado la carta : avisóle como tenia lo que pedia, que se viese con él en el sitio y lugar que antes se habian visto : llegado el Jeniz, y vista la cédula y perdon, la besó, y puso sobre su cabeza : lo mismo hicieron los que con él venian : y despidiéndose de él, fueron á poner en ejecucion lo concertado. Francisco Barredo se volvió al castillo de Verchul, porque allí le dijo el Jeniz que le aguardase ; Gonzalo el Jeniz y los demas acordaron para hacello á su salvo, que seria bien que uno de ellos fuese á Abdalá Abenabó, y de su parte le dijese que le noche siguiente se viese con él en las cuevas de Verchul, porque tenia que platicar con él cosas que convenian á todos. Sabido por Abenabó, vino aquella noche á las cuevas solo con un moro de quien se fiaba mas que de ninguno ; y antes que llegase á las cuevas, despidió veinte tiradores que de ordinario le acompañaban, todo á fin de que no supiesen adonde tenia la noche : saludóle Gonzalo el Jeniz diciéndole : *Abdalá Abenabó, lo que te quiero decir es, que mires estas cuevas, que están llenas de gente desventurada, así de enfermos, como de viudas y huérfanos ; y ser las cosas llegadas á tales términos, que si todas no se daban á merced del rey, serian muertos y destruidos ; y haciéndolo, quedarian libres de tan gran miseria.* Quando Abenabó oyó las palabras del Jeniz, dió un grito que pareció se le habia arrancado el alma, y echando fuego por los ojos, le dijo : *¿Cómo, Jeniz ! ¿para esto me llamabas ? ¿Tal traicion me tenias guardada en tu pecho ? No me hables mas, ni te vea yo ;* y diciendo esto, se fué para la boca de la cueva : mas un moro que se decia Cubayas, le asió los brazos por detrás, y uno de los sobrinos del Jeniz le dió con el mocho de la escopeta en la cabeza, y le aturdió ; y el Jeniz le dió con una losa, y le acabó de matar.

Tal fin hizo este moro, á quien ellos tuvieron por rey despues de Aben Humeya : los moros que quedaban, unos se dieron de paz, y otros se pasaron á Berbería; y á los demas las cuadrillas, y la frialdad de la sierra, y mal pasar los acabó; y feneció la guerra y levantamiento.

Quedó la tierra despoblada y destruida : vino gente de toda España á poblarla, y dábanles las haciendas de los moriscos con un pequeño tributo que pagan cada un año. . . .

POESIAS.

Cancion.

En el mar sosegado al manso viento
 Tiende la vela alegre el marinero ,
 Seguro ya de la cruel tormenta ;
 En alta popa con navio ligero
 Corta agua espumosa , y va contento ,
 Sin tener con las ciegas nubes cuenta ,
 Ni espera mas afrenta :
 Y en mi vida importana
 Cualquier tiempo es fortuna ;
 Siempre me veo cubierto de cuidados
 Que en lágrimas quebrantan sus nublados.
 ¡ O enemiga fortuna ! ¡ o cruda suerte !
 No son unos pasados
 Quando me llegan otros á la muerte.

El pastor amoroso embebecido
 En la cumbre del monte está cantando ,
 O en la fresca arboleda y verde prado ;
 Y con sabrosa flauta remedando
 La viva voz , ó ya el dulce sonido
 Del agua clara y viento delicado ,
 Presente su ganado
 Que escucha sus querellas :

Yo triste que con ellas
 Vivo solo en lugar adonde oídas
 No pueden ser de nadie ni sentidas,
 Paso mi vida en doloroso llanto ;
 Y si hubiese mil vidas ,
 Todas las pasaria en otro tanto.

Bien sabes tú , cancion , qué primavera ,
 Qué sol es el que espera
 Mi alma en esta ausencia :
 Qué males en presencia
 Me pueden dar mas conocido daño ,
 Y en tanta soledad aborrecer ,
 Huyendo como extraño ,
 Todo aquello que á todos da placer.

LETRILLA.

Esta es la justicia
 Que mandan hacer
 Al que por amores
 Se quiso prender.
 Engañó al mezquino
 Mucha hermosura ,
 Faltó la ventura ,
 Sobró el desatino.
 Errado el camino ,
 No pudo volver
 El que por amores
 Se quiso prender.

Mándenle escribir
 Aunque no contente ,
 Y si se arrepiente
 Que no ha de huir.
 Que quiera morir ,
 Y no pueda ser :

Que esta es la justicia
 Que mandan hacer
 Al que por amores
 Se dejó prender.
 Entró simple y ciego ,
 Mas no sin razon ;
 Hízose aficion
 De lo que era juego :
 Él encendió el fuego :
 En que habia de arder ,
 Quando por amores
 Se quiso prender.

Sufra desfavores
 Hechos por antojo ,
 Háganse del ojo
 Sus competidores ;
 Y los miradores
 Échenlo de ver ;

Que esta es la justicia
Que mandan hacer
Al que por amores
Se quiso prender.

Si acaso algun dia
Habla con su dama ,
Mire ella al que ama ,
Y con él se ria.
De envidia y porfía
Se ha de mantener

El que por amores
Se quiso prender.

Diga su cuidado ,
No sea creido ;
Antes que sea oido
Sea condenado.
Quiera ser mirado ,
No le quieran ver
Al que por amores
Se dejó prender.

JEAN D'AVILA.

Le vénérable JUAN DE AVILA naquit en 1504, à Almodovar, diocèse de Tolède, et mourut en 1569. Ses parents l'envoyèrent à Salamanque étudier la jurisprudence; mais, reconnaissant en lui une sincère vocation pour l'état ecclésiastique, ils lui permirent d'aller à l'université d'Alcala, où il fit ses études de théologie, et prit les ordres sacrés. Il avait reçu du ciel toutes les qualités, toutes les vertus nécessaires pour remplir dignement et avec succès le ministère sacré de la prédication. C'est principalement à Séville, à Cordoue, à Grenade, que sa puissante parole apostolique produisit de merveilleux effets. Aussi fut-il surnommé l'apôtre et l'oracle de l'Andalousie.

Il nous a légué un grand nombre d'écrits ascétiques, dont l'édition complète, publiée à Madrid, en 1757, forme neuf volumes in-4°. On y remarque surtout un traité sur le verset *Audi, filia, et vide*, du psaume 44, et son *Epistolario* (1). Le style du vénérable d'Avila est naturel, plein, vigoureux, mais quelquefois sa phrase est un peu dure. Cherchant bien plus à toucher les cœurs par les pieux sentiments dont il est animé, qu'à éblouir les esprits par les ornements de l'art oratoire, il se préoccupe uniquement de son sujet, et s'attache fort peu aux soins de l'élocution. Mais cette négligence dans la forme est grandement compensée par la force du rai-

(1) Collection de lettres écrites à diverses personnes, les exhortant à la vie spirituelle.

sonnement, le pathétique de l'expression, et par son étonnante fécondité. Il trouve des locutions et des tournures d'une énergie et d'une magnificence jusqu'alors inconnues. Il puise dans la plénitude de sa charité une éloquence aussi naturelle qu'irrésistible.

FRAGMENTS.

I.

Carta doctrinal.

.....

Mirad bien, hermano, no salgais de un lazo y entreis en otro: quiero decir, que para llegar á Dios, si renunciaste todo sabor y contentamiento, y diste de mano á lo que deleita, porque esto buscáades, y tras esto andáades en aquel tiempo de vuestra perdicion, y esto os ocasionó á os apartar de Dios; agora que le servis, no torneis á buscaros en Dios, deséau-doos contentar con él y andar á vuestro sabor, y servirle como vos quereis, y no como él quiere, porque todo es engaño. Y advertid mucho que hay un amor de Dios afectuoso, el qual tiene muchas veces el que menos ama y es menos perfecto: porque muchas veces amamos la hermosura de Dios, su bondad, su grandeza, con otras perfecciones que de él sentimos, por el gusto y sabor que nos dan: mas no amamos lo que se ha de amar en Dios, que es su misma voluntad y querer; antes huimos de ella. Y verlo hemos, en que si Dios nos quita su favor y nos atribula, lo llevamos con rostro torcido, y desconfiamos entristecidos. Donde se nos muestra bien claro, que no es amor de Dios sino nuestro: de suerte que amamos á Dios como á hombre bien vestido, que nos parece bien la ropa que trae de seda, mas no amamos su voluntad, si él quiere trabajarnos y lastimarnos por este camino. Tratamos

con Dios, y no queremos de él sino lo que sentimos de dulzura y lo que gustamos de su sabor, que es lo que vemos en él con la vista espiritual; mas no amamos en él su querer, su voluntad, como esto sea verdadero amor.

No penseis que tanto ama uno á Dios quanto siente de él y quanto en aquel estado de su devocion piensa el que ama, sino, quanto fuere dado en virtudes y caridad, y en la guarda de los mandamientos de Dios: este es el fiel amador de Dios y fiel amigo. El afecto dulce puede ser sensual y engañoso; y muchas veces procede de la humanidad del hombre, y no de la gracia de Dios; y del corazon carnal, y no del espiritual; y de la carne, y no de la razon: de suerte que el espíritu algunas veces se inflama y siente devocion en lo que á él le sabe bien y da dulzura, y no en lo que mas le aprovecha y cumple. Verlo heis devoto porque le sucedió á su gusto tal cosa, y dice: bendito sea Dios que me dió este aparejo: esta buena ocasion para servirle á mi contentamiento, y me puso en esta quietud, donde nadie me va á la mano; rezo quando quiero, duermo quando tengo gana, déjanme hacer lo que quiero, tengo paz en otras cosas, que cada uno sabe que las abrévio, porque habiamos topado cantera muy larga. Y si Dios le quita el gusto ó aparejo, y le envia tentaciones, necesidades, cuidados, cruces, y le aflige con infamias, testimonios y riesgos, tómalos con impaciencia y tristeza.

Veis, hermano, claro como toma el hombre mayor devocion y afecto del menor bien, que es de lo que bien le sabe, y no del mayor, que es de lo que mas le aprovecha y cumple, como es todo lo penal: de suerte que ama la presencia de Dios y su hermosura, porque le da sabor, y no su voluntad, porque le da cruz y trabajo. En esta devocion y afecto erraban todos los discípulos de Cristo, porque buscaban en él lo que les daba deleite, y no lo que les cumplia, como esto sea lo que mas se ha de buscar. Y así les dijo él mismo que no le amaban, quando se queria subir al cielo y quitárseles de delante, lo qual ellos mucho sentian. Si me amásedes, dice,

aunque me ausento de vosotros, y os quito el contento que os da mi humanidad, gozaros íades, mas como no me amais, no os gozais.

¿Cómo, Señor, en tiempo que estan vuestros apóstoles hechos un mar de lágrimas, que antes querrían morir que dejar de veros, les decís : que no os aman, y que no es amor el que os tienen ? ¡ O cuántos piensan que lloran por Dios, y lloran por sí ! ¡ O cuántos piensan que le aman, y se aman á sí ! Quién mirara aquellos rostros de los apóstoles, y aquellos ojos hechos fuentes de aguas que regaban la tierra, desmudados, y trabados los corazones heridos de la ausencia de Jesucristo, ¿ quién no juzgara que amaban entrañablemente á Dios, y aun ellos lo juzgaron, porque así lo sentían en sus corazones ? Y díceles la suma verdad : que no piensen que afición ni lágrimas ni dulzura ni sentimiento es amor suyo, sino conformidad con su querer y el vivir con su voluntad : y que huelguen mas de lo que él quiere, aunque sea quitarles á sí mismo, por presencia, que no de lo que á ellos deleita. Y si de aquello habian de holgar, pareciendo cosa tan justa el tener pesar, pues eran privados de la presencia del Hijo de Dios ¿ de qué se ha de quejar el verdadero amador de Jesucristo, que en la vida le quite que sea honrado, ni interese espiritual ni temporal, como le quede el cumplimiento de lo que quiere su Criador ?

¡ O válgame Dios ! qué de cosas pasamos por tan buenas y verdaderas, siendo tan malas y falsas ! ¡ O cuántas intitulosamos por espirituales, que son pura carne ! Sino, echad de ver á san Pedro, quando Cristo trató que habia de morir y padecer afrentas, y él dijo : Señor, tened piedad de vos, quando es razon que murais : ¿ quién no dijera que procedia esta compasion de grande amor ? y no era sino carne. Y fué respondido y reprendido con la respuesta que dió el mismo Dios al demonio, llamándolo Satanás, que quiere decir acusador y adversario, y contradictor de las obras de Dios. Y si hubiéramos de juzgar aquel consejo segun lo decía la carne, diéramos voto que era

muy justo y muy provechoso, pues era quitar cruz y muerte á quien no lo merecia : mas Cristo dice que es Satanás, y que no sabe de las cosas de Dios sino de la carne; y que no es amor de Dios, sino desamor, pues no queria que aceptára la cruz ni que bebiere el cáliz que su Eterno Padre le enviaba para remedio del mundo. Tambien parecia grande amor quererse estar san Pedro á la gloria de la transfiguracion de Jesucristo, y era propio amor é interese, pues lo queria ver vestido de gloria, y no penando en la cruz.

II.

De la Exposicion del verso Audi, filia, et vide.

.....

Allende de esto sabed : que, así como queriendo Dios comunicar con los hombres las riquezas de su divinidad, tomó por medio hacerse hombre para que en aquella bajeza y pobreza se pudiese conformar con la pequeña capacidad de los pobres y bajos, y juntándose á ellos los levantase á la alteza de él; así el camino usado de comunicar Dios su divinidad con las ánimas, es por medio de su sacra humanidad. Esta es la puerta por donde el que entrare será salvo, y la escalera por donde suben al cielo : porque quiere Dios Padre honrar la humanidad y humildad de su unigénito Hijo, en no dar su amistad sino á quien la creyere, y no dar su familiar comunicacion sino á quien con mucha atencion la pensare...

No sea á vos pesado el pensar lo que á él con vuestro gran amor no le fué pesado pasar. Sed vos una de las ánimas á quien dice el Espíritu santo en los Cantáres : « Salid y mirad, hijas de Sion, al rey Salomon con la guirnalda con que le coronó su madre en el día del desposorio de él, y en el día del alegría del corazon de él... » Mas ¿cómo es aquesto? ¿el día de sus excesivos dolores, que lengua no hay que los pueda explicar, llamais día de alegría de él? ¿y no alegría fingida y de fuera; mas dicen, en el día del alegría del corazon de él? ¡O alegría de los ángeles y rio de deleite de ellos, en cuya faz ellos desean

mirar, y de cuyas sobrepujantes ondas ellos son embestidos; viéndose dentro de tí nadando en tu dulcedumbre tan sobrada, y de que se alegra tu corazon en el día de tus trabajos! ¿De qué te alegras entre los azotes, clavos, deshonras, y muerte? ¿Por ventura no te lastiman? Lastímante cierto; y mas á tí que á otro ninguno, pues tu complexion era mas delicada. Mas, porque te lastiman mas nuestras lástimas, quieres tú sufrir de muy buena gana las tuyas, porque con aquellos dolores quitabas los nuestros. Tú eres el que dijiste á tus amados apóstoles antes de la pasion: Con deseo he deseado comer esta pascua con vosotros antes que padezca. Tú eres el que antes dijiste: fuego vine á traer á la tierra, ¿qué quiero sino que se encienda? Con bautismo tengo de ser bautizado, ¡cómo vivo en estrechura hasta que se ponga en efecto!

III.

Carta dirigida á una abadesa, consolándola en la muerte de su hermano

Desde acá veo qual está el corazon de vuestra merced con la saeta que el Señor le ha tirado, tan aguda para la herir, y tan dificultosa de salir. Juzgo por mi corazon algo de la pena de vuestra merced, y lo demas saco por lo que el deudo tan cercano y el amor tan entrañable, juntos á una, atormentan ese corazon. Menester es medicina del cielo: y plaga al Señor se la quiera enviar, pues él ha enviado la llaga. Señora, no sé en trabajo tan grande otro mejor consuelo que mirar que esto fué á provecho del cardenal mi señor, que es en gloria, pues, aunque dejó su cuerpo acá en la tierra, debemos confiar en la misericordia de Jesucristo, que llevó su ánima al cielo...

¡O válgame Dios! y si quando estaba en esta vida, tanto era su regocijo en las cosas de Dios, que lo apegaba á quien lo miraba ¡qué tal estará agora en el cielo en fiestas perpetuas, sirviendo y viendo servir á nuestro Señor con mayor aparato

que él deseaba! Muy alegre está, señora; aquel á quien amamos; en ninguna manera quiere estar acá. Y si nos viese llorar, nos lo reprenderia; aunque sí ve, y si reprende, y por eso es razon que se ponga templanza en ello...

¡O señora! y si nunca saliéramos de esta habla que tan dulce era, trayendo á la memoria como nuestro buen padre y pastor está reynando con Cristo en la gloria! ¡O si no fuera menester hablar para mas que para alegrarnos de su bien, pues que le amamos! Mas volviendo á la plática de nuestra pérdida, témpenos el dolor de ella el gozo que de la ganancia de él tenemos. Bendito sea Dios, que así lo ordenó, que si á nuestro amado padre le habia de ir bien gozando de su Dios en el cielo, nos costase á nosotros tan gran soledad en la tierra, y tan verdadero dolor en el corazon. Señora, recio trance nos es este, carecer de quien así nos amaba, y así nos aprovechaba en uno y en otro. Cayósenos el árbol á cuya sombra descansábamos; no puede ser menos sino quemarnos el calor del sol, y la rezura del frio que nos dará en descubierto. ¿Qué harémos, ó qué dirémos?...

Huérfanos quedamos, señora, en este mundo: alzemos los ojos al que es padre de ellos, y pidámosle mayor gracia y favor, pues la hemos mas menester, y nos llevó consigo á quien nos solia ayudar. Ya no escribirá á vuestra merced su muy amado hermano cartas de consuelo y esfuerzo. Pídale á nuestro Señor que le envíe en el corazon lo que su siervo le enviaba por cartas. Amigo es Dios de los huérfanos, desamparados y desconsolados: y quiso parar á vuestra merced tal para mas particularmente tener cuenta con ella, segun dice David: A tí es dejado el pobre, y al huérfano tú serás ayudador.

CERVANTES DE SALAZAR.

DON FRANCISCO CERVANTES DE SALAZAR naquit à Tolède vers l'an 1521. En quittant les bancs du collège, il se rendit aux Pays-Bas, où il passa une partie de sa jeunesse. Là il se mit en rapport avec quelques hommes éminents en savoir, et c'est dans leur société, sans doute, qu'il apprit cette science de l'homme par laquelle il se distingue.

Il continua avec un admirable succès le *Dialogue sur la dignité de l'homme* (1). Son style est en tout conforme à celui du docteur Oliva, qui semble n'avoir commencé son excellent ouvrage que pour laisser à Cervantes la gloire de le terminer.

FRAGMENTES.

I.

Trata de la fama y de los provechos que suele esta traer á los hombres para grandes y arduas empresas.

La fama es de tanto precio entre los mortales, que con razon no se puede aborrecer; pues es medio seguro para emprender grandes hechos de virtud... Y así por esto conocerémos ser la fama cierto género de virtud; pues nadie la procura, que no sea bueno, y de cosa buena. Por esta son conocidos y estimados los virtuosos: por esta se incitan á la virtud los presentes: por esta holgamos de leer hechos de los antepasados, y con su memoria procuramos hacernos á ellos semejantes: por esta finalmente con alegre ánimo se pasan los trabajo y deprenden las ciencias...

(1) Voyez la notice sur le docteur Perez de Oliva, pag 172.

En bestia se transforma el que menosprecia la fama , pues ningun varon ha habido , ansí santo como profano , que della no se le haya dado mucho ; y tanto , que la tenga por la principal pieza de su arnés : que cierto de su naturaleza convida á todos los hombres á ser esclarecidos por la virtud. De aquí viene , que á los tales , por la gran fama que dejaron , llamamos *afamados* , y por el contrario *disfamados* á los que , no habiendo hecho cosa digna de memoria , se ocupan en los vicios , donde como puercos encenagados viven sin cuidado della... Lo cual no es de agora , pues vemos que la reina Sabá anduvo tantas leguas por la fama del saber y riquezas de Salomon ; y que era tanta la fama de Tito Livio , que á los que la grandeza de Roma no habia podido traer á sí , la fama de un solo hombre llevó á ella...

Finalmente por la fama vienen á ser los hombres inmortales : esta sigue á los que no la quieren , y buye de los que la procuran : esta á los vivos honra , y á los muertos hace claros y aun divinos. Ninguno jamas fué de virtud guarnecido , que luego no fuese afamado. Esta á los que muy solos están acompañá , á los no conocidos publica ; y tiene tantas fuerzas , que á la muerte , que aun todas las otras cosas mata , ella sola vence. Pues aunque al magno Alejandro y al invencible César quitó las vidas , no les pudo matar la fama , que agora tienen mas viva que entonces. Esta echa de sí rayos , que son las hazañas que de sí produce : las cuales se publican por los oradores , se cuentan por los poetas , se ilustran por los historiadores...

II.

Cuenta la creacion del hombre , y del modo maravilloso como el Divino Hacedor le hizo partícipe de todas las otras cosas , dotándole á él solo con el libre albedrío.

Despues que el Sumo Padre , autor de todas las cosas , hizo este mundo que veis , excelente templo de su divinidad , adornándole de animales , aves , y peces , y frutos de la tierra ; y

despues que con espíritus celestes adornó el cielo dándole perpetuos movimientos y influencias para eriar en la tierra lo sensible y lo insensible; acabada ya tan grande obra, deseaba el Sumo Artífice que hubiese alguno, que con tan maravillosa obra tuviese cuenta, amando su hermosura y admirándose de su grandeza. Por esto, acabadas todas las cosas, determinó de eriar al hombre. Mas no habia ya donde se criase esta nueva generacion, ni habia en los tesoros que dejar por herencia al nuevo hijo, ni en los asientos del mundo donde este contemplador del universo anduviese, por estar ya todo lleno y destruido entre las grandes, medianas, y pequeñas criaturas. Junto con esto no era de paternal poder faltar en el eriar, ni era de su sabiduria faltar en cosa tan necesaria, ni era de su amor, que habiendo sido en las otras cosas liberal, dejase de serlo en esta: y así ordenó, que al que ninguna cosa propia se podia dar, todo lo que en cada uno de los otros era particular, le fuese á él comun. Criando, pues, al hombre á su imágen y semejanza, y haciéndole señor de todas las cosas, como aquel que mas que todas representaba el sumo poder de su criador, no le dió cierto asiento ni propia casa, ni particular don, porque pudiese á su parecer vivir donde quisiese, y tener el don que desease.

A todas las criaturas puso leyes, de las cuales salir no pueden: á solo el hombre dejó en su libre poder para que de sí hiciese lo que le pareciese.... No le crió celestial ni terreno, mortal ni inmortal, para que tomase la forma que le pluguiese, pudiéndose hacer divino siendo bueno, y peor que bestia siendo malo. ¡O suma liberalidad de Dios Padre! ¡O inmensa y admirable felicidad del hombre, al cual es concedido que tenga lo que desea, y que vea lo que quisiere!...

JEAN DE MARIANA.

Le docteur JUAN DE MARIANA , religieux de la compagnie de Jésus , naquit à Talavéra en 1536 , et mourut à Tolède en 1623. Il se fit remarquer à l'université d'Alcala par une mémoire prodigieuse qui , aidée d'une application assidue , lui valut de brillants succès. Il fut successivement professeur de théologie dans des maisons de son ordre , à Rome et à Paris. La célèbre université de cette dernière capitale s'empressa de l'accueillir dans son sein , et lui conféra le grade de docteur en théologie.

Il a écrit différents ouvrages tant en latin qu'en espagnol. Son traité *De rege et regis institutione* lui attira beaucoup de désagréments , et fut même , comme livre séditieux , condamné aux flammes par arrêt du parlement de Paris. Mais son *Histoire générale d'Espagne* , qu'il avait d'abord publiée en latin , et qu'ensuite il rédigea en langue espagnole , est un livre vraiment classique , d'une étendue importante (1) , et constamment remarquable par la pureté et l'élégance du style , l'exac-

(1) L'édition que nous avons sous les yeux , faite à Madrid en 1678 , forme 2 forts volumes in-folio espagnol.

titude du récit et la justesse des réflexions. C'est la meilleure histoire d'Espagne et la plus estimée même de nos jours : c'est aussi le principal titre de gloire de Mariana.

FRAGMENTES.

HISTORIA GENERAL DE ESPAÑA.

LIBRO 1º.

Cap. XII de diversas gentes que vinieron á España.

Dificultosa cosa seria querer puntualmente ajustar los tiempos en que florecieron los reyes de España, que de suso quedan nombrados, los años que reinaron, y vivieron, y en particular, señalar el año de la Creacion del mundo, en que sucedió cada qual de las cosas ya dichas : no faltaria diligencia y cuidado para rastrear y averiguar la verdad, si se descubriese algun camino seguro para hacello. Contentarnos hemos con conjeturas, por las cuales, sin mas particularizarlas, sospecho que los Geryones poseyeron á España ; y en ella reynaron la quarta ó quinta edad despues del diluvio. Siculo floreció mas de docientos años antes de la guerra de Troya. En cuyo tiempo, ó no muchos años despues, una gruesa flota partió de Zacinto, isla puesta en él mar Ionio al Poniente del Peloponeso y de la Morea : y tomado que ovo tierra en aquella parte de España, donde al presente está asentada la Ciudad de Valencia, los que en aquella armada venian tres millas de la mar levantaron un Pueblo, que del nombre de su tierra llamaron Zacinto, y adelante, mudado el apellido algun tanto, sellamó Sagunto, oy Monviedro. Pretendian que aquel Castillo, principalmente le sirviese de fortaleza para contrastar á los naturales, si se alborotasen contra ellos, y recoger en él la gran suma de oro y de plata, que por bugerias de

poco precio, y quinquilleras, rescataban de los Españoles, gente simple, y ignorante de las grandes riquezas que en aquel tiempo pesaba.

LIBRO VIº.

Cap. xxiii. De la muerte del rey Don Rodrigo.

No obstante, que el Rey (1), con los mas esforzados, peleaba entre los primeros, y acudia á todas partes, socorria á los que via en peligro, en lugar de los heridos, y muertos, ponía otros sanos, detenía á los que huían, á veces con su misma mano, de suerte que no solo hacia las partes de buen Capitan, sino tambien de valeroso soldado. Pero al último, perdida la esperanza de vencer, y por no venir vivo en poder de los enemigos, saltó del carro, y subió en un caballo, llamado Orelia, que llevaba de respeto para lo que pudiese suceder; con tanto, él se salió de la batalla: los Godos, que todavia continuaban la pelea, quitada su ayuda, se desanimaron: parte quedaron en el campo muertos, los demas se pusieron en huida. Los reales y él bagage en un momento fueron tomados. El número de los muertos no se dice, entiendo yo, que por ser tantos, no se pudieron contar. Que á la verdad, esta sola batalla despojó á España de todo su arreo y valor. Día aciago, jornada triste, y llorosa. Allí pereció el nombre ínclito de los Godos. Allí el esfuerzo militar, allí la fama del tiempo pasado, allí la esperanza del venidero, se acabaron: y el Imperio que mas de trecentos años avia durado, quedó abatido por esta gente feroz y cruel. El caballo del Rey D. Rodrigo, su sobreveste, corona, y calzado sembrado de perlas y pedreria, fueron hallados á la ribera del rio Guadalete: y como quier que no se hallasen

(1) Don Rodrigo.

algunos otros rastros dél , se entendió , que en la huida murió , ó se ahogó á la pasada del rio Verdad es que como docientos años adelante , en cierto templo de Portugal , en la ciudad de Viseo , se halló una piedra con un letrero en latin que , vuelto en romanee , dice : AQUI REPOSA RODRIGO , ULTIMO REY DE LOS GODOB. Por donde se entiende que , salido de la batalla huyó á las partes de Portugal.

LIBRO XXX.

Cap. xxvii. De la muerte del rey Don Fernando.

La Reina en Lérida do estaba , tuvo aviso de lo que pasaba. Partiósse luego , y llegó un dia antes que se otorgase el testamento. Otra dia, Miercoles', entre la una y las dos de la noche , á veinte y tres de Enero , entrante el año de mil y quinientos y diez y seis , dió su alma á Dios , Principe el mas señalado en valor , justicia , y prudencia , que en muchos siglos España tuvo. Tachas á nadie pueden faltar , sea por la fragilidad propia , ó por la malicia y embidia agena , que combate principalmente los altos lugares. Espejo sin duda , per sus grandes virtudes , en que todos los Príncipes de España se deben mirar. Tres testamentos hizo , uno en Burgos , tres años antes de su muerte ; el segundo en Aranda de Duero , el año pasado ; el postrero quando murió. En todos nombra por su heredera á la Reina Doña Juana , y por gobernador á su hijo el Príncipe Don Carlos. En easo que el Príncipe estuviere ausente , mandaba en el primer testamento que en su lugar gobernase el Infante Don Fernando su hermano ; pero en los otros dos , mudada esta cláusula , ordenó , que entretanto que el Príncipe no pasase en estas partes , tuviese el gobierno de Aragon el Arzobispo de Zaragoza , y el de Castilla

el Cardenal de España. Esto se guardó bien así como lo dexó mandado. Verdad es, que el Dean de Lovaina por poderes que mostró del Príncipe, fué admitido al gobierno junto con el Cardenal. Al Infante Don Fernando mandó en el Reino de Nápoles, el Principado de Tarento, y las Ciudades de Cotron, Tropea, la Amantia, y Galipoli. Demas de cincuenta mil ducados que de las rentas de aquel Reino ordenó le diesen cada un año, que corriesen hasta tanto que el Príncipe su hermano en algun estado le consignase otra tanta renta. Mandó otrosi, que el Duque de Calabria, sin embargo que su afrenta fue muy calificada, le pusiesen en libertad, y encargaba al Príncipe le diese estado con que se pudiese sustentar. Pero esta cláusula no se cumplió de todo punto y enteramente, hasta el año de mil y quinientos y treinta y tres, por diversos respetos y ocasiones, que contra los caídos nunca faltan. Del Vicechanciller Antonio Agustin no hizo mención alguna, si por estar olvidado de su delito, ó querer que otro le castigase, no se puede averiguar. Basta que el Cardenal de España, poco adelante, le remitió á Flandes donde fué dado por libre. Pronuncióse la sentencia en Bruselas á los veinte y tres de Setiembre deste mismo año. Nombró por sus testamentarios á la Reina su muger, y al Arzobispo de Zaragoza, á la Duquesa de Cardona, al Duque de Alva, al Visorrey de Nápoles, á Fray Tomás de Matienzo su Confesor, y á su Protonotario Miguel Velazquez Clemente. Su cuerpo llevaron á enterrar á su Capilla Real de Granada, donde le pusieron junto con el de la Reina Doña Isabel, que tenian depositado en el Alhambra. De los que se hallaron á su muerte le acompañaron solos Don Fernando de Aragon, y el Marqués de Denia Don Bernardino de Sandoval, y Roxas, y algunos otros Caballeros de su casa. Por el camino los pueblos le salian á recibir con Cruces, y lutos. En Córdoba particularmente, quando por allí pasó el cuerpo, se señalaron el Marqués de Priego, y Conde

de Cabra , con los demas Caballeros de aquella Ciudad. Los disgustos pasados , y la severidad de que en vida usó con ellos , á sus nobles ánimos sirvieron mas aiua de espuelas para señalarse con el muerto , y con su memoria, en todo género de cortesía , y de humanidad. En Granada el Clero , Ciudad , y Chancilleria , á porfia se esmeraron en el recibimiento , enterramiento , y exequias , que hicieron con toda solemnidad , como era razon , al Conquistador y único fundador del bien y felicidad de aquella Ciudad y de todo aquel Reino de Granada.

CESPEDES.

DON PABLO DE CÉSPEDES naquit à Cordoue en 1538, et mourut en 1608. Il occupa, comme peintre et sculpteur, un rang distingué dans l'histoire des beaux-arts, et il obtiendrait une place plus éminente encore au Parnasse espagnol, si nous avions en entier le poème didactique qu'il composa sur la peinture. Malheureusement il ne nous en reste que quelques fragments; mais ils sont des plus riches morceaux qu'il y ait dans notre poésie. L'auteur paraît avoir pris pour modèle les *Géorgiques*, et avoir surtout travaillé à imiter Virgile dans l'art difficile d'embellir l'aridité des préceptes et de rendre intéressants et poétiques les objets les plus matériels, les moins susceptibles d'embellissement. Cespédès se montre doué d'un goût exquis, et s'élève souvent à la hauteur du poète de Mantoue par l'énergie, le coloris et l'harmonie de l'expression.

On croit que ce poème ne fut pas achevé, ou du moins, que l'auteur n'eut pas le temps de le retoucher. En effet, parmi les plus beaux passages, après les conceptions les plus hardies, on rencontre des idées vagues faiblement exprimées, des vers qui semblent n'être là que pour terminer les stances. Or.

il est bien probable que ces légères taches, qui certes n'ôtent rien au mérite du poète, ne dépareraient point le lustre de ses précieux fragments, s'il avait pu les revoir et donner la dernière main à son œuvre.

FRAGMENTS.

POEMA DE LA PINTURA.

LIBRO 1.

Comenzaré de aquí. Pintor del mundo ,
 Que del confuso caos tenebroso
 Sacaste en el primero y el segundo
 Hasta el último dia del reposo
 A luz la faz alegre del profundo ,
 Y el celestial asiento luminoso
 Con tanto resplandor y hermosura
 De varia y perfectísima pintura ;
 Con que tan lejos del concierto humano
 Se adorna el cielo de purpúreas tintas ,
 Y el translucido esmalte soberano ,
 Con inflamadas luces y distintas :
 Muestras tu diestra y poderosa mano
 Quando con tanta maravilla pintas
 Los grandes signos del etéreo claustro
 De la parte del élice y del austro
 Al ufano pavon alas y falda
 De oro bordaste y de matiz divino ,
 Do vive el rosicler, do la esmeralda
 Reluce, y el záfiro alegre y fino :

Al fiero pardo la listada espalda ,
 La piel al tigre en modo peregrino ;
 Y la tierra amenísima , que esmalta
 El lirio y rosa , el amaranto y calta.

.
 La elegancia y la suerte graciosa
 Con que el diseño sube al sumo grado
 No pienses descubrirla en otra cosa ,
 Aunque industria acrecientes y cuidado ,
 Que en aquella excelente obra espantosa ,
 Mayor de quantas se han jamas pintado ,
 Que hizo el Buonarota de su mano
 Divina en el estrusco Vaticano.

Qual nuevo Prometeo , en alto vuelo
 Alzándose , extendió las alas tanto ,
 Que puesto encima el estrellado cielo
 Una parte alcanzó del fuego santo ,
 Con que tornando enriquecido al suelo ,
 Con nueva maravilla y nuevo espanto ,
 Dió vida con eternos resplandores
 A mármoles , á bronces , á colores.

Era perpetua noche y sombra oscura
 La ignorancia , que tanto ocupa y tiene ,
 Quando con llama relumbrante y pura
 Esta luz clara se aparece y viene :
 Vistióse de no vista hermosura
 El siglo inculto y rudo , á quien conviene
 Con título vencer debido y justo
 La afortunada edad del grande Augusto.

¡ O mas que mortal hombre , Angel divino !
 ¿ O cuál te nombraré ? No humano cierto
 Es tu ser , que del cerco impíreo vino
 Al estilo y pincel , vida y concierto.
 Tú mostraste á los hombres el camino

Por mil edades escondido , incierto
 De la reina virtud : á tí se debe
 Honra , que en cierto dia el sol renueve.

LIBRO II.

El hermoso lebré, el crudo alano,
 Pintado ser de grande ornato hallo :
 El jabalí espumoso, el tigre hircano
 Y otros en grande número que callo :
 Mas sobre todos ten siempre á la mano
 El bizarro dibujo del caballo,
 Con que tanto enriquece la pintura
 El aliento, caudal y hermosura.

Muchos hay que la fama ilustre y nombre
 Por estudio mas alto ennobleciera
 Con obras famosísimas, do el hombre
 Explica el artificio y la manera :
 Solo el caballo les dará renombre
 Y gloria en la presente y venidera
 Edad, pasando del dibujo esquivo
 A descubrirnos quanto muestra el vivo.

Que parezca en el aire y movimiento
 La generosa raza do ha venido :
 Salga con altivez y atrevimiento,
 Vivo en la vista, en la cerviz erguido :
 Estribe firme el brazo en duro asiento
 Con el pié resonante y atrevido,
 Animoso, insolente, libre, ufano,
 Sin temer el horror de estruendo vano.

Brioso el alto cuello y enarcado
 Con la cabeza descarnada y viva :
 Llenas las cuencas; ancho y dilatado

El bello espacio de la frente altiva :
 Breve el vientre rollizo, no pesado,
 Ni caído de lados, y que aviva
 Los ojos eminentes : las orejas
 Altas sin derramarlas y parejas.

Bulla inchado el fervoroso pecho
 Con los músculos fuertes y carnosos :
 Hondo el canal, dividirá derecho
 Los gruesos cuartos limpios y hermosos .
 Llena la anca y crecida, largo el trecho
 De la cola y cabellos desdeñosos :
 Ancho el hueso del brazo y descarnado ;
 El casco negro, liso y acopado.

Parezca que desdena ser postrero,
 Si acaso caminando, ignota puente
 Se le opone al encuentro; y delantero
 Preceda á todo el escuadron siguiente :
 Seguro, osado, denodado y fiero,
 No dude de arrojarse á la corriente
 Rauda, que con las ondas retorcidas
 Resuena en las riberas combatidas.

Si de lejos al arma dió el aliento
 Ronco la trompa militar de Marte,
 De repente estremece un movimiento
 Los miembros, sin parar en una parte :
 Crece el resuello, y recogido el viento
 Por la abierta nariz ardiendo parte :
 Arroja por el cuello levantado
 El cerdoso cabello al diestro lado.

.

Si dispusiese el soberano cielo,
 Cuyo imperio corrige y ley gobierna
 Cuanto á luz manifiesta el ancho suelo,
 Y el estado mortal siguiendo alterna,

Que despues que de vuelta el leve vuelo
 Del Tiempo, que consume y desgobierna
 Quanto produce y cria el universo,
 Viviese la memoria de mi verso :

Será quizá que entre otros desvaríos,
 En que dan los que a questa humana senda
 Huellan, mirase los preceptos míos
 Uno que alzarse á la virtud pretenda;
 Y añadiendo al cuidado nuevos brios
 Levantar á su antiguo honor empresa
 Esta arte ya perdida y desechada,
 Sin honra en el olvido sepultada.

¿Cómo? ¿No puede ser? Un tiempo estuvo
 (Y pasaron mil años) escondida,
 En tanto que la niebla oscura tuvo
 De la ignorancia la virtud sin vida,
 Hasta que aventajadamente hubo
 Quien la ansalzó de ahora está subida :
 Mas (como todas cosas) nunca puede
 Firmarse donde permanezca y quede.

No asienta en nada el pié, ni permanece
 Cosa jamas criada en un estado :
 Este hermoso sol que resplandece,
 Y el coro de los astros levantado,
 El vago aire y sonante, y cuanto crece
 En la tierra y el mar de grado en grado,
 Mueven como ellos, cambian vez y asientos,
 Y revuelven los grandes elementos.

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS.

Doña TERESA DE CEPEDA naquit à Avila en 1515, et mourut en 1582. Issue d'une riche et noble famille, douée de rares qualités, elle aurait pu jouir des plus séduisantes vanités du monde, mais elle préféra l'humble retraite et les austérités du cloître. A l'âge de 20 ans elle entra dans l'ordre des religieuses Carmélites, sous le nom de Thérèse de Jésus. La vie de cette sainte extraordinaire est bien connue; ses œuvres ont été depuis longtemps traduites en français, et occupent une place distinguée dans les meilleures bibliothèques. Il est bon seulement de rappeler que Thérèse travailla avec un zèle infatigable à réformer la règle de son ordre, et que, par cette réforme, elle devint fondatrice d'une nouvelle congrégation, connue sous le nom de Carmes déchaussés. Et c'est parmi les travaux et les efforts qu'exigeait cette entreprise héroïque qu'elle eut occasion de déployer les merveilleux trésors de pensées et de sentiments dont la faveur divine avait enrichi son âme, et qui, répandus dans ses œuvres, leur donnent tant d'attrait et un prix inestimable.

Le nombre des écrits que Sainte Thérèse nous a laissés est considérable. Les plus importants sont le *Récit de sa vie*, le *Chemin de la perfection*, le *Château intérieur* ou les *Demeures*, et ses *Lettres* qui forment à elles seules deux forts volumes in-4^o espagnol. Son style, considéré sous le rapport exclusivement littéraire, n'est pas à l'abri de toute critique : on trouve qu'il est en général un peu trop abondant, et qu'il laisse par-

fois à désirer quant à la correction. Mais l'esprit du lecteur , subjugué , entraîné , par la puissance de conviction et d'enthousiasme que la sainte a le don de communiquer à son ardente parole , ne s'arrête point aux formes superficielles de l'élocution. Thérèse écrivait avec une si rare aisance que ses manuscrits , conservés à l'Escurial , ne présentent aucune trace de rature. L'inépuisable fécondité de son génie et la perfection spirituelle de ses écrits ont tellement frappé les écrivains Espagnols , qu'ils n'hésitent pas à reconnaître dans Sainte Thérèse de Jésus une inspiration divine.

PRELIMINARES.

MORADAS PRIMERAS.

CAPÍTULO I.

En que trata de la hermosura y dignidad de nuestras almas.

Pone una comparacion para entenderse , y dice la ganancia que es entenderla y saber las mercedes que recibimos de Dios , y como la puerta deste castillo es oracion.

Estando yo suplicando á nuestro Señor hablase por mí , porque yo no atinaba cosa que decir , ni como comenzar á cumplir esta obediencia , se me ofreció lo que ahora diré , para comenzar con algun fundamento , que es considerar nuestra alma , como un castillo todo de un diamante , ó muy claro cristal , adonde hay muchos aposentos , así como en el cielo hay muchas moradas. Que si bien lo consideramos , hermanas , no es otra cosa el alma del justo , sino un paraíso á donde el Señor dél tiene sus deleites. Pues que tal os parece que será el aposento ¿ adonde un rey tan poderoso , tan sabio ,

tan limpio, tan lleno de todos los bienes se deleita? No hallo yo cosa con que comparar la gran hermosura de un alma y su gran capacidad. Y verdaderamente apenas deben llegar nuestros entendimientos, por agudos que fuesen, á comprehenderlo: así como no pueden llegar á considerar á Dios, pues él mismo dice, que nos crió á su imágen y semejanza. Pues si esto es así, como lo es, no hay para que nos cansar en querer comprehender la hermosura deste castillo: porque (puesto que hay la diferencia dél á Dios, que del Criador á la criatura, pues es criatura) basta decir su Magestad, que es hecha á su imágen, para que podamos entender la gran dignidad y hermosura del ánima. No es pequeña lástima y confusion, que por nuestra culpa no entendamos á nosotras mismas. No seria gran ignorancia, hijas mias, que preguntasen á uno quien es, y no se conociese, ni supiese quien fué su padre, ni su madre, ni de que tierra? Pues si esto seria gran bestialidad, sin comparacion es mayor la que hay en nosotras, cuando no procuramos saber que cosa somos, sino que nos detenemos en estos cuerpos, y así á bulto, porque lo hemos oído, y porque nos lo dice la fé, sabemos que tenemos almas. Mas, que bienes pueden haber en esta alma, ó quien está dentro en esta alma, ó el gran valor della, pocas veces lo consideramos: y así se tiene en tan poco procurar con todo cuidado conservar su hermosura. Todo se nos va en la groseria del engaste, ó cerca deste castillo, que son estos cuerpos. Pues consideremos, que este castillo tiene, como he dicho, muchas moradas, unas en lo alto, otras en lo bajo, otras en los lados. Y en el centro, y mitad de todas estas tiene la mas principal que es adonde pasan las cosas de mucho secreto entre Dios y el alma. Es menester que vayan advertidas á esta comparacion, quizá será Dios servido pueda por ella daros algo á entender de las mercedes, que es Dios servido hacer á las almas, y las diferencias que hay en ellas, hasta donde yo hubiere entendido que

es posible , que todas será imposible entenderlas nadie , segun son muchas , quanto mas quien es tan ruín como yo ? Porque os será gran consuelo , quando el Señor os las hiciere , saber que es posible : y á quien no , para alabar su gran bondad. Que así como no nos hace daño , considerar las cosas que hay en el cielo , y lo que gozan los bienaventurados , antes nos alegramos , y procuramos alcanzar lo que ellos gozan : tampoco no nos le hará ver que es posible en este destierro comunicarse un tan gran Dios con unos gusanos tan llenos de mal oler , y amarlos una bondad tan buena , y una misericordia tan sin tasa. Tengo por cierto , que á quien hiciere daño , entender que es posible hacer Dios esta merced en este destierro , que estará muy falta de humildad , y del amor del próximo ; porque si esto no es , cómo nos podemos dejar de holgar de que haga Dios estas mercedes á un hermano nuestro , pues no impide para hacérmolas á nosotras ? y de que su Magestad dé á entender sus grandezas , sea en quien fuere ? Que algunas veces será solo por mostrarlas , como dijo del ciego que dió vista , quando le preguntaron los Apóstoles , si era por sus pecados , ó de sus padres. Y así acace no las hacer por ser mas santos á quien las hace , que á los que no ; sino porque se conozca su grandeza (como vemos en san Pablo y la Magdalena) y para que nosotros le alabemos en sus criaturas.

PRIMERAS MORADAS.

CAPÍTULO II.

...La humildad siempre labra como la abeja en la colmena la miel : que sin esto todo va perdido. Mas consideremos que la abeja no deja de salir á volar para traer flores: así el alma en el propio conocimiento, créame, y vuele algunas veces á considerar la grandeza y magestad de su Dios. Aquí verá su baja

mejor que en sí misma, y mas libre de las sabandijas que entran en las primeras piezas, que es el propio conocimiento, que es harta misericordia de Dios que se ejercite en esto. Tanto es lo de mas como lo de menos, suelen decir. Y créanme, que con la virtud de Dios obraremos muy mayor virtud, que muy atadas á nuestra tierra.

No sé si queda dado bien á entender, porqué es cosa tan importante este conocernos, que no querria en esto hubiese jamas relajacion por subidas que esteis en los cielos; pues mientras estamos en esta tierra, no hay cosa que mas nos importe que la humildad. Y así torno á decir, que es muy bueno y rebueno tratar de entrar primero en el aposento adonde se trata desto, que volar á los demas, porque este es el camino; y si podemos ir por lo seguro y llano, ¿para qué hemos de querer alas para volar? Mas busquemos como aprovechar mas en esto; y á mi parecer, jamas nos acabamos de conocer si no procuramos conocer á Dios. Mirando su grandeza, acudamos á nuestra bajeza, y mirando su limpieza, verémos nuestra suciedad: considerando su humildad, verémos quán lejos estamos de ser humildes...

CAMINO DE LA PERFECCION.

CAPÍTULO XXVII.

Padre nuestro que estás en los cielos. ¡O Señor mio, cómo pareéis padre de tal hijo, y cómo parece vuestro hijo, hijo de tal padre! Bendito seais vos por siempre jamas. No fuera al fin de la oracion esta merced, Señor, tan grande: en comenzando nos henchís las manos: y hacéis tan gran merced, que seria harto bien henchirse el entendimiento para ocupar la voluntad, de manera que no os pudiese hablar palabra. ¡Oh qué bien venia aquí, hijas, contemplacion perfecta! ¡Oh con quánta razon entraria el alma en sí, para poder mejor subir sobre sí misma

á que le diese este Santo Hijo á entender qué cosa es el lugar adonde dice que está su Padre, que es en los cielos!

Salgamos de la tierra, hijas mías; que tal merced como esta no es razon se tenga en tan poco, que despues que entendamos quan grande es, nos quedemos en la tierra.

¡Oh Hijo de Dios, y Señor mio! ¿cómo dais tanto junto á la primera palabra? ¿y á qué os humillais á vos con extremo tan grande, en juntaros con nosotros al pedir, y haceros hermano de cosa tan baja y miserable? Como nos dais en nombre de vuestro Padre todo lo que se puede dar, pues que quereis que nos tenga por hijos, que vuestra palabra no puede faltar; obligaisle á que la cumpla, que no es pequeña carga, pues en siendo padre nos ha de sufrir por graves que sean las ofensas, si nos tornamos á él como el hijo pródigo. Háenos de perdonar, háenos de consolar en nuestros trabajos, háenos de sustentar, como lo ha de hacer un tal padre, que forzado ha de ser mejor que todos los padres del mundo, porque en él no puede haber sino todo bien cumplido : y, despues de todo esto, hacernos participantes y herederos con vos... Mirad que vuestro Padre está en el cielo; vos le decís : es razon que mireis por su honra. Ya que estais vos ofrecido á ser deshonorado por nosotros, dejad á vuestro Padre libre, no le obligueis á tanto por gente tan ruin como yo, que le ha de dar tan malas gracias. ¡O buen Jesus! qué claro habeis mostrado ser una cosa con él! Y que vuestra voluntad es la suya, y la suya vuestra. ¡Qué confesion tan clara, Señor mio, qué cosa es el amor que nos teneis! Habeis andado rodeando, y enebriendo al demonio que sois hijo de Dios, y con el gran deseo que teneis de nuestro bien, no se os pone cosa delante por hacernos tan grandísima merced. ¿Quién la podia hacer sino vos, Señor? Al menos bien veo, mi Jesus, que habeis hablado como hijo regalado, por vos y por nosotros; y que sois poderoso para que se haga en el cielo lo que vos decís en la tierra...

CAPÍTULO XLII.

En que trata destas postreras palabras : Sed libera nos á malo , Amen.

Paréceme tiene razon el buen Jesus de pedir al Padre nos libre de mal , esto es de los peligros y trabajos desta vida , por lo que toca á nosotros , porque en quanto vivimos , corremos mucho riesgo : y por lo que toca á sí , porque ya vemos quan cansado estaba desta vida , quando dijo en la cena á sus Apóstoles : con desco he deseado cenar con vosotros ; que era la postrera cena de su vida , adonde se vé quan sabrosa le era la muerte. Y ahora no se cansarán los que han cien años , sino siempre con desco de vivir. Mas á la verdad no la pasamos tan mal , ni tantos trabajos , como su Magestad la pasó , y tan pobremente. ¿Qué fué toda su vida sino una continua muerte , siempre trayendo la que le habian de dar tan cruel , delante de los ojos ? Y esto era lo ménos. Mas tantas ofensas como veía se hacian á su Padre , y tanta multitud de almas como se perdian ! Pues si acá , á una que tenga caridad , le es esto gran tormento , ¿ qué seria en la caridad sin tasa ni medida deste Señor ? Y ¿qué gran razon tenia de suplicar al Padre , que le librase ya de tantos males y trabajos , y le pusiese en descanso para siempre en su reino , pues era verdadero heredero dél ? y así añadió , Amen : que en él entiendo yo , que pues con él se acaban todas las cosas , pidió al Padre el Señor , que seamos librados de todo mal para siempre. Y así suplico yo al Señor me libre de todo mal para siempre , pues no me desquito de lo que debo , sino que , puede ser por ventura cada día me adeudo mas. Y lo que no se puede sufrir , Señor , es no poder saber cierto que os amo , ni si son aceptos mis deseos delante de vos.

O Señor , y Dios mio ! libradme ya de todo mal , y sed servido de llevarme adonde están todos los bienes. ¿Qué esperan ya aquí aquellos á quienes vos habeis dado algun conocimiento de lo que es el mundo, y tienen viva fé de lo que el padre eterno les tiene guardado? El pedir esto con deseo grande y toda determinacion por gozar de Dios , es un gran efecto para los contemplativos , de que las mercedes que en la oracion reciben son de Dios. Ansí que , los que lo tuvieren , ténganlo en mucho. El pedirlo yo , no es por esta via (digo que no se tome por esta via) sino que como he tan mal vivido, temo ya de mas vivir , y cánsanme tantos trabajos. Los que participan de los regalos de Dios , no es mucho que deseen estar adonde no los gocen á sorbos , y que no quieran estar en vida , adonde tantos embarazos hay para gozar de tanto bien , y que deseen estar adonde no se les ponga el Sol de justicia. Haráseles todo oscuro quanto acá despues véen , y de cómo viven me espanto. No debe ser contento , quien ha comenzado á gozar , y le han dado ya acá prendas de su reino , adonde no ha de vivir por su voluntad , sino por la del Rey. ¡ O quán otra vida debe ser esta , para no desear la muerte ! ¡ Quán diferentemente se inclina aquí nuestra voluntad á lo que es la voluntad de Dios ! Ella quiere que queramos la verdad : nosotros queremos la mentira. Quiere que queramos lo eterno : acá nos inclinamos á lo que se acaba. Quiere que queramos cosas grandes y subidas : acá queremos bajas , y de tierra. Querria quisiésemos solo lo seguro : acá amamos lo dudoso. Que es burla , hijas , sino suplicar á Dios nos libre para siempre de todo mal , y aunque no vamos en el deseo con tanta perfeccion , esforcémonos á pedir la peticion ¿ Qué nos cuesta pedir mucho , pues pedimos á poderoso ? Vergüenza seria pedir á un gran Emperador un maravedí. Y para que acertemos , dejemos á su voluntad el dar , pues ya le tenemos dada la nuestra , y sea para siempre santificado su nombre en los cielos y en la tierra , y en mí sea siempre hecha su voluntad. Amen.

Carta escrita en 1562 por la Santa á uno de sus confesores.

En lo de la pobreza me parece me ha hecho Dios mucha merced, porque aun lo necesario no querría tener si no fuera de limosna : y así deseo en extremo estar donde no se coma de otra cosa. Paréceme á mí que estar adonde estoy, cierta que no me ha de faltar de comer y de vestir, que no se cumple con tanta perfeccion el voto ni el consejo de Cristo, como adonde no hay renta, que alguna vez faltará : y los bienes que con la verdadera pobreza se ganan, parécenme muchos, y no los quisiera perder...

Paréceme que tengo mucha mas piedad de los pobres que solia. Entiendo yo una lástima grande y deseo de remediarlos : que si mirase á mi voluntad, les daría lo que traigo vestido. Ningun asco tengo de ellos aunque los trate y llegue á las manos : y esto veo es agora don de Dios, que aunque por amor dél hacia la limosna, piedad natural no la tenia. Bien conocida mejoría siento en esto.

En cosas que dicen de mi murmuracion (que son hartas, y en mi perjuicio, y hartos) tambien me siento mejorada. No parece me hace casi impresion mas que á un bobo : y paréceme algunas veces tienen razon, y casi siempre. Siéntolo tan poco, que no me parece tengo que ofrecer á Dios, como tengo esperiencia que gana mi alma mucho; antes me parece me hacen bien. Y ninguna enemistad me queda con ellos en llegándome la primera vez á la oracion...

Algunas cosas que en oracion he sido aconsejada, me han salido muy verdaderas. Así que, de parte de hacerme Dios merced, hállome muy mas mejorada de servirle, yo de mi parte harto mas ruin; porque el regalo he tenido mas que se ha ofrecido, aunque hartas veces me da harta pena. La penitencia, poca; la honra que me hacen, mucha; bien contra mi voluntad hartas veces...

Hasta agora, parecíame habia menester á otros, y tenia mas

confianzas en ayudas del mundo. Agora entiendo claro ser todos unos palillos de romero seco, y que asiéndose á ellos no hay seguridad : que en habiendo algun peso de contradicciones ó murmuraciones, se quiebran. Y así-tengo esperiencia que el verdadero remedio para no caer, es asirnos á la cruz, y confiar en el que en ella se puso. Hállole amigo verdadero : y hállome con esto con un señorío, que me parece podria resistir á todo el mundo...

Exclamaciones ó Meditaciones de una alma á Dios.

Muchas veces, Señor mio, considero que si en algo se puede sustentar el vivir sin vos, es en la soledad, porque descansa el alma con su descanso; puesto que, como no se goza con entera libertad, muchas veces se dobla el tormento. Mas el que da el haber de tratar con las criaturas, y dejar de entender el alma á solas con su Criador, hace tenerle por deleite. Mas ¿ qué es esto, mi Dios, que el descanso cansa al alma que solo pretende contentaros? ¡ O amor poderoso de Dios, quán diferentes son tus efectos del amor del mundo ! Este no quiere compañía, por parecerle que le han de quitar de lo que posee. El de mi Dios, mientras mas amadores entiende que hay, mas crece : y así sus gozos se templan en ver que no gozan todos de aquel bien. ¡ O Bien mio ! que esto hace que en los mayores regalos y contentos que se tienen con vos, lastime la memoria de los muchos que hay que no quieren estos contentos, y de los que para siempre los han de perder !

SAINT JEAN DE LA CROIX.

SAN JUAN DE LA CRUZ, surnommé le docteur *extatique*, naquit à Montivéros en 1542, et mourut en 1591. Il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Carmes, où il se montra constamment plein de charité et ardent observateur de la règle. C'est lui que Sainte Thérèse choisit pour son coopérateur dans la réforme de leur ordre (1). Il a écrit des ouvrages ascétiques : les plus importants sont la *Nuit obscure de l'âme*, l'*Ascension au Mont-Carmel*, les *Instructions pour être parfait religieux*, et ses *Poésies*. Son style présente les mêmes caractères que celui du vénérable *Davila* (2), même négligence des formes de l'élocution, mais aussi même feu d'expression, même abondance de tournures originales, même richesse de pensées et de locutions sublimes, qui saisissent l'âme et l'élèvent à l'extase.

FRAGMENTS.

I.

Noche Escura del Alma, cap. IX

.... Así lo sentia y lloraba Jeremias para declarar los trabajos de esta noche pasada, diciendo : Quitada y despedida está mi alma de la paz. Esta es una penosa turbacion de muchos recelos, imaginaciones y combates que tiene el alma dentro de sí, en que con la aprehension y sentimiento de

(1) Voyez la notice sur S^e Thérèse, pag. 223.

(2) Voyez sa notice, pag. 201.

las miserias en que se ve, sospecha que está perdida y acabados sus bienes para siempre.

De aquí es que entró en el espíritu un dolor y gemido tan profundo, que le causa fuertes rugidos y bramidos espirituales, pronunciándolos á veces por la boca, y resolviéndose en lágrimas quando hay fuerza y virtud para poderlo hacer; aunque las mas veces hay este alivio. El real profeta David declaró muy bien esto, como quien tan bien lo experimentó, diciendo: Fui muy afligido y humillado: rugia del rugido de mi corazon. El qual rugido es cosa de gran dolor; porque algunas veces con la súbita y aguda memoria de estas miserias en que se ve el alma, siente tanto dolor y pena, que no sé como se podria dar á entender, sino por la semejanza que el santo Job, estando en el mismo trabajo, dice por estas palabras: De la manera que son las avenidas de las aguas, así el rugido mio. Porque, así como algunas veces las aguas hacen tales avenidas que todo lo anegan y llenan, así este rugido y sentimiento del alma algunas veces erece tanto, que anegándola y traspasándola toda, la llena de angustias y dolores espirituales todos sus afectos profundos y fuerzas sobre todo lo que se puede encarecer.

.

¡O miserable suerte la de nuestra vida, donde con tanta dificultad la verdad se conoce: pues lo mas claro y verdadero no es mas que oscuro y dudoso!... ¡En cuánto temor y peligro vive el hombre, pues la misma lumbre de sus ojos natural con que se guía, es la primera que le encandila y engaña para ir á Dios; y que si ha de acertar á ver por donde va, tenga necesidad de llevar cerrados los ojos, y ir á oscuras para ir segura de los enemigos domésticos de su casa, que son sus sentidos y potencias! Bien está, pues, aquí el alma escondida y amparada en esta agua tenebrosa que está cerca de Dios: porque, así como el mismo Dios sirve de tabernáculo y morada, le servirá de otro tanto á ella, y de

amparo perfecto y seguridad , aunque en tinieblas , donde está escondida y amparada de sí misma , y de todos los demas daños de criaturas...

De las tales tambien se entiende lo que dice David en otro salmo : Esconderlos has en el escondrijo de tu rostro de la turbacion de los hombres : ampararlos has en tu tabernáculo de la contradiccion de las lenguas. En lo qual se entiende toda manera de amparo : porque estar escondidos en el rostro de Dios de la turbacion de los hombres , es estar fortalecidos con esta oscura contemplacion contra todas las ocasiones que de parte de los hombres les pueden sobrevenir. Y estar amparados en su tabernáculo de la contradiccion de las lenguas , es estar el alma engolfada en esta agua tenebrosa , que es el tabernáculo que habemos dicho de David. De donde , por tener el alma todos los apetitos y aficiones destetados , y las potencias escurecidas , está libre de todas las imperfecciones que contradicen al espíritu , así de su misma carne , como de las demas criaturas. De donde esta alma bien puede decir , que va *á oscuras y segura.*

II.

Del Cántico espiritual, Cap. 1.

El intento principal del alma en este verso , no es solo pedir la devocion afectiva y sensible , en que no hay certeza ni claridad de la posesion del esposo en esta vida ; sino principalmente la clara presencia y vision de su esencia , en que desea estar certificada y satisfecha en la otra. Esto mismo quiso decir la esposa en los cantares divinos , quando deseando unirse con la divinidad del Verbo , esposo suyo , la pidió al Padre , diciéndole : Muéstrame donde te apacientas , y donde te recuestas al medio dia... Este pasto , pues , es el Verbo , esposo , donde el Padre se apacienta en infinita gloria ; y es el lecho florido , donde con infinito deleite de amor se recuesta escondido profundamente de todo ojo mortal y de toda criatura. Y esto

pide aquí el alma esposa, quando dice : *¿Adónde te escondiste?...*

El alma que lo ha de hallar, conviéndela salir de todas las cosas segun la afición y voluntad, y entrarse en sumo recogimiento dentro de sí misma, siéndole todas las cosas como si no fuesen. Que por eso san Agustín, hablando en los soliloquios con Dios, decia : No te hallaba, Señor, de fuera; porque mal te buscaba fuera, que estabas dentro. Está pues Dios en el alma escondido, y ahí le ha de buscar con amor el buen contemplativo, diciendo : *¿Adónde te escondiste?*

¡O, pues, alma hermosísima entre todas las criaturas, que tanto deseas saber el lugar donde está tu amado para buscarlo y unirte con él, ya se te dice que tú misma eres el aposento donde él mora, y el retrete y el escondrijo donde está escondido! Que es cosa de grande contentamiento y alegría para tí ver que todo tu bien y esperanza esté tan cerca de tí, que esté en tí, ó por mejor decir, tú no puedes estar sin él. Cata que el reino de Dios está dentro de vosotros (dice el esposo) : y su siervo san Pablo dice : Vosotros sois temples de Dios. Grande contento es para el alma entender que nunca Dios falta del alma, aunque esté en pecado mortal; ¿quánto menos de la que está en gracia? ¿Qué mas quieres, o alma; y qué mas buscas fuera de tí, pues dentro de tí tienes tus riquezas, tus delcites, tu satisfaccion, tu hartura y tu reino?

III.

Avisos y Sentencias espirituales.

Mas vale estar cargado junto al fuerte, que aliviado junto al flaco. Quando estás cargado de aflicciones, estas junto á Dios, que es tu fortaleza, el qual está con los atribulados. Quando estás aliviado, estás junto á tí, que eres tu misma flaqueza : porque la virtud y fortaleza del alma en los trabajos crece y se confirma.

Mira que tu carne es flaca, y que ninguna cosa del mundo

puede dar á tu espíritu fortaleza ni consueño : que lo que nace del mundo, mundo es : y lo que nace de la carne, carne es : y el buen espíritu solo nace del espíritu de Dios, que se comunica no por mundo ni por carne.

Mira que la flor mas delicada, mas presto se marchita y pierde su olor. Por tanto, guárdate de caminar por espíritu de sabor, porque no serás constante, mas escoge para tí un espíritu robusto, no asido á nada, y halláras dulzura y paz en abundancia : porque la sabrosa, dulce, y durable fruta, en la tierra fria y seca se coge.

Aunque el camino es llano y suave para los hombres de buena voluntad, el que camina, caminará poco y con trabajo, si no tiene buenos pies y ánimo, y porfia en eso mismo animosamente.

No comas en pastos vedados, que son los de esta vida presente : porque bienaventurados son los que han hambre y sed de justicia, porque ellos serán hartos.

Verdaderamente aquel tiene vencidas todas las cosas, que ni el gusto de ellas le mueve á gozo, ni el desabrimiento le causa tristeza. Con la fortaleza trabaja el ánimo, obra las virtudes, y vence los vicios.

IV.

Carta escrita desde Segovia en 1588 á la priora del convento de carmelitas descalzas de Córdoba, recién fundado.

Jesus sea en su alma. Obligadas estan á responder al Señor, conforme al aplauso con que ahí las han recibido : que cierto que me he consolado de ver la relacion. Y que hayan entrado en casas tan pobres y con tantos calores, ha sido ordenacion de Dios, porque hagan alguna edificacion, y den á entender lo que profesan, que es Cristo desnudamente, para que las que se movieren, sepan con qué espíritu han de venir...

Miren que conserven el espíritu de pobreza y desprecio de todo; si no, sepan que caerán en mil necesidades espirituales y

temporales, queriéndose contentar con solo Dios. Y sepan que no tendrán ni sentirán mas necesidades que á las que quisieren sujetar el corazon : porque el pobre de espíritu en las menguas está mas contento y alegre, porque ha puesto su todo en nonada, y nada, y así halla en todo anchura. ¡ Dichosa nada y dichoso escondrijo de corazon, que tiene tanto valor que lo sujeta todo, no queriendo sujetar nada para sí, y perdiendo cuidados por poder arder mas en amor!

A todas las hermanas, de mi parte, salud en el Señor. Dí-gales que, pues nuestro Señor las ha tomado por primeras piedras, que miren quales deben ser, pues como en mas fuer-tes han de fundar las otras : que se aprovechen de este primer espíritu que da Dios en estos principios, para tomar muy de nuevo el camino de perfeccion en toda humildad y desasi-miento de dentro y de fuera; no con ánimo aniñado, mas con voluntad robusta segun la mortificacion y penitencia...

V.

CANCION MISTICA.

—

Diálogo entre el Alma y Cristo su esposo.

ESPOSA.

¿ A dónde te escondiste
 Amado y me dejaste con gemido?
 Como ciervo huiste
 Habiéndome herido;
 Salí tras tí clamando y eras ido.
 Pastores los que fuerdes
 Allá por las majadas al otero,
 Si por ventura vierdes
 Aquél que yo mas quiero,
 Decilde que adolezco, peno y muero.

Buscando mis amores
 Iré por esos montes y riberas;
 Ni cogeré las flores,
 Ni temeré las fieras,
 Y pasaré los fuertes y fronteras.
 ¡Oh bosques y espesuras
 Plantadas por la mano de mi amado!
 ¡Oh prado de verduras
 De flores esmaltado!
 Decid si por vosotras ha pasado.

LAS CRIATURAS.

Mil gracias derramando
 Pasó por estos sotos con presura;
 Y yéndolos mirando,
 Con sola su figura
 Vestidos los dejó de su hermosura.

ESPOSA.

¡Ah, quién podrá sanarme!
 Acaba de entregarte ya de vero:
 No quieras enviarme
 De hoy mas ya mensagero;
 Que no saben decirme lo que quiero.
 Y todos cuantos vagan
 De tí me van mil gracias refiriendo,
 Y todas me llagan,
 Y déja muriendo
 Un no sé qué, que queda balbuciendo.
 Mas ¿cómo perseveras
 ¡O alma! no viviendo donde vives,
 Y haciendo porque mueras
 Las flechas que recibes
 De lo que del amado en tí concibes?

¿Porqué, pues has llagado
 Aqueste corazón, no le sanaste?
 Y pues me le has robado
 ¿Porqué así le dejaste
 Y no tomas el robo que robaste?

Descubre tu presencia,
 Y matéme tu vista hermosura:
 Mira que la dolencia
 De amor no bien se cura
 Sino con la presencia y la figura.

¡O cristalina fuente,
 Si en esos tus semblantes plateados
 Formases de repente
 Los ojos deseados
 Que tengo en mis entrañas dibujados!
 Apártalos amado
 Que voy de vuelo.

ESPOSO.

Vuélvete, paloma.

Que el ciervo vulnerado
 Por el otero asoma
 Y al aire de tu vuelo fresco toma.

ESPOSA.

Mi amado las montañas,
 Los valles solicita nemorosos,
 Las ínsulas extrñas,
 Les ríos sonorosos
 El silbo de los aires amorosos;
 La noche sossegada
 Procura, y los levantes de la Aurora;
 La música callada,
 La soledad senora,
 La cena que recrea y enamora.

.

FIGUEROA.

Don FRANCISCO DE FIGUEROA florissait au milieu du 16^{me} siècle. Il naquit à Alcalá, mais on ignore l'année de sa naissance. Il suivit la carrière des armes, et passa une grande partie de sa vie en Italie et dans les Pays-Bas. Ayant du goût pour la poésie, il mit à profit son séjour en Italie pour s'y essayer au culte des Muses, dont il devint un heureux favori. On dit, sans toutefois en indiquer le motif, que, quelque temps avant sa mort, il brûla ses manuscrits, et que nous devons les poésies qui nous restent de Figuéroa aux soins d'un ami, qui avait profité de son facile accès auprès du poète pour copier quelques morceaux choisis de ses charmantes productions.

FRAGMENTE.

ÉGLOGA.

TIRSI.

Tirsi, pastor del mas famoso rio
Que da tributo al Tajo, en la ribera
Del glorioso Sebeto, á Dafne amaba
Con ardor tal, que fué mil veces visto
Tendido en tierra en doloroso llanto
Pasar la noche; y al nacer del dia,
Como suelen tornar otros del sueño
Al ejercicio usado, así del llanto
Tornar al llanto, y de una en otra pena,
Rompiendo el aire en semejantes voces :

Fiero dolor, que del profundo pecho,
 De este tu propio antiguo usado nido,
 Sacas tan abundante y larga vena,
 Afloja un poco, ¡o dolor fiero! afloja,
 Fiero dolor, un poco, y de las lágrimas
 Que en mis ojos cuajadas hacen turbia
 Mi débil vista, alguna parte enjuga.
 Porque con este hierro, que algun día
 Ha de dar fin á mi cansada vida,
 En este tronco escriba mis querellas:
 Do por ventura la engañosa Dafne,
 Tornando de la caza calurosa
 Y sedienta á buscar ó sombra ó agua,
 Vuelva acaso los ojos y los lea:
 O si esto no, serán piadoso ejemplo
 A amorosos pastores... Dafne ingrata,
 Que mientras vas con el sol nuevo alegre
 Del espacioso mar las bravas ondas
 Que crecen con mis lágrimas mirando,
 O en jardín deleitoso, al manso viento,
 De cuidados de amor libre paseas;
 Tu Tirsi, ¡ ay Dios! tu Tirsi, un tiempo yace
 Solo con su dolor en esta selva:
 Que ya ni el verde prado ó fresca sombra,
 Ni olor süave de diversas flores,
 Ni dulce murmurar de clara fuente
 Le es dulce ó caro, sino el llanto solo.
 ¡ Cuántos pastores, cuántas pastorcillas
 Amorosas, oyendo mis gemidos,
 Conmigo consolándome han llorado!
 ¡ Qué me dijo una vez la blanca Alcea
 Movida á compasion! ¡ Qué dijo Clori,
 La rubia Clori, amor de mil pastores!
 Qué cuando, yo cantando, ella vencida

Del amor que me tiene , entre estas ramas
 Escondida , tu nombre oyó en mis versos.
 Dijo : (¡ Ay amargas voces , cuán impresas
 Os tiene el corazon !) : Hermoso Tirsi ,
 De tus riberas no pequeña gloria ,
 ¿ Cuál estrella cruel , cuál fiera saña
 Te mueve contra tí ? Tú mismo buscas
 Tu presto fin en tus mas tiernos años...
 ¿ No te ví , Tirsi , yo , ¡ ah que bien debo
 Acordarme del día ! en las solemnes
 Bodas de Alcipe estar cual prado en mayo ,
 De guirnaldas ganadas en mil pruebas
 Cercado en derredor , ufano y ledó ?
 ¿ Qué tienes ya de aquel , de aquel que pudo
 A mí misma robarme ? ¿ A dónde es ida
 Tu gracia ? ¿ A dónde la color del rostro ?
 ¿ A dónde está la fuerza de tus ojos
 Amorosos ó airados ? ¿ Quién te tiene
 Parado tal , que si tu imágen viva ,
 Desde aquel para mí euitado dia ,
 Esculpida en mi pecho no estuviera ,
 Te conociera apenas ? Mira , Tirsi ,
 Mira , cruel , que el justo amor debido
 A tu Clori , tan mal en Dafne empleas.
 Mas así va , son estos los misterios
 De la diosa cruel , reina de Cipro ,
 Que desiguales ánimas y formas
 Se deleita enlazar con crudo yugo.
 Alcipe ama á Damon , Damon á Clori :
 Arde Clori por Tirsi , Tirsi ingrato
 Por Dafne : Dafne está entregada á Glauco :
 En Glauco no hay amor... Apenas pude
 Escuchar hasta aquí , que airado en vista ,
 Y muy mas dentro del corazon , le dije .

Huye, huye de mí, malvada Clori,
No me fatigues mas con falsas nuevas.
Ella se fué, mas levantó primero
Los ojos lagrimosos hácia el cielo,
Y no sé si pidió de mí venganza.
Pero bien se la doy : desde aquella hora
Imaginando estoy el como sea
Que por amar á Glauco, á Tirsi olvides.
De secreta virtud pequeña yerba,
No nace planta en este prado ó valle,
De quien no tenga yo cierta noticia,
Y la sepa apropiar á sus efectos.
¿ Quando nació jamas por aquí en torno
Contienda pastoril, que yo no fuese
Elegido júez por ambas partes ?
¿ Quando en fiesta quedé sin algun premio ?
Testigos son esta zampoña y vaso,
Y ese collar que cuelga de tus pechos.
Pues si versos se precian, ya te dieron
Otro tiempo loor mis dulces versos.

.

GEORGE DE MONTEMAYOR.

DON JORGE DE MONTEMAYOR, qui florissait vers le milieu du 15^{me} siècle, naquit en Portugal dans la petite ville de Montemor près de Coïmbre. Il s'appliqua d'abord à la musique, et fut maître de chapelle du roi d'Espagne, Philippe II. Il tenta aussi pendant quelque temps le sort des armes; et plus tard il se livrait à la culture de la poésie pastorale. En 1545, il publia à Madrid un roman, mêlé de prose et de vers, appelé la *Diane*, qui lui a mérité les plus grands éloges. Ce charmant ouvrage a été si bien caractérisé par un écrivain parfaitement à même d'en juger, que nous nous plaisons à transcrire ici ses propres paroles : « Ce roman pêche, dit Florian dans son » *Essai sur la Pastorale*, par la conduite, par l'invéraisem- » blance et la multiplicité des épisodes : il a de plus le défaut » capital de commencer par l'infidélité non motivée de l'hé- » roïne, et d'employer la magie pour guérir le héros de sa » passion. Le charme du style rachète tout cela. Chaque dé- » tail, chaque morceau de poésie porte un caractère de ten- » dresse, de douceur, de sensibilité, qui attache le lecteur, et » lui fait verser des larmes en lisant des histoires mal con- » çues, impossibles, et qui ne tiennent jamais au fond du » roman. La Diane est l'un de ces ouvrages où le goût est » souvent blessé, mais où le cœur jouit presque toujours.

» Il faut la lire, et non la traduire, parce que la grâce ne se
 » traduit pas. J'ai beaucoup médité Montemayor, et j'avoue,
 » avec reconnaissance, qu'Estelle lui a de grandes obliga-
 » tions. »

FRAGMENTS.

I.

DIANA, LIBRO III.

No muy lejos deste valle, hácia la parte donde el sol se pone, está una aldea en medio de una floresta, cerca de dos rios, que con sus aguas riegan los árboles amenos, cuya espesura es tanta, que desde una casa la otra no se parece. Cada una dellas tiene su término redondo, á donde los jardines en verano se visten de olorosas flores, de mas de la abundancia de la hortaliza, que allí la naturaleza produce, ayudada de la industria de los moradores, los quales son de los que en la gran España llaman Libres, por el antigüedad de sus casas y linages. En este lugar nació la desdichada Belisa (que este nombre saqué de la pila, á donde pluguiera á Dios dejára el ánima). Aquí pues vivia un pastor de los principales en hacienda y linage que en toda esta provincia se hallaba, cuyo nombre era Arsénio, el qual fué casado con una zagala la mas hermosa de su tiempo: mas la presurosa muerte, ó porque los hados lo permitiéron, ó por evitar otros males que su hermosura pudiera causar, le cortó el hilo de la vida, pocos años despues de casada. Fué tanto lo que Arsénio sintió la muerte de su amada Florinda, que estuvo muy cerca de perder la vida. Pero consolábase con un hijo que le quedaba llamado Arsíleo, cuya hermosura fué tanta que competia con la de Florinda su madre. Y con todo ese Arsénio vivia la mas sola y triste vida, que nadie podria imaginar.

Pues viendo su hijo ya en edad conveniente para ponelle en algun ejercicio virtuoso, teniendo entendido que la ociosidad en los mozos es maestra de vicios y enemiga de virtud, determinó envialle á la academia Salamantina, con intencion que se ejercitase en aprender lo que á los hombres sube á mayor grado que de hombres; y así lo puso por obra. Pues siendo ya quince años pasados que su muger era muerta, saliendo yo un dia con otras vecinas á un mercado, que en nuestro lugar se hacia, el desdichado de Arsénio me vió, por su mal, y aun por el mio y de su desdichado hijo. Esta vista causó en él tan grande amor, como de allí adelante se pareció. Y esto me dió él á entender muchas veces; porque ahora en el campo yendo á llevar de comer á los pastores, ahora yendo con mis paños al rio, ahora por agua á la fuente, se hacía en contradicho conmigo. Yo que de amores en aquel tiempo sabia poco, aunque por oidas alcanzase alguna cosa de sus desvariados efectos, unas veces hacía que no lo entendia, otras veces lo echaba en burlas, otras me enojaba de vello tan importuno. Mas ni mis palabras bastaban á defenderme dél, ni el grande amor que él tenia le daba lugar á dejar de seguirme. Y desta manera se pasáron mas de quatro años, que ni él dejaba su porfía, ni yo podia acabar conmigo de dalle el mas pequeño favor de la vida.

.

CANCION.

Pastora, cuya ventura
 Dios quiera que sea tal,
 Que no venga á emplearse mal
 Tanta gracia y hermosura;
 Y cuyos mansos corderos,
 Y ovejuelas almagradas
 Veas crecer á manadas
 Por cima destes oteros!

Oye á un pastor desdichado,
Tan enemigo de sí,
Quanto en perderse por tí
Se halla bien empleado;
Vuelve tus sordos oídos,
Ablanda tu condicion,
Y pon ya ese corazon
En manos de los sentidos.

Vuelve estos crueles ojos
A este pastor desdichado;
Descúdate del ganado,
Piensa un poco en mis enojos;
Hace agora algun movimiento,
Y deja el pensar en al,
No de remediar mi mal,
Mas de ver como lo siento.

¿ Quantas veces has venido
Al campo con tu ganado,
Y quantas veces al prado
Los corderos has traído,
Que no te diga el dolor
Que por tí me vuelve loco?
Mas váleme este tan poco,
Que encubrillo es lo mejor.

¿ Con que palabras diré
Lo que por tu causa siento?
O ¿ con que conocimiento
Se conocerá mi fé?

¿ Que sentido bastará,
Aunque yo mejor lo diga,
Para sentir la fatiga,
Que á tu causa amor me da?

¿ Porque te escondes de mí,
Pues conoces claramente

Que estoy, quando estoy presente ,

Muy mas ausente de tí ?

Quanto á mí, por suspenderme

Estando adonde tú estés :

Quanto á tí, porque me ves ,

Y estás muy lejos de verme.

Sábesme tambien mostrar ,

Quando engañar me pretendes ,

Al revés de lo que entiendes ,

Que al fin me deajo engañar :

Mira si hay que querer mas ,

O hay de amer mas fundamento ,

Que vivir mi entendimiento

Con lo que á entender le das !

Mira el extremo en que estoy

Viendo mi bien tan dudoso ,

Que vengo á ser envidioso

De cosas ménos que yo :

Al ave que lleva el viento ,

Al pece en la tempestad ,

Por sola su libertad

Daré yo mi entendimiento.

Veo mil tiempos mudados ,

Cada dia haz novedades :

Múdanse las voluntades ,

Reviven los olvidados :

En toda cosa hay mudauza ,

En tí no la ví jamas ,

Y en esto solo verás

Quan en valde es mi esperanza.

Pasabas el otro dia

Por el monte repastando ,

Sospiré, imaginando ,

Que en ello no te ofendia,

Al suspiro alzó un cordero
 La cabeza , lastimado ,
 Y arrojástele el cayado;
 Ved que corazon de acero !

II.

SONETO.

En este claro Sol que resplandece ,
 En esa perfeccion sobre natura ,
 En esa alma gentil , esa figura ,
 Que alegra nuestra edad , y la enriquece ,
 Hay luz que ciega , rostro que enmudece ,
 Pequeña piedad , gran hermosura ,
 Palabras blandas , condicion muy dura ,
 Mirar que alegra , y vista que entristece.
 Por esto estoy , señora , retirado ,
 Por esto temo ver lo que deseo ,
 Por esto paso el tiempo en contemplarte.
 Extraño caso , efecto no pensado ,
 Que vea el mayor bien , quando te veo ,
 Y tema el mayor mal , si voy á mirarte !

Despues que hubo cantado el Soneto que os he dicho , comenzó á cantar esta cancion , con gracia tan extremada , que á todos los que lo oían , tenia suspensos , y á la triste de mí mas presa de sus amores que nunca nadie lo estuvo :

Alcé los ojos por véros ,
 Bajélos despues que os ví :
 Porque no hay pasar de allí ,
 Ni otro bien sino quereros.
 Que mas gloria que miraros ,
 Si os entiende el que os miró ?
 Porque nadie os entendió ,
 Que cause de contemplaros :

Y aunque no pueda entenderos,
Como yo no os entendí,
Estará fuera de sí,
Quando no muera por veros.

Si mi pluma otras loaba,
Ensayóse en lo menor ;
Pues todas son borrador
De lo que en vos trasladaba :
Y si ántes de quereros,
Por otra alguna escribí,
Creed que no es porque la ví,
Mas porque esperaba véros.

Mostróse en vos tan sutil
Naturaleza , y tan diestra ,
Que una sola faccion vuestra
Hará hermosas cien mil :
La que llega á pareceros
En lo menos que en vos ví,
Ni puede pasar de allí ,
Ni el que os mira , sin quereros.

Quien ve qual os hizo Dios,
Y ve otra muy hermosa ,
Parece que ve una cosa
Que en algo quiso ser vos :
Mas si os ve como ha de veros,
Y como , señora , os ví,
No hay comparacion allí,
Ni gloria , sino quereros.

MATHIEU ALEMAN.

DON MATEO ALEMAN, né à Séville ou aux environs, florissait sous Philippe II. On a peu de renseignements sur cet écrivain. On sait seulement qu'il remplit à la cour pendant plus de vingt ans la charge de *Contador de resultas* (1); qu'il fit un voyage au Mexique, et qu'il est auteur d'un ouvrage très intéressant appelé *Don Guzman de Alfarache*. C'est un roman qui se recommande par le naturel du récit, la richesse de l'invention, et la pureté du style.

FRAGMENTS.

GUZMAN DE ALFARACHE.

Quando Júpiter crió la fábrica deste universo, paréciendole toda en todo tan admirable y hermosa, primero que criase al hombre, crió los demas animales, entre los quales quiso el Asno señalarse, que si así no lo hiciera no lo fuera. Luego que abrió los ojos, y vió esta belleza del orbe, se alegró. Comenzó á dar saltos de una en otra parte, con la rociada que suele, que fué la primera salva que se le hizo al mundo, hasta que ya cansado, queriendo reposar, algo mas manso de lo que poco antes anduvo, le pasó por la imaginacion, cómo, de dónde, ó quando era él asno, pues ni tuvo principio dél, ni padres que lo fuesen : porqué, ó para qué fué criado : quál habia de ser su paradero. Cosa muy propia de asno, venirles la consideracion á mas no poder, á lo último de todo, quando es pasada la fiesta, los gustos y contentos;

(1) Maître des comptes concernant les fermiers royaux.

y aun quiera Dios que llegue como ha de venir, con enmienda y perseverancia : que temprano se recoge , quien tarde se convierte. Con este cuidado se fué á Júpiter , y le suplicó se sirviese de revelarle, quién , ó para qué lo habia criado. Júpiter le dijo, que para servicio del hombre , refiriéndole por menor todas las cosas y ministerios de su cargo. Y fué tan pesado para él , que de solamente oirlo , le hizo mataduras , y arrodillar en el suelo de ojos ; y con el temor del trabajo venidero (aunque siempre los males no padecidos asombran mas con el ruido que hacen oídos , que despues de ejecutados) quedó en aquel punto tan melancólico , qual de ordinario le vemos , pareciéndole vida tristísima la que se le aparejaba ; y preguntando quanto tiempo habia de durar en ella, le fué respondido que treinta años. El Asno se volvió de nuevo á acngojar , pareciéndole que seria eterna , si tanto tiempo la esperase , que aun á los asnos cansan los trabajos ; y con humilde ruego le suplicó , que se doliese dél, no permitiéndole darle tanta vida : y pues no habia desmerecido con alguna culpa , no le quisiese cargar con tanta pena : que bastaria vivir diez años, los quales prometia servir como asno de bien , con toda fidelidad y mansedumbre : y que los veinte restantes los diese á quien mejor pudiese sufrirlos. Júpiter , movido de su ruego , concedió su demanda , con lo qual quedó el Asno menos mal contento. El Perro , que todo lo huele , habia estado atento á lo que pasó con Júpiter el Asno , y quiso tambien saber de su buena , ó mala suerte ; y aunque anduvo en esto muy perro , queriendo saber lo que no era lícito , secretos de los dioses , y para solos ellos reservados , quales eran las cosas por venir ; en cierta manera pudo tener excusa su yerro , pues lo preguntó á Júpiter , y no hizo lo que algunas de las que me oyen , que sin Dios , y con el diablo , buscan hechicerias , y gitanas que les echen suertes , y digan su buenaventura : ved qual se la dirá quien para sí la tiene mala ! Dícnles mil mentiras y embelecocos : húrntales

por bien ó por mal aquello que pueden , y déjanlas para necias burladas y engañadas. En resolucion , fuése á Júpiter , y suplicóle que , pues con su compañero el Asno habia procedido tan misericordioso , dándole satisfaccion á sus preguntas , le hiciese á él otra semejante merced. Fuéle respondido , que su ocupacion seria en ir y venir á caza , matar la liebre y el conejo , y no tocar en él , antes ponerlo con toda fidelidad en manos del amo ; y despues de cansado y despeado de correr y trabajar , habian de tenerlo atado á estaca , guardando la casa , donde comeria tarde , frio , y poco á fuerza de dientes , royendo un hueso roido y desechado , y juntamente con esto , le darian muchas veces muchos puntillones y palos. Volvió á replicar , preguntando el tiempo que habia de padecer tanto trabajo ; fuéle respondido que treinta años. Mal contento el Perro , le pareció negocio intolerable ; mas confiado de la merced que al Asno se le habia hecho representando la consecuencia , suplicó á Júpiter que tuviese dél misericordia , y no permitiese hacerle agravio , pues no menos que el Asno , era hechura suya , y el mas leal de los animales : que lo emparejase con él , dándole solo diez años de vida. Júpiter se lo concedió ; y el Perro , reconocido desta merced , bajó el hocico por tierra , en agradecimiento della , resignando en sus manos los otros veinte años de que le hacia dejacion. Quando pasaban estas cosas , no dormia la Mona , que con atencion estaba en acecho , deseando ver el paradero dellas ; y como su oficio sea contrahacer lo que otros hacen , quiso imitar á sus compañeros ; demas que le llevaba el deseo de saber de sí , pareciéndole que quien tan claramente se habia mostrado con el Asno y el Perro , no seria para con ella riguroso. Fuése á Júpiter , y suplicóle se sirviese de darle alguna luz de lo que habia de pasar en el discurso de su vida , y para qué habia sido criada , pues era cosa sin duda no haberla hecho en balde. Júpiter le respondió que solamente se contentase con saber por entonces ,

que andaria en cadenas , arrastrando una maza , de quien se acompañaria como de un fiador ; si ya no la ponian asida de alguna baranda ó reja , donde padeceria el verano calor , y el invierno frio , con sed y hambre ; comiendo con sobresaltos , porque á cada bocado daria cien tenazadas con los dientes , y le darian otros tantos azotes , para que con ellos provocase á risa y gusto. Esto se le hizo á ella muy amargo , y si pudiera , lo mostrara entonces con muchas lágrimas ; pero llevándolo en paciencia , quiso tambien saber quanto tiempo habia de padecerlo. Respondiéronle lo que á los otros , que viviria treinta años Congojada con esta respuesta , y consolada con la esperanza en el elemento Júpiter , le suplicó lo que los demas animales , y aun se le hicieron muchos. Otorgósele la merced , segun que lo habia pedido , y dándole gracias , le besó la mano por ello , y fuése con sus compañeros.

Ultimamente , crió despues al Hombre , criatura perfecta mas que todas las de la tierra , con ánima immortal , y discursivo. Dióle poder sobre todo lo criado en el suelo , haciéndole señor usufrutuuario dello. El quedó muy alegre de verse criatura tan hermosa , tan misteriosamente organizado , de tan gallarda compostura , tan capaz , tan poderoso señor , que le pareció que una tan excelente fábrica era digna de immortalidad ; y así suplicó á Júpiter le dijese , no lo que habia deser dél , sino cuanto habia de vivir. Júpiter le respondió que quando determinó la creacion de todos los animales y la suya , se propuso darles á cada uno treinta años de vida. Maravillóse desto el Hombre , que para tiempo tan corto se hubiese hecho una obra tan maravillosa , pues en abrir y cerrar los ojos , pasaria como una flor su vida ; y apenas habria sacado los piés del vientre de su madre , quando entraria en el de la tierra , dando con todo su cuerpo en el sepulcro , sin gozar su edad , ni del agradable sitio donde fué criado. Y considerando lo que con Júpiter pasaron los tres animales , fuése á él , y con rostro humildé , le hizo este razonamiento : « Supremo Júpiter : si ya no es que mi demanda te

sea molesta , y contra las ordenaciones tuyas (que tal no es el intento mio , mas quanto tu divina voluntad sea servida , conformando la mia con ella en todo) , te suplico que , pues estos animales brutos , indignos de tus mercedes , repudiaron la vida que les diste , de cuyos bienes les faltó noticia , con el conocimiento de razon que no tuvieron , pues largaron cada uno dellos veinte años de los que les habias concedido : te suplico me los des , para que yo los viva por ellos , y tú seas en este tiempo mejor servido de mí. » Júpiter oyó la peticion del Hombre , concediéndole que , como tal , viviese sus treinta años , los cuales pasados , comenzase á vivir por su órden los heredados ; primeramente veinte del Asno , sirviendo su oficio , padeciendo trabajos , acarreado , juntando , trayendo á casa , y llegando , para sustentarla , lo necesario á ella : de cincuenta hasta setenta , viviese los del Perro , ladrando , gruñendo , con mala condicion y peor gusto : y últimamente , de setenta , á noventa , usase de los de la Mona , contrahaciendo los defectos de su natureleza. Y así vemos en los que llegan á esta edad , que suelen , aunque tan viejos , querer parecer mozos , pulirse , aderezarse , pasear , enamorar , y hacer valentías , representando lo que no son , como lo hace la Mona , que todo es querer imitar las obras del Hombre , y nunca lo puede ser.

GIL POLO.

DON GASPAR GIL POLO naquit à Valence vers le milieu du 16^{me} siècle. Il étudia la législation et s'éleva au rang des juriconsultes les plus célèbres de son époque. Il est auteur d'un grand nombre de livres de Droit, et il a continué la *Diane* de Montemayor (1). L'immortel Cervantes, dans son examen de la bibliothèque de Don Quichote (2), fait l'éloge de cette continuation, et la met au-dessus de la première *Diane*; mais Florian regrette de ne pouvoir se ranger à son avis (3). Il faut cependant convenir que la *Diane* de Gil Polo se trouve débarrassée des enchantements et des diffuses digressions qui déparent celle de Montemayor.

EXCERPTS.

I.

DIANA, LIBRO III.

Entramos en la casa de improviso, y en vernos, luego dejaron sus cantares las turbadas mugeres: y eran ellas la muger del pescador, y dos hermosas hijas que cantando suavemente, hacian las ñudosas redes, con que los descuidados peces se cautivan: y en medio dellas estaba la doncella, que luego fue conocida, porque era mi hermana Cleonarda, que está

(1) Voyez la notice sur Montemayor, pag. 243.

(2) Don Quichote, 1^{re} partie, chap. VI.

(3) « Gil Polo a continué la *Diane* de Montemayor. Michel de Cervantes » fait de grands éloges de cette continuation qu'il met au-dessus de la première *Diane*. Je suis bien fâché de n'être pas de l'avis de Cervantes ». (Florian, *Essai sur la Pastorale*.)

presente. Lo que en esta ventura sentimos, y lo que ella sintió, querría que ella mesma lo dijese, porque yo no me atrevo á tan gran empresa. Allí fueron las lágrimas, allí los gemidos, allí los dulzores mezclados con las amarguras, y allí las obras y palabras, que puede juzgar una persona de discrecion. Al fin de lo qual mi padre vuelto á las hijas del pescador les dijo : Hermosas doncellas, siendo verdad que yo vine aquí para descansar de mis trabajos, no es razon que mi venida estorbe vuestros regocijos y canciones, pues ellas solas serian bastantes para darme consolacion. Esa no te faltará, dijo el pescador, en tanto que estuvieres en mi casa ; á lo menos yo procuraré de dártela por las maneras posibles. Piensa agora en tomar refresco, que la música no faltará á su tiempo. Su muger en esto nos sacó para comer algunas viandas, y mientras en ello estábamos ocupados, la una de aquellas doncellas, que se nombraba NEREA, cantó está cancion :

CANCION DE NEREA.

En el campo venturoso ,
 Donde con clara corriente
 Guadalaviar hermoso
 Dejando el suelo abundoso
 Da tributo al mar potente ;
 Galatea desdeñosa
 Del dolor que á Licio daña ,
 Iba alegre y bulliciosa
 Por la ribera arenosa
 Que el mar con sus ondas baña.
 Entre le arena cogiendo
 Conchas y piedras pintadas ,
 Muchos cantares diciendo
 Con el son del renco estruendo
 De las ondas alteradas :
 Junto el agua se ponía,

Y las ondas aguardaba ,
Y en verlas llegar huía ;
Pero á veces no podía ,
Y el blanco pié se mojaba.

Licio , al cual en sufrimiento
Amador ninguno iguala ,
Suspendió allí su tormento
Mientras miraba el contento
De su polida zagala.

Mas contejando su mal
Con el gozo que ella habia ,
El fatigado zagal
Con voz amarga y mortal
De esta manera decia :

Ninfa hermosa , no te vea
Jugar con el mar horrendo ;
Y aunque mas placer te sea ,
Huye del mar , Galatea ,
Como estás de Licio huyendo.

Deja ahora de jugar ,
Que me es dolor importuno :
No me hagas mas penar ,
Que en verte cerca del mar
Tengo zelos de Neptuno.

Causa mi triste cuidado ,
Que á mi pensamiento crea :
Porque ya esta averiguado ,
Que si no es tu enamorado ,
Lo será euando te vea.

Y está cierto , porque amor
Sabe desde que me hirió ,
Que para pena mayor
Me falta un competidor
Mas poderoso que yo.

Deja la seca ribera ,

Do está el alga infructuosa :
 Guarda que no salga afuera
 Alguna marina fiera
 Enroscada y escamosa.

Huye ya , y mira que siento
 Por tí dolores sobrados ;
 Porque con doble tormento
 Zelos me da tu contento
 Y tu peligro cuidados.

En verte regocijada
 Zelos me hacen acordar
 De Europa , ninfa preciada ,
 Del toro blanco engañada ,
 En la ribera del mar.

Y el ordinario cuidado
 Hace que piense contino
 De aquel desdeñoso alnado ,
 Orilla el mar arrastrado ,
 Visto aquel monstruo marino.

Mas no veo en tí temor
 De conjoga y pena tanta ;
 Que bien sé por mi dolor
 Que á quien no teme el amor
 Ningun peligro le espanta.

II.

Pasado esto, Felicia se volvió á la fuente donde antes estaba , y Eugerio y la otra compañía , siguiéndola hicieron lo mesmo. Al tiempo que vinieron á ella , hallaron un pastor que en tanto que habia durado la justa , habia entrado en la huerta , y se habia sentado junto al agua. Parecióles á todos muy gracioso , y especialmente á FELICIA que ya le conocia , y así le dijo : A mejor tiempo no pudieras venir ,

Turiano , para remedio de tu pena , y para aumento desta alegría. En lo que toca á tu dolor , despues se tratará , mas para lo demás conviene que publiques quanto aproveche tu cantar. Ya veo que tienes el rabel fuera del zurron , pareciendo querer complacer á esta hermosa compañía : canta algo de tu Elvinia , que dello quedarás bien satisfecho. Espantado quedó el pastor que Felicia le nombrase á él y á su zagala , y que á su pena alivio prometiese ; pero pensando pagarle mas tales ofrecimientos con hacer su mandado , que con gratificarlos de palabras , estando todos asentados y atentos , se puso á tañer su rabel y á cantar lo siguiente :

RIMAS PROVENZALES.

Quando con mil colores devisado
Viene el verano en el ameno suelo ,
El campo hermoso está , sereno el cielo ,
Rico el pastor , y próspero el ganado :
Filomena por árboles floridos
Da sus gemidos :
Hay fuentes bellas
Y en torno dellas
Cantos suaves
De ninfas y aves ;
Mas si Elvinia de allí sus ojos parte ,
Habrá contino invierno en toda parte.
Quando el helado cierzo de hermosura
Despoja yerbas , árboles y flores ,
El canto dejan ya los ruisseñores ,
Y queda el yermo campo sin verdura.
Mil horas son mas largas que los dias
Las noches frías ,
Espesa niebla
Con la tiniebla

Èscura y triste

El aire viste ;

Mas salga Elvinia al campo , y por do quiera
Renovará la alegre primavera. -

Si alguna vez envia el cielo airado

El temeroso rayo ó bravo trueno ,

Está el pastor de todo amparo ageno

Triste , medroso , atónito y turbado :

Y si granizo ó dura piedra arroja ,

La fruta y hoja

Gasta y destruye ;

El pastor huye

A paso largo

Triste y amargo ;

Mas salga Elvinia al campo , y su belleza

Desterrará el recelo y la tristeza.

Y si acaso tañendo esté ó cantando ,

A sambra de olmos ó altos valladares ,

Y está con dulce acento á mis cantares

La mirla y la calandria replicando ;

Quando suave espira el fresco viento ,

Quando el contento

Mas solerano

Me tiene ufano

Libre de miedo

Lozano y ledo ;

Si asoma Elvinia airada , así me espanto

Que el rayo ardiente no me atierra tanto.

Si Delia en perseguir silvestres fieras ,

Con muy castos cuidados ocupada

Va de su hermosa escuadra acompañada

Buscando sotos , campos y riberas ,

Napeas y Hamadriadas hermosas

Con frescas rosas

Le van delante ;
 Está triunfante
 Con lo que tiene :
 Pero si viene
 Al bosque donde caza Elvinia mia ,
 Parecerá menor su lozania.

Y quando aquellos miembros delicados
 Se lavan en la fuente esclarecida ,
 Si allí Cintia estuviera , de corrida
 Los ojos abajára avergonzados :
 Porque en la agua de aquella transparente
 Y clara fuente ,
 El mármol fino
 Y peregrino
 Con beldad rara
 Se figurára ;
 Y al altrevido Acteon si la viera ,
 No en ciervo , pero en mármol convirtiera.

Cancion , quiero mil veces replicarte
 En toda parte ,
 Por ver si el canto
 Amansa un tanto
 Mi clara estrella
 Tan cruda y bella ;
 Dichoso yo si tal ventura hubiese ,
 Que Elvinia se ablandase , ó yo muriese.

No se puede encarecer lo que les agradó la voz y gracia del zagal , porque él cantó de manera , y era tan hermoso , que pareció ser Apolo , que otra vez habia venido á ser pastor , porque otro ninguno juzgaron suficiente á tanta belleza y habilidad. MONTANO maravillado desto le dijo : Grande obligacion tiene , zagal , la pastora Elvinia , de quien tan sutilmente has cantado , no solo por lo que gana en ser querida de tan gracioso pastor , como tú eres , pero en ser sus belleças y habilidades con

tan delicadas comparaciones en tus versos encarecidas. Pero siendo ella amada de tí, se ha de imaginar que ha de tener última y estremada perfeccion, y una de las cosas que mas para ello le ayudarán, será la destreza y ejercicio de la caza, en la qual con Diana la igualaste, porque es una de las cosas que mas belleza y gracia añaden á las Ninfas y pastoras.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CERVANTES.

DON MIGUEL CERVANTES DE SAAVEDRA, auteur de *Don Quichote*, naquit à Alcalá de Hénarès, dans la Nouvelle Castille, en 1547. Il était d'une famille noble mais peu aisée. Malgré ses rares qualités, malgré son génie étonnant, il fut toute sa vie le jouet de la fortune. Pauvre étudiant à Madrid, humble valet-de-chambre à Rome, intrépide soldat à la bataille de Lépante, où il perdit la main gauche; esclave en Afrique, puis, dans sa propre patrie, enfermé dans une prison pour des motifs frivoles, il épuisa toutes les rigueurs du sort, et mourut dans le dénuement, méconnu de ses concitoyens : lui, dont les ouvrages enrichirent plus tard tant d'éditeurs de Londres, de Paris, de Leipsick et de Madrid.

Malgré les continuelles vicissitudes de son existence, Cervantes composa un bon nombre de petits romans et de come-

dies, un poème intitulé *Voyage au Parnasse*, et quelques autres poésies moins importantes. Mais tous ces ouvrages, malgré leur mérite, ont été comme éclipsés, et presque mis en oubli, par l'immortel *Don Quichote*.

FRAGMENT 3.

—

I.

DON QUIJOTE.

—

Los siglos dorados.

Después que Don Quijote hubo bien satisfecho su estómago, tomó un puño de bellotas en la mano, y mirándolas atentamente, soltó la voz á semejantes razones: ¡ Dichosa edad y siglos dichosos, aquellos á quien los antiguos pusieron nombre de dorados! Y no porque en ellos el oro, que en esta nuestra edad de hierro tanto se estima, se alcanzase en aquella venturosa sin fatiga alguna, sino porque entonces los que en ella vivían ignoraban estas dos palabras de *tuyo* y *mío*. Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes: á nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento, tomar otro trabajo que alzar la mano, y alcanzarle de las robustas encinas, que liberalmente les estaban convidando con su dulce y sazonado fruto. Las claras fuentes, y corrientes ríos, en magnífica abundancia sabrosas y transparentes aguas les ofrecían. En las queiebras de las peñas, y en el hueco de los árboles formaban su república las solícitas y discretas abejas, ofreciendo á cualquiera mano sin interés alguno, la fértil cosecha de su dulcísimo trabajo. Los valientes alcornoques despedían de sí, sin otro artificio que el de su cortesía, sus anchas

y livianas cortezas, con que se comenzaren á cubrir las casas sobre rústicas estacas sustentadas, no mas que para defensa de las inclemencias del cielo. Todo era paz entonces, todo amistad, todo concordia: aun no se habia atrevido la pesada reja del corvo arado á abrir ni visitar las entrañas piadosas de nuestra primera madre, que ella sin ser forzada, ofrecia por todas las partes de su fértil y espacioso seno, lo que pudiese hartar, sustentar y deleitar á los hijos que entonces la poseían. Entonces sí que andaban las simples y hermosas zagalejas de valle en valle, y de otero en otero, en trenza y en cabello, sin mas vestidos que aquellos que eran necesarios para cubrir honestamente lo que la honestidad quiere y ha querido siempre que se cubra; y no eran sus adornos de los que ahora se usan, á quien la púrpura de Tiro, y la por tantos modos martirizada seda encarecen, sino de algunas hojas de verdes lampazos y hiedra entretejidas, con lo que quizá iban tan pomposas y compuestas, como van ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la curiosidad ociosa les ha mostrado. Entonces se decoraban los concetos amorosos del alma simple y sencillamente, del mesmo modo y manera que ella los concebía; sin buscar artificioso rodeo de palabras para encarecerlos. No habia la fraude, el engaño ni la malicia mezclándose con la verdad y llaneza. La justicia se estaba en sus propios términos, sin que la osasen turbar ni ofender los del favor y los del interés, que tanto ahora la menoscaban, turban y persiguen. La ley del encaje aun no se habia sentado en el entendimiento del juez, porque entonces no habia que juzgar, ni quien fuese juzgado. Las doncellas y la honestidad andaban, como tengo dicho, por donde quiera, solas y señoras, sin temor que la agena desenvoltura y lascivo intento las menoscabasen, y su perdicion nacia de su gusto y propia voluntad. Y ahora en nuestros detestables siglos no está segura ninguna, aunque la oculte y cierre otro nuevo laberinto como el de Creta; porque allí por los resquicios ó por el aire, con el celo de la maldita solicitud se les entra la amorosa pestilencia, y les hace

dar con todo su recogimiento al traste. Para cuya seguridad , andando mas los tiempos , y creciendo mas la malicia , se instituyó la orden de los caballeros andantes , para defender las doncellas , amparar las viudas , y socorrer á los huérfanos y á los menesterosos.

II.

Carta de Sancho Panza á su muger.

A lo que dijo Sancho : sepa vuestra alteza , señora mia de mi ánima , que yo tengo escrita una carta á mi muger Teresa Panza , dándole cuenta de todo lo que me ha sucedido despues que me aparté de ella : aquí la tengo en el seno , que no le falta mas de ponerle el sobreescrito : querria que vuestra discrecion la leyese , porque me parece que va conforme á lo de Gobernador , digo al modo que deben de escribir los Gobernadores. ¿ Y quién la notó ? preguntó la Duquesa. Quien la habia de notar sino yo , pecador de mí , respondió Sancho. ¿ Y escribístesla vos ? dijo la Duquesa. Ni por pienso , respondió Sancho : porque yo ni sé leer , ni sé escribir , puesto que sé firmar. Véamosla , dijo la Duquesa ; que á buen seguro que vos mostreis en ella la calidad y suficiencia de vuestro ingenio. Sacó Sancho una carta abierta del seno , y tomándola la Duquesa , vió que decia de esta manera :

« Si buenos azotes me daban , bien caballero me iba : si
 » buen gobierno me tengo , buenos azotes me cuesta. Esto
 » no lo entenderás tú , Teresa mia , por ahora : otra vez
 » lo sabrás. Has de saber , Teresa , que tengo determinado
 » que andes en coche , que es lo que hace al caso , porque
 » todo otro andar es andar á gatas. Muger de un Goberna-
 » dor eres , mira si te roerá nadie los zancajos. Ahí te envío
 » un vestido verde de cazador , que me dió mi señora la

» Duquesa , acomódale en modo que sirva de saya y cuerpos
» á nuestra hija. Don Quijote mi amo , segun he oido de-
» cir en esta tierra , es un loco cuerdo y un mentecato gra-
» cioso ; y que yo no le voy en zaga. Hemos estado en la
» cueva de Montesinos , y el sabio Merlin ha echado mano de
» mí para el desencanto de Dulcinea del Toboso , que por
» allá se llama Aldonza Lorenzo. Con tres mil y trecientos
» azotes , ménos cinco que me he de dar , quedará desen-
» cantada como la madre que la parió. No dirás de esto nada
» á nadie ; porque pon la tuyo en consejo , y unos dirán que
» es blanco y otros que es negro. De aquí á pocos dias me
» partiré al gobierno , adonde voy con grandísimo deseo de
» hacer dineros , porque me han dicho que todos los Gober-
» nadores nuevos van con este mismo deseo : tomaréle el pul-
» so , y avisaréte si has de venir á estar conmigo , ó no. El
» rucio está bueno , y se te encomienda mucho , y no le pienso
» dejar , aunque me llevarán á ser Gran Turco. La Duquesa
» mi señora te besa mil veces las manes ; vuélvele el retorno
» con dos mil , que no hay cosa que ménos cueste ni valga
» mas barata , segun dice mi amo , que los buenos comedi-
» mientos. No ha sido Dios servido de depararme otra maleta
» con otros cien escudos , como la de marras , pero no te dé
» pena , Teresa mia , que en salvo está el que repica , y todo
» saldrá en la colada del gobierno , sino que me ha dado gran
» pena que me dicen que si una vez le pruebo , que me tengo
» de comer las manos tras él , y si así fuese , no me costaria
» muy barato , aunque los estropeados y mancos ya se tienen
» su canongia en la limosna que piden : así que por una
» via , ó por otra tú has de ser rica y de buena ventura.
» Dios te la dé , como puede , y á mí me guarde para ser-
» virte. De este castillo á 20 de Julio de 1614 ».

Tu marido el Gobernador.

SANCHO PANZA.

III.

GALATEA

Del libro Vº.

Mas la suerte lo ordenó de otra manera, porque habiéndose adelantado Tirsi y Damon á ver lo que Silerio hacia, hallaron la ermita abierta, y sin ninguna persona dentro, y estando confusos, sin saber donde podria estar Silerio á tales horas, llegó á sus oidos el son de su arpa, por do entendieron que el no debia estar lejos, y saliendo á buscarle guiados por el sonido de la arpa, con el resplandor claro de la luna vieron que estaba sentado en el tronco de un olivo, solo y sin otra compañía que la de su arpa, la cual tan dulcemente tocaba, que por gozar de tan suave armonia no quisieron los pastores llegar á hablarle, y mas cuando oyeron que con estremada voz estos versos comenzó á cantar.

Ligeras horas de ligero tiempo
 Para mí perezosas y cansadas,
 Si no estais en mi daño conjuradas,
 Parézcaos ya que es de acabarme tiempo.
 Si agora me acabais, hareislo á tiempo
 Que están mis desventuras mas colmadas,
 Mirad que menguarán, si sois pesadas;
 Que el mal se acaba, si da tiempo al tiempo.
 No os pido que vengais dulces sabrosas,
 Pues no hallareis camino, senda ó paso
 De reducirme al ser que ya he perdido.
 Horas á cualquier otro venturosas,
 Aquella dulce del mortal traspaso,
 Aquella de mi muerte sola os pido.

.

IV.

VIAGE AL PARNASO

Del capítulo 4º.

Tuve, tengo y tendré los pensamientos,
 Mereced al cielo que á tal bien me inclina,
 De toda adulacion libres y exentos.

Nunca pongo los piés por do camina
 La mentira, la fraude y el engaño,
 De la santa virtud total ruina.

Con mi corta fortuna no me engaño,
 Aunque por verme en pié, como me veo,
 Y en tal lugar, pondero así mi daño.

Con poco me contento, aunque deseo
 Mucho. A cuyas razones enojadas,
 Con estas blandas respondió Timbreo :

Vienen las malas suertes atrasadas,
 Y toman tan de lejos la corriente,
 Que son temidas, pero no escusadas.

El bien les viene á algunos de repente,
 A otros poco á poco y sin pensallo,
 Y el mal no guarda estilo diferente.

El bien que está adquirido, conservallo
 Con maña, diligencia y con cordura
 Es no menor virtud, que el grangeallo.

Tú mismo te has forjado tu ventura,
 Y yo te he visto alguna vez con ella,
 Pero en el imprudente poco dura.

Mas si quieres salir de tu querella,
 Alegre, y no confuso, y consolado,
 Dobla tu capa, y siéntate sobre ella.

Que tal vez suele un venturoso estado,

Quando le niega sin razon la suerte ,
Honrar mas merecido , que alcanzado.

Bien parece , señor , que no se advierte ,
Le respondí , que yo no tengo capa.

Él dijo : Aunque sea así , gusto de verte.

La virtud es un manto con que tapa
Y cubre su indecencia la estrechez ,
Que exenta y libre de la invidia escapa.

Incliné al gran consejo la cabeza.

Quedéme en pié : que no bay asiento bueno ,
Si el favor no le labra , ó la riqueza.

Alguno murmuró , viéndome ageno
Del honor que pensó se me debia ,
Del planeta de luz y virtud lleno.

En esto pareció que cobró el dia
Un nuevo resplandor , y el aire oyóse
Herir de una dulcísima armonía.

Y en esto por un lado descubrióse
Del sitio un escuadron de ninfas bellas ,
Con que infinito el rubio dios holgóse.

Venia en fin , y por remate dellas
Una resplandeciendo , como hace
El sol ante la luz de las estrellas.

La mayor hermosura se deshace
Ante ella , y ella sola resplandece
Sobre todas , y alegre y satisface.

Bien así semejaba , cual se ofrece
Entre líquidas perlas y entre rosas
La aurora que despunta y amanece.

La rica vestidura , las preciosas
Joyas que la adornaban competian
Con las que suelen ser maravillosas.

Las ninfas que al querer suyo asistian
En el gallardo brio y bello aspecto ,

Las artes liberales parecian.

Todas con amoroso y tierno afecto,
Con las ciencias mas claras y escogidas,
Le guardaban santísimo respeto.

Mostraban que en servirla eran servidas,
Y que por su ocasion de todas gentes
En mas veneracion eran tenidas.

Su influjo y su reflujo las corrientes
Del mar y su profundo le mostraban,
Y el ser padre de rios y de fuentes.

Las yerbas su virtud la presentaban,
Los árboles sus frutos y sus flores,
Las piedras el valor que en sí encerraban.

El santo amor castísimos amores,
La dulce paz su quietud sabrosa,
La guerra amarga todos sus rigores.

Mostrábasele clara la espaciosa
Via, por donde el sol hace continuo
Su natural carrera y la forzosa.

La inclinacion, ó fuerza del destino,
Y de qué estrellas consta y se compone,
Y cómo influye este planeta ó sino,

Todo lo sabe, todo lo dispone
La santa y hermosísima doncella,
Que admiracion como alegría pone.

Preguntéle al parlero, si en la bella
Ninfa alguna deidad se disfrazaba,
Que fuese justo el adorar en ella.

Porque en el rico adorno que mostraba,
Y en el gallardo ser que descubria,
Del cielo y no del suelo semejaba.

Descubres, respondió, tu bobería,
Que ha que la tratas infinitos años,
Y no conoces que es la Poesía.

Siempre la he visto envuelta en pobres paños,
 Le repliqué : jamás la ví compuesta
 Con adornos tan ricos y tamaños :

Parece que la he visto descompuesta,
 Vestida de color de primavera
 En los días de cutio y los de fiesta.

Esta que es la poesía verdadera,
 La grave, la discreta, la elegante,
 Dijo Mercurio, la alta y la sincera,
 Siempre con vestidura rozagante

Se muestra en cualquier acto que se halla,
 Cuando á su profesion es importante.

Nunca se inclina, ó sirve á la canalla
 Trovadora, maligna y trafalmeja,
 Que en lo que mas ignora, menos calla.

Hay otra falsa, ansiosa, torpe y vieja,
 Amiga de sonaja y morteruelo,
 Que ni tabanco, ni taberna deja.

No se alza dos, ni aun un coto del suelo,
 Grande amiga de bodas y bautismos,
 Larga de manos, corta de cerbelo.

Tómanla por momentos parasismos,
 No acierta á pronunciar, y si pronuncia,
 Absurdos hace, y forma solecismos.

Baco donde ella está, su gusto anuncia,
 Y ella derrama en coplas el poleo,
 Compa, y vereda, y el mastranzo, y juncia.

Pero aquesta que ves, es el asco,
 La gala de los cielos y la tierra,
 Con quien tienen las musas su bureo.

LOPE DE VEGA.

Fray LOPE FELIX DE VEGA CARPIO naquit à Madrid vers 1562. Il suivit les cours de philosophie à l'université d'Alcala, et fut plus tard secrétaire du duc d'Albe. Marié deux fois et deux fois resté veuf, il finit par entrer dans l'état ecclésiastique. Ayant composé un poème intitulé *Couronne tragique de Marie Stuart*, il le dédia au pape Urbain VIII, qui l'honora d'une lettre fort gracieuse par laquelle il le gratifiait du grade de docteur en théologie.

Outre un grand nombre d'ouvrages en prose et de poèmes, il écrivit une quantité presque incroyable de pièces de théâtre. Néanmoins, une si prodigieuse fécondité, le mérite incontestable de ses productions où l'on trouve peu de pages qui ne soient empreintes d'un cachet d'invention et de beauté originale; et, ce qui est plus surprenant, la protection même d'hommes puissants, dont il jouissait depuis sa jeunesse, ne le mirent pas toujours à l'abri des atteintes de la pauvreté. « J'ai, » dit-il lui-même, dans la dédicace du *Vrai Amant*, qu'il adresse à son fils, « J'ai pauvre maison, table et lit, et » un petit jardin dont les fleurs m'amuse et me donnent » des idées. J'ai écrit neuf cents comédies, douze différents » livres en prose et en vers, et tant de compositions déta- » chées sur divers sujets, que jamais ce qui est imprimé n'é- » galera ce qui reste à imprimer. — J'ai eu des ennemis, des

» censeurs , des envieux , des critiques , des soucis , des em-
 » bûches ; j'ai perdu le temps le plus précieux , et je suis ar-
 » rivé à la *non intellecta senectus* , comme dit Petronius , sans
 » vous laisser d'autre héritage que ces inutiles conseils. »

FRAGMENTS.

I.

ODA

A LA BARQUILLA.

Pobre Barquilla mía ,
 Entre peñascos rota ,
 Sin velas desvelada ,
 Y entre las olas sola.
 ¿ Adonde vas perdida ?
 ? Adonde, dí, te engolfas ?
 Que no hay deseos euerdos
 Con esperanzas locas.
 Como las altas naves
 Te apartas animosa
 De la vecina tierra ,
 Y al fiero mar te arrojas.
 Igual en las fortunas ,
 Mayor en las congojas ,
 Pequeña en las defensas
 Incitas á las ondas.
 Advierte que te llevan
 A dar entre las rocas ,
 De la soberbia envidia ,
 Naufragio de las honras.
 Cuando por las riberas

Andabas costa á costa ,
Nunca del mar temiste
Las iras procelosas.
Segura navegabas :
Que por la tierra propia
Nunca el peligro es mucho
Adonde el agua es poca.
Verdad es que en la patria
No es la virtud dichosa ,
Ni se estimó la perla ,
Hasta dejar la concha.
Dirás que muchas barcas ,
Con el favor en popa ,
Saliendo desdichadas
Volviéron venturosas.
No mires los ejemplos
De las que van y tornan ,
Que á muchas ha perdido
La dicha de las otras.
Para los altos mares
No llevas cautelosa ,
Ni velas de mentiras ,
Ni remos de lisonjas.
¿ Quien te engañó , Barquilla ?
Vuelve , vuelve la proa ,
Que presumir de nave
Fortunas ocasiona.
¿ Qué jarcias te entretejen ?
Que ricas banderolas
Azote son del viento ,
Y de las aguas sombra.
¿ En qué gabia descubres ,
Del árbol alta copa ?
La tierra en perspectiva

Del mar incultas orlas!
¿ En qué celages fundas,
Que es bien echar la sonda,
Cuando perdido el rumbo
Erraste la derrota?
Si te sepulta arena,
¿ Qué sirve fama heróica?
Que nunca desdichados
Sus pensamientos logran.
¿ Qué importa que te ciñan
Ramas verdes ó rojas,
Que en selvas de corales
Salado césped brota?
Laureles de la orilla
Solamente coronan
Navíos de alto bordo,
Que jarcias de oro adornan.
No quieras que yo sea,
Por tu soberbia pompa,
Factonte de barqueros,
Que los laureles lloran.
Pasáron ya los tiempos,
Cuando lamiendo rosas
El Céfito bullia
Y suspiraba aromas.
Ya fieros huracanes
Tan arrogantes soplan,
Que salpicando estrellas,
Del sol la frente mojan.
Ya los valientes rayos
De la vulcana forja,
En vez de torres altas
Abrasan pobres chozas.
Contenta con tus redes

A la playa arenosa
Mejado me sacabas;
Pero vivo, ¿ que importa ?
Cuando de rojo nácar
Se afeitaba la Aurora ,
Mas peces te llenaban ,
Que ella lloraba aljófar.
Al bello sol , que adoro ,
Enjuta ya la ropa
Nos daba una cabaña
La cama de sus hojas.
Esposo me llamaba ,
Yo la llamaba Esposa ,
Parándose de envidia
La celestial antorcha.
Sin pleito , sin disgusto ,
La muerte nos divorcia :
¡ Ay de la pobre barca ,
Que en lágrimas se ahoga !
Quedad sobre el arena ,
Inútiles escotas ,
Que no ha menester velas
Quien á su bien no torna.
Si con eternas plantas
Las fijas luces doras ,
¡ O dueño de mi barca !
Y en dulce paz reposas :
Merezca que le pidas
Al bien que eterno gozas ,
Que adonde estás me lleve
Mas pura y mas hermosa.
Mi honesto amor te obligue ,
Que no es digna victoria
Para quejas humanas

Ser las deidades sordas.
 ¡ Mas! ¡ ay que no me escuchas!
 Pero la vida es corta,
 Viviendo todo falta,
 Muriendo todo sobra.

II.

DE LA GATOMAQUIA.

Estaba sobre un alto caballete
 De un tejado sentada
 La bella Zapaquilda al fresco viento,
 Lamiéndose la cola y el copete,
 Tan fruncida y mirrada,
 Como si fuera gata de convento:
 Su mismo pensamiento .
 De espejo la servia,
 Puesto que un roto casco le traía
 Cierta urraca burlona,
 Que no dejaba toca ni valona,
 Que no escondia por aquel tejado,
 Confin del corredor de un Licenciado.
 Ya que lavada estuvo,
 Y con las manos que lamidas tuvo,
 De su ropa, de martas aliñada,
 Cantó un soneto en voz medio formada
 En la arteria vocal, con tanta gracia
 Como pudiera el músico de Tracia:
 De suerte que cualquiera que la oyera
 Que era solfa gatuna conociera,
 Con algunos cromáticos disones,
 Que se daban al diablo los ratones.
 Asomábase ya la primavera
 Por un balcon de rosas y alelís,

Y Flora con dorados borcegués
Alegraba risueña la ribera :
Tiestos de Talavera
Prevenia el verano ,
Cuando Marramaquiz, gato Romano ,
Aviso tuvo cierto de Maulero ,
Un gato de la Mancha su escudero ,
Que al sol salia Zapaquilda hermosa
Cual suele amanecer purpúrea rosa
Entre las hojas de la verde cama ,
Rubí tan vivo que parece llama ,
Y que con una dulce cantilena
En el arte mayor de Juan de mena
Enamoraba el viento.

Marramaquiz atento
A las nuevas del page,
(Que la fama enamora desde lejos)
Que fuera de las nagnas de pellejos
Del campanudo trage,
Introducion de sastres y roperos,
Doctos maestros de sacar dineros,
Alababa su gracia y hermosura,
Con tanta melindrífera medida ;
Pidió caballo, y luego fué traída
Una mona vestida
Al uso de su tierra ,
Cautiva en una guerra ,
Que tuviéron las monas y los gatos ;
Púsose borcegués y zapatos
De dos dédiles de segar abiertos ,
Que con pena calzó por estar tuertos ;
Una cuchar de plata por espada ,
La capa colorada
A la Francesa , de una calza vieja,

Tan igual , tan lúcida y tan pareja
 Que no será lisonja
 Decir que Adónis en limpieza y gala,
 Aunque perdone Vénus, no le iguala:
 Por gorra de Milan media toronja,
 Con un penacho rojo, verde y bayo,
 De un muerto por sus uñas papagayo,
 Que diciendo : ¿ Quien pasa ? cierto día,
 Pensó que el Rey venía,
 Y era Marramaquiz que andaba á caza,
 Y halló para romper la jaula traza.

III.

De la Comedia. El Accro de Madrid

ACTO II. ESCENA II.

OCTAVIO , SALUCIO , BELTRAN VESTIDO DE MÉDICO.

Belt. Dios sea en aquesta casa.

Oct. El doctor.

Sal. El vellacon.

Oct. ¿ Qué dices ?

Sal. Que todos son

De una pasta, y una masa.

Belt. ¿ No está, señor , levantada
 Esa niña ?

Oct. Poco habrá
 Que vino del campo.

Belt. Ya
 Andará mas descansada.

Oct. Provecho le van haciendo
 Los jarabes.

Belt. Es gran cosa.
 Aquella hinchazon acuosa
 Va gastando y deshaciendo :
 Dale la vida ver gente.

Oct. Yo, mi señor, no he dormido
Esta noche.

Belt. ¿Qué ha tenido?

Oct. Cierta enfadoso accidente.

Belt. El pulso por vida mía
Que no está muy sosegado ;
Mas esto mas se ha causado
De pura melancolía
Del alma y el pensamiento ,
Que de corporal pasión ,
Algo parece afición.

Oct. (aparte) ¡ Qué divino entendimiento !

Belt. Este majadero muere
Por Belisa, y nos persigue
Quien algun deseo sigue ,
Mas poco á poco le espere .
Que del alma las pasiones ,
Se suelen comunicar ,
Y dellas causas tomar
Las exteriores acciones.
Así lo dijo Avicena ,
Quando anima contristatur ,
Corpus maxime gravatur ,
Y importa dejar la pena.

Oct. Tiene un ingenio divino.

Belt. Haga que cuezan romero ,
Ruda y tomillo salsero
En media azumbre de vino ,
Y átenselo en un tobillo ,
Que podrá dormir mejor.

Sal. También yo tengo, señor ,
Cierta mal. ¿ Podré decillo ?

Belt. Podeis

Sal. Siento aquestos dias ,
Despues que en Madrid estoy ,

Un descontento , que doy
 En grandes melancolias.
 Nada me parece bien ,
 Todos me son importunos.

Belt. ¿ Teneis dineros.

Sal. Ningunos.

Belt. Pues procurad que os los den...
 Vos sois hombre mal contento ,
 Y aun algo murmurador.

Oct. ¿ Este es demonio , ó doctor ?

IV.

CANCION.

O libertad preciosa ,
 No comparada al oro
 Ni al bien mayor de la espaciosa tierra ,
 Mas rica y mas gozosa
 Que el precioso tesoro
 Que el mar del Sur entre su nácar cierra ,
 Con armas , sangre y guerra
 Con las vidas y famas ,
 Conquistado en el mundo ,
 Paz dulce , amor profundo ,
 Que el mal apartas y á tu bien nos llamas :
 En tí solo se anida
 Oro, tesoro , paz , bien, gloria y vida.

Cuando de las humanas
 Tinieblas ví del cielo
 La luz, principio de mis dulces dias ,
 Aquellas tres hermanas ,
 Que nuestro humano velo
 Tejiendo llevan por inciertas vias ,
 Las duras penas mias

Trocáron en la gloria ,
 Que en libertad posco
 Con siempre igual desco ;
 Donde verá por mi dichosa historia ,
 Quien mas leyere en ella ,
 Que es dulce libertad lo menos della.

Yo pues, señor exento
 De esta montaña y prado ,
 Gozo la gloria y libertad que tengo:
 Soberbio pensamiento
 Jamas ha derribado
 La vida humilde y pobre que entretengo ;
 Cuando á las manos vengo
 Con el muchacho ciego ,
 Haciendo rostro embisto ,
 Venzo , triunfo y resisto
 La flecha , el arco, la ponzoña , el fuego,
 Y con libre albedrío
 Lloro el ageno mal , y espanto el mio.

Cuando la aurora baña
 Con helado rocío
 De aljófar celestial el monte y prado ,
 Salgo de mi cabaña
 Riberas deste rio
 A dar el nuevo pasto á mi ganado :
 Y cuando el sol dorado

Muestra sus fuerzas graves ,
 Al sueño el pecho inclino
 Debajo un sauce ó pino ,
 Oyendo el son de las parleras aves ,
 O ya gozando el aura ,
 Donde el perdido aliento se restaura.

Cuando la noche oscura
 Con su estrellado manto
 El claro dia en su teniebla encierra ,

Y suena en la espesura
El tenebroso canto
De los nocturnos hijos de la tierra ,
Al pié de aquesta sierra
Con rústicas palabras
Mi ganadillo cuento ;
Y el corazon contento
Del gobierno de ovejas y de cabras ,
La temerosa cuenta
Del cuidadoso Rey me representa.

Aquí la verde pera
Con la manzana hermosa
De gualda y roja sangre matizada ,
Y de color de cera
La cermeña olorosa
Tengo, y la endrina de color morada :
Aquí de la enramada
Parra que olmo enlaza
Melosas uvas cojo ,
Y en cantidad recojo
Al tiempo que las ramas desenlaza
El caluroso estío ,

Membrillos que coronan este rio.
No me da descontento
El hábito costoso
Que de lascivo el pecho noble infama ;
Es mi dulce sustento
Del campo generoso
Estas silvestres frutas que derrama .
Mi regalada cama
De blandas pieles y hojas ,
Que algun Rey la envidiara ,
Y de tí, fuente clara
Que bullendo el arena y agua arrojas

Estos cristales puros ,
Sustentos pobres , pero bien seguros.

V.

HIMNO.

Amor poderoso en el cielo y tierra ,
Dulcísima guerra de aquestos sentidos ,
¡ O cuantos perdidos con vida inquieta
Tu imperio sujeta !
Con vanos deleites y locos empleos ,
Ardientes deseos y helados temores ,
Alegres dolores y dulces engaños
Usurpas los años.
Tirano violento de tiernas edades ,
El bien persuades y al mal precipitas ,
El fin solicitas del mismo á quien quieres ;
¡ Tan bárbaro eres !
Huid sus engaños , haced resistencia
A tanta violencia , o locos amantes ,
Que son semejantes al áspid en flores
Sus vanos favores.
Templa las flechas en agua de olvido ,
Amor bien nacido , de iguales extremos ,
Porque cantemos tus loores divinos
En sáficos himnos.

VI.

SONETO.

DABA sustento á un parjarillo un dia
Lucinda , y por los hierros del portillo
Fuésele de la jaula el pajarillo
Al libre viento en que vivir solia.
Con un suspiro á la ocasion tardia

Tendió la mano, y no pudiendo asillo ,
Dijo , y de sus mejillas amarillo
Volvió el clavel que entre su nieve ardía.
 ¿ Adonde vas por despreciar el nido
Al peligro de ligas y de balas
Y el dueño huyes que tu pico adora ?
 Oyóla el pajarillo enternecido ,
Y á la antigua prision volvió las alas
Que tanto puede una muger que llora.

GONGORA.

Don LUIS DE GONGORA naquit à Cordoue en 1561. Dès sa jeunesse , s'étant passionné pour la poésie , il négligea toute autre étude , et ses années s'écoulèrent sans qu'il songeât à se créer dans le monde une situation conforme à sa naissance. A l'âge de 45 ans il se fit prêtre , et parvint aux fonctions de chapelain du roi Philippe III. Mais , atteint d'une maladie cérébrale qui lui enleva la mémoire , il rentra dans sa ville natale où il mourut en 1627.

Ses poésies sont un mélange bizarre de beautés saillantes et de graves défauts. L'emphase de son style , ses antithèses fréquentes et recherchées , ses continuelles équivoques concourent à produire une telle obscurité que le mot *Gongorismo* fut adopté comme synonyme de *Galimatias*. Un poète comique s'est même avisé , pour décrire d'un trait l'obscurité d'une nuit nuageuse , de dire que le ciel était plus obscur qu'un livre de Congora. On a aussi donné à Gongora le surnom d'*Ange des Ténèbres*. Il faut néanmoins convenir que parfois il brille d'un si vif éclat qu'il efface tous les autres poètes de l'époque. Sa

richesse d'images, sa souplesse et sa force de style, son coloris poétique, et surtout son originalité, font ressortir alors son vrai génie, et l'élèvent au-dessus de ses rivaux.

FRAGMENTES.

I.

CANCION.

Vuelas, o tortolilla,
 Y al tierno esposo dejas
 En soledad y quejas:
 Vuelves despues gimiendo,
 Recíbete arrullando,
 Lasciva tú, si él blando:
 Dichosa tú mil veces
 Que con el pico haces
 Dulces guerras de amor y dulces paces.
 Testigo fué á tu amante
 Aquel vestido tronco
 De algun arrullo ronco:
 Testigo tambien tuyo
 Fué aquel tronco vestido
 De algun dulce gemido:
 Campo fué de batalla
 Y tálamo fué luego:
 Arbol que tanto fué, perdone el fuego.
 Mi piedad una á una
 Contó, aves dichosas,
 Vuestras quejas sabrosas;
 Mi envidia ciento á ciento
 Contó, dichosas aves,
 Vuestros besos suaves:

Quien besos contó y quejas,
Las flores cuente á Mayo,
Y al cielo las estrellas rayo á rayo.

Injuria es de las gentes
Que de una tortolilla
Amor tenga mancilla,
Y que de un tierno amante
Escuche sordo el ruego
Y mire el daño ciego.
Al fin es Dios alado,
Y plumas no son malas
Para lisongear á un Dios con alas.

II.

ROMANCE.

Levantando blanca espuma
Galeras de Barbarroja,
Ligeras le daban caza
A una pobre Galeota;
En que alegre el mar surcaba
Un mallorquin con su esposa,
Dulcísima valenciana,
Y bien nacida, si hermosa.
Del amor agradecido
Se la llevaba á Mallorca,
Tanto á celebrar las pascuas,
Cuanto á festejar las bodas.
Y cuando á los sordos remos
Mas se humillaban las olas,
Mas se apestaba á la vela
El blando viento que sopla,
Esperándola detrás
De una cala insidiosa,

Estaba el fiero terror
 De las playas españolas.
 Sobresaltóla en un punto ,
 Que por una parte y otra
 Sus cuatro enemigos leños
 Tristemente la coronan.
 Crece en ellos la codicia
 Y en esotros la congoja ,
 Mientras se queja la dama
 Derramando tierno aljófár :
 Favorable y fresco viento ,
 Si eres el galán de Flora ,
 Váleme en este peligro
 Por el regalo que gozas.
 Tú, que embravecido puedes
 Los bajeles que te enojan ,
 Embestillos en la arena
 Con mas daño que en las rocas.
 Tú, que con la misma fuerza
 Cuando al humilde perdonas,
 Sueles de armadas reales
 Escapar barquillas rotas ;
 Salga esta vela á lo menos
 Destas manos rigurosas,
 Cual de garras del alcon
 Blancas alas de paloma.

III.

ROMANCE.

Compitiendo con los cielos
 Las sierras de Guadalupe ,
 Esmeraldas son sus valles
 Plata y aljófár sus cumbres ;

Lloraba perlas la aurora
 Sobre violetas azules ,
 Encubriendo las estrellas
 Y desterrando las nubes ;
 Cuando mas bella Lisarda
 Las ásperas sierras sube
 Dando al mundo y dando al cielo
 Gloria , envidia , sombra y lumbre.
 La nieve descende al valle ,
 La estéril tierra produce
 Mil yerbas que la enternecen
 Mil flores que la dibujen.
 No hay planta que no se alegre
 Ni pájaro que no anuncie ,
 El nuevo sol que amanece
 Aunque el del cielo se turbe.
 Lisarda sobre una peña ,
 Venturosa en que la ocupe ,
 Los campos de Calatrava
 Entre los montes descubre ;
 Y por que apacienta en ellos
 Un fiel serrano que sufre
 Memorias que desesperan ,
 Y esperanzas que consumen ;
 Mirando campos y sierras
 Que enternecellas presume ,
 Enamorando los cielos
 Hizo que atentos la escuchen :
 ¡ Sierras venturosas de Guadalupe !
 ¿ Que es de mi esperanza que en vos la puse ?
 ¿ Que es de mi vida perdida
 Por gustos de vida incierta ?
 Mas lloro esperanza muerta ,
 ¿ Como puedo tener vida ?

¿ Que es de mi alevé homicida,
 Piedras y árboles, que es de él ?
 Mas ¡ ay ! que un tirano cruel
 La luz de mi gloria encubre.
 ¡ Sierras venturosas de Guadalupe !
 ¿ Que es de mi esperanza que en vos la puse ?

IV.

LETRILLA.

Aprended flores de mí
 Lo que vá de ayer á hoy ;
 Que ayer maravilla fué ,
 Y hoy sombra mía aun no soy.
 La aurora ayer me dió cuna ,
 La noche atáúd me dió :
 Sin luz muriera sino
 Me la prestára la luna ,
 Pues de vosotras ninguna
 Deja de morir así ,
 Aprended flores de mí , etc.
 Consuelo dulce el clavel
 Es á la brevedad mia ,
 Pues quiza me concedió un día
 Dos apenas le dió á él :
 Efimeras del vergél ,
 Yo cárdena , él carmesí ,
 Aprended flores de mí etc.
 Flor es el jazmin y bella ,
 No de las mas vividoras ,
 Pues vive pocas mas horas
 Que rayos tiene de estrella :
 Si el ambar florece , es ella
 La flor que contiene en sí.

Aprended flores de mí etc.

El alhelí, aunque grosero
 En fragancia y en olor ,
 Mas días vé que otra flor ,
 Pues vé las de mayo entero ;
 Morir maravilla quiero ,
 Y no vivir alhelí,
 Aprended flores de mí etc :

A ninguna flor mayores
 Términos concede el sol ,
 Que al sublime girasol ,
 Matusalen de las flores :
 Ojos son aduladores
 Cuantas en él hojas ví.
 Aprended flores de mí etc.

V.

SONETO.

Raya , dorado sol , orna y colora
 Del alto monte la lozana cumbre ;
 Sigue con agradable mansedumbre
 El rojo paso de la blanca Aurora.

Suelta las riendas á Favonio y Flora ;
 Y usando , al esparcir tu nueva lumbre ,
 Tu generoso oficio y real costumbre ,
 El mar argenta y las campañas dora :

Para que de esta vega el campo raso
 Borde saliendo Flérída de flores ;
 Mas si no hubiere de salir á caso ,

Ni el monte rayes, ornes , ni colores ,
 Ni sigas de la Aurora el rojo paso ,
 Ni el mar argentes , ni los campos dores.

VI.

SONETO.

A la rosa.

Ayer naciste y morirás mañana :
Para tan breve ser ¿ quien te dió vida ?
Para vivir tan poco estas lucida ,
Y para no ser nada estás lozana.

Si te engañó tu hermosura vana ,
Bien presto la verás desvanecida :
Porque en ese verdor está escondida
La ocasion de morir muerte temprana.

Cuando te corte la robusta mano ,
Ley de la agricultura permitida ,
Grosero aliento acabará tu suerte.

No salgas , que te aguarda algun tirano ,
Dilata tu nacer para tu vida ,
Que anticipas tu ser para tu muerte.

LES DEUX FRÈRES ARGENSOLA,

DON BARTOLOMÉ LEONARDO DE ARGENSOLA, et son frère, don LUPERCIO LEONARDO DE ARGENSOLA, naquirent à Barbastro, ville de l'Aragon, l'un en 1564, l'autre en 1565. Barthélemi embrassa l'état ecclésiastique ; son frère s'adonna à la jurisprudence. Ils firent ensemble leurs études à l'université de Huesca, et tous deux cultivèrent la poésie avec succès. La réputation de Lupercio, comme homme politique, comme savant et comme poète, lui valut l'emploi de secrétaire auprès du duc de Villahermosa, et plus tard auprès de Marie d'Autriche, veuve de Maximilien II. Il devint gentilhomme de l'archiduc Albert, et il accompagna ensuite à Naples le vice-roi, comte de Lemus.

Son frère, doué aussi d'un grand talent, et renommé pour l'étendue de ses connaissances, après avoir été curé de Villahermosa, fut nommé aumônier de Marie d'Autriche ; et, après la mort de cette princesse, il fut également appelé à la cour du vice-roi de Naples. Tous deux ainsi, durant leur vie, sauf la différence de leur profession et la durée de leurs jours, suivirent presque les mêmes chemins ; Lupercio ayant terminé sa carrière à l'âge de 50 ans, et Barthélemi à celui de 74 ans.

Les principaux ouvrages de Barthélemi sont : la *Conquête des îles Moluques*, les *Annales d'Aragon*, et ses poésies, qui consistent en Odes, Satires et quelques Poésies légères. — Lupercio, outre diverses tragédies, a écrit aussi des Odes, des Sa-

tires et des Poésies légères. Ainsi , leur fraternité se retrouve même dans leurs œuvres poétiques , car c'est principalement à leurs Odes , Satires et Poésies légères , que l'un et l'autre doivent leur renom. Ils excellent dans l'art de peindre avec tact et décence les ridicules et les vices ; leur pinceau , toujours pur et châtié , même dans les sujets les plus épineux , est , avant tout , attentif à ménager la délicatesse et la pudeur. Leur style est coulant , flexible ; leur versification , facile et harmonieuse. A peine pourrait-on leur reprocher parfois un peu de diffusion et quelque vers trop dur. Dans leurs Poésies légères , surtout , brille une rare perfection. Leurs Sonnets , pleins de grâce et de naïveté , sont pétillants d'esprit , et assaisonnés d'une adroite philosophie. Les deux frères d'Argensola ne cèdent à nul autre la palme de ce genre.

FRAGMENTES

DE BARTHÉLEMI.

I.

CANCION.

De los campos y mares se apodera ,
 Céfito , tu ministro , á su albedrío ,
 Formando el tiempo amor que mas te agrada :
 Pues con máquinas vuelve ya el navío ,
 Que enjuto reposaba en la ribera ,
 A la tranquilidad tiranizada ;
 Y crespando las olas á su entrada ,
 Tiende los lienzos al favor del cielo.
 El prado rie , y su virtud fecunda
 De cien mil pastos fértiles abunda ,
 Que blanqueaba rígido del hielo

Mas con el blando vuelo
Del pacífico soplo abre los poros ,
Y pródigo descubre sus tesoros.
Tú , armado de ternuras y suspiros ,
En los silbos de Céforo te arrojas ,
Y en su espacioso diáfano sereno
Oyes dulces querellas y congojas ,
Y se encuentran recíprocos los tiros ,
Que de néctar bañaste y de veneno.
Tal vez acudes al amado seno
De Ericina , la cual te abraza y prende ,
Y en su carro sentada , y tú en sus faldas ,
Sembrando varias flores y guirnaldas
Deja volar sus cisnes , y desciende
Donde Adónis atiende
A la robusta caza , y con mil bellas
Ninfas lo busca y lo regala entre ellas.

Todo es amor y paz , las piedras aman
Dando suspiros mudos , y las vides
En alegre silencio amor las casa
Con los soberbios árboles de Alcides :
Las flores se entretajan y se llaman ,
Y tu flecha las hiela y las abrasa.
El mismo sol enamorado pasa
Tan risueño el viaje , que parece
Que persigue la ninfa de Peneo :
Y para ostentacion de su desseo ,
La pompa de la luz con que amanece
Trémula resplandece
Sobre las ondas , y las rosas dora
Que pintó con su púrpura la aurora.

Las rosas , cuando dellas mas compuesta
Su abril adorna la nativa espina ,
Una sus hojas , cual belleza inculta ,

Confiada dilata ; otra se inclina
 Dentro en sí misma tímida y modesta
 Con virginal vergüenza medio oculta :
 Algunas en niñez menos adulta
 Dentro el materno manto se aperciben
 Para salir tambien á competencia
 De toda la olorosa diferencia .
 A quien las aves que á su sombra viven ,
 La gloria que reciben
 ¡ Cambio divino ! abriendo su armonía ,
 La recompensan en sintiendo el día

II.

EPISTOLA.

¿ Que es nuestra vida mas de un breve día ,
 Dó apenas sale el sol , cuando se pierde
 En las teneblas de la noche fria ?
 ¿ Que es mas que el heno , á la mañana verde ,
 Seco á la tarde ? ¡ O ciego desvarío !
 Será que de este sueño me recuerde ?
 Será que pueda ver que me desvio
 De la vida , viviendo , y que está unida
 La cauta muerte al simple vivir mio ?
 Como los rios en veloz corrida
 Se llevan á la mar , tal soy llevado
 Al último suspiro de mi vida .
 De la pasada edad ? que me ha quedado ?
 O ¿ que tengo yo á dicha en la que espero ,
 Sin alguna noticia de mi hado ?
 Oh ¡ si acabase , viendo como muero ,
 De aprender á morir , ántes que llegue
 Aquel forzoso término postrero ;
 Antes que á aquesta mies inútil llegue
 De la severa muerte dura mano ,

Y en la comun materia se la entregue!
 Pasáronse las flores del verano ;
 El otoño pasó con sus racimos ;
 Pasó el invierno con sus nubes, cano :
 Las hojas, que en las altas selvas vimos,
 Cayéron, y nosotros á porfía
 Con nuestro engaño inmóviles vivimos.
 Temamos el Señor, que nos envia
 Las espigas del año, y la hartura,
 Y la temprana miés, y la tardía.
 No imitemos la tierra, siempre dura
 A las aguas del cielo, y al arado ;
 Ni á la vid, cuyo fruto no madura.
 ¿ Piensas acaso tú, que fué criado
 El varon para el rayo de la guerra,
 Para sulcar el piélagos salado,
 Para medir el orbe de la tierra,
 Y el cerco por do el sol siempre camina ?
 ¡ O, quien así lo entiende, cuanto yerra !
 Esta nuestra porcion alta, y divina
 A mayores acciones es llamada,
 Y en mas nobles objetos se termina.
 Así aquella, que solo al hombre es dada,
 Sacra razon y pura, me despierta,
 De esplendor y de rayos coronada ;
 Y en la fria region, dura y desierta
 De aqueste pecho enciende viva llama,
 Y la luz vuelve á arder, que estaba muerta.
 Quiero, Fabio, seguir á quien me llama,
 Y callando pasar entre la gente,
 Que no afecto los nombres, ni la fama. (1)

.

(1) Il en est qui attribuent cet épître à Francisco de Rioja.

III.

SONETO.

Díme , Padre comun , pues eres justo ,
 ¿ Porqué ha de permitir tu providencia
 Que , arrastrando prisiones la inocencia ,
 Suba la fraude á tribunal augusto ?
 ¿ Quién da fuerzas al brazo , que robusto
 Hace á tus leyes firme resistencia ;
 Y que el celo , que mas las reverencia ,
 Gima á los piés del vencedor injusto ?
 Vemos que vibran victoriosas palmas
 Manos inicas : la virtud gimiendo
 Del triunfo en el injusto regocijo.
 Esto decia yo , cuando riendo
 Celestial ninfa apareció , y me dijo :
 ¿ Ciego , es la tierra el centro de las almas ?

FRAGMENTES

DE LUPERCIO.

I.

CANCION.

Alivia sus fatigas
 El labrador cansado ,
 Cuando su yerta barba escarcha cubre ,
 Pensando en las espigas
 Del agosto abrasado ,
 Y en los lagares ricos del octubre :
 La hoz se le descubre

Cuando el arado apaña ,
Y con dulces memorias le acompaña.

Carga de hierro duro
Sus miembros, y se obliga
El jóven al trabajo de la guerra :
Huye el ocio seguro ;
Trueca por la enemiga
Su dulce, natural y amiga tierra ;
Mas cuando se destierra ,
O al asalto acomete ,
Mil triunfos y mil glorias se promete.

La vida al mar confía ,
Y á dos tablas delgadas
El otro, que del oro está sediento ;
Escóndesele el dia ,
Y las olas hinchadas
Suben á combatir el firmamento :
Él quita el pensamiento
De la muerte vecina ,
Y en el oro le pone y en la mina.

Deja el lecho caliente
Con la esposa dormida
El cazador solfícito y robusto ,
Sufre el cierzo inclemente ,
La nieve endurecida ,
Y tiene de su afan por premio justo
Interrumpir el gusto ,
Y la paz de las fieras
En vano cautas , fuertes y ligeras.

Premio y cierto fin tiene
Cualquier trabajo humano ,
Y el uno llama al otro sin mudanza :
El invierno entretiene
La opinion del verano ;

Y un tiempo sirve al otro de templanza.
 El bien de la esperanza
 Solo quedó en el suelo,
 Cuando todos huyeron para el cielo.
 Si la esperanza quitas ,
 ¿ Qué le dejas al mundo ?
 Su máquina disuelves y destruyes :
 Todo lo precipitas
 En olvido profundo ,
 Y del fin natural , Flérida , huyes :
 Si la cerviz rehuyes
 De los brazos amados ,
 ¿ Qué premio piensas dar á los cuidados ?

II.

SONETO.

Lleva tras sí los pámpanos octubre ,
 Y con continuas aguas insolente
 No sufre Ibéro márgenes ni puente ,
 Mas antes los vecinos campos cubre.
 Moncayo como suele ya descubre
 Coronada de nieve la alta frente ,
 Y el sol apenas vemos en Oriente
 Cuando la opaca sombra nos le cubre.
 Sienten el mar y selvas ya la saña
 Del aquilon , y encierra su bramido
 Gente en el puerto y gente en la cabaña.
 Y fabio en el umbral de Tais tendido
 Con vergonzosas lágrimas le baña ,
 Debiéndolas al tiempo que ha perdido.

ERCILLA.

DON ALONSO DE ERCILLA Y ZUÑIGA , contemporain de Michel Cervantes , est surtout connu pour avoir enrichi l'Espagne d'un poème épique intitulé *La Araucana*. Il était le troisième fils d'un illustre jurisconsulte , qui fut frappé d'une mort prématurée , ne laissant à sa famille qu'une modique fortune. La mère , restée ainsi privée de son principal soutien , se rendit avec ses trois enfants à la cour de Charles-Quint , auprès de l'impératrice Isabelle. Le jeune Alonso fut nommé page de l'infant don Philippe ; et , dès l'âge de 14 ans , il accompagnait ce prince dans ses différents voyages. Vers 1554 , la guerre ayant éclaté au Chili entre les Espagnols et un peuple belliqueux connu sous le nom de *Araucanos* , il s'enrôla comme volontaire , et partit pour le Nouveau-Monde. Il y resta sept ans , et y fit preuve d'une grande valeur. Exercé à manier la plume aussi bien que l'épée , au milieu des travaux de la guerre , il s'appliquait à rédiger chaque jour le récit des faits dont il était témoin. A son retour en Espagne , il publia son poème en 37 chants. *La Araucana* est le tableau des combats que se livraient les deux peuples. Au début de chaque livre , Ercilla donne , comme l'Arioste dans l'*Orlando furioso* , des maximes de

sagesse , mais elles sont présentées d'une manière plus noble et plus relevée. Le plan de l'ouvrage est mal conçu ; les événements y sont jetés pêle-mêle , et même quelques caractères y manquent parfois de vérité. Il renferme néanmoins d'admirables descriptions et de rares beautés dans les détails.

FRAGMENTES.

LA ARAUCANA.

Canto II.

Muchos hay en el mundo , que han subido
 A la difícil cumbre de esta vida :
 Que fortuna los ha favorecido ,
 Y dádoles la mano á la subida ,
 Para , despues que así los ha tenido ,
 Derribarlos con misera caída ;
 Cuando es mayor el golpe , y sentimiento ,
 Y ménos el pensar que hay mudamiento.
 No entienden con la próspera bonanza ,
 Que el contento es principio de tristeza :
 Ni miran en la súbita mudanza
 Del consumidor tiempo , y su presteza ;
 Mas con altiva y vana confianza
 Quieren que en su fortuna haya firmeza ,
 La cual , de su aspereza no olvidada ,
 Revuelve en la vuelta acostumbrada.
 Con un revés de todo se desquita ,
 Que no quiere que nadie se le atreva ;
 Y mucho mas que dá , siempre les quita ,
 No perdonando cosa vieja ó nueva :
 De crédito y de honor los necesita :

Que en el fin de la vida está la prueba,
 Por el cual han de ser todos juzgados,
 Aunque lleven principios acertados.

¿ Del bien perdido al cabo que nos queda,
 Sino pena, dolor, y pesadumbre?
 Pensar que en él fortuna ha de estar queda,
 Antes dejára el sol de darnos lumbre;
 Que no es su condicion fijar la rueda,
 Y es malo de mudar vieja costumbre.
 El mas seguro bien de la fortuna
 Es no haberle tenido vez alguna.

Esto verse podrá por esta historia,
 Ejemplo dello aquí puede sacarse:
 Que no bastó riqueza, honor y gloria,
 Con todo el bien que puede desearse,
 A llevar adelante la victoria:
 Que el claro cielo al fin vino á turbarse,
 Mudando la fortuna en triste estado
 El curso y órden próspera del hado.

La gente nuestra ingrata se hallaba,
 En la prosperidad que arriba cuento;
 Y en otro mayor bien, que me olvidaba,
 Hallado en pocas cosas, que es contento:
 De tal manera en él se descuidaba,
 Cierta señal de triste acacimiento,
 Que en una hora perdió el honor y estado
 Que en mil años de afan habia ganado.

Por dioses, como dije, eran tenidos
 De los Indos los nuestros; pero oliéron
 Que de muger y hombre eran nacidos,
 Y todas sus flaquezas entendiéron:
 Viéndolos á miserias sometidos,
 El error ignorante conociéron;
 Ardiendo en viva rabia avergonzados,
 Por verse de mortales conquistados.

No queriendo á mas plazo diferirlo,
 Entre ellos comenzó luego á tratarse,
 Que para en breve tiempo concluirlo,
 Y dar el modo y órden de vengarse,
 Se junten á consulta á definirlo;
 No venga la sentencia á pronunciarse:
 Dura, ejemplar, cruel, irrevocable,
 Horrenda á todo el mundo, y espantable.

Iban ya los Caciques ocupando
 Los campos con la gente que marchaba;
 Y no fué menester general bando,
 Que el desco de la guerra los llamaba:
 Sin promesas ni pagas deseando
 El esperado tiempo, que tardaba,
 Para el decreto y áspero castigo,
 Con muerte y destruicion del enemigo.

De algunos que en la junta se halláron
 Es bien que haga memoria de sus nombres:
 Que siendo incultos bárbaros, ganáron
 Con no poca razon claros renombres;
 Pues en tan breve término alcanzáron
 Grandes victorias de notables hombres,
 Que dellas darán fé los que vivieren,
 Y los muertos allá donde estuvieren.

Tucapel se llamaba aquel primero
 Que al plazo señalado habia venido:
 Este fué de Cristianos carnicero,
 Siempre en su enemistad endurecido:
 Tiene tres mil vasallos el guerrero,
 De todos como Rey obedecido.
 Ongol luego llegó, mozo valiente;
 Gobierna cuatro mil, lúcida gente.

Cayocupil, Cacique bullicioso,
 No fué el postrero que dejó su tierra,

Que allí llegó el tercero deseoso
De hacer á todo el mundo él solo guerra :
Tres mil vasallos tiene este famoso ,
Usados tras las fieras en la sierra.

Millarapue, aunque viejo, el cuarto vino ,
Que cinco mil gobierna de continuo.

Paycabi se juntó aquel mismo dia :

Tres mil diestros soldados señorea.

No lejos Lemolemo de él venia ,

Que tiene seis mil hombres de pelea.

Mareguano , Gualemo , y Lebopia

Se dan priesa á llegar , porque se vea ,

Que quieren ser en todo los primeros :

Gobiernan estos tres mil guerreros.

No se tardó en venir pues Elicura ,

Que al tiempo y plazo puesto habian llegado ,

De gran cuerpo , robusto en la hechura ,

Por uno de los fuertes reputado.

Dice, que ser sujeto es gran locura ,

Quien seis mil hombres tiene á su mandado.

Luego llegó el anciano Colocolo :

Otros tantos y mas rige este solo.

Tras este á la consulta Ongolmo viene

Que cuatro mil guerreros gobernaba.

Puren en arribar no se detiene :

Seis mil súbditos este administraba.

Pasados de seis mil Lincoga tiene ,

Que bravo y orgulloso ya llegaba ,

Diestro, gallardo , fiero en el semblante,

De proporcion y altura de gigante.

.
.

BALBUENA.

Don BERNARDO DE BALBUENA naquit à *Valdepeñas* en 1568. Il cultiva les sciences avec ardeur, et se fit remarquer de bonne heure par la vaste étendue de ses connaissances. Il s'appliqua plus tard à l'étude de la théologie, et, après avoir rempli pendant longtemps de hautes fonctions ecclésiastiques dans l'île de la Jamaïque, il fut nommé évêque de Puerto-Rico, où il mourut en 1627.

Il écrivit plusieurs ouvrages, dont trois seulement sont parvenus jusqu'à nous : *La Grandeur mexicaine* ; un poème épique intitulé *El Bernardo* ou *La Victoire de Roncevaux* ; et un roman pastoral appelé *L'Age d'or*. Ce dernier ouvrage, quoique plein d'affectation et d'in vraisemblance, se recommande cependant par quelques églogues dignes de figurer parmi les plus belles productions de la poésie espagnole.

FRAGMENTS.

EGLOGA.

Liranio. Graciolo.

LIRANIO.

Saca, pastor, y templa tu vihuela,
Y asida á mi rabel discantarémos ;
Mira que el tiempo y nuestra vida vuela.
Y si en melancolías nos metemos,
Si no damos salida á las pasiones,
Espuelas á la muerte le ponemos.

Limpia y escombra el alma de invenciones ;
 Que es condicion de gente distraída
 Traer puesta la vida en condiciones.

¿ Quién hay tan libre que si trae metida
 La fantasia en ocasiones vanas ,
 Le falte alguna en que perder la vida ?

Contempla aquellas luces soberanas
 Que la preciosa estambre van hilando
 Que tú entre ciega vanidad devanas.

El cielo en ejes de oro volteando ,
 Y en la incierta baraja de los dias ,
 Unos naciendo , y otros acabando.

Viene el verano envuelto en alegrías ,
 Y muere á manos de sus tiernas flores
 El triste invierno con sus canas frias.

Siembra disgustos, cogerás dolores ,
 Que cuando salga la cosecha llena
 Bien la habrán cultivado tus sudores.

Ara en el mar, y siembra en el arena,
 Y en red procura de encerrar el viento ,
 Quien pretende hallar vida sin pena.

GRACIOLO.

Si yo viese, pastor, mi entendimiento
 Escombrado de sombras contrahechas
 Que tanto martirizan mi contento ,

Si aquestas ataduras ya deshechas
 Dejasen libre de su carga el cuello
 En quien amor las puso tan estrechas ;

Mi bien veria descubierto en vello ,
 Veria mis trabajos acabados ,
 Y no colgada el alma de un cabello.

Cantarian los montes mas callados :
 Graciolo sus collados eterniza ,
 El mundo goza ya siglos dorados.

Y este que todo el mundo tiraniza
De sí mismo corrido y afrentado
Iria sin triunfar de mi ceniza.

¡ O cielos , llegue el dia deseado
Que enjugando á la orilla mi vestido
Seguro cuente el uracan pasado !

LIRANIO.

Antes , vaquero , se verá vestido
El seco campo de doradas flores
En medio del invierno desabrido ,
Que deje de sembrar amor dolores ,
Que es patrimonio suyo , y en su casa
Los que padecen mas son los mejores.

Oido he ya decir que el alma abrasa ,
No sé , ni veo porqué de aquella suerte
Quieres gozar de vida tan escasa.

¿ No te valiera mas entretenerte
En labrar tus cortijos olvidados ,
Que en cultivar con lágrimas tu muerte ?

¿ Por ventura , pastor , pocos cuidados
De su cosecha el tiempo nos envia
Para andar entre amores ocupados ?

.
.

GUEVARA.

DON LOUIS VELEZ DE GUEVARA naquit en 1570 à *Ecijá*, ville de l'Andalousie, et mourut à Madrid vers 1645. On a peu de renseignements sur sa vie : on sait seulement qu'il fut lié d'amitié avec le duc de Vergaras, et qu'il écrivit plus de 400 pièces dramatiques, et quelques autres ouvrages, parmi lesquels on compte un roman assez estimé, intitulé le *Diable boiteux*, qui a été traduit en français par Lesage.

FRAGMENTS.

I.

EL DIABLO COJUELO.

La casa de locos.

Con esto salieron del soñado, al parecer, edificio, y enfrente de él descubrieron otro, cuya portada estaba pintada de sonajas, guitarras, gaitas zamoranas, cencerros, cascabeles, ginebras, caracoles, castrapuercos, pandorga prodigiosa de la vida. Y preguntó don Cleofas á su amigo, qué casa era aquella que mostraba en la portada tanta variedad de instrumentos vulgares, que tampoco la he visto en la corte, y me parece que hay dentro mucho regocijo y entretenimiento? Esta es la casa de los locos, respondió el Cojuelo, que ha poco se instituyó en la corte entre unas obras pias que dejó un hombre muy rico y muy cuerdo, donde se castigan y curan locuras que hasta ahora no lo habian parecido. Entremos dentro, dijo don Cleofas, por aquel postiguillo que está abierto, y veamos esta novedad de locos. Y diciendo y haciendo, se entraron los dos,

uno tras otro, pasando un zaguan, donde estaban los convalecientes, pidiendo limosna para los que estaban furiosos. Llegaron á un patio cuadrado, cercado de celdas pequeñas por arriba y por abajo, que cada una de ellas ocupaba un personaje de los susodichos. A la puerta de una de ellas, estaba un hombre muy bien tratado de vestido, escribiendo sobre la rodilla, y sentado en una banqueta sin levantar los ojos del papel, y se habia sacado uno con la pluma sin sentirlo. El Cojuelo le dijo: Aquel es un loco arbitrista, que ha dado en decir que ha de hacer la reduccion de los cuartos, y ha escrito sobre eso mas hojas de papel, que tuvo el pleito de don Alvaro de Luna. Bien haya quien le trajo á esta casa, dijo don Cleofas, que son los locos mas perjudiciales de la república. Esotro que está en esotro aposento, prosiguió el Cojuelo, es un ciego enamorado, que está con aquel retrato de su dama en la mano y aquellos papeles que le ha escrito, como si pudiera ver lo uno, ni leer lo otro, y da en decir que ve con los oídos. En esotro aposentillo, lleno de papeles y libros, está un gramático que perdió el juicio buscándole á un verbo griego el gerundio. Aquel que está á la puerta de esotro aposentillo, con unas alforjas al hombro y en calzon blanco, le han traído porque siendo cochero, que andaba siembre á caballo, tomó oficio de correo de á pié. Esotro que está en esotro de mas arriba con un halcon en la mano, es un caballero, que habiendo heredado mucho de sus padres, lo gastó todo en la cetrería, y no le ha quedado mas que aquel halcon en las manos, que se las come de hambre. Allí está un criado de un señor, que teniendo qué comer, se puso á servir. Allí está un bailarín, que se ha quedado sin son bailando en seco. Mas adelante está un historiador, que se volvió loco de sentimiento de haber perdido tres decadas de Tito Livio. Mas adelante está un colegial cercado de mitras, probándose la que le viene mejor; porque dió en decir que habia de ser obispo. Luego en esotro aposentillo está un letrado, que se desvaneció en pretender plaza de ropa; y de letrado dió en sastre, y está siempre cor-

tando y cosiendo garnachas. En esotra celda, sobre un cofre lleno de doblones, cerrado con tres llaves, está sentado un rico avariento, que sin tener hijo ni pariente que le herede, se da muy mala vida, siendo esclavo de su dinero, y no comiendo mas que un pastel de á cuatro, ni cenando mas que una ensalada de pepinos, y le sirve de cepo su misma riqueza. Aquel que canta en esotra jaula, es un músico sinzonte, que remeda los demas pájaros, y vuelve de cada pasaje como de un parasismo. Está preso en esta cárcel de los delitos del juicio, porque siempre cantaba, y cuando le rogaban que cantase, dejaba de cantar. Impertinencia es esa casi de todos los de esta profesion. En el brocal de aquel pozo, se está mirando siempre una dama muy hermosa, como la verás, si ella alza la caheza, hija de pobres y humildes padres, que, queriéndose casar con ella muchos hombres ricos y caballeros, ninguno la contentó, y en todos halló una y muchas faltas; y está atada allí en una cadena, porque, como Narciso, enamorada de su hermosura, no se anegue en el agua que le sirve de espejo, no teniendo en lo que pisa al sol ni á todas las estrellas. En aquel pobre aposentillo enfrente, pintado por defuera de ellas, está un demonio casado que se volvió loco con la condicion de su muger. Entonces don Cleofas le dijo al compañero, que le enseñaba todo este retablo de duelos: Vámonos de aquí, no nos embarguen por alguna locura que nosotros ignoramos, porque en el mundo todos somos locos, los unos de los otros.

II.

DE LA COMEDIA

Reinar despues de morir.

ESCENA IX.

EL PRÍNCIPE, Y SALE LA INFANTA DE LUTO, Y LE DETIENE.

Inf. Espera tú, señor, que brevemente
 A tu real magestad decirle quiero
 Lo que cantó llorando el jardinero.

Con el rey , mi señor , que muerto yace ,
Por cuya muerte todo el reino hace
Tan justo sentimiento
A divertir un rato el pensamiento
Salí á caza una tarde ,
Haciendo á mi valor vistoso alarde.
Llegué á esa quinta , donde yace muerto ;
Este dolor advierto ;
(¡ O cielo , o pena airada !)
Hallé una flor hermosa , pero ajada ;
Quitando (¡ o dura pena !)
La fragancia á una cándida azucena ,
Dejando el golpe airado
Un hermoso clavel desfigurado ,
Trocando con airado desconsuelo ,
Una nubé de fuego en duro hielo ;
Y en fin (muestre valor hoy tu grandeza)
A quitar hoy al mundo la belleza ,
Provocándole á ello
Alvar Gonzalez y el traidor Coellos
Con dos golpes airados ,
Arroyos de coral ví desatados ,
De una garganta tan hermosa y bella ,
Que aun mi lengua no puede encarecella ,
Pues su tersa blancura
Dechado fué de toda la hermosura.
Parece que no entiendes
Por las señas quien es , ó que pretendes
Quedar de sentimiento
Por basa de su infausto monumento ,
Mas para que no ignores
Quien padeció estos bárbaros rigores ,
Yo te diré quien es : estáme atento ,
Que su sangre , sembrado sentimiento ,
Sabrás que es mármol ya , ya es frio hielo.

Murió tu bella Inés.

Prin. ¡ Válgame el cielo ! (*Desmáyase*).

Inf. Del pesar que ha tomado
El nuevo rey (¡ ay Dios !) se ha desmayado.
Caballeros , fidalgos , ola , gente.

ESCENA X.

DICHOS , Y SALE EL CONDESTABLE Y CRIADOS.

Cond. ¿ Que manda vuestra alteza ?

Inf. Un accidente

Al rey le ha dado , remediadle al punto ,
Pues temo es ya difunto :
Que yo , compadecida
De que la hermosa Inés perdió la vida ,
Y de aqueste espectáculo sangriento ,
En las alas del viento ,
Lastimada y amante ,
A Navarra me parto en este instante. (*Vase*).

Cond. El rey está desmayado.

Rey de Portugal , señor ,
Cese , cese ya el dolor
Que el sentido os ha quitado :
Si vuestra esposa ha faltado ,
No falteis vos , y severo ,
Riguroso , airado y fiero
Contra quien os ofendió ,
Quien amante os advirtió ,
Os admire justiciero.

(*Vuelve en sí el Príncipe*).

Princ. Si Inés hermosa murió ,
¿ No fué por quererme ? Sí :
¿ Muriera mi Inés aquí ,
Si no me quisiera ? No :

Luego la causa soy yo
 De la pena que le han dado :
 ¿ Cómo, Pedro desdichado ,
 Si Inés murió, vivo quedas ?
 ¿ Cómo es posible que puedas
 No morir de tu cuidado ?
 En fin , Inés , por mí ha sido ,
 Por mí , que ciego te adoro ,
 (De cólera y pena lloro)
 La muerte que has padecido
 Sin haberla merecido :
 ¿ Cuál fué la mano cruel
 Que de mi inocente Abel ,
 A pesar de mi sosiego ,
 Bárbaro , atrevido y ciego ,
 Cortó el hermoso clavel ?
 ¿ Qué me detengo ? yo voy ,
 Voy á ver mi muerto bien :
 ¿ Quién (! cielos divinos !) , quién
 Me ha olvidado de quien soy ?
 ¿ Cómo reportado estoy ?
 Guarda , Inés celestial ,
 Que tambien estoy mortal ,
 No te partas sin tu esposo ,
 Que me dejarás quejoso
 Si no partimos el mal.
Cond ¿ Dónde vas , señor ?
Princ. A ver
 A mi doña Inés hermosa ,
 A mi difunta esposa ,
 A la que reina ha de ser .

QUEVEDO.

DON FRANCISCO DE QUEVEDO Y VILLEGAS naquit à Madrid en 1580. Il s'est exercé avec un succès égal dans presque tous les genres littéraires. Il composa 46 ouvrages en prose, dont 29 ont été imprimés, et un grand nombre de poésies. — Dans ses écrits didactiques, toutes ses idées sont pleinement conformes à la pureté, à l'austérité de la morale chrétienne. Penseur profond, doué d'une surprenante facilité d'élocution, il expose son sujet et le développe sous ses faces diverses avec une vérité, une lucidité, qui pénètrent le lecteur et portent la conviction dans son esprit. — Ses œuvres ascétiques, bien que très estimables n'ont pas cependant la même douceur, le même charme que celles de Louis de Grenade et de Sainte Thérèse. — Dans le genre historique, il est aussi concis et aussi énergique que Tacite qu'il s'était proposé pour modèle.

Ses ouvrages burlesques étincellent d'esprit, de fine raillerie, et se font remarquer par une merveilleuse aisance d'élocution. Mais toutes les beautés possibles ne pourraient racheter deux graves défauts qui les déparent, l'obscurité, et, ce qui est plus extraordinaire, l'usage d'expressions basses, de pensées impudiques. En considérant la chaste rigidité dont Quevedo fait preuve dans ses écrits de morale, il n'est guère possible de supposer qu'un si étrange manquement aux bienséances provienne d'un projet arrêté de rendre le vice attrayant. Quoi qu'il en soit, nous avons à regretter que la réputation littéraire de Quevedo soit ternie d'une semblable tache.

Du reste, ses pensées comme ses expressions sont tout-à-fait originales. Il a vraiment un style à lui. C'est un modèle à étudier, car il est expressif, beau, énergique, et d'un génie supérieur : mais vouloir l'imiter serait la plus infructueuse tentative.

FRAGMENTS.

INTRODUCCION A LA VIDA DEVOTA.

CAPITULO II.

Propiedades, y escelencias de la devocion.

Los que desanimaban á los Israelitas el ir á la tierra de Promision, decian que era una tierra que tragaba los que la habitaban : como decir que el aire era tan maligno que no podian vivir mucho tiempo, y que los habitantes eran gigantes tan prodigiosos, que se comian los otros hombres como langostas. Así el mundo, mi querida Filotea, infama cuanto puede la santa devocion, pintando las personas devotas como enojadas, tristes y macilentas, y publicando que la devocion causa humores melancólicos é insoportables. Mas como Josué y Caleb aseguraban que no solamente era buena, y hermosa la tierra prometida, sino que tambien la posesion seria dulce, y agradable; de la misma manera el Espíritu Santo por la boca de todos los santos, y Nuestro Señor por la suya misma, nos asegura que la vida devota es una vida dulce, dichosa y amigable. Ve el mundo que los devotos ayunan, rezan, y sufren las injurias; sirven á los enfermos, asisten á los pobres, velan, reprimen la cólera, detienen y enfrenan las pasiones, se privan de los placeres sensuales, y hacen tales y otras suertes de acciones, las cuales en ellas mismas, y de su propia substancia y calidad, son ásperas y rigurosas; pero el mundo no ve la devocion interior y cordial, la cual vuelve todas estas acciones agradables,

dulces y fáciles. Mira las abejas sobre el tomillo, que chupando sacan un zumo muy amargo, convirtiéndole despues, por propiedad que tienen, en dulcísima miel. Las almas, pues, devotas (ó mundanas) es verdad que hallan mucha amargura en su ejercicio de mortificacion; mas continuando en él, lo mas amargo vuelven dulce y suave. Los fuegos, las llamas, las ruedas, y las agudas espadas parecian á los mártires flores hermosas, y preciosos olores; y esto porque eran devotos. Pues si la devocion puede dar dulzura á los mas crueles tormentos, y á la muerte misma, ¿ cuánto mas fácil le será el darla á las acciones de virtud? El azúcar hace dulces los mal maduros frutos, y templá la crudeza de los que estan muy maduros. Así la devocion es la verdadera azúcar espiritual que quita la amargura á las mortificaciones, y el daño á las consolaciones: quita la cuita á los pobres, la soberbia á los ricos, al oprimido la ruina, la insolencia al favorecido, la tristeza al solitario, y la disolucion al que está en compañía: sirve de fuego en invierno, y de rocío en verano: sabe abundar, y sufrir pobreza: hace igualmente útil el honor y el menosprecio; recibe el placer y el dolor con un corazon casi siempre semejante; y nos colma el espíritu de una maravillosa suavidad.

Contempla la escala de Jacob, porque esta es el verdadero retrato de la vida devota. Los dos lados, entre los cuales se sube, y á los cuales los escalones se tienen, representan la oracion, la cual alcanza el amor de Dios, y los sacramentos que le confieren. Los escalones no son otra cosa sino los diversos grados de caridad, por los cuales se va de virtud en virtud, ó bajando (por la accion) al socorro y favor del prójimo, ó subiendo (por la contemplacion) en la union amorosa de Dios. Mira ahora, te ruego, los que estan sobre la escalera, y verás que son hombres angélicos, ó ángeles que tienen cuerpos humanos. No son mozos, pero parecen serlo, por cuanto estan llenos de vigor y agilidad espiritual. Tienen alas para volar y arrojar se á Dios por medio de la santa oracion; y tambien tie-

nen piés para caminar con los hombres por medio de una santa y amigable conversacion. Sus caras son hermosas y alegres, porque reciben todas las cosas con dulzura y suavidad. Tienen las piernas, brazos y cabezas desnudas, porque sus pensamientos, intentos y acciones no llevan otro designio, ni motivo, sino agradar á Dios. Lo demas del cuerpo tienen cubierto, pero de una vestidura ligera y hermosa; y esto porque usan del mundo y cosas mundanas con corazon puro y sincero, no tomando de todo sino aquello que no escusan segun su condicion y manera. Tales son las personas devotas. Créeme, querida Filotea, que la devocion es la dulzura de las dulzuras, y la reina de las virtudes, por quanto es la perfeccion de la caridad: si la caridad es una leche, la devocion es la nata: si es una planta, la devocion es la flor: si es una piedra preciosa, la devocion es su lustre y claridad: si es un bálsamo precioso, la devocion es el suave olor que conforta los hombres y alegra los ángeles.

II.

PROVIDENCIA DE DIOS.

Inmortalidad del alma.

El probarte la inmortalidad de tu alma, está á cargo de los castigos, pues huyes de que te la enseñen los premios. Quiero confundirte con afrentas, ya que no te reduzco con razones, Morir todo, y para siempre, última miseria es y desconsuelo ultimado. Decirte que no mueres todo, ni para siempre, y que tu alma es eterna, y que tu cuerpo mortal ha de resucitar con ella á vivir sin fin, nueva es que merece albricias, cuando no fuera verdad, como lo es, por lisonja, y por dignidad que se te atribuye sobre las otras criaturas con quien te igualas. Sabes que eres vilmente cobarde, y te precias de valiente y agradeces que te publiquen por tal. Siendo ignorantísimo, si te llaman docto, lo admites: siendo necio, que

te tengan por discreto , pobre por rico , villano por noble , y avariento por liberal. Veste feo , y de mala talle , y si te llaman hermoso y galan , lo crees , y lo agradeces , siendo cosa que tú mismo sabes y ves que no tienes ; y teniendo alma , y diciéndote que es inmortal , lo niegas , y te enfureces. Alegas que hay muchos animales , en quien te admira el entendimiento , la razon , prudencia , astucia y sabiduría : estos nombres profanas en ellos , y te arrojas á contar sus virtudes , la piedad en la cigüena , en los perros y en las hormigas , y afirmas que se entienden los pájaros , como lo dijo el rematado Artefio , y que Uvequero en sus secretos trae las tablas que hizo para entenderlos ; y concluyes que pues tienen entendimiento , prudencia y virtudes , y hablan , y se entienden como el hombre , y mueren en ellos cuerpo y alma , que de la misma manera muere el hombre con alma y cuerpo. Caído has en el lazo. No esperes desatarte de él. Pregunto yo : ¿ Viste el perro , que habiendo degollado á su amo , y llevándole á echar con una pesa en el Tíber , se fué tras él , y viéndole arrojar , se echó tras él al agua , y por tenerle , lo asió de un brazo , y no pudiendo sustentarle el peso , por no dejar á su señor , se fué con él al fondo , y se ahogó con él ? Dirás que no : mas que lo leiste en Cornelio Tácito. ¿ Viste salir enlutadas á las hormigas á ganar la obra de misericordia que les atribuyes , enterrando los muertos , cuando trayéndoles difunta una hormiga de su pueblo otra de diferente familia , la salen á recibir , y la llevan al seno en que viven , y la entierran , y luego agradecidas traen granos de trigo , que dan por paga de su trabajo á las que la trajeron ? Dirás que no ; empero que lo has oído contar , y que te lo han dicho , ó lo has leído en las obras de un santo y padre de la Iglesia. ¿ Te hallaste presente cuando yendo Artefio de camino , oyó chillar unos pájaros , y dijo : Estos dicen que una legua mas adelante de aquí se le desató junto á una encina un costal , que llevaba un labrador al molino , y que dejó derramado

mucho trigo ; y llegando á la legua y señal , vieron el trigo , que dijeron los gorriones ? Responderás que no ; mas que es cuento que desde que naciste has oído , y que está impreso. ¿ Fuiste testigo de alguno de los prodigios y habilidades que de todos los animales refiere Plutarco , y mas encarecidamente del elefante , en su diálogo , cuyo título es el de su error : *Que los animales usan de razon ?* Dirás que no ; empero que lo has oído referir , ó leído en libros que lo dicen , citando á Plutarco , ó sea que lo viste en él. Pues dime , afrenta de los hombres y vituperio de tí mismo , que llamarte perro , hormiga y pájaro , es dar vaya á los pájaros , hormigas y perros ; ¿ para dar muerte á tu alma , das crédito en lo que no viste , ni él vió , á Tácito , á Artefio , á Plutarco , y á cuentos , y á consejas , y á las fábulas de Esopo ; y para que sea eterna , como lo es , se le niegas en los dos Testamentos , á los patriarcas , á los profetas , á la misma sabiduría , á los evangelistas y apóstoles , al mismo Hijo de Dios , á los muertos que han resucitado , á las almas que se han aparecido , y á los santos que refieren que los hablaron con circunstancias legalizadas y auténticas ?

.

III.

OBRAS JOCOSAS.

—

Visita de los Chistes.

Muy enojado á mí se llegó un hombre viejo , muy ponderado de testuz , de los que traen canas por vanidad , un gran haz de barbas , ojos á la sombra muy metidos , frentaza llena de surcos , ceño descontento y vestido , en que juntado lo extraordinario con el desaliño , hacia misteriosa la pobreza. Mas despacio te he menester que Arbalías , me dijo : siéntate. Sentóse , y sentéme ; y como si le disparáran de un arcabuz ,

en figura de trasgo se apareció entre los dos otro hombrecillo , que parecía hastilla de Arbalía , y no hacia sino chillar y bullir. Díjole el viejo con una voz muy honrada : Idos á enfadar á otra parte , que luego vendréis. Yo tambien he de hablar , decia ; y no paraba. ¿ Quién es este ? pregunté. Dijo el viejo : ¿ No has caido en quién puede ser ? Este es Chisgaravis. Doscientos mil de estos andan por Madrid (dije yo) : no hay otra cosa sino chisgaravises. Repliqué el viejo : Este anda aquí cansando á los muertos y á los diablos ; pero déjate de eso , y vamos á lo que importa. Yo soy Pedro , no Pero Grullo , que quitándome una *d* en el nombre , me haceis el santo , fruta. Es Dios verdad , que cuando dijo Pero Grullo me pareció que le veía las alas. Huélgome de conocerte , repliqué. ¿ Qué tú eres el de las profecías que dicen de Pero Grullo ? A eso vengo , dijo el profeta estantigua : de eso habemos de tratar. Vosotros decís que mis profecías son disparates , y haceis mucha burla de ellas. Estemos á cuentas : las profecías de Pero Grullo , que soy yo , dicen así :

Muchas cosas nos dejaron
 Las antiguas profecías :
 Dijeron que en nuestros días
 Será lo que Dios quisiere.

Pues , bribones , adormecidos en malad , infames , si esta profecía se cumpliera , ¿ habia mas que desear ? Si fuera lo que Dios quiere , fuera siempre lo justo , lo bueno , lo santo : no fuera lo que quiere el diablo , el dinero y la codicia ; pues hoy lo menos es lo que Dios quiere , y lo mas , lo que queremos nosotros contra su ley : y ahora el dinero es todos los querereres , porque él es querido , y el que quiere , y no se hace sino lo que él quiere : y el dinero es el Narciso , que se quiere á sí mismo , y no tiene amor sino á sí. Prosigue :

Si lloviere , hará lodos ,
 Y será cosa de ver ,

Que nadie podrá correr .
Sin echar atrás los codos.

Hacedme merced de correr los codos adelante , y negadme que esto no es verdad. Diréis que de puro verdad es necedad : ¡ buen achaquito , hermanos vivos ! La verdad decís que amarga : poca verdad decís que es mentira : muchas verdades , que es necedad. ¿ De qué manera ha de ser la verdad para que os agrade ? Y sois tan necios , que no habeis echado de ver que no es tan profecía de Pero Grullo como decís , pues hay quien corra echando los codos adelante , que son los médicos ; cuando vuelven la mano atrás á recibir el dinero de la visita al despedirse ; que toman el dinero corriendo , y corren como una mona al que se lo da porque le maten.

IV.

POESIAS.

SONETOS.

Enseña como no es rico el que tiene mucho caudal.

Quitar codicia, no añadir dinero ,
Hace ricos los hombres , Casimiro :
Puedes arder en púrpura de Tiro ,
Y no alcanzar descanso verdadero.
Señor te llamas : yo te considero ,
Cuando el hombre interior , que vives , miro ,
Eslavo de las ansias y el suspiro ,
Y de tus propias culpas prisionero.
Al asiento de l' alma suba el oro,
No al sepulcro del oro l' alma baje ,
Ni le compita á Dios su precio el lodo :
Descifra las mentiras del tesoro ,
Pues falta (y es del cielo este language)
Al pobre mucho, y al avaro todo.

A un arroyo.

Torcido , desigual , blando y sonoro
 Te resbalas secreto entre las flores ,
 Hurtando la corriente á los calores ,
 Cano en la espuma , y rubio con el oro :

En cristales dispensas tu tesoro ,
 Líquido plectro á rústicos amores ;
 Y templando por cuerdas ruiseñores ,
 Te ries de crecer con lo que lloro.

De vidrio en las lisonjas divertido ,
 Gozoso vas al monte ; y despeñado ,
 Espumoso encaneces con gemido ,

No de otro modo el corazon cuitado ,
 A la prision , al llanto se ha venido
 Alegre , inadvertido y confiado.

V.

ROMANCE.

Al Tiempo.

Tiempo , que todo lo mudas :

Tú , que con las horas breves

Lo que nos diste nos quitas ,

Lo que llevaste nos vuelves :

Tú , que con los mismos pasos

Que cielos y estrellas mueves ,

En la casa de la vida

Pisas umbral de la muerte :

Tú , que de vengar agravios

Te precias como valiente ,

Pues castigas hermosuras

Por satisfacer desdenes :

Tú , lastimoso alquimista ,

Pues del ébano que tuerces ,

Haciendo plata las hebras,
 A sus dueños empobreces :
 Tú, que con piés desiguales
 Pisas del mundo las leyes ,
 Cuya sed bebe los rios ,
 Y su arena no los siente :
 Tú, que de monarcas grandes
 Llevas en los piés las frentes :
 Tú, que das muerte y das vida
 A la vida y á la muerte ;
 Si quieres que yo idolatre
 En tu guadaña insolente ,
 En tus dolorosas canas ,
 En tus alas y en tu sierpe :
 Si quieres que te conozcan :
 Si gustas que te confiesen
 Con devocion temerosa
 Por tirano omnipotente :
 Da fin á mis desventuras,
 Pues á presumir se atreven
 Que á tus días y á tus años
 Pueden ser inobedientes.
 Serán ceniza en tus manos
 Cuando en ellas los aprietes ,
 Los montes, y la soberbia
 Que los corona las sienes.

VI.

ROMANCE.

A la sombra de un riseo ,	De galan y de fuerte :
Que por lo lindo tiene	Ceño de muchos valles ,
Des mirtos por guedejas ,	De dos montañas frente :
Un roble por copete :	Engastado en dos rios ,
Peñasco presumido	Que en cristalinas sierpes

Dan sortija de plata
 A su esmeralda verde :
 En una cueva triste ,
 Que del sol se defiende
 Con espinos cobardes ,
 Que estan armados siempre:

Rayos brujuleados ,
 Por alumbrar ofenden ,
 Cuando en mucha tiniebla
 Menudas luces vier ten.

Hasta la puerta llegan
 Abril y mayo verdes ;
 Mas en entrando dentro ,
 Su niñez envejecen.

En este de la noche
 Desaliñado albergue ,
 En donde á medio dia
 Por señas amanece ;

Solo con mi cuidado
 Tenia las mas veces
 En las fuentes los ojos ,
 Y en los ojos las fuentes :
 Ausente , preso y solo ;
 Mas en diciendo ausente ,
 Se abrevian los abismos ,
 Y se cifra la muerte :

Yo fabricaba ciego
 De mi discurso leve
 Mazmorras á la vida ,
 Y al pensamiento Argeles :

Las desesperaciones
 Me rondaban alegres ; [rias
 Que á un desdichado en glo-
 Los despechos se mienten.

Cargados los deseos
 De lazos y cordeles ,
 Lisonjas se fingian
 Sus mentirosas redes.

Suspendido miraba
 Ministros tan crueles ,
 Cuando mis pensamientos
 Me hablaron de esta suerte :
 ¿Qué muerte es la que vives ?
 ¿Qué vida es la que mueres ?
 ¿ En dónde estás , perdido ?
 ¿ Qué nueva de tí tienes ?

Con tu pasion nacimos ,
 Acompañando siempre
 Tus méritos humildes ,
 Tu presuncion corteses.

Vagando por los aires ,
 Nos ha traído leves
 Correos , despachados
 Para el cielo á las veinte.

¡Qué grandes poblaciones!
 Qué inmensos chapiteles
 Fabricamos de sueños
 Sobre esperanzas breves !

Mas ya á tus fantasías
 Nos sentirás rebeldes ,
 Y á sus torres de viento
 Romperémos los puentes.

Queda sin pensamientos
 Y sueña mientras duermes
 Descansarémos todos
 En tanto que despiertes.

Herida mi paciencia
 De voz tan insolente ,

Can suspiros y llanto	Yo peno en Guadalupe :
Me esforcé á responderles :	Allá era yo ninguno ,
Despuéblese mi alma ,	Acá no soy viviente.
Sus potencias me dejen	A Floris , que es divina ,
En una vida yerma ,	Pensamientos la ofenden :
Que no discurre, y siente.	Dejadme , pensamientos ,
Floris ya está en la villa ,	Que sin pensar acierte.

VII.

LETRILLA.

Rosal, menos presuncion
 Donde estan las clavellinas ;
 Pues serán mañana espinas
 Las que agora rosas son.
 ¿ De qué sirve presumir ,
 Rosal , de buen parecer ,
 Si aun no acabas de nacer ,
 Cuando empiezas á morir ?
 Hace llorar y reir ,
 Vivo y muerto tu arrebol
 En un dia , ó en un sol :
 Desde el oriente al ocaso
 Va tu hermosura en un paso ,
 Y en menos tu perfeccion.
 Rosal, menos presuncion , etc.
 No es muy grande la ventaja
 Que tu calidad mejora :
 Si es tus mantillas la aurora ,
 Es la noche tu mortaja.
 No hay florecilla tan baja ,
 Que no te alcance de dias ;
 Y de tus caballerías ,
 Por descendiente de la alba ,

Se está riendo la malva,
 Caballera de un terron.
 Rosal, menos presuncion, etc.

VIII.

LETRILLA SATIRICA.

*Yo he hecho lo que he podido ,
 Fortuna lo que ha querido.*

Los casos dificultosos
 Tan justamente envidiados,
 Empréndenlos los honrados,
 Y acábanlos los dichosos;
 Y aunque no estan envidiosos
 En lo que me ha sucedido,
Yo he hecho , etc.

Yo no condeno quejosos,
 Ni quiero ensalzar sufridos :
 De bienes no merecidos
 No sé cómo hay envidiosos :
 Si no soy de los dichosos
 Por haberlo merecido,
Yo he hecho , etc.

Lísida , siempre acontece ,
 Y es firme ley sin mudanza,
 Que el bien es del que le alcanza ,
 Y no del que le merece ;
 Y en vano me desvanece
 Ver que en cuanto se ha ofrecido
Yo he hecho , etc.

Mas honra al que es desdichado
 Que no se sepa razon ,
 Que puede dar presuncion
 Gran lugar mal empleado :

No me culpa mi cuidado :
 Porque en cuanto yo he vivido
Yo he hecho , etc.

Méritos son desperdicios ,
 Que ofenden todas orejas :
 Para realzar las quejas
 Son buenos ya los servicios ;
 Y aunque el sembrar beneficios
 Produzca agravios y olvido ,
Yo he hecho , etc.

De mi desdicha me fio ,
 De Fortuna nada espero ,
 Sino es algun mal postrero ,
 Que será el primer bien mio :
 No corra mas tras desvío ;
 Y por no quedar corrido ,
Yo he hecho lo que he podido ,
Fortuna lo que ha querido

IX.

SALMO.

Cuando me vuelvo atrás á ver los años
 Que han nevado la edad florida mia :
 Cuando miro las redes , los engaños
 Donde me ví algun dia ,
 Mas me alegro de verme fuera de ellos ,
 Que un tiempo me pesó de padecellos.
 Pasa veloz del mundo la figurá ,
 Y la muerte los pasos apresura :

.

MONCADE.

Don FRANCISCO DE MONCADA naquit à Valence en 1586, et mourut en 1635. Issu d'une ancienne et illustre famille, il suivit la carrière des armes, et soutint avec honneur la renommée de ses ancêtres. Ses talents le firent distinguer non moins que son courage, et il parvint aux plus hautes dignités. Successivement conseiller-d'état, ambassadeur auprès de l'empereur d'Allemagne, Ferdinand II, intendant de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, souveraine des états de la Flandre, il fut, à la mort de cette princesse, investi par Philippe IV du gouvernement de ces mêmes états et de la dignité généralissime des armées.

Il a écrit plusieurs ouvrages d'histoire parmi lesquels on remarque surtout son *Expédition des Catalans et Aragonais contre les Turcs et les Grecs*. C'est un récit très intéressant de la mémorable expédition que firent en Orient les Catalans et les Aragonais, appelés par l'empereur des Grecs, Andronicus Paléologue, à la défense de sa famille et de son empire. Mon-

cade est un écrivain grave et judicieux ; le naturel , la correction , l'élégance de son style , l'ont fait comparer à Jules César qu'il parait avoir pris pour modèle.

FRAGMENTS.

I.

ESPEDICION DE LOS CATALANES Y ARAGONESES CONTRA TURCOS Y GRIEGOS.

Proemio.

Mi intento es escribir la memorable espedicion y jornada , que los catalanes y aragoneses hicieron á las provincias de Levante cuando su fortuna y valor andaban compitiendo en el aumento de su poder y estimacion ; llamados por Andrónico Paleólogo, emperador de los griegos, en socorro y defensa de su imperio y casa : favorecidos y estimados , en tanto que las armas de los turcos le tuvieron casi oprimido , y temió su perdicion y ruina ; pero despues que por el esfuerzo de los nuestros quedó libre de ellas , maltratados y perseguidos con gran crueldad y fiereza bárbara : de que nació la obligacion natural de mirar por su defensa y conservacion , y la causa de volver sus fuerzas invencibles contra los mismos Griegos, las cuales fueron tan formidables , que causaron temor y asombro á los mayores príncipes del Asia y Europa , perdicion y total ruina á muchas naciones y provincias , y admiracion á todo el mundo.

Obra será esta , aunque pequeña por el descuido de los antiguos , largos en hazañas , y cortos en escribirlas , llena de varios y estraños casos , de guerras continuas en regiones remotas y apartadas con varios pueblos y gentes belicosas ; de sangrientas batallas y victorias no esperadas , de peligrosas

conquistas acabadas con dichoso fin por tan pocos y divididos catalanes y aragoneses, que al principio fueron burla de aquellas naciones, y despues instrumento de los grandes castigos que Dios hizo en ellas : vencidos los turcos en el primer aumento de su grandeza otomana , desposeidos de grandes y ricas provincias del Asia Menor, y á viva fuerza y rigor de nuestras espadas encerrados en lo mas áspero y desierto de los montes de Armenia : despues vueltas las armas contra los griegos , en cuyo favor pasaron , por librarse de una afrentosa muerte , y vengar agravios que no se pudieran disimular sin gran mengua de su estimacion y afrenta de su nombre : ganados por fuerza muchos pueblos y ciudades : desbaratados y rotos poderosos ejércitos : vencidos y muertos en campo reyes y príncipes : grandes provincias destruidas y desiertas , muertos sus caudillos , ó desterrados sus moradores : venganzas merecidas mas que lícitas : Tracia , Macedonia , Tesalia y Beocia penetradas y pisadas á pesar de todos los príncipes y fuerzas del Oriente : y últimamente muerto á sus manos el duque de Atenas con toda la nobleza de sus vasallos , y á pesar de los socorros de Franceses y Griegos , ocupado su estado , y en él fundado un nuevo señorío.

En todos estos sucesos no faltaron traiciones , crueldades , robos , violencias , sediciones : pestilencia comun , no solo de un ejército colectivo y débil por el corto poder de la suprema cabeza , pero de grandes y poderosas monarquías. Si como vencieron los catalanes á sus enemigos , vencieran su ambicion y codicia , no escediendo los límites de lo justo , y se conserváran unidos , dilatáran sus armas hasta los últimos fines del Oriente , y viera Palestina y Jerusalem segunda vez las banderas cruzadas , porque su valor y disciplina militar , su constancia en las adversidades , sufrimiento en los trabajos , seguridad en los peligros , presteza en las ejecuciones , y otras virtudes militares , las tuvieron en sumo grado en tanto que la ira no las pervirtió. Pero el mismo poder que Dios

les entregó para castigar y oprimir tantas naciones , quiso que fuese el instrumento de su propio castigo. Con la soberbia de los buenos sucesos y desvanecidos con su prosperidad , llegaron á dividirse en la competencia del gobierno , y divididos , á matarse , con que se encendió una guerra civil tan terrible y cruel que causó sin comparacion mayores daños y muertes que las que tuvieron con los estraños.

II.

VICTORIA DEL EJÉRCITO CRISTIANO SOBRE EL DE LOS TURCOS EN LAS FALDAS DEL MONTE TAURO.

Capítulo XVII.

Trabóse la batalla en puesto igual para todos , con grandes y varias voces , paleándose valerosamente , porque pendia la vida y libertad de entrambas partes de la victoria de aquel dia. Si los nuestros quedáran vencidos por ser poco pláticos en la tierra , y tener tan lejos la retirada , fuera cierta su muerte , ó lo que se tuviera por peor quedáran cautivos en poder de aquellos bárbaros ofendidos. Los Turcos tenian tambien igual peligro ; porque los naturales de aquellas provincias cristianas , viéndolos rotos y vencidos , les acabáran sin duda , satisfaciendo en ellos una justa venganza. En el primer encuentro , por la multitud y número infinito de los bárbaros , se corrió gran riesgo , y estuvo la victoria muy dudosa , pero cobraron nuevo ánimo y vigor ; porque los capitanes repitieron segunda vez el nombre de Aragon , y desde entónces parece que esta voz infundió en los enemigos temor , y en los nuestros un esfuerzo nunca visto. Y como ya de una y otra parte se habia llegado á los golpes de alfanges y espadas , en que los nuestros tenian tanta ventaja por las armas defensivas , luego se comenzó á inclinar la victoria por nuestra parte.

JAUREGUI.

DON JUAN DE JAUREGUI, né à Séville en 1575, et mort à Madrid en 1641, cultiva la peinture et la poésie. En 1607, il fit paraître à Rome une traduction de l'*Aminte*, de Torquato Tasso, laquelle est réputée la plus élégante version poétique en langue espagnole. Malgré la difficulté que présente au traducteur une œuvre dont le principal mérite consiste dans les beautés du style bien plus que dans le fond des idées, Jaurégui, dans les passages les plus intéressants, se met au niveau de son modèle et souvent même le surpasse.

FRAGMENTS.

—
I.

AMINTA.

—

ACTO I. ESCENA I.

Dafne, Silvia, y Coro.

Daf. El viento lleve con la mala nueva
Que se esparció de tí tus males todos ,
Los por venir , o Silvia , y los presentes ;
Pues te juzgué ya muerta , y , gloria al cielo ,
Viva y sana te miro : de tal suerte
Ha contado Nerina tu suceso ,
Que ojalá fuera muda , y otro sordo.

Sil. Cierto fué grande el riesgo , y ella tuvo
Causa bastante de juzgarme muerta,

Daf. Mas no bastante causa de decirlo.
Ora cuéntame el riesgo , y de qué modo
Tú lo escusaste.

Sil. Yo siguiendo un-lobo ,
Me embosqué en lo profundo de la selva
Tanto , que lo perdí de rastro ; y mientras
Volverme procuraba al mismo puesto
Donde partí primero , el lobo miro ,
Al cual reconocí por una flecha
Que yo le había clavado de mi mano
Junto á la oreja ; vilo entre otros muchos
Al rededor de un animal que habian
De fresco muerto , cuya forma entónces
No supe distinguir : el lobo herido
Pienso me conoció , porque se vino
Contra mí con la boca ensangrentada.
Yo le esperaba audaz , y con la diestra
Vibraba un dardo : ya tú sabes , Dafne ,
Si con destreza sé tirarle , y sabes
Si jamas yerra de mi mano el golpe.
Ya que lo ví tan cerca de mí puesto
Cuanto me pareció distancia justa
Para la herida , le arrojé mi dardo
En vano ; porque , ó fué de la fortuna
La culpa , ó mia , por herir al lobo
Clavé una planta : entónces se venia
Con mas furioso encuentro á acometerme.
Yo viéndolo tan cerca , que del arco
Era imposible entónces ya valerme ,
Y no siendo señora de otras armas ,
Dispúsemme á huir , y mientras huyo ,
El me viene siguiendo : advierte agora ,
Un velo que revuelto yo tenia
A los cabellos , desplegóse en parte ,

Y andaba ventilando , tal que á un ramo
 Se marañó ; yo siento que me tiran
 Y me detienen sin saber quién fuese ;
 Mas con el miedo de morir , redoblo
 La fuerza á la carrera , y de su parte
 El ramo no se vence ni me deja :
 Al fin del velo me desasgo , y pierdo
 Con él algunas hebras del cabello ;
 Y tantas alas á los piés fugaces
 Me puso el gran temor , que libre y sana
 De la selva salí : despues volviendo
 Hácia mi albergue , te encontré turbada ,
 Toda turbada , y me espanté de verte ,
 Porque de solo verme te espantabas.

II.

CANCION.

En la muerte de la reina Margarita.

¿ Quién vió tal vez en áspera campaña
 Arbol hermoso cuya rama y hoja
 Cubre la tierra de verdor sombrío ?
 Donde el ganado cándido recoja
 Alejado el pastor de su cabaña
 Y allí resista el caloroso estío.
 La planta con ilustre señorío
 Ofrece de su tronco y de sus flores
 Y de su hojoso toldo y fruto opimo
 Olor y dulce arrimo ,
 Sustento y sombra á ovejas y pastores ;
 Hasta que la segur de avara mano
 Sus fértiles raices desenvuelve ,
 Atormentando en torno su terreno
 Por dar materia al edificio ageno.

Siente la noche el ganadillo , y vuelve
 Al caro albergue , procurado en vano ;
 Y viendo de su abrigo yermo el llano ,
 Forma balido ronco, y su lamento
 Esparce ¡ ay triste ! y su dolor al viento.

No de otra suerte, ¡ o planta generosa ,
 Que adornas los alcázares del ciclo !
 Prestaste arrimo , sombra y acogida
 Al pueblo grato del Iberio suelo :
 Dió tu heróica virtud , cual flor hermosa ,
 Olor que ha penetrado la estendida
 Region etérea : así desposeída
 Viéndose España de la prenda suya ,
 Tembló al severo golpe de la parca ,
 Y en torno su comarca
 Fué quebrantada con la ausencia tuya.
 Hoy los que en tí gozaron tan colmada
 Copia de frutos , sus ofensas miden
 Con largas quejas , y á llorar forzados
 Con espantables rostros , erizados ,
 Suspiros tantos de dolor despiden ,
 Que para su querella congojada
 Ya faltan fuerzas á la voz cansada ,
 Y si reducen á llorar los brios ,
 Tambien para los ojos faltan rios.

.

ESQUILACHE.

DON FRANCISCO DE BORJA, prince d'ESQUILACHE, naquit à Madrid en 1580, et mourut dans la même ville en 1658. Il était petit-fils du célèbre duc de Gandia, canonisé sous le nom de Saint François de Borgia. Investi de charges éminentes, chevalier de la toison d'or, chambellan de Philippe IV, puis vice-roi du Pérou, le prince d'Esquilache ressentit néanmoins une si forte inclination pour la poésie, qu'il consacra exclusivement une grande partie de sa vie à la cultiver. Il écrivit un poème héroïque intitulé : *Nápoles recuperada por el rey don Alonso*; et, bien que cette œuvre lui ait mérité la première place parmi les poètes épiques de l'Espagne, il est encore plus renommé pour la collection de Poésies diverses qu'il fit publier à Madrid, vers 1639, sous le titre de *Obras en verso de don Francisco de Borja*. Ce recueil contient des églogues et des romances de la première beauté.

FRAGMENTS.

I.

LAS CUATRO ESTACIONES.

Pasaban por diciembre
En sus calientes nidos
Las soñolientas horas
Los mudos pajarillos.

El viento solo hablaba
Sin miedo del castigo ;
Que enmudece los hombres
Y las aves el frio.

Del hielo el campo inútil
Sintió el agravio mismo
Que padeció en las manos
Del abrasado estío.

De los riscos del monte
Tan esentos y altivos
Las frentes le humillaban
De yelo y nieve riscos.

Pasó el invierno helado ,
Volvió el abril florido ,
Que despertó las fuentes
Y desató los ríos.

Los troncos de la selva
Pudieron dar abrigo ,
Y al verde campo sombras
Sus ramos ya vestidos.

Las aves que calláron ,
Llaman al sol divino
Al nacer con lisonjas ,
Al morir con suspiros.

En la verde corona
Del monte mas sombrío
Los rayos son de flores
Si ántes fuéron de vidrios.

Despues en julio sigue
Por el ardor estivo
Al robo de las flores
El logro de los trigos.

El cristal que corria
A nadie fugitivo

No corre ya, y parece
Que alguno lo ha bebido.

Del labrador sediento
El sol es enemigo,
Pues le dobló el cansancio
Y le agostó el alivio.

El segador reposa,
La cara al sol, dormido,
Que temerle y no verle
Mayor hace el peligro.

Por las lluvias de octubre
Bajaban con ruido
Los turbios arroyuelos
Que fuéron cristalinos.

Quien agua agena lleva,
No corre puro y limpio,
Aunque naciese claro
Cristal en su principio.

Entre villanas plantas
Los maduros racimos
Mejoran con la afrenta
Y dan precioso vino.

El tributario vuelve
Lo que cogió ofrecido
A la fé de los meses
De quien burlar se ha visto.

II.

A SILVIA.

Truécanse los tiempos
Múdanse las horas
De placeres unas,
De pesares otras.

En la primavera
De la mas hermosa

Noche son los años

La niñez aurora.

En árbol florido,
Que el cierzo despoja,
Si enero le agravia,
Mayo le corona.

La callada fuente,
Que murmura á solas,
En verano rie,
Y en invierno llora.

Si en prisiones duermen
Las aves sonoras,
Libertad el dia
Por aires gozan.

Si los vientos braman,
Y la mar se enoja;
Cuando el alba nace
Descansan las olas.

Si de nieve mira
Cubierta la choza
El pastor, que en ella
Guarda ovejas pocas;

Cuando vuelve mayo
Que sus pajas dora,
Los copos de nieve
De plata son copás.

La viuda montaña
Sus nevadas tocas
Por las galas trueca
De lirios y rosas.

.

RIOJA.

Don FRANCISCO DE RIOJA , Bibliothécaire et Chroniqueur de Philippe IV , naquit à Séville vers la fin du 16^{me} siècle , et mourut à Madrid en 1659. Il eut à subir un long emprisonnement à l'occasion d'une certaine satire que des envieux l'accusaient d'avoir écrite. Mais , étant parvenu à prouver son innocence , il fut rétabli dans ses fonctions et dignités.

Rioja était homme de grande érudition. Il nous a laissé des ouvrages de théologie et de politique fort estimables. Toutefois , c'est parmi les poètes qu'il s'est acquis une place des plus éminentes.

FRAGMENTS.

CANCION.

A las ruinas de Itálica.

Estos , Fabio , ¡ ay dolor ! que ves ahora
Campos de soledad , mustío collado ,
Fueron un tiempo Itálica famosa :
Aquí de Cipion la vencedora
Colonia fué : por tierra derribado
Yace el temido honor de la espantosa
Muralla , y lastimosa
Reliquia es solamente
De su invencible gente.
Solo quedan memorias funerales
Donde erraron ya sombras de alto ejemplo :
Este llano fué plaza , allí fué templo ;

De todo apénas quedan las señales ;
 Del gimnasio y las termas regaladas
 Leves vuelan cenizas desdichadas ;
 Las torres que desprecio al aire fueron
 A su gran pesadumbre se rindieron.

Este despedazado anfiteatro ,
 Impio honor de los dioses, cuya afrenta
 Publica el amarillo jaramago ,
 Ya reducido á trágico teatro
 ¡ O fábula del tiempo ! representa
 Cuanta fué su grandeza, y es su estrago.
 ¿ Cómo en el cerco vago
 De su desierta arena
 El gran pueblo no suena ?
 ¿ Dónde, pues fieras hay, está el desnudo
 Luchador ? ¿ Dónde está el atleta fuerte ?
 Todo desapareció, cambió la suerte
 Voces alegres en silencio mudo :
 Mas aun el tiempo da en estos despojos
 Espectáculos fieros á los ojos ,
 Y miran tan confusos lo presente ,
 Que voces de dolor el alma siente.

Aquí nació aquel rayo de la guerra ,
 Gran padre de la patria , honor de España .
 Pio , felice, triunfador Trajano ;
 Ante quien muda se postró la tierra ,
 Que ve del sol la cuna , y la que baña
 El mar tambien vencido gaditano.
 Aquí de Elio Adriano ,
 De Teodosio divino ,
 De Silio peregrino ,
 Rodaron de marfil y oro las cunas.
 Aquí ya de laurel , ya de jazmines
 Coronados los vieron los jardines

Que ahora son zarzales y lagunas.
 La casa para el César fabricada ,
 ¡ Ay ! yace de lagartos vil morada ;
 Casas , jardines , Césares murieron ,
 Y aun las piedras que de ellos se escribieron.

Fabio , si tú no lloras , pen atenta
 La vista en luengas calles destruídas ,
 Mira mármoles y arcos destrozados ,
 Mira estátuas soberbias , que violenta
 Némesis derribó , yacer tendidas ,
 Y ya en alto silencio sepultados
 Sus dueños çelebrados.
 Así á Troya figuro ,
 Así á su antiguo muro ,
 Y á tí , Roma , á quien queda el nombre apénas ,
 ¡ O patria de los dioses y los reyes !
 Y á tí , á quien no valieron justas leyes ,
 Fábrica de Minerva , sabia Aténas :
 Emulacion ayer de las edades ,
 Hoy cenizas , hoy vastas soledades :
 Que no os respetó el hado , no la muerte ,
 ¡ Ay ! ni por sabia á tí , ni á tí por fuerte.

Mas ¿ para que la mente se derrama
 En buscar al dolor nuevo argumento ?
 Basta ejemplo menor , basta el presente ;
 Que aun se ve el humo aquí , se ve la llama ,
 Aun se oyen llantos hoy , y un ronco acento.
 Tal genio , ó religion fuerza la mente
 De la vecina gente ,
 Que refiere admirada
 Que en la noche callada
 Una voz triste se oye , que llorando
 Cayó *Itálica* , dice ; y lastimosa
 Eco reclama *Itálica* en la hojosa

Selva que se le opone resonando ,
Itálica , y el claro nombre oido
De *Itálica* , renuevan el gemido
Mil sombras nobles de su gran ruina :
Tanto aun la plebe á sentimiento inclina .

Esta corta piedad que agradecido
Huésped á tus sagrados manes debo ,
Te doy y consagro , o *Itálica* famosa :
Tú , si el lloroso don han admitido
Las ingratas cenizas de que llevo
Dulce noticia asaz , si lastimosa ,
Permíteme piadosa
Usura á tierno llanto ,
Que vea el cuerpo santo
De Geroncio tu mártir y prelado :
Muestra de su sepulcro algunas señas ,
Y cabaré con lágrimas las peñas
Que ocultan su sarcófago sagrado .
Pero mal pido el único consuelo
De todo el bien que airado quitó el cielo :
Goza en las tuyas sus reliquias bellas
Para envidia del mundo y las estrellas .

VILLEGAS.

Don ESTEBAN MANUEL DE VILLEGAS naquit à Najeras vers 1595 , et mourut en 1669. A l'étude sérieuse de la science du droit , il sut allier la culture de la poésie. Le genre lyrique obtint sa prédilection , et il y réussit à tel point que dans nul autre poète on ne pourrait se faire une plus juste idée du haut degré de douceur et de mélodie auquel la langue espagnole est capable de s'élever. Il est vraiment fâcheux que les délicieuses productions de Villégas ne soient pas mieux et plus généralement connues.

FRAGMENTS.

—

I.

ODA.

—

AL CÉFIRO.

Dulce vecino de la verde selva ,

Huésped eterno del abril florido ,

Vital aliento de la madre Vénus ,

Céfiro blando ,

Si de mis ansias el amor supiste ,

Tú , que las quejas de mi voz llevaste ,

Oye , no temas , y á mi ninfa dile ,

Dile que muero.

Filis un tiempo mi dolor sabia ,

Filis un tiempo mi dolor lloraba ,

Quísome un tiempo ; mas agora temo ,

Temo sus iras.

Así los dioses con amor paterno,
Así los cielos con amor benigno,
Nieguen al tiempo, que feliz volares,
Nieve á la tierra.

Jamas el paso de la nube parda,
Cuando amanece en la elevada cumbre,
Toque tus hombros, ni su mal granizo
Hiéra tus alas.

II.

ANACREÓNTICAS.

Como rosa que nace
En el jardín cercado
No sujeta al arado
Ni al ganado que pace.
Cuyo primer aumento
El sol, el agua, el viento
Crece, cria y halaga;
Con cuya vista paga
Del dueño amado el celo,
A quien promete el cielo
De piedad cada día
Cristal que la rocía;
Que mientras no es tocada
Crece su lozanía
Y es de todos amada;
Mas si en agena mano
Pierde el lustre lozano,
Y á desdecir comienza
La nativa vergüenza
Al paso que es amada
Viene á ser desdeñada;

Así la vírgen bella
 En tanto que es doncella
 Es de todos querida
 Con el alma y la vida :
 Mas cuando se ve falta
 De dignidad tan alta ,
 Si busca quien la quiera ,
 Es mas aborrecida
 Que ponzoñosa fiera.

III.

Yo ví sobre un tomillo
 Quejarse un pajarillo ,
 Viendo su nido amado ,
 De quien era caudillo ,
 De un labrador robado :
 Víle tan congojado ,
 Por tal atrevimiento ,
 Dar mil quejas al viento ,
 Para que al cielo santo
 Lleve su tierno llanto ,
 Lleve su triste acento.
 Ya con triste armonía ,
 Esforzando el intento ,
 Mil quejas repetía ;
 Ya cansado callaba,
 Y al nuevo sentimiento
 Ya sonoro volvía ,
 Ya circular volaba ,
 Ya rastrero corría ,
 Ya pues de rama en rama
 Al rústico seguía ,
 Y saltando en la grama ,
 Parece que decía :

Dame, rústico fiero ,
Mi dulce compañía :
Y que le respondia
El rústico : no quiero.

IV.

Amor entre las rosas,
No recelando el pico,
De una que allí volaba
Abeja, salió herido;
Y luego dando al viento
Mil dolorosos gritos,
En busca de su madre
Se fué cual torbellino.
Hallóla, y en su gremio
Arrojado, esto dijo;
Madre, yo vengo muerto
Sin duda, madre, espiro,
Que de una sierpecilla
Con alas vengo herido,
A quien todos abeja
Llaman, y es basilisco.
Pero Vénus entónces
Le respondió á su niño :
Si un animal tan corto
Da dolor tan prolijo,
Los que tú cada día
Penetras con tus tiros,
¿ Cuánto mas dolorosos
Que tú estarán, Cupido ?

CALDERON.

DON PEDRO CALDERON DE LA BARCA naquit en 1601 à Madrid, et y mourut en 1682. Dès l'âge de 13 ans, il commençait à écrire pour le théâtre. Militaire à 24 ans, sans cesser de cultiver l'art dramatique, il fit les campagnes de la Lombardie et de la Flandre. A 50 ans, entré dans les ordres sacrés, il abandonna le drame profane, et c'est alors qu'il composa ses magnifiques drames religieux et allégoriques appelés *Autos Sacramentales*. Peu de grands écrivains ont joui d'une existence aussi longue et aussi fortunée que Calderon. L'Espagne, qui pour tant d'hommes éminents fut comme une marâtre, se montra pour Caldéron mère pleine de bienveillance, lui prodiguant richesses et honneurs.

Il écrivit deux poèmes, l'un intitulé *Los Cuatro Novísimos*, et l'autre sur le Déluge universel; deux traités, l'un, sur l'Excellence de la Peinture, l'autre, sur la Comédie, et quelques discours académiques. Mais aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Il ne nous reste de lui que des pièces dramatiques au nombre d'environ quatre cents, dont la plupart sont très remarquables par l'élégance et la clarté du style, l'harmonie des vers, la fécondité de l'invention, et l'heureux dénouement de l'action. Ses drames manquent entièrement de l'unité prescrite par les règles classiques; mais ils abondent en traits admirables, en beautés sublimes. On y voit souvent le poète, notamment dans *La Vie est un songe* et dans *Le Médecin de son honneur*, rivaliser avec son illustre contemporain anglais. Shakespeare, pour le grandiose de la

pensée, l'énergie de l'expression, et la frappante vérité des caractères. La ressemblance, nous dirons même l'identité des idées, qui fréquemment se rencontrè dans les deux grands dramaturges, est d'autant plus surprenante, que jamais l'un n'eut occasion de connaître les productions de l'autre.

TRIA. LXXVIIIS.

—

I.

LA VIDA ES SUEÑO.

—

JORNADA PRIMERA.

Descúbrese Segismundo con una cadena y luz, vestido de pieles.

Segis. ¡ Ay mísero de mí ! ¡ ay infelice !
 Apurar, cielos, pretendo ,
 Ya que me tratais así ,
 Que delito cometí
 Contra vosotros naciendo :

.

Ros. Con asombro de mirarte ,
 Con admiracion de oírte ,
 Ni sé qué pueda decirte ,
 Ni qué pueda preguntarte :
 Solo diré, que á esta parte
 Hoy el cielo me ha guiado ,
 Para haberme consolado ,
 Si consuelo puede ser
 Del que es desdichado ver
 Otro que es mas desdichado.
 Cuentan de un sabio, que un día

Tan pobre y mísero estaba,
 Que solo se sustentaba
 De unas yerbas que cogia.
 ¿ Habrá otro (entre sí decia)
 Mas pobre y triste que yo ?
 Y cuando el rostro volvió
 Halló la respuesta, viendo
 Que iba otro sabio cogiendo
 Las hojas que él arrojó.
 Quejoso de la fortuna
 Yo en este mundo vivia,
 Y cuando entre mí decia :
 ¿ Habrá otra persona alguna
 De suerte mas importuna ?
 Piadoso me has respondido ;
 Pues volviendo en mi sentido,
 Hallo, que las penas mias,
 Para hacerlas tus alegrías,
 Las hubieras recogido.
 Y por si acaso mis penas
 Pueden en algo aliviarte,
 Oyelas atento, y toma
 Las que de ellas me sobraren.
 Yo soy...

II.

JORNADA SEGUNDA.

Clotaldo, Segismundo.

Clot. A mí me toca llegar,
 A hacer la desecha ahora. — (*Aparte.*)
 ¿ Es ya de despertar hora ?
Segis. Sí, hora es ya de despertar.
Clot. ¿ Todo el dia te has de estar
 Durmiendo ? ¿ Desde que yo

Al águila que voló
 Con tardo vuelo seguí ;
 Y te quedaste tú aquí ,
 Nunca has despertado ?

Segis. No ;

Ni aun ahora he despertado ;
 Que según , Clotaldo , entiendo ,
 Todavía estoy durmiendo.
 Y no estoy muy engañado ;
 Porque si ha sido soñado
 Lo que ví palpable y cierto ,
 Lo que veo será incierto ;
 Y no es mucho que rendido ,
 Pues veo estando dormido ,
 Que sueñe estando despierto.

Clot. Lo que soñaste me dí.

Segis. Supuesto que sueño fué ,
 No diré lo que soñé ,
 Lo que ví , Clotaldo , sí.
 Yo desperté , yo me ví
 (¡ Qué crueldad tan lisonjera !)
 En un lecho , que pudiera
 Con matices y colores
 Ser el catre de las flores ,
 Que tejió la primavera.
 Aquí mil nobles rendidos
 A mis piés nombre me dieron
 De su príncipe , y sirvieron
 Galas , joyas y vestidos.
 La calma de mis sentidos
 Tú trocaste en alegría ,
 Diciendo la dicha mía ;
 Que , aunque estoy desta manera ,
 Príncipe en Polonia era.

Clot. ¿ Buenas albricias tendria ?

Segis. No muy buenas ; por traidor ,
Con pecho atrevido y fuerte ,
Dos veces te daba muerte.

Clot. ¿ Para mí tanto rigor ?

Segis. De todos era señor ,
Y de todos me vengaba ;
Solo á una muger amaba ,
Que fué verdad , creo yo ,
En que todo se acabó ,
Y esto solo no se acaba. *(Vase el rey).*

Clot. (Aparte). Enternecido se ha ido
El rey de haberle escuchado. —
Como habíamos hablado
De aquella águila , dormido ,
Tu sueño imperios han sido ;
Mas en sueños fuera bien
Honrar entónces á quien
Te crió en tantos empeños ,
Segismundo ; que aun en sueños
No se pierde el hacer bien. *(Vase.)*

Segis Es verdad ; pues reprimamos
Esta fiera condicion ,
Esta furia , esta ambicion ,
Por si alguna vez soñamos .
Y si, haremos ; pues estamos
En mundo tan singular ,
Que el vivir solo es soñar ;
Y la esperiencia me enseña ,
Que el hombre que vive sueña
Lo que es , hasta despertar.
Sueña el rey , que es rey , y vive
Con este engaño mandando ,
Disponiendo y gobernando ;

Y este aplauso, que recibe
Prestado, en el viento escribe,
Y en cenizas le convierte
La muerte; (¡ desdicha fuerte!)
¿ Qué ay quien intente reinar ,
Viendo que ha de despertar
En el sueño de la muerte?
Sueña el rico en su riqueza ,
Que mas cuidados le ofrece ,
Sueña el pobre que padece ,
Su miseria y su pobreza ,
Sueña el que á medrar empieza ,
Sueña el que afana y pretende ,
Sueña el que agravia y ofende ;
Y en el mundo , en conclusion ,
Todes sueñan lo que son ,
Aunque ninguno lo entiende.
Yo sueño que estoy aquí
Destas prisiones cargado ,
Y soñé que en otro estado
Mas lisonjero me ví.
¿ Qué es la vida ? Un frenesí :
¿ Que es la vida ? Una ilusion ,
Una sombra , una ficcion ,
Y el mayor bien es pequeño ;
Que toda la vida es sueño ,
Y los sueños sueño son.

SOLIS.

Don ANTONIO DE SOLIS, historien et poète, né en 1610 à Alcalá, étudia le droit à Salamanque. La renommée de ses succès lui attira l'estime du vice-roi de Navarre et Valence. Philippe IV, informé de son mérite, le nomma son secrétaire et officier de la secrétairie d'état. Sous la régence de la reine, veuve de ce prince, Solis, confirmé dans ses premières dignités, reçut en outre le titre de *Premier Chroniqueur des Indes*. C'est sans doute ce nouvel honneur qui lui inspira l'idée de sa célèbre *Histoire de la Conquête du Mexique*, ouvrage qui a fait sa gloire. La vivacité, l'intérêt du récit, la pureté, l'élégance, la richesse, les ornements du style, répandent sur cette composition une teinte de poésie, et lui donnent l'aspect d'un grand et beau panégyrique.

Solis cultiva aussi la poésie dramatique, mais avec bien moins de succès. A l'âge de 17 ans, il avait publié une assez bonne comédie. Presque toutes ses autres comédies sont des imitations dans lesquelles il montre du talent plutôt que du

génie. L'une de ses pièces, intitulée *El Amor al uso*, a fourni à Thomas Corneille le sujet de sa comédie *L'Amour à la Mode*.

FRAGMENTOS.

I.

HISTORIA DE LA CONQUISTA DE MÉJICO.

LIBRO 1º, CAPÍTULO III.

Corria el año de mil quinientos diez y siete, digno de particular memoria en esta monarquía, no menos por sus turbaciones que por sus felicidades. Hallábase á la sazón España combatida por todas partes de tumultos, discordias y parcialidades, congojada su quietud con males internos que amenazaban su ruina; y durando en su fidelidad, mas como reprimida de su propia obligacion, que como enfrenada y obediente á las riendas del gobierno. Y al mismo tiempo se andaba disponiendo en las Indias occidentales su mayor prosperidad con el descubrimiento de otra Nueva España, en que no solo se dilatasen sus términos, sino se renovase y duplicase su nombre. Así juegan con el mundo la fortuna y el tiempo; y así se suceden ó se mezclan con perpetua alternacion los bienes y los males.

II.

LIBRO I. CAPÍTULO XVIII.

Aquel pueblo, amigos, ha de ser esta noche nuestro alojamiento: en él se han retraído los mismos que acabais de vencer en la campaña. Esa frágil muralla que los defiende sirve mas á su temor que á su seguridad. Vamos, pues, á seguir la victoria comenzada, antes que pierdan estos bárbaros la costumbre de huir, ó sirva nuestra detencion á su atrevimiento.

III.

LIBRO II. CAPÍTULO XVII.

Llenóse el aire de flechas, y herido tambien de las voces y del estruendo, llovian dardos y piedras sobre los españoles. Y conociendo los indios el poco efecto que hacian sus armas arrojadizas, llegaron brevemente á los chuzos y á las espadas: era grande el estrago que recibian, y mayor su obstinacion. Hernan Cortés acudia con sus caballos á la mayor necesidad, rompiendo y atropellando á los que mas se acercaban. Las bocas de fuego peleaban con el daño que hacian, y con el espanto que ocasionaban: la artillería lograba todos sus tiros, derribando el asombro á los que perdonaban las balas... Resistieron al principio jugando valerosamente sus armas; pero la ferocidad de los caballos, sobrenatural ó monstruosa en su imaginacion, les puso en tanto pavor y desórden, que huyendo á todas partes se atropellaban y herian unos á otros, haciéndose el mismo daño que recelaban...

IV.

LIBRO III. CAPÍTULO III.

Sosegados aquellos rumores, que llegaron á ocupar todo el cuidado, sintió Motezuma el ruido que deja en la imaginacion la memoria del peligro. Empezó á discurrir para consigo el estado en que se hallaba: parecióle que ya se detenian mucho lo españoles, y que habiéndose mirado como falta de libertad en él la benevolencia con que los trataba, debia familiarizarse menos, y dar otro color á las esterioridades. Avergonzabase del pretesto que tomó Cacumacin para su conjuracion, atribuyendo á falta de espíritu su benignidad, y alguna vez se acusaba de haber ocasionado aquella mormuracion. Sentia la flaqueza de su autoridad, cuyos zelos andan siempre cerca de la corona, y ocupan el primer lugar entre las pasiones que

mandan á los reyes. Temia que se volviesen á inquietar sus vasallos ; y que saltasen nuevas centellas de aquel incendio recién apagado. Quisiera decir á Cortés que tratase de abreviar su jornada , y no hallaba camino decente de proponérselo ; ni los recelos , por ser especie de miedo , se confiesan con facilidad. Duró algunos dias en esta irresolucion : y últimamente determinó que le convenia en todo caso despachar luego á los españoles , y quitar aquel tropiezo á la fidelidad de sus vasallos

V.

LIBRO IV. — FIN DEL CAPÍTULO XIV.

Al mismo instante que vieron los sediciosos caer á su rey Motezuma , ó pudieron conocer que iba herido , se asombraron de su misma culpa, huyendo sin saber de quien; ó creyendo que llevaban á las espaldas la ira de sus dioses , corrieron á esconderse del cielo, con aquel género de confusion ó fealdad espantosa que suelen dejar en el ánimo , al acabarse de cometer , los enormes delitos .. No era posible despues curarle , porque desviaba los medicamentos , prorumpia en amenazas que terminaban en gemidos , esforzabase la ira , y declinaba en pusilanimidad ; la persuasion le ofendia , y los consuelos le irritaban ; y cobró al fin el sentido para perder el entendimiento... Quedó encargado á su familia , y en miserable congoja , batallando con las violencias de su natural y el abatimiento de su espíritu ; sin aliento para intentar el castigo de los traidores , y mirando como hazaña la resolucion de morir á sus manos. Bárbaro recurso de ánimos cobardes , que gimen debajo de la calamidad , y solo tienen valor contra el que puede menos.

MELO.

DON FRANCISCO MANUEL DE MELO naquit et mourut à Lisbonne , entre 1612 et 1667. De bonne heure il montra beaucoup d'intelligence , un goût très prononcé pour l'étude , et il se distingua par ses succès scholaires au collège de Coïmbre. Des fruits précoces de son talent et de son application se produisirent dès l'âge de 14 ans , par la publication successive d'un petit poème sur la *Restauration de Bahia* , d'un ouvrage intitulé *Concordances mathématiques* , et d'un roman sous le titre de *Las Finezas* (*Les Finesses*). Melo n'avait que 17 ans , lorsqu'une mort prématurée le priva de l'appui de son père. Ce malheur lui fit abandonner la carrière des lettres pour celle des armes ; et , enrolé comme volontaire , il était devenu colonel avant l'âge de 30 ans. Son mérite littéraire était cependant si bien reconnu , que le général chargé de diriger la guerre de Catalogne , ayant reçu de Philippe IV l'ordre de faire écrire l'histoire de cette campagne par celui de ses officiers qui lui paraissait le plus capable , désigna sans hésiter Melo pour remplir cette tâche honorable.

Comme tant d'autres hommes éminents , il eut aussi à subir sa part d'adversités. Lors du soulèvement du Portugal , Melo ,

soupçonné d'adhésion au plan des conjurés , fut jeté en prison. Mais , justifié bientôt des accusations qui pesaient sur lui , il fut remis en liberté , et largement dédommagé des pertes matérielles qu'il avait éprouvées , soit par l'effet de son emprisonnement , soit par suite de la séparation violente de son pays d'avec le royaume d'Espagne. Lorsqu'enfin l'indépendance du Portugal eut été reconnue par l'Espagne , il quitta Madrid pour se vouer au service de sa patrie émancipée. Mais plus tard , de nouveaux troubles vinrent l'assaillir , alors que tout semblait lui assurer un noble repos , fruit des labeurs de sa vie. Par la malignité de quelques envieux , il fut calomnieusement accusé de complicité dans le meurtre d'un personnage du nom de Cardoso , et , par suite , séquestré dans la *Vieille Tour* , à Lisbonne. Là , il demeura douze années consécutives. A la fin , condamné au bannissement perpétuel , il dut se retirer au Brésil , où il resta six ans ; et il ne fallut rien moins que l'intervention du roi de France , Louis XIII , et les instances du cardinal Mazarin , auprès de Jean IV de Portugal , pour qu'il fût permis à l'exilé de retourner dans son pays.

C'est dans sa prison , à Lisbonne , que Melo termina son *Histoire de la Guerre de Catalogne* , ouvrage dans lequel il se montre l'égal de Thucydide et de Tite-Live , pour l'élégance du style , la profondeur des idées , et l'exactitude des faits. Il a écrit une foule d'autres ouvrages d'histoire , de poésie , d'art militaire , de morale , et de politique. On en compte une centaine de volumes imprimés , et il y en a encore autant qui sont demeurés inédits.

FRAGMENTOS.

I.

GUERRA DE CATALUÑA.

HABLO A QUIEN LEE.

Si buscas la verdad, yo te convido á que leas; si no mas del deleite y policia, cierra el libro, satisfecho de que tan á tiempo te desengañe.

Ni el arte, ni la lisonja han sido parciales á mi escritura: aquí no hallarás citadas sentencias ó aforismos de filósofos y políticos, todo es del que lo escribe. Muchos casos sí se refieren de que las puedes formar, si con juicio discurre por la naturaleza de estos sucesos: entonces será tuyo el útil, como el trabajo mio, sacando de mis letras doctrina por tí mismo; y ambos así nos llamaremos autores, yo con lo que te refiero, tí con lo que te persuades.

Ofrezco á los venideros un ejemplo, á los presentes un desengaño, un consuelo á los pasados. Cuento los accidentes de un siglo que les puede servir á estos, aquellos y esotros con lecciones tan diferentes.

Algunos condenarán mi Historia de triste. No hay modo de referir tragedias sino con términos graves. Las sales de Marcial, las fábulas de Plauto, jamas se sirvieron ó representaron en la mesa de Livio.

Si alguna vez la pluma corriere tras la armonía de las razones, certifícote que en nada entró el artificio, sino que la materia entónces mas deleitable la lleva apaciblemente.

Hablo de las acciones de grandes príncipes y otros hombres de superior estado: lo primero se escusa siempre que se puede

y cuando se llega á hablar de los reyes, es con suma reverencia á la púrpura ; pero es condicion de las llagas , no dejarse manejar sin dolor y sangre.

Muchos te parecerán secretos, no lo han sido á mi inteligencia : ninguno juzga temerariamente, sino aquel que afirma lo que no sabe : no es secreto lo que está entre pocos ; de estos escribo.

Llamo á los soldados del ejército del rey don Felipe algunas veces católicos como á su rey ; no se quejen los mas de esta separacion , sigo la voz de historiadores. Otras veces los nombro españoles, castellanos ó reales ; siempre entiendo la misma gente : para todos quisiera el mejor nombre.

Procuro no faltar á la imitacion de los sugetos cuando hablo por ellos, ni á la semejanza, cuando hablo de ellos. En inquirir y retractar afectos , pocos han sido mas cuidadosos ; si lo he conseguido, dicha ha sido de la esperiencia que tuve de casi todos los hombres de que trato. He deseado mostrar sus ánimos, no los vestidos de seda, lana, ó pieles, sobre que tanto se desveló un historiador grande de estos años, estimado en el mundo.

Si en algo te he servido, pídotte que no te entrometas á saber de mí mas de lo que quiero decirte. Yo te inculco mi juicio, como le he recibido en suerte : no te ofrezco mi persona, que no es del caso para que perdones ó condenes mis escritos. Si no te agrado ; no vuelvas á leerme ; y si te obligo, perdónote el agradecimiento : no es temor, como no es vanidad. Largo es el teatro, dilatada la tragedia : otra vez nos toparemos, ya me conocerás por la voz, yo á tí por la censura ;

II.

LIBRO PRIMERO.

96. A este tiempo vagaba por la ciudad un confusísimo rumor de armas y voces ; cada casa representaba un espectáculo ;

muchas se ardian , muchas se arruinaban , á todas se perdía el respeto , y se atrevia la furia : olvidábase el sagrado de los templos , la clausura é inmunidad de las religiones fué patente al atrevimiento de los homicidas : hallábanse hombres despedazados sin ecsaminar otra culpa que su nacion , aun los naturales eran oprimidos por crimen de traidores ; sí infamaban aquel día á la piedad , si alguno abrió sus puertas al afligido , ó las cerraba al furioso. Fueron rotas las cárceles , cobrando no solo libertad , mas autoridad los delincuentes.

97. Habia el conde ya reconocido su postrer riesgo, oyendo las voces de los que le buscaban , pidiendo su vida , y depuestas entónces las obligaciones de grande , se dejó llevar fácilmente de los afectos de hombre : procuró todos los modos de salvacion , y volvió desordenadamente á proseguir en el primer intento de embarcarse : salió segunda vez á la lengua del agua ; pero como el aprieto fuese grande , y mayor el peso de las aflicciones , mandó se adelantase su hijo con pocos que le seguian , porque llegando al esquife de la galera , que no sin gran peligro los aguardaba , hiciese como lo esperase tambien : no quiso aventurar la vida del hijo , porque no confiaba tanto de su fortuna. Adelantóse el mozo , y alcanzando la embarcacion , no le fué posible detenerla , tanta era la furia con que procuraban desde la ciudad su ruina : navegó hácia la galera , que le aguardaba fuera de la batería. Quedóse el conde mirándola con lágrimas disculpables en un hombre que se veía desamparado á un tiempo del hijo y de las esperanzas ; pero ya cierto de su perdicion , volvió con vagarosos pasos por la orilla opuesta á las peñas que llaman de San Beltran , camino de Monjuich.

98. A esta sazón, entrada su casa y pública su ausencia, le buscaban rabiosamente por todas partes , como si su muerte fuese la corona de aquella victoria : todos sus pasos reconocian los de la Tarazona : los muchos ojos que lo miraban caminando

como verdaderamente á la muerte hicieron que no pudiese ocultarse á los que se le seguian : era grande la calor del dia , superior la congoja , seguro el peligro , viva la imaginacion de su afrenta ; estaba sobre todo firmada la sentencia en el tribunal infalible : cayó en tierra cubierto de un mortal desmayo , donde siendo hallado por algunos de los que furiosamente le buscaban , fué muerto de cinco heridas en el pecho.

99. Así acabó su vida don Dalmau de Queralt, conde de Santa Coloma , dándole famoso desengaño á la ambicion y soberbia de los humanos , pues aquel mismo hombre en aquella region misma, casi en un tiempo propio , una vez sirvió de envidia , otra de lástima. ¡ O grandes ! que os parece nacisteis naturales al imperio , ¡ qué importa , si no dura mas de la vida , y siempre la violencia del mando os arrastra tempranamente al precipicio !

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LUZAN.

Don IGNACIO DE LUZAN naquit à Sarragosse en 1702 ; et mourut à Madrid en 1754. Il était de famille noble ; mais , resté orphelin dès son enfance , il se rendit auprès d'un oncle qu'il avait en Italie , lequel eut soin de son éducation , le destinant à la magistrature. Le jeune Luzan réussit fort bien d'abord dans l'étude du droit ; mais , entraîné par une vive inclination , il s'adonna de préférence à la culture des lettres et de la poésie. Les langues italienne , française , allemande , latine et grecque , lui étaient aussi familières que sa langue maternelle. De retour en Espagne , ses talents et sa connaissance des affaires publiques lui concilièrent l'estime d'hommes influents , et le firent investir de charges importantes. Il fut secrétaire d'ambassade à Paris , et plus tard , trésorier de la bibliothèque royale de Madrid.

Gongora et son siècle avaient été funestes à la littérature es-

pagnole. Précipitée de la haute splendeur où, durant le seizième siècle, elle était parvenue, elle semble expirer vers le milieu de la période suivante, et cinquante ans s'écoulent sans qu'elle donne signe de vie. A Luzan était réservé l'honneur de porter remède à cette passagère léthargie. C'est lui qui, avec autant de sagesse que d'audace, entreprit, et par l'exemple et par le précepte, de relever de sa torpeur la littérature défaillante. — Il écrivit un Art poétique, des Odes et d'autres poésies. Son style est clair et fluide; ses vers, quoique un peu travaillés, sont harmonieux. On lui reproche toutefois la sécheresse didactique avec laquelle il expose les règles de l'art si agréable et si riant de la poésie.

FRAGMENTES.

CANCION.

LEIDA EN LA ACADEMIA DE LAS NOBLES ARTES AÑO DE 1753.

Ya vuelve el triste invierno
 Desde el confin del Sármeta aterido
 A turbar nuestros claros horizontes
 Con el ceñudo aspecto y faz rugosa
 Con que, á influjo de la osa,
 Manda intratable en los Rifeos montes
 Y en la Zemblá polar; donde, temido
 Señor de eterna nieve y hielo eterno,
 Con tirano gobierno
 La entrada niega á todo trato humano;
 El piloto holandés se atreve en vano,
 Avido pescador del cete inmenso,
 A surcar codicioso

El piélago glacial : el frio intenso
Para su rumbo, y deja riguroso
En remota region lejos del puerto
La quilla inmoble el navegante yerto.

La hermosa primavera
Desterrará al invierno, coronada
La bella frente de jazmin y rosa,
Cual íris que en las nubes aparece :
Se alegra y reverdece
A su vista la tierra; y olorosa
Recrea los sentidos, revocada
La lozanía y juventud primera.
Poco antes prisionera
La fuentecilla de enemigo hielo,
Ya entónces libre fertiliza el suelo
Y nuevas yerbas alimenta y cria :
Robles, hayas y pinos
Vuelven á hacer la selva mas umbría :
En tanto al aire mil suaves trinos
Esparcen las canoras avecillas,
Mas agradables cuanto mas sencillas.

Sucedirá el estío,
Y el can fogoso y el leon rugiente
Marchitará la verde pompa y flores,
Y agotará á la fuente sus cristales :
Así bienes y males
Mezcla pródigo el cielo: moradores
Hay en la fria zona, hay en la ardiente,
Sufriendo extremos de calor y frio.
Su vario señorío
Ejerce en todo la inconstante suerte
Nace sujeta á sucesiva muerte
Cada estacion : murió la antigua gloria

De Roma y de la Grecia ,
Cuyas soberbias ruinas y memoria
Tanto la fama lisonjera aprecia :-
Que al impulso fatal de las edades
Mueren tambien los reinos y ciudades.

Solo la virtud bella,
Hija de aquel gran Padre, en cuya mente
De todo bien la perfeccion se encierra,
Constante dura sin mudanza alguna :
En vano la fortuna
Hace contra su paz rabiosa guerra,
Cual contra firme escollo inútilmente
Rompe el mar sus furiosas ondas : ella ,
Como la fija estrella,
Que el rumbo enseña al pálido piloto
Cuando mas brama el aquilon y el noto,
Al puerto guia nuestro pino errante.
¿ Quién con esto se acuerda
De envilecer su plectro resonante
Donde de vista la virtud se pierda ?
O un falso bien, ó un engañoso halago
Sirva de asunto al canto, y mas de estrago ?

No, no ; lejos aparte
Apolo del Parnaso error tan ciego,
Y en sus sagrados bosques no resuene
Sino pura armonía y casto acento :
Con severo instrumento
Calzado el gran coturno, el aire llene
De trágico terror Leghinto, el griego
Canto emulando en sencillez y en arte :
Yo cantaré de Marte
Las heróicas hazañas, que gloriosos
Acabaron los hijos generosos

De nuestra España , y llenaré la esfera
De aplausos de su fama :
Y sin ser por afecto lisonjero ,
Mi voz, creciendo la apolínea llama ,
Me oirán remotos climas admirados
Celebrar nuevos hechos ignorados.

Mas Febo en este dia
No me permite que de Marte airado
Cante las obras y el furor horrendo,
Ni estragos tristes de sus armas fieras.
Cedan palmas guerreras
A pacífica oliva , y el estruendo
Militar se convierta mejorado
En apacible métrica armonía.
A tí la lira mia
Noble Academia , hoy se consagra solo;
A tí me manda celebrar Apolo ,
Y que á tus bellas hijas floreciente
Corona teja amiga
La poesía para ornar su frente ,
Premio no vil de toda su fatiga :
Lo que no puede el oro el verso puede;
Que el dar eterna fama á todo escede.

La luz y sombras dieron
Feliz principio y ser á la Pintura ;
Creció su gracia el vario colorido ,
Y el arte del escorzo y perspectiva :
Solo el tacto en la viva
Imitacion de objetos lo fingido
Puede reconocer , y la estructura
Que artificiosas líneas compusieron.
Cuanto los ojos vieron ,
Cuanto ideó la fantasía , fieles

Imitadores copian los pinceles,
A un lienzo dando bulto, alma y acciones;
Y con arte que admira
Movimientos, afectos y pasiones
De gozo, de dolor, miedo, amor, ira;
Y si le falta hablar, la vista duda
Como tal perfeccion puede ser muda.

Con cincel primoroso,
Noble Esecultura, igual sabes los duros
Mármoles animar, y afecto blando
Diestra inspirar en modelados bustos.
Tus palacios angustos,
O grandeArquitectura, levantando
Arcos, teatros y soberbios muros,
Sabes tu nombre eternizar famoso.
Aun del Rodio Coloso
Dura la admiracion, y la romana
Gente ensalza el autor de la Trajana
Columna : aun vive el nombre de Lisipo :
Aun vive Apeles, claro
Amigo del gran hijo de Filipo;
Y viven, á pesar del tiempo avaro,
Praxitelas y Zéuzis, y el que quiso
Todo el arte apurar en su Jaliso.

MAYANS Y SISCAR.

DON GREGORIO MAYANS Y SISCAR naquit en 1699 , à Oliva , dans le royaume de Valence , et mourut en 1780. Investi des fonctions de bibliothécaire de Philippe V , il abandonna cette honorable charge pour se livrer exclusivement aux travaux littéraires , et , retiré dans sa ville natale avec le titre d'*Alcalde de corte* (1) , il entretint une correspondance suivie avec les principaux savants de l'Europe. La peine que lui causait l'état déplorable de la littérature en Espagne , l'excita constamment à travailler à une réforme salutaire , et à répandre parmi ses compatriotes les principes du vrai goût.

Il a écrit une collection de *Lettres morales , militaires , civiles et littéraires* , remarquables par la justesse et la supériorité des jugements qu'il porte sur les productions littéraires de l'Espagne. Il s'est aussi distingué comme biographe : sa *Vie de Michel Cervantes* est citée comme un chef-d'œuvre.

FRAGMENTES.

Si hubo tiempo en que se haya escrito en Epaña con algun acierto , como ciertamente lo ha habido , ninguno mas á propósito que el que hoy logramos , para poder escribir con la mayor perfeccion. España , siempre fecundísima de los mayores talentos , los produce hoy iguales á los que en otro tiempo , esto es , iguales á los mayores del mundo. La que dió maestros á Roma ,

(1) Membre de la cinquième Chambre du Conseil de Castille.

cuando fué mas sabia y elocuente , los pudiera hoy dar á todo el orbe, si sus ingenios se instruyesen y cultivasen debidamente. Con razon me duelo de que en el arte del decir no procuremos, no solo igualar, sino tambien esceder á las demas naciones; y mas, siendo tan notoria la ventaja que nuestro lenguaje hace á los estraños. Tenemos una lengua espresiva, en estremo grave, majestuosa, suavisima y sumamente copiosa. Fuera de todo esto, llegaron ya la ciencias en Europa al mayor auge que nunca. Todas tuvieron sus voces: todas nos dejaron sus ideas en varios siglos, para que fuese el nuestro mas sabio. El que medió entre Orfeo y Pitágoras, fué poético; entre Pitágoras y Alejandro, filosófico; entre Alejandro y Augusto, oratorio; entre Augusto y Constantino, juridico; entre Constantino y san Bernardo y Leon X, escolástico; entre Leon X y nosotros, físico y critico: de suerte, que en nuestra edad se manifiesta la naturaleza y la antigüedad. Siendo, pues, certísimo que la fuente del escribir es el saber, para escribir ¿qué tiempo hay mas á propósito que este, en que mejor se puede saber? ¿Pues qué embarazo hay que nos impida adelantar el paso hácia la verdadera elocuencia? Ea, procuremos lograrla, así por la propia estimacion, como por no pasar por la ignominia de ser inferiores en tan escelente calidad á las naciones estrañas. Cierta es la competencia con las mas cultas de Europa: superiores son nuestras armas, quiero decir, nuestra lengua, si la manejamos tan bien como nuestros mayores la espada. No es muy incierta la esperanza de conseguir la victoria, como á la diligencia de los estraños corresponda la nuestra. Fué elocuentísima Atenas: quiso competirle Roma, pero no la pudo igualar, así porque no fué tan sabia, como porque la lengua no era tan espresiva y copiosa. La nuestra lleva una gran ventaja á las europeas todas

FEYJOO.

Le père JERÓNIMO FEIJÓO , religieux de l'ordre des Bénédictins , naquit à Campostelle en 1701 , et mourut à Oviédo en 1764. Il avait des connaissances très étendues sur presque toutes les branches des connaissances humaines. Son *Théâtre critique universel* est un monument scientifique où la littérature , la philosophie morale et politique , la physique , la métaphysique , la musique , la médecine , sont traitées avec une rare supériorité de talent. S'élevant au-dessus des préjugés les plus accrédités , il attaque les vices et les abus de tout genre , les erreurs populaires , l'orgueil et la tyrannie des grands , la fausse philosophie , avec une étonnante énergie et une hardiesse peu commune. Cette audace de pensée lui attira de nombreux ennemis ; mais il sut se défendre contre leurs atteintes , et s'attirer la bienveillance des hommes vraiment éclairés de l'Espagne qui lui savaient gré de cette courageuse indépendance. Malgré ce qu'il avait écrit contre les médecins et l'incertitude de la médecine , la faculté de Séville lui donna une marque éclatante de son estime en le comptant au nombre de ses docteurs. Le style de Feijoo est riche , nerveux et

très piquant. Il traite les matières les plus variées et les plus profondes avec une admirable habileté, et se montre toujours à la hauteur de son sujet.

TRACÉMENT.

TEATRO CRITICO UNIVERSAL.

EL MONTE DE LA VIRTUD.

El monte escelso de la virtud está formado al revés de todos los demas montes. En los montes materiales son amenas las faldas, y ásperas las cimas : así como se va subiendo por ellos, se va disminuyendo la amenidad, y creciendo la aspereza. El monte de la virtud tiene desabrida la falda, y graciosa la eminencia. El que quiere arribarle, á los primeros pasos no encuentra sino piedras, espinas y abrojos : así como se va adelantando el curso, se va disminuyendo la aspereza, y se va descubriendo la amenidad; hasta que en fin, en la cumbre no se encuentran sino hermosas flores, regaladas plantas, y cristalinas fuentes.

El primer tránsito es sumamente trabajoso y resbaladizo. Llámanle al recién convertido, desde el mar del mundo, los cantos de las sirenas : atérranle por la parte del monte los rugidos de los leones : mira con ternura la llanura del valle que deja : contempla con pavor el ceño de la montaña á que aspira. Libre de la cárcel del pecado, aun lleva en sus pasiones las cadenas, cuya pesadumbre conspira con la arduidad del camino, para hacer tardo y congojoso el movimiento. Oye á las espaldas los blandos clamores de los deleites, que le dicen : ¿ Es posible que nos abandonas? ¿ es posible que te despides y ausentas de nosotros para siempre? No obstante camina afligido un poco, tal vez interrumpiendo el paso algun trepíezo

LE PÈRE ISLA.

LE PÈRE JUAN ISLA naquit à Ségovie en 1714. Il entra dans la Compagnie des Jésuites, où son mérite lui fit confier, dans diverses maisons de l'ordre, l'enseignement de la philosophie et de la théologie. L'éloquence sacrée que les Davila et les Grenade avaient rendue si florissante au seizième siècle, déchue alors de sa grandeur ancienne, ne parlait plus qu'en phrases bruyantes, hérissées de latin, en mots pompeux ornés de pointes et de jeux d'esprit. Le père Isla, esprit profond et d'un goût supérieur, affligé d'un tel désordre, tenta d'y porter remède en publiant un livre satirique, plaisamment intitulé : *Histoire du fameux Prédicateur, frère Géron dif de Campazas*. Dans cet ouvrage, le fils d'un campagnard, délaissant la pioche et ses vaches pour la grammaire latine, fait ses études; puis, prenant l'habit religieux, il profite si bien des leçons de ses maîtres dans l'art de la prédication, qu'il devient à son tour un prédicateur-type, selon le goût du temps, fournissant ainsi le résumé le plus complet des défauts et des ridicules que l'auteur se proposait de corriger.

Le père Isla écrivit en outre un Abrégé de l'Histoire d'Espagne, qui est très estimé. — C'est lui qui, par la plus habile traduction, a, on peut le dire, restitué à son pays le roman si connu de *Gil-Blas*, qui, d'après certaines opinions, ne serait qu'un emprunt ou même une adroite soustraction faite par Lesage à la littérature espagnole sur un manuscrit existant à

l'Escurial antérieurement à lui. Quoi qu'il en soit, et lors même qu'on pourrait prouver qu'il était comme impossible à l'écrivain français, totalement étranger au pàys, de peindre si fidèlement, si vivement, les intrigues, les mœurs, les usages des Espagnols, à la cour aussi bien qu'à la ville, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée; la traduction que le père Isla nous a donnée de ce roman n'est pas moins une œuvre très remarquable par le talent tout particulier avec lequel il a reproduit toutes les perfections et jusqu'aux plus délicates nuances du livre de Lesage.

Le style du père Isla se ressent de l'enjouement de son caractère; toutefois, jamais ses expressions ne sont indéliques. Il est d'ailleurs correct et élégant. — Lors du bannissement des Jésuites, le père Isla se retira en Italie, à Bologne, où il mourut en 1783.

FRAGMENTS.

I.

FRAY GERUNDIO.

Hallábase el padre predicador mayor en lo mas florido de la edad, esto es, en los treinta y tres años cabales. Su estatura procerosa, robusta y corpulenta; miembros bien repartidos, y asaz simétricos y proporcionados: muy derecho de andadura, algo salido de panza, cuellierguido, su cerquillo copetudo, y estudiosamente arremolinado: hábitos siempre limpios y muy prolijos de pliegues, zapato ajustado, y sobre todo su solideo de seda, hecho de aguja, con muchas y muy graciosas labores, elevándose en el centro una borlita muy

airosa : obra toda de ciertas beatas , que se desvian por su padre predicador. En conclusion , él era mozo galan , y juntándose á todo esto una voz clara y sonora , algo de ceceo , gracia especial para contar un cuentecillo , talento conocido para remedar , despejo en las acciones , popularidad en los modales , boato en el estilo , y osadía en los pensamientos , sin olvidarse jamas de sembrar los sermones de chistes , gracias , refranes , y frases de chimenea encajadas con grande denosura , no solo se arrastraba los concursos , sino que se llevaba de calles los estrados.

II.

GIL BLAS.

Luego que llegué al meson pedí la cena. Era día de viérnes , y me contenté con huevos. Mientras los disponian trabé conversacion con la mesonera , que hasta entónces no se habia dejado ver. Parecióme bastantemente linda , de modales muy desembarazados y vivos. Cuando me avisaron que ya estaba hecha la tortilla me senté á la mesa solo. No bien habia comido el primer bocado , hé aquí que entra el mesonero en compañía de aquel hombre con quien se habia parado á hablar en el camino. El tal caballero , que podia tener treinta años , traía al lado un largo chafarote. Acercóse á mí con cierto aire alegre y apresurado : Señor licenciado , me dijo , acabo de saber que V. es el señor Gil Blas de Santillana , la honra de Ovedo , y la antorcha de la filosofía. ¡ Es posible que sea V. aquel jóven sapientísimo , aquel ingenio súblime , cuya reputacion es tan grande en todo este pais ! Vosotros no sabéis(volviéndose al mesonero y á la mesonera) qué hombre teneis en casa. Teneis en ella un tesoro. En este mozo estais viendo la octava maravilla del mundo. Volviéndose despues hácia mí , y echándome los brazos al cuello , escuse V. (me dijo) mis rebatos , no soy dueño de mí mismo ni puedo contener la alegría que me causa su presencia.

No pude responderle de pronto, porque me tenia tan estrechamente abrazado, que apenas me dejaba libre la respiracion; pero luego que desembaracé un poco la cabeza, le dije: nunca creí que mi nombre fuese conocido en Peñaflores. ¿Que llama conocido? me repuso en el mismo tono, nosotros tenemos registro de todos los grandes personajes que nacen á veinte leguas en contorno. V. está reputado por un prodigio, y no dudo que algun dia hará España tanta gloria de haberle producido, como la Grecia de ser madre de sus siete Sabios. A estas palabras se siguió un nuevo abrazo, que hube de aguantar aun á peligro de que me sucediese la desgracia de Anteo. Por poca esperiencia del mundo que yo hubiera tenido, no me dejaria ser el dominguillo de sus demostraciones, ni de sus hipérboles. Sus inmoderadas adulaciones y escesivas alabanzas me harian conocer desde luego que era uno de aquellos parasitos, pegotes y petardistas que se hallan en todas partes, y se introducen con todo forastero para llenar la barriga á costa suya: pero mis pocos años y mi vanidad me hicieron formar un juicio muy distinto. Mi panegirista y mi admirador me pareció un hombre muy de bien y muy real: y así le convidé á cenar conmigo. Con mucho gusto, me respondió prontamente; antes bien estoy muy agradecido á mi buena estrella, por haberme dado á conocer al ilustre señor Gil Blas, y no quiero malograr la fortuna de estar en su compañía, y disfrutar sus favores lo mas que me sea posible. A la verdad, prosiguió, no tengo gran apetito, y me sentaré á la mesa solo por hacer compañía á V. comiendo algunos bocados meramente por complacerle, y por mostrar cuánto aprecio sus finezas.

Sentóse enfrente de mí el señor mi panegirista. Trajéronle un cubierto, y se arrojó á la tortilla con tanta ansia y con tanta precipitacion, como si hubiera estado tres dias sin comer. Por el gusto con que la comia conocí que presto daría cuenta de ella. Mandé que se hiciese otra, lo que se ejecutó

prontamente : pusiéronla en la mesa cuando acabábamos , ó por mejor decir , cuando mi huésped acababa de engullirse la primera. Sin embargo comia siempre con igual presteza , y sin perder bocado añadía incesantemente alabanzas sobre alabanzas , las cuales me sonaban bien , y me hacian estar muy contento de mi pequeña persona. Bebia frecuentemente , brindando unas veces á mi salud , y otras á la de mi padre y de mi madre , no hartándose de celebrar su fortuna en ser padres de tal hijo. Al mismo tiempo echaba vino en mi vaso , incitándome á que le correspondiese. Con efecto , no correspondía yo mal á sus repetidos brándis , con lo cual , y con sus adulaciones me sentí de tan buen humor , que viendo ya medio comida la segunda tortilla , pregunté al mesonero si tenia algun pescado. El señor Corzuelo , que , segun todas las apariencias , se entendia con el petardista , respondió : tengo una excelente trucha ; pero costará caro á los que la coman , y es bocado demasidamente agrio para V. ¿ Qué llama V. *demasidamente agrio* ? replicó mi adúlador. Traiga V. la trucha , y descuide de lo demas. Ningun bocado , por costoso que sea , es agrio para el señor Gil Blas de Santillana , que merece ser tratado como un príncipe.

Tuve particular gusto de que hubiese retrucado con tanto aire las últimas palabras del mesonero , en lo cual no hizo mas que prevenirme. Díme por ofendido , y dije con enfado al mesonero : venga la trucha , y otra vez piense mas en lo que dice. El mesonero , que no deseaba otra cosa , hizo cocer luego la trucha , y presentóla en la mesa. A vista del nuevo plato brillaron de alegría los ojos del parasito , que dió mayores pruebas del deseo que tenia de complacerme , es decir , que se abalanzó al pez , ni mas ni menos como se había arrojado á las tortillas.

.

MORATIN.

NICOLAS DE MORATIN, père de Leandro de Moratin, qui fera le sujet d'une notice ultérieure, naquit en 1737 à Madrid, et y mourut en 1780. Il écrivit quelques tragédies, une comédie, un poème didactique sur la chasse, un petit poème épique intitulé *Les Navires de Cortès détruits*, et quelques autres opuscules. Il a un style facile et pur; mais il laisse beaucoup à désirer quant à l'élégance et à l'invention. Le génie et la renommée du fils, se réfléchissant sur le père, ont contribué à grandir sa réputation, qui, sans cela, serait fort secondaire.

FRAGMENTUS.

I.

ANACREONTICA.

EL ARROYO.

Vagaba por los montes
 Un arroyuelo humilde,
 Jamas acostumbrado
 A salir de su linde.
 Viniéronle deseos
 De ver el mar horrible,
 Movido de las cosas
 Que de él la fama dice;
 Y con ocultos pasos
 Entre espadaña y mimbres,
 Hizo que por el valle
 Sus aguas se deslicen.

Ya que llegó á la orilla
Que las ondas embisten ,
Los peligros le asustan ,
Los golfos y las sirtes.
Y cuando ver creía
Palacios de viriles ,
Y en trono de corales
Neptuno y Anfitrite ;
Halló las bramadoras
Tempestades terribles ,
Cadáveres y tablas
De naves infelices.
Atrás volver el paso
Quiso , pero lo impiden
Erizados peñascos ,
Montes inaccesibles :
Sin amparo en la tierra
El de los cielos pide :
¿ Hubo marinos dioses
Que él no invocase humilde ?
Pero á su ruego sordos
La súplica no admiten ,
Que haber suele ocasiones
En que el llanto no sirve :
Así sucede al hombre
Que su quietud despide ,
Y á los vicios se entrega
Que halagüeños le brinden.
Que al verse aprisionado
Entre pasiones viles ,
Salir intenta cuando
Salir es ya imposible.

II.

CANTILENA.

El sueño.

Hay una gruta
 En la olorosa
 Alcarria umbrosa,
 Entre zarzales
 Y peñascales,
 De humilde arroyo
 Que en sus honduras
 Suena aguas puras,
 Y coge el Arlas
 Para llevarlas
 Al rico Tajo
 Que está alla abajo.
 La gruta enfrian
 Los cefirillos
 Que entre tomillos
 Vagan soplando.
 Muy trasparente
 Casi á la entrada
 De agua filtrada
 (La cual resuda
 La peña ruda)
 Poza ha formado
 El destilado
 Humor deshecho :
 Que, desde el techo
 Cayendo grato,
 De rato en rato
 Forma sonido
 Blando al oido,
 Y hace pompillas
 En las orillas.

A guarecerme
 De ardiente siesta,
 Niño y cobarde
 Llegué una tarde,
 De angustia lleno
 Y acalorado
 Llevé en el seno
 Diversas flores
 Que dan olores,
 Y recostado
 Con pueril ceño,
 Súave sueño
 Me dejó en calma
 La débil alma .
 Las florecitas
 De las manitas
 Se me cayeron.
 Luego vinieron
 Trayendo corvas
 Largas tiorbas
 Las nueve hermanas,
 Ninfas lozanas
 Muy amorosas.
 Rojos claveles,
 Lirios y rosas
 Forman caireles
 Al pelo de oro :
 Que con decoro
 Esconde á trechos
 Los albos pechos
 Como la nieve.

Arrullo leve	Abrazo junto.
De la que alterna	Desde aquel punto
Tórtola tierna	Quedé inflamado
Oigo y suspiro;	Y enamorado
Y en sueños miro	Sitivamente.
Que las doncellas	Iras y horrores
De flores bellas	Del fiero Marte
Me dan corona,	Vayan á parte;
Y de Helicon	Solo la risa
Y aónia fuente	De mi Dorisa,
Bañan mi frente.	Y el cerco ondoso
Erato hermosa,	De oro precioso
Que á Vénus canta	Que orna su frente,
Con gracia tanta	Y la hermosura
Su dulce boca	Celeste y pura
Une á la mia,	Que absorto admira
Y allí imprimia	El universo,
Ardiente beso	Canta mi verso,
Con muy travieso	Suena mi lira.

III.

CANTO ÉPICO.

Las naves de Cortés destruidas.

Canto el valor del capitán hispano
 Que echó á fondo la armada y galeones,
 Poniendo en trance, sin auxilio humano,
 De vencer ó morir á sus legiones:
 El que holló el ancho imperio mejicano
 A pesar de tan bárbaras naciones:
 Empresa digna de su aliento solo,
 Si en verso cabe, y si me inspira Apolo.
 Y tú, sacra Piéride, si alguna
 Hay en Parnaso por feliz destino,

Que á engrandecer la hispánica fortuna
 El hado dichosisimo previno :
 Mi pecho enciende en llama cual ninguna,
 Vierte en mi labio cántico divino:
 Que está esperando la impaciente España
 Del gran Cortés la prodigiosa hazaña.

Díctame , Musa , como ya arrollado
 El mejicano golfo turbulento,
 En mil combates vencedor del hado ,
 Coyunda impuso al bárbaro sangriento ;
 Y como á Vera-Cruz el nombre ha dado ,
 Edificada en sólido cimiento ;
 Freno á las gentes fieras y remotas ,
 Escala y puerto á las indianas flotas.

Aquí ostentaba su milicia un dia
 Con pompa y gala , y en vistoso alarde
 Asombra la feroz caballería ;
 Tal es el fuego que en los brutos arde.
 La robusta española infantería
 Aliento infunde al pecho mas cobarde :
 Tocan clarines , y las cajas sueñan ,
 Mares y playas y montañas truenan.

.....
 Cortés , el gran Cortés... ! Divina Clio ,
 Tu alto influjo mi espíritu levante !
 ¿ Quién jamas tuvo objeto como el mio ,
 Ni tan glorioso capitan triunfante ?
 ¡ Con qué aspecto real y señorío
 Se le muestra á su ejército delante !
 ¡ O qué valor que ostenta y qué nobleza !
 ¡ O cuánta heroicidad y gentileza !

CADALSO.

Don JOSÉ CADALSO naquit à Cadix en 1741, et mourut au siège de Gibraltar en 1782. Ses parents le firent voyager de bonne heure, et, à l'âge de vingt ans, il avait déjà parcouru l'Angleterre, la France et l'Allemagne. De retour en Espagne, il suivit à la fois la carrière des armes et celle des lettres. Il parvint au grade de Colonel, et il obtint en même temps de remarquables succès en littérature. Il a écrit une tragédie, mais cet essai dramatique ne fut pas heureux. Il publia en outre, sous le pseudonyme de Joseph Vasquez, deux ouvrages, l'un en prose, intitulé *Los Eruditos á la violeta* (Les Savants à l'eau de rose), et l'autre en vers sous le titre de *Les Loisirs de ma jeunesse*. Ses *Lettres marocaines*, qu'il composa d'après les *Lettres persanes*, n'ont été imprimées qu'après sa mort. Le mérite de ses écrits en prose et de ses poésies lyriques ont acquis à Cadalso une juste réputation littéraire.

FRAGMENTES.

I.

CARTAS MARRUECAS.

En Europa hay varias clases de escritores. Unos escriben cuanto les viene á la pluma; otros, lo que les mandan escribir; otros, todo lo contrario de lo que sienten; otros, lo que agrada al público, con lisonja; otros, lo que les choca, con reprehensiones. Los de la primera clase están espuestos á mas glo-

ria y mas desastres, porque pueden producir mayores aciertos y desaciertos. Los de la segunda se lisonjean de hallar el premio seguro de su trabajo; pero si, acabado de publicar, se muere, ó se aparta el que se lo mandó, y entra á sucederle uno de sistema opuesto, suelen encontrar castigo en vez de recompensa. Los de la tercera son mentirosos, como los llama Nuño, y merecen por escrito el odio de todo el público. Los de la cuarta tienen alguna disculpa, como la lisonja no sea muy baja. Los de la quinta deben ser censurados con tiento, pues no es poco el que se necesita para reprender á quien se halla bien con sus vicios, ó cree que el libre ejercicio de ellos es una preeminencia muy apreciable. Cada nacion ha tenido alguno, ó algunos censores mas ó menos rígidos, pero creo que, para ejercer este oficio con algun respeto de parte del vulgo, necesita el que lo emprende hallarse limpio de los defectos que va á censurar... El hacer una cosa, y escribir la contraria, es el modo mas tiránico de burlar la sencillez de la plebe, y es tambien el medio mas eficaz para cesasperarla, si llega á comprender este artificio...

Creo que el carácter de algunos escritores europeos (hablo de los clásicos de cada nacion) es el siguiente. Los españoles escriben la mitad de lo que imaginan: los franceses, mas de lo que piensan, por la calidad de su estilo: los alemanes lo dicen todo, pero de manera que la mitad no se les entiende: los ingleses escriben para sí solos.

II.

ELEGIA

A LA FORTUNA.

¿ Dónde hallarás quien resistirse pueda,
 Ciega deidad, al delicioso encanto
 Del son del torno de tu instable rueda?
 Si de algun triste el doloroso llanto
 Aparta al sabio de la atroz ruina;

¡Qué poco dura el saludable espanto!

La mayor parte con vigor camina
Al aéreo templo de la diosa fama,
Y despreciar ejemplos determina.

Enciende la ambicion su horrenda llama,
Toca el clarin la gloria, el mundo suena,
Y nuevas redes tu locura trama.

El alma débil de furor se llena;
Segunda vez se entrega á tu mudanza,
Que los gustos mas gratos envenena.

Tambien guióme un tiempo la esperanza,
Monstruo á quien abortó tu devaneo,
Y culpé tu rigor y tu tardanza.

¡ O cuántas veces se inflamó el deseo
En este pecho jóven é inocente,
Que ya por fin desengañado veo!

¡ Cuál crecia el incendio, que imprudente
Propuso levantar al firmamento
Mi nombre del ocaso al oriente!

El militar estruendo, el duro acento
Del gefe que las tropas disponia,
El ronco son del bélico instrumento,

La clin del animal que Bétis cria,
El brillo que el dorado Tajo presta
Al fierro de Cantabria, patria mia;

La pólvora, á las madres tan funesta,
Con estrépito horrendo en los cañones,
Que tantas vidas y sellozos cuesta;

Y de la horrenda guerra las acciones
Parecíanme glorias soberanas
Dignas de los que habitan las mansiones

Del alto Olimpo, y que las nueve hermanas
Solo debían entonar loores

A las almas feroces é inhumanas.

III.

LETRILLA.

De este modo ponderaba
Un inocente pastor
A la ninfa á quien amaba
La eficacia de su amor.
¿ Ves cuántas flores al prado
La primavera prestó?
Pues mira, dueño adorado,
Mas veces te quiero yo.
¿ Ves cuánta arena dorada
Tajo en sus aguas llevó?
Pues mira, Fílis amada,
Mas veces te quiero yo.
¿ Ves al salir de la aurora
Cuánto arroyuelo formó?
Pues mira, hermosa pastora,
Mas veces te quiero yo.
¿ Ves la nieve derretida
Cuánta avecilla cantó?
Pues mira, bien de mi vida,
Mas veces te quiero yo.
¿ Ves cuánta abeja industriosa
De esa colmena salió?
Pues mira, ingrata y hermosa,
Mas veces te quiero yo.
¿ Ves cuántas gracias la mano
De las deidades te dió?
Pues mira, dueño tirano,
Mas veces te quiero yo.

JOVELLANOS.

DON GASPAR MELCHOR DE JOVELLANOS naquit à Gijon , en 1744 , et il est mort en 1811. Jurisconsulte distingué , il a rempli d'importantes fonctions dans la magistrature , s'appliquant en même temps à des travaux littéraires. Il a écrit plusieurs ouvrages , parmi lesquels on distingue la comédie *L'Honnête Criminel* , son *Rapport sur la loi agraire* , son *Eloge de Charles III* , et ses *Poésies*. Jovellanos , comme presque tous les hommes distingués de cette époque , a souffert beaucoup par suite des troubles dont l'Europe a été le théâtre dans ces derniers temps ; mais , au milieu même de ses malheurs , il a constamment travaillé pour la gloire des lettres et pour le bien-être de sa patrie.

FRAGMENTS.

I.

ELOGIO DE CARLOS III.

Si, Españoles , ved aquí el mayor de todos los beneficios que derramó sobre vosotros Cárlos Tercero. Sembró en la nacion las semillas de luz que han de ilustraros , y os desembarazó los senderos de la sabiduría. Las inspiraciones del vigilante ministro , que encargado de la pública instruccion , sabe promover con tan noble y constante afan las artes y las ciencias , y á quien nada distinguirá tanto en la posteridad , como esta gloria , lograron al fin restablecer el imperio de la verdad. En ninguna época ha sido tan libre su circulacion : en ninguna tan firmes sus defensores : en ninguna tan bien sostenidos sus derechos. Apenas hay ya estorbos que

detengan sus pasos ; y entre tanto que los baluartes levantados contra el error se fortifican y respetan , el santo idioma de la verdad se oye en nuestras asambleas, se lee en nuestros escritos, y se imprime tranquilamente en nuestros corazones. Su luz se recoge de todos los ángulos de la tierra, se reúne, se estiende, y muy presto bañará todo nuestro horizonte. Sí, mi espíritu arrebatado por los inmensos espacios del futuro, ve allí cumplido este agradable vaticinio. Allí descubre el simulacro de la *Verdad* sentado sobre el trono de Cárlos: la *Sabiduría* y el *Patriotismo* la acompañan: innumerables generaciones la reverencian y se le postran en derredor: los pueblos beatificados por su influencia le dan un culto puro y sencillo; y en recompensa del olvido con que la injuriaron los siglos que han pasado, le ofrecen los himnos del contento, y los dones de la abundancia que recibieron de su mano.

¡ O vosotros, amigos de la patria, á quienes está encargada la mayor parte de esta feliz revolucion! mientras la mano bienhechora de Cárlos levanta el magnífico monumento que quiere consagrar á la sabiduría; mientras los hijos de Minerva congregados en él rompen los senos de la naturaleza, descubren sus íntimos arcanos, y abren á los pueblos industriosos un minero inagotable de útiles verdades; cultivad vosotros noche y dia el arte de aplicar esta luz á su bien y prosperidad: haced que su resplandor inunde todas las avenidas del trono, que se difunda por los placios y altos consistorios, y que penetre hasta los mas distantes y humildes hogares. Este sea vuestro afan, este vuestro deseo y única ambicion. Y si quereis hacer á Cárlos un obsequio digno de su piedad y de su nombre, cooperad con él en el glorioso empeño de ilustrar la nacion para hacerla dichosa. . . .

II.

IDILIOS.

AL SOL.

Padre del universo,
 Autor del claro día,
 Brillante sol, á cuyos
 Influjos lo infinita
 Turba de los vivientes
 El ser debe y la vida:
 Tú, que rompiendo el seno
 De la alba cristalina,
 Sales sobre el oriente
 A derramar el día
 Por los profundos valles
 Y por las altas cimas;
 De cuyo reluciente
 Curso las diamantinas
 Y voladoras ruedas
 Con rapidez no vista
 Hienden el aire vago
 De la region vacía,
 En ora buena vengas,
 De luces matutinas
 De rayos coronado
 Y llamas nunca estintas,
 A henchir las almas nuestras
 De paz y de alegría.
 La tenebrosa noche,
 De fraudes, de perfidias
 Y dolos medianera,
 Se ausenta de tu vista,
 Y busca en los profundos

Absimos su guarida.
 El sueño perezoso,
 Las sombras, las mentidas
 Fantasmas, y los sustos,
 Su horrenda comitiva,
 Se alejan de nosotros,
 Y en pos del claro día
 El júbilo, el sosiego
 Y el gozo nos visitan.
 Las horas transparentes
 De clara luz vestidas
 Señalan nuestros gustos
 Y miden nuestras dichas.
 O bien brillante salgas
 Por las eóas cimas
 Rigiendo tus caballos
 Con las doradas bridas;
 O ya el luciente carro
 Con nuevo ardor dirijas
 Al reino austral, de donde
 Mas luz y fuego vibras;
 O, en fin, precipitado
 Sobre las cristalinas
 Occiduas aguas caigas
 Con luz mas blanda y tibia;
 Tu rostro refulgente,
 Tu ardor, tu luz divina
 Del hombre serán siempre
 Consuelo y alegría.

III.

A LA LUNA.

¿ A dónde vas vestida
 De suaves resplandores
 Con paso tan callado,
 O reina de la noche?
 En tanto que Morfeo
 Con plácidos vapores
 Suspende las tareas
 De fieras, aves y hombres;
 ¿ Qué impulso, qué destino
 Tu reluciente coche
 Eleva en los collados
 Del húmedo horizonte?
 ¿ Por qué la sombra ahuyentas
 De los celestes orbes,
 Y en el paterno cañal
 Sepultas sus horrores?
 ¡ Por qué con luz radiante
 Al Érebo te opones,
 Y su heredado imperio
 Le usurpas á la noche!
 ¡ Qué inútil desperdicio
 De luces y fulgores,
 Que el mundo soñoliento
 Ni ve ni reconoce!
 ¡ Cuán vana y officiosa
 Los derramas sin orden
 Por las desiertas playas,
 Por los medrosos bosques!
 Mas ¡ ay! que ya descubro
 La fuerza que dispone

Tus rumbos, é imperiosa
 Da causa á tu desórden.
 Un númen implacable
 Te arrastra, un númen rompe
 De tu pudor los lazos,
 Y enciende tus pasiones.
 Ni el escuadron inmenso
 De estrellas y de soles
 Que sigue lento el curso
 De tu esplendente coche:
 Ni el trono en que resides
 Bañado en luz, ni el noble,
 Alto, inmortal origen
 De tu deidad triforme
 Bastaron á librarte
 De amor y sus arpones.
 Tú amas, sí, tu sigues
 La ley que reconocen
 Con fuerza irresistible
 Los hombres y los dioses:
 Y en tanto que corrida
 Quisieras las regiones
 Trocar del alto cielo
 Por los tartáreos bosques,
 Del duro amor guiada
 Registras todo el orbe,
 Las playas y los valles,
 Los mares y los montes,
 Buscando ansiosa y triste
 Al barragan que sobre

Las cumbres de Tesalia	Y al dulce triunfo corres,
El hado de tí esconde.	El mísero insensible
Le hallas por fin, mas cuando	Y hundido en sueño torpe,
Amante reconoces	Ni á tu esplendor despierta,
De tu pasion la causa	Ni aun sueña tus favores.

IV.

DE LA COMEDIA

EL DELINCUENTE HONRADO.

ACTO II, ESCENA VII.

Torcuato, Laura.

Torcuato (resolviéndose despues de una gran pausa). No : yo no sufriré que padezca un momento por mi causa. Él está inocente, y voy á socorrerle.

Laura (deteniéndole). ¡ A socorrerle ! ¿ Y podrás hacerlo sin esponer tu vida ?

Torcuato Pero, Laura, ¿ cómo he sufrir que padezca mi amigo por mi culpa ? ¿ Le verá arrestado, deshonorado, y tenido por delincuente sin correr á ayudarle, siendo el único autor de su calamidad ? No, no : voy á delatarme, á librar su preciosa vida, y á morir, pues solo soy digno de este infortunio.

Laura. Y las lágrimas de tu esposa, hombre cruel, no podrán reprimir tus impetus violentos ? ¿ Quieres esponer mi triste vida á nuevos desconsuelos ? Sosiégate, desdichado, y ten compasion de esta infeliz. Don Anselmo está inocente : el cielo velará sobre su vida, y nos dará medios de conservársela. Salva ahora la tuya, pues nos importa tanto. Huye, huye al instante de este funesto clima donde te persigue el infortunio, y deja á nuestro cuidado la libertad de tu amigo.

Torcuato. No, querida Laura, no puedo obedecerte. Las

cosas han tomado otro semblante, y ya no puedo separarme de aquí sin hacer traicion al mas honrado y digno amigo. Anselmo está preso por mi causa. Conozco su corazon : es incapaz de descubrirme; y antes correrá mil veces á la muerte, que contribuya á la desgracia de un amigo. Yo no espondré temerariamente mi vida : no, Laura mia, tú me la haces amable; pero tampoco puedo abandonarle. Voy á enterarme de todo, á poner en salvo su vida y su reputacion; y en fin, si no pudiere conseguirlo, á tomar el partido que me dicten el honor y la amistad.

ESCENA XIV.

Torcuato, muy pensativo, y paseando

En fin, ya no hay recurso... ya no puedo salvar á mi amigo sin esponer mi propia vida. ¡ Anselmo tiene contra sí tantas sospechas!.. Si se obstina en callar, sufrirá todo el rigor de la ley... y tal vez la tortura...

(Horrorizado).

¡ La tortura !... ¡ o nombre odioso! ¡ nombre funesto !... ¿ Es posible que en un siglo en que se respeta la humanidad, y en que la filosofía derrama su luz por todas partes, se escuchan aun entre nosotros los gritos de la inocencia oprimida?... ¿ Pero sufriré yo que por mi causa?... No : el honor me sujeta á la dureza de les leyes, y yo seria digno de ella, si ¡ le espusiese por evitarla. Perdona, trista Laura, tú, cuyas virtudes eran dignas de suerte mas dichosa; perdona á este infeliz el sacrificio que va á hacer de una vida que es tuya, en las aras del honor y de la amistad.

SAMANIEGO.

Don FELIX MARIA SAMANIEGO naquit en 1745 à Laguardia , ville de la Rioja , et il est mort en 1801. Chargé par la province d'Alava d'aller à Madrid traiter d'importantes affaires, l'élévation de son caractère lui fit refuser les offres honorables du gouvernement , pour ne s'occuper que des intérêts confiés à son zèle. Et à son retour , il ne voulut pas même accepter les riches présents par lesquels les Alavais reconnaissants désiraient récompenser sa mission et le dédommager de ses propres dépenses.

Il a écrit des Fables qui ont beaucoup de mérite. Sans être dignes de se placer à côté de celles de Lafontaine , pour l'aisance , la simplicité , la naïveté , elles présentent néanmoins un style correct , élégant , une morale pure , des images attrayantes de justesse et de vérité. Elles peuvent très bien se mettre en parallèle avec les Fables de Florian.

FRAGMENTOS.

I.

FABULAS.

EL ASNO Y LAS RANAS.

Muy cargado de leña un burro viejo ,
Triste armazon de huesos y pellejo ,
Pensativo , segun lo cabizbajo ,
Caminaba , llevando con trabajo

Su débil fuerza la pesada carga.
El paso tardo, la carrera larga ,
Todo al fin contra el mísero se empeña ,
El camino , los años y la leña.
Entra en una laguna el desdichado ,
Queda profundamente empantanado.
Viéndose de aquel modo ,
Cubierto de agua y lodo ,
Trocando lo sufrido en impaciente ,
Contra el destino dijo neciamente
Espresiones ajenas de sus canas.
Mas las vecinas ranas
Al oír sus lamentos y quejidos ,
Las unas se tapaban los oídos ,
Las otras , que prudentes lo escuchaban ,
Reprendíanle así, y aconsejaban :
Aprenda el mal jumento ,
A tener sufrimiento,
Que entre las que habitamos la laguna
Ha de encontrar leccion muy oportuna.
Por Júpiter estamos condenadas
A vivir sin remedio encenagadas
En agua detenida , lodo espeso ;
Y á mas de todo eso ,
Aquí perpetuamente nos encierra ,
Sin esperanza de correr la tierra ,
Cruzar el anchuroso mar profundo ,
Ni aun saber lo que pasa por el mundo.
Mas llevamos á bien nuestro destino ;
Y así nos premia Júpiter divino ,
Repartiendo entre todas cada dia
La salud , el sustento y alegría.
Es de suma importancia

*Tener en los trabajos tolerancia ;
Pues la impaciencia en la contraria suerte
Es un mal mas amargo que la muerte.*

II.

LOS NAVEGANTES.

Lloraban unos tristes pasajeros
Viendo su pobre nave combatida
De recias olas y de vientos fieros ,
Ya casi sumergida ;
 Cuando súbitamente
El viento calma , el cielo se serena ,
Y la afligida gente
Convierte en risa la pasada pena.
Mas el piloto estuvo muy sereno ,
Tanto en la tempestad como en bonanza ,
*Pues sabe que lo malo y que lo bueno
Está sujeto á subita mudanza.*

III.

LA MONA.

Subió una mona á un nogal ;
Y cogiendo una nuez verde
En la cáscara la muerde ;
Con que le supo muy mal.
Arrojóla el animal
Y se quedó sin comer.
*Así suele suceder
A quien su empresa abandona ,
Porque halla como la mona
Al principio que vencer...*

CAPMANY.

Don ANTONIO DE CAPMANY, né à Barcelone en 1749, mort en 1810, nous a laissé d'excellents ouvrages de philologie, dont les plus estimés sont la *Philosophie de l'Eloquence*, un Dictionnaire espagnol et français, et un précieux répertoire de Notices littéraires, élégamment écrit, intitulé *Théâtre historique et critique de l'éloquence espagnole*.

FRAGMENTS.

TEATRO CRITICO DE LA ELOCUENCIA ESPAÑOLA.

EL P. JUAN DE MARIANA.

Nació Juan de Mariana en Talavera, villa insigne del reino de Toledo, en el año 1536, hijo de ilegítimo matrimonio: llamóse su padre Juan Martinez de Mariana, que despues fué dean y canónigo de la iglesia colegial de aquella villa; y su madre Bernardina Rodriguez.

Desde muy temprana edad amaneció en Mariana una maravillosa memoria junto con una perspicacia y discernimiento superior á sus años. Fué enviado á la entonces célebre universidad de Alcalá á cursar las artes y teología. Allí bebió el buen gusto, elocuencia y precision que forman el principal carácter de sus escritos, frecuentando entre las de otros sabios la escuela de Fr. Cipriano de Huerga, catedrático de escritura, monge cisterciense, y varon de vastísima erudicion en todo género de letras, y de gran pericia en las lenguas orientales.

Los adelantamientos y buen nombre que allí adquirió movieron á su general Diego Leynez, cuando trataba de estable-

cer la enseñanza del gran colegio romano, buscando á este fin los mas sobresalientes maestros y estudiantes entre todas las naciones donde estaba fundada su congregacion, á escoger á Mariana, mozo aun de veinticuatro años, para la cátedra de teología, que leyó por espacio de cuatro años en aquella capital, contando entre sus discípulos al célebre cardenal Belarmino. De allí fué trasladado á Sicilia á dar principio tambien á los estudios de la teología que se planteaban en aquella isla, donde permaneció dos años, hasta que fué enviado á Paris con igual encargo de enseñar las ciencias sagradas. Aquella famosa universidad le admitió luego en su gremio, confiriéndole el grado de doctor teólogo, y el empleo de profesor, que ejerció por mas de cinco años explicando á santo Tomás.

.

Restituido á su casa de Toledo, volvió á dedicarse á los libros y ejercicios de piedad. Allí escribió el *Epítome de la biblioteca de Phocio*; la traduccion de algunas homilias de S. Cirilo, y de la homilia de Eustaquio, obispo de Antioquia, sobre el *Hexamero*. La principal ocupacion de Mariana en los últimos años de su vida fué la obra de los *Escolios sobre el Viejo y Nuevo Testamento*, que no le permitieron concluir sus achaques y avanzada edad: pero los imprimió sin embargo en Madrid en 1649: y se hicieron de ellos al siguiente año dos reimpressiones, una en París, y otra en Amberes.

Poco tiempo sobrevivió Mariana á las últimas ediciones de sus obras, pues falleció en 16 de febrero de 1623 en la casa profesa de Toledo; á los 87 años cumplidos de su edad. Dejó, ademas de las publicadas, muchas obras manuscritas que aseguran escedian al doble á todo lo impreso

El número y naturaleza de las obras de que acabamos de dar puntual noticia acreditan plenamente el extraordinario talento, fecundo ingenio, sólido juicio, universalidad de conocimientos, é infatigable aplicacion del P. Mariana, que fué su dominante deleite hasta su postrer aliento.

IRIARTE.

DON THOMAS DE IRIARTE naquit en 1759 au Port de Sainte-Croix , dans l'île de Ténériffe , et mourut en 1791. A l'âge de 14 ans , il se rendit à Madrid où il continua ses études classiques avec succès. Il s'appliqua également à étudier les langues modernes , notamment le Français , l'Anglais et l'Italien. Il traduisit en espagnol quelques pièces du théâtre français , et quelques livres de l'Énéide de Virgile. Nous avons aussi de lui quelques ouvrages originaux , parmi lesquels se trouvent des comédies , un Poème sur la musique , et un Recueil de Fables littéraires qui a valu à Iriarte le titre de premier fabuliste espagnol.

FRAGMENTS.

—

I.

FABULAS.

—

LA ABEJA Y EL CUCLILLO.

Saliendo del colmenar
 Dijo al cuclillo la abeja :
 Calla , porque no me deja
 Tu ingrata y oz trabajar.

No hay ave tan fastidiosa
 En el cantar como tú :
 Cucú , cucú , y mas cucú ,
 Y siempre una misma cosa.

¿ Te cansa mi canto igual ?

(El cuclillo respondió) :

Pues á fe que no hallo yo

Variedad en tu panal :

Y pues que del propio modo

Fabricas uno que ciento ,

Si yo nada nuevo invento

En tí viejísimo es todo.

A esto la abeja replica :

En obra de utilidad

La falta de variedad

No es lo que mas perjudica ;

Pero en obra destinada

Solo al gusto y diversion ,

Sino es varia la invencion

Todo lo demas es nada.

EL TÉ Y LA SALVIA.

El Té , viniendo del imperio chino ,

Se encontró con la Salvia en el camino.

Ella le dijo : ¿ á dónde vas , compadre ?

A Europa voy , comadre ,

Donde sé que me compran á buen precio.

Yo (respondió la salvia) voy á China ,

Que allá con sumo aprecio

Me reciben por gusto y medicina.

En Europa me tratan de salvaje ,

Y jamas he podido hacer fortuna.

Anda con Dios , no perderás el viage ;

Pues no hay nacion alguna

Que á todo lo extranjero

No dé con gusto aplausos y dinero.

La Salvia me perdone

Que al comercio su mácsima se opone.

Si hablase del comercio literario
 Yo no defendería lo contrario ;
 Porque en él para algunos es un-vicio
 Lo que es en general un beneficio.
 Y español que tal vez recitaria
 Quinientos versos de Boileau y el Taso ;
 Puede ser que no sepa todavía
 En qué lengua los hizo Garcilaso.

LA ARDILLA Y EL CABALLO.

Mirando estaba una ardilla
 A un generoso alazan ,
 Que dócil á espuela y rienda
 Se adestraba en galopar.
 Viéndole hacer movimientos
 Tan veloces y á compás ,
 De aquesta suerte le dice
 Con muy poca cortedad :
 Señor mío ,
 De ese brio
 Ligereza
 Y destreza
 No me espanto ,
 Que otro tanto
 Suelo hacer, y acaso mas.
 Yo soy viva ,
 Soy activa :
 Me meneo ,
 Me pasco ;
 Yo trabajo .
 Subo y bajo ;
 No me estoy quieta jamas.
 El paso detiene entónces
 El buen potro, y muy formal

En los términos siguientes
Respuesta á la ardilla da :
Tantas idas
Y venidas ,
Tantas vueltas
Y revueltas
(Quiero, amiga
Que me diga)
¿ Son de alguna utilidad ?
Yo me afano
Mas no en vano :
Sé mi oficio ,
Y en servicio
De mi dueño
Tengo empeño
De lucir mi habilidad.
Con que algunos escritores
Ardillas tambien serán ,
Si en obras frívolas gastan
Todo el calor natural.

MELENDEZ.

DON JUAN MELENDEZ, poète lyrique, naquit à Ribera del Fresno, en Estramadure, en 1754. Il fit ses études à Salamanque, et prit le grade de docteur en droit. Les graves fonctions de la magistrature ne l'empêchèrent pas de s'appliquer à la poésie. Il composa une églogue intitulée *Batilo*, et une comédie sous le titre de *Les Noces de Gamache*; ouvrages qui furent couronnés dans des concours publics. Mais c'est dans ses nombreuses poésies lyriques surtout que son génie brille par l'élégance du style, par l'harmonie des vers, par le goût et l'exquise discrétion avec lesquels il effleure les plus délicates images.

Melendez vivait paisiblement à Salamanque, lorsque, durant l'invasion des Français, soupçonné d'être favorable aux étrangers, il fut contraint de fuir pour mettre sa vie en sûreté. Réfugié à Montpellier, il y est mort en 1811.

FRAGMENTS.

i.

Parad, airecillos,
No inquietos voleis,
Que en plácido sueño
Reposa mi bien :

Parad, y de rosas
Tejedme un desel,
Pues yace dormida
La flor del Zurquen.

Parad, airecillos ,
 Parad , y vereis
 Aquella que ciego
 De amor os canté :
 Aquella que aflije
 Mi pecho cruél
 La gloria del Tórmes ,
La flor del Zurguen.

Sus ojos luceros ,
 Su boca un clavel ,
 Rosa las mejillas ,
 Sus trenzas la red
 Do diestro Amor sabe
 Mil almas prender ,
 Si al viento las tiende
La flor del Zurguen.

Volad á los valles ;
 Veloces traed
 La esencia mas pura
 Que sus flores den.
 Vereis , cesirillos ,
 Con cuanto placer
 Respira su aroma
La flor del Zurguen.

Soplad ese velo
 Sopladlo, y veré
 Cual late y se agita
 Su seno con él :
 El seno turgente ,
 Do tanta esquivez
 Abriga en mi daño
La flor del Zurguen.

¡ Ay cándido seno !
 Quién sola una vez
 Dolido te hallase
 De su padecer !
 Mas ¡ oh ! ¡ cuán en vano
 Mi súplica es !
 Que es cruda cual bella
La flor del Zurguen.

La ruego , y mis ansias
 Altiva no cree :
 Suspiro , y desdeña
 Mi voz atender.
 Decidme ; airecillos ,
 Decidme ; ¿ que haré
 Para que me escuche
La flor del Zurguen.

Vosotros felices
 Con vuelo cortés ,
 Llegad , y besadle
 Por mí el albo pié.
 Llegad , y al oído
 Decidle mi fe ;
 Quizá os oiga afable
La flor del Zurguen.

Con blando susurro
 Llegad sin temer ,
 Pues leda reposa
 Su altivo desden ;
 Llegad , piadosos
 De un triste os doled ,
 Así os dé su seno
La flor del Zurguen.

SONETOS.

El pensamiento.

Cual suele abeja inquieta revolando
 Por florido pensil entre mil rosas ,
 Hasta venir á hallar las mas hermosas
 Andar con dulce trompa susurrando ;
 Mas luego que las ve , con vuelo blando
 Baja y bate las alas vagarosas ,
 Y en medio de sus venas olorosas
 El delicado aroma está gozando ;
 Así , mi bien el pensamiento mio
 Con dichosa zozobra por hallarte
 Vagaba de amor libre por el suelo :
 Pero te ví , rendíme , y mi albedrío ,
 Abrasado en tu luz , goza al mirarte
 Gracias que envidia de tu rostro el cielo.

EL REMORDIMIENTO.

Perdona , bella Cintia , al pecho mio ,
 Si evita cauto tu adorable llama ,
 Que Filis solo su fineza inflama
 Y él la idolatra aun en el mármol frio.
 Si amarte intento , del silencio umbrío
 Su voz infansta por venganza clama :
 ¿ Así , me dice ¡ o pérfido ! se ama ?
 ¡ Ay ! tiembla , tiembla mi furor ! impío !
 Vuélveme á mi inocencia y á mi pura
 Candidez virginal ; tú de mi pecho
 ¡ Ingrato , ingrato ! has la virtud lanzado.
 Vuélveme mi virtud. ... su sombra oscura
 Me sigue así , y en lágrimas deshecho
 Me hallo en el duro suelo desmayado.

CONDE.

Don JOSÉ ANTONIO CONDE naquit vers 1757 , et il est mort en 1820. Il consacra toute sa vie à de longues et patientes recherches relatives à la domination des Arabes en Espagne : et il nous a laissé les fruits de ses veilles dans un important ouvrage , publié l'année même de sa mort , sous le titre de *Historia de la Dominacion des Arabes en España*. Conde montre dans ce livre une modestie , une impartialité , nous dirons même une naïveté , qu'on trouve rarement chez les historiens. Ce n'est point le narrateur qui parle ; mais les faits et les personnages semblent venir se placer d'eux-mêmes sous les yeux du lecteur. L'esprit se croit ainsi transporté parmi les Arabes , sous le soleil d'Afrique , tour-à-tour à la mosquée , au harem , à l'ombre des palmiers ou dans l'assemblée des Oulémas. — Conde , à force de fouiller et de déchiffrer les vieux manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial , dont il était conservateur , en était venu à s'identifier si bien avec le génie arabe , que son style , d'ailleurs élégant et pur , possède toute la vivacité , tout le brillant d'une imagination orientale.

TERMINACIÓN.

HISTORIA DE LA DOMINACION DE LOS ARABES EN ESPAÑA.

CAPITULO XIII.

Respuesta de Aben Abed al rey Alfonso , y conversacion de aquel con su hijo.

Parecióle al rey Aben Abed muy soberbia la carta del rey D. Alfonso , y las propuestas que de su parte le hizo Albarhan , y aunque en su consejo habia muchos vizires que tenían por

mas seguro cualquier acomodamiento con el rey Alfonso y pagarle tributo, con todo eso el rey Aben Abed que era muy absoluto tuvo por demasía y arrogancia la carta, y respondió al rey Alfonso en verso, que era muy escelente poeta y muy docto, y tambien en prosa: la carta en sustancia decia así:

« Del Rey victorioso y grande, el amparado con la misericordia de Dios y confiado en su divina bondad, Muhamad Aben Abed, al soberbio enemigo de Alá, Alfonso hijo de Sancho, al que se intitula rey des reyes y señor de las dos naciones y leyes, que Dios quebrante sus títulos vanos, y salud á los que siguen el camino derecho. En quanto á llamarte señor de las dos naciones, mas derecho tienen en verdad los musulimes para preciarse de esos títulos que tú, por lo que han poseído y tienen de las tierras de los cristianos, y por la multitud de sus vasallos y riquezas de armas y tributos, que nunca llegaré tu poder á ser comparable con el nuestro, ni puede alcanzarlo toda tu ley y tus secuaces, y ciertamente puedes tener por año venturoso este en que has suscitado esta novedad, y no puede ser mas prudente y oportuno el consejo que se te ha dado acerca de esto. Ya dispartamos de nuestro sueño y nos levantamos de nuestra flojedad y pasado descuido. Hasta ahora pensábamos pagarte tributo, y tú no te contentas con él y quieres ocupar nuestras ciudades y fortalezas; pero ¿ cómo no te avergüenzas de tales peticiones, y quieres que se entreguen á los tuyos y nos mandas como si fuéramos tus vasallos? Maravíllome mucho de la diligencia y prisa con que urges para que se cumpla tu vana y soberbia voluntad: te has envanecido con la conquista de Toledo sin mirar que eso no lo debes á tu poder, sino á la fuerza y destinacion divina que así lo habia determinado en sus eternos decretos, y en eso te has engañado á tí mismo con torpe engaño. Bien sabes que tambien nosotros tenemos armas, caballos y esforzada gente que no se espanta del estruendo de las batallas, ni vuelve la cara á la horrorosa muerte, y puestos en la pelea nuestros caballeros saben salir airosos del empeño:

nuestros caudillos entienden en ordenar sus haces, en conducir los escuadrones, armar celadas, y no temen el entrar por entre los filos de las espadas, ni les horrorizan las contrapuestas lanzas. Sabemos dormir en la dura tierra sobre un albornoz, rondar y hacer las velas de la noche, y nos dan salud los fieros golpes de los furiosos endiablados: y porque veas que esto es así como te digo, ya te tienen preparada respuesta de tu demanda, y de comun acuerdo te previenen aceradas y limpias espadas, y gruesas y agudas lanzas, y al fin es cierto que no hay mal que por bien no venga, y que presto se arrepiente quien de súbito se determina; Cuando tus antepasados tuvieron buena suerte con los nuestros, sino por alguna vileza de las que tú sabes y que todo ello era nada? yo veo que los que te aconsejan son como bestias sin entendimiento, y al mismo tiempo es gente de tan poco valor que nunca sus obras acreditaron su vana pañería; así es que nunca los matamos peleando como buenos en campo abierto, sino escondidos y encerrados en sus torres y tras los muros. Deben por ventura creer esos tus consejeros que carecemos de entendimiento, y que en los hombres, en los reinos y estados no hay mudanzas.

MORATIN FILS.

Don LEANDRO DE MORATIN naquit à Madrid en 1760. De famille noble mais peu aisée, son père, tout en formant de bonne heure l'esprit de son enfant, avec un tel succès qu'à l'âge de sept ans il faisait déjà de jolis vers, le destina, pour assurer son existence, à prendre l'état de joaillier. Bien que doué des plus heureuses facultés et rempli de goût pour la poésie, Léandre, sentant sa position et les bonnes intentions de son père, s'adonna de bon cœur à cette profession, sans néanmoins laisser s'éteindre en lui les instincts poétiques. A dix-neuf ans, il gagna un prix de poésie, dans un concours académique, par un roman héroïque intitulé *La Prise de Grenade*. Trois ans plus tard, la *Leccion poética*, satire sur les vices introduits dans la poésie espagnole, lui valut un honneur pareil. Ces succès lui ayant attiré la protection de quelques hommes élevés, il quitta son travail d'artisan, et partit pour Paris à la suite d'un noble Espagnol en qualité de secrétaire. De retour en Espagne, il y séjourna quelques années et fit ensuite un voyage en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie. Rentré dans son pays en 1796, il y vécut tranquille et considéré jusqu'en 1808, année féconde en graves événements pour la monarchie espagnole. A partir de cette époque, Moratin habita le midi de la France; en 1827, souffrant et fatigué, il se retira à Paris, où il mourut l'année suivante. Ses restes mortels se trouvent au cimetière du Père-Lachaise, non loin de ceux de Molière.

Outre les ouvrages cités, nous avons de Moratin fils une

œuvre considérable intitulée *Origines du Théâtre Espagnol*, et sept comédies qui se font remarquer par la beauté du style et la pureté classique du goût.

FRAGMENTES.

DE LA COMEDIA : EL SI DE LAS NIÑAS.

ESCENA IV.

Doña Irene , don Diego.

Don Diego. Tiene un donaire natural que arrebatá.

Doña Irene. ¿ Qué quiere V. ? Criada sin artificio ni embellicos de mundo , contenta de verse otra vez al lado de su madre , y mucho mas de considerar tan inmediata su colocacion , no es maravilla que cuanto hace y dice sea una gracia , y maxime á los ojos de V. , que tanto se ha empeñado en favorecerla.

Don Diego. Quisiera solo que se esplicase libremente acerca de nuestra proyectada union , y...

Doña Irene. Oiría V. lo mismo que le dicho ya.

Don Diego. Sí , no lo dudo , pero el saber que la mereceo alguna inclinacion , oyéndoselo decir con aquella boquilla tan graciosa que tiene , sería para mí una satisfaccion imponderable.

Doña Irene. No tenga V. sobre ese particular la mas leve desconfianza ; pero hágase V. cargo de que á una niña no le es lícito decir con ingenuidad lo que siente. Mal parecería , señor Don Diego , que una doncella de vergüenza y criada como Dios manda , se atreviese á decirle á un hombre , yo le quiro á V.

Don Diego. Bien , si fuese un hombre á quien hallára por casualidad en la calle y le espetára ese favor de buenas á primeras , cierto que la doncella haría muy mal ; pero á un hombre con quien ha de casarse dentro de pocos dias , ya

podiera decirle alguna cosa que... Además, que hay ciertos modos de esplicarse...

Doña Irene. Conmigo usa de mas franqueza. A cada instante hablamos de V., y en todo manifiesta el particular cariño que á V. le tiene... ¡ Con qué juicio hablaba ayer noche despues que V. se fué á recoger ! No sé lo que hubiera dado porque hubiese podido oirla.

Don Diego. ¿ Y qué ? ¿ Hablaba de mí ?

Doña Irene. ¡ Y qué bien piensa acerca de lo preferible que es para una criatura de sus años un marido de cierta edad , experimentado , maduro y de conducia...

Don Diego. Calle ! ¿ Eso decia ?

Doña Irene. No , esto se lo decia yo , y me escuchaba con una atencion como si fuera una muger de cuarenta años , lo mismo... ¡ Buenas cosas la dije ! Y ella , que tiene mucha penetracion , aunque me esté mal el decirlo... ¿ Pues no da lástima , señor , el ver como se hacen los matrimonios hoy en el día ? Casan á una muchacha de quince años con un arripiezo de diez y ocho , á una de diez y siete con otro de veintidós : ella niña sin juicio ni esperiencia , y el niño tambien sin asomo de cordura ni conocimiento de lo que es mundo. Pues , señor (que es lo que yo digo) , ¿ quién ha de gobernar la casa ? ¿ Quién ha de mandar á los criados ? ¿ Quién ha de enseñar y corregir á los hijos ?

Don Diego. Cierito que es un dolor el ver rodeados de hijos á muchos que carecen del talento , de la esperiencia y de la virtud que son necesarias para dirigir su educacion.

Doña Irene. Lo que sé decirle á V. es , que aun no habia cumplido los diez y nueve cuando me casé de primeras nupcias con mi difunto don Epifanio , que esté en el cielo. Y era un hombre que , mejorando lo presente , no es posible hallarle de mas respeto , mas caballeroso..... y al mismo tiempo mas divertido y decidor. Pues , para servir á V. , ya tenia los cincuenta y seis , muy largos de talle , cuando se casó conmigo.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

AUTEURS CONTEMPORAINS.

Les écrivains d'aujourd'hui , et même ceux qui sont morts récemment , n'étant pas encore du domaine de l'histoire , nous nous abstenons de toute notice à leur égard. En présentant toutefois quelques modèles de style extraits de leurs œuvres , nous indiquerons la date et le lieu de leur naissance , ainsi que leurs principaux ouvrages. Du reste , le choix des morceaux que nous allons offrir , mettra , nous l'espérons , le lecteur studieux à même d'acquérir quelques notions sur l'état actuel de la littérature espagnole , et de s'exercer en même temps à l'étude de la langue telle qu'elle est parlée présentement.

ARRIAZA (1).

LA DESPEDIDA DE SILVIA.

Ya llegó el instante fiero ,
Silvia , de mi despedida ,
Pues anuncia mi partida
Con estrépito el cañon :
A darte el á Dios postrero
Llega ya tu tierno amante ,

(1) Don JUAN BAPTISTA ARRIAZA , né à Madrid en 1770 , auteur de quelques poésies qui se distinguent par l'élégance et la clarté du style.

Lleno de llanto el semblante ,
Y de angustia el corazón.

Llega tú , objeto divino ,
Tiéndeme los brazos bellos ,
Que si logro yo que en ellos
Dulce acogida me des ,

No conseguirá el destino
El golpe que quiere darme ,
Porque antes de separarme
Me verá muerto á tus piés.

¡ Oh ! si las pasiones nuestras
Fueran de igual violencia ,
El dolor de nuestra ausencia
Se partiera entre los dos :

Mas tú un semblante me muestras
Indiferente ó contento ,
Cuando yo no tengo aliento
Ni aun para decirte á Dios.

Murmurando un manso río
Baña el prado con sosiego ,
Y por fruto de su riego
Bellas flores ve brotar :

Tú en silencio , llanto mío ,
Mi afligido pecho bañas ,
Y de Silvia las entrañas
No consigues ablandar.

¿ Mas qué dices , Silvia mía ;
Con ese tierno suspiro ?
¿ Porqué entre lágrimas miro
Tus ojos resplandecer ?

Cual nube que en claro día
Opuesta al sol se deshace ,

Y el sol con sus rayos hace
Brillar el agua al caer.

¿ En mí los lánguidos ojos
Fijas con tanta ternura ?
¿ Sin faltarle la hermosura
Falta á tu rostro el color ?

¿ Vas á abrir los labios rojos ,
Y el sentimiento los sella ?
¡ Que en tí haya de ser tan bella
Aun la imágen del dolor !

¡ Insensato ! yo pensaba
Que la amarga pena mia
Algun alivio tendria
Si tú penáras tambien ;
Al error que me engañaba
Concede , Silvia , el perdon :
Ya siento mas tu afliccion
Que antes sentí tu desden.

Bien mio , por Dios te ruego,
Serena el triste quebranto ;
No vale tan bello llanto
Cuanto el mundo encierra en sí :

Pasen por tí con sosiego
De amor las horas serenas ,
Y aquellas de angustias llenas
Que se detengan en mí.

En mí , miserable y triste ,
Por el cielo destinado
Para soportar del hado
La bárbara crueldad :
No en tí , que hermosa naciste
Llena dé un poder divino

Para tener el destino
Sujeto á tu voluntad.

Per él tendrás el consuelo ,
Mientras que mi ausencia llores ,
De encontrar mil amadores
Mas de tu gusto que yo :

Otro á quien dispense el cielo
La fortuna de agradarte ;
Pero otro que sepa amarte
Como yo te amo , eso no.

No me enamoró tu trato ,
Ni tu semblante perfecto ,
Sino un simpático afecto ,
Que tal vez naci con el :

Yo me figuré un retrato
De las gracias verdaderas ,
Y conocí que tú eras
El original de aquel.

No suele en tierra caido
Tan turbado é indeciso
A un relámpago imprevisto
El caminante quedar ,

Como yo de amor perdido
Al mirar tu bello rostro ,
Pues luego á tus piés me postro ,
Y te adoro á mi pesar.

Mas yo parto... ; ! ay Dios ! mis penas
En la esplicacion no caben ;
Los cielos solos las saben
Que el fondo del alma ven ,

Y vieron las horas llenas
De deliciosos recreos ,

Que colmaron mis deseos
En los brazos de mi bien.

Ya las aguas blandamente
Mueve afable ventolina ,
Y de la gente marina
Se oye la confusa voz :

Ya del ancla el corvo diente
Del fondo tenaz retiran ;
Todos á darme conspiran
Una muerte mas veloz.

Ya con planta vacilante
Piso la débil barquilla ,
Pronta á abandonar la orilla ,
Y llevarme al gran bajel.

Silvia , á tu infeliz amante ,
En los últimos momentos ,
¡ Qué funestos pensamientos
No le asaltan de tropel !

Conozco el dulce desquite
Con que pagas mis ternezas ,
Se me acuerdan tus finezas
Tu cariño bien lo sé :

No hay prueba que no acredite
Tu pasión en mi presencia ;
¿ Pero quién sabe en la ausencia
Si sabrás guardarme fé ?

.

HERMOSILLA (1).

ARTE DE HABLAR EN PROSA Y VERSO, TOMO II, ART. III.

El que aspire á brillar algun dia en los consejos gubernativos debe prepararse á desempeñar tan difícil encargo haciendo un estudio profundo de las leyes, la economía política, la estadística, el sistema de hacienda y administracion, la diplomacia, y en los países católicos hasta el derecho canónico y la disciplina de la iglesia. Con estos estudios y el de las reglas generales del arte de hablar, con la atenta lectura de los oradores mas célebres antiguos y modernos, y teniendo por otra parte las prendas naturales que pide la profesion de orador público, podrá sobresalir en los congresos deliberantes, pero sin estos requisitos, poco ó nada le ayudarán los preceptos de los retóricos, sobre todo de los antiguos. Porque si bien las oraciones políticas de nuestro tiempo son de la misma clase que las pronunciadas por Demóstenes en la plaza de Atenas, y por Ciceron en la de Roma; el auditorio no es el mismo: y esta sola circunstancia las da un carácter particular, y hace que casi todas las observaciones de los antiguos maestros sobre el género deliberativo, que es cabalmente lo que nosotros llamamos oratoria política, no sean aplicables á los discursos que ahora se pronuncian delante de los cuerpos legislativos.

Los antiguos hablaban á un auditorio compuesto por la mayor parte de la ruda é ignorante plebe, y tenían por consiguiente que dirigirse mas bien á las pasiones que á la razon de sus oyentes, acomodándose á su rudeza y proponiendo las pruebas con alguna prolijidad. Los oradores modernos hablan á un cuerpo escogido, en cuyos individuos se debe suponer mucha instruc-

(1) Don JOSÉ MAMERTO GOMEZ HERMOSILLA, né à Madrid en 1771, traducteur de l'Iliade d'Homère et auteur de quelques ouvrages philologiques, parmi lesquels on distingue *l'Art de parler en prose et en vers*.

cion é inteligencia ; y á los cuales bastan por lo comun ligeras indicaciones, y no es tan necesario conmovier fuertemente su corazon, como ilustrar y convencer su entendimiento. Ademas, los antiguos hablaban en la plaza pública, y delante de un inmenso gentío y así como les era necesario levantar y esforzar mucho la voz para ser oidos; tenian tambien que abultar y exagerar los objetos mas de lo que hoy permite la rigurosa exactitud lógica cuando se habla en un recinto cerrado y á una concurrencia infinitamente menor que la que llenaba la gran plaza de Atenas, ó el vasto foro de Roma. Estas observaciones deben tenerse presentes cuando se lean y estudien los oradores antiguos para no imitar servilmente su manera difusa y declamatoria. Las únicas oraciones de Ciceron que son parecidas á las de nuestros congresos, son las que dijo en el senado, pero aun en estas, la costumbre y el hábito le impusieron la obligacion de darlas el mismo aire y giro que á las rigurosamente populares. Las arengas políticas que tenemos de Demóstenes fueron pronunciadas todas en la plaza pública : y aunque menos retóricas, por decirlo así, que las de Ciceron, no convendria hoy, aun en la cámara baja del parlamento inglés, hablar á los diputados como él hablaba á los Atenienses.

.

QUINTANA (1).

I.

VIDAS DE ESPAÑOLES CÉLEBRES.

—

TRIUNFOS NAVALES DE ROGER DE LAURIA.

Las aguas de Malta fueron el teatro de la primera victoria de Roger. Tuvo aviso de que las galeras francesas navegaban la vuelta de aquella isla, para socorrer la ciudadela sitiada

(1) DON MANUEL JOSÉ QUINTANA, né à Madrid en 1772, a écrit quelques pièces dramatiques, des biographies sous le titre de *Vies des Espagnols célèbres*, et des Poésies.

por los Aragoneses , y al instante se dirigió con las suyas á encontrarlas. Hallólas descuidadas en el puerto ; y aunque pudo acometerlas improviso sin ser sentido , quiso mas bien esperar el dia para la batalla , y les envió un esquite á decirles que se rindiesen , ó se apercibiesen á la pelea. Sin duda que quiso dar crédito á sus armas , manifestando á los enemigos que desdeñaba los medios de la astucia , y solo queria valerse del asfuerzo ; mas el éxito únicamente podia absolver de temeraria esta bizzaría. Eran las galeras enemigas veinte , y las suyas diez y ocho ; al rayar el dia embistieron las unas con las otras , y pelearon con tanto teson y encarnizamiento , como si de aquella jornada dependiese la restitution de la Sicilia. Medio dia era pasado , y aun duraba la accion , cuando el general francés vió que sus galeras cedian , y se inclinaban á huir. Llamábase Guillermo Corner , y estaba dotado de un valor extraordinario : encendido en saña por la flaqueza de los suyos , quiso aventurarlo todo de una vez , y con denuedo terrible acometió la capitana de Lauria , creyendo librada su victoria en tomarla ó destruirla. Abordóla por la proa : él con una hacha de armas empezó á hacerse camino por medio de sus enemigos , hiriendo y matando en ellos : Roger le salió al encuentro , y los dos pelearon entre si con el esfuerzo que los distinguia , y el furor que los animaba. En medio de la refriega una azcona arrojada clava á Roger por un pié á las tablas del navío , y una piedra derriba á Guillermo el hacha que tenia en la mano ; entónces el general español que habia podido desclavarse la azcona , la arrojó á su contrario , que atravesado con ella , cayó sobre la cubierta sin vida. Su muerte acabó de declarar la victoria por los nuestros , que con diez galeras apresadas , y rendidas las islas de Gozo , Malta y Lípari , volvieron triunfantes á Sicilia.

. :

II.

POESIAS.

A la Expedicion española para propagar la vacuna en América bajo la direccion de don Francisco de Balmis.

¡ Virgen del mundo, América inocente !
 Tú, que el preciado seno
 Al cielo ostentas de abundancia lleno
 Y de apacible juventud la frente ;
 Tú, que á fuer de mas tierna y mas hermosa
 Entre las zonas de la madre tierra ,
 Debiste ser del hado ,
 Ya contra tí tan inclemente y fiero ,
 Delicia dulce y el amor primero ;
 Oyeme : si hubo vez en que mis ojos
 Los fastos de tu historia recorriendo
 No se hinchesen de lágrimas ; si pudo
 Mi corazon sin compasion, sin ira ,
 Tus lástimas oír ; ¡ ah ! que negado
 Eternamente á la virtud me vea ,
 Y bárbaro y malvado ,
 Cual los que así te destrozaron , sea.
 Con sangre estan escritos
 En el eterno libro de la vida
 Esos dolientes gritos
 Que tu labio afligido al cielo envia.
 Claman allí contra la patria mia ,
 Y vedan estampar gloria y ventura
 En el campo fatal donde hay delitos.
 ¿ No cesarán jamas ? ¿ No son bastantes
 Tres siglos infelices
 De amarga espiacion ? Ya en estos dias
 No somos, no, los que á la faz del mundo

Las alas de la audacia se vistieron
 Y por el ponto Atlántico volaron ;
 Aquellos que al silencio en que yacías
 Sangrienta , encadenada te arrancaron. —

LISTA (1).

I.

INTRODUCCION A LA HISTORIA MODERNA.

No nos hemos olvidado de la gran revolucion moral que produjo en el mundo la predicacion del cristianismo. El evangelio, proclamando una doctrina pura é interior, y buscando en lo mas profundo de los corazones los vicios para debelarlos, estableció un nuevo elemento de sociedad, es decir, la comunicacion del hombre con Dios, en la cual y por la cual adquirieron nuevo vigor las virtudes fuertes, nueva delicadeza las suaves; y el mortal cumplió los deberes de padre de familia, de ciudadano y de magistrado por un motivo mas sublime y activo que los de la ambicion individual ó nacional que hasta entónces fueron la única regla de su conducta. La igualdad de todos los hombres ante Dios; la sumision á las potestades legales, salvo el imperio de la conciencia; la ruina de la esclavitud doméstica; la emancipacion del bello sexo, en fin, una política mas humana fueron los resultados sociales del principio cristiano.

El principio religioso fué el que sostuvo en España la larga lid de ocho siglos contra los mahometanos: él fué quien armó toda la Francia bajo Cárlos Martel para la batalla de Tours; él,

(1) DON ALBERTO LISTA, né à Séville en 1773, a traduit les œuvres historiques de Segur et les a continuées jusqu'à nos jours; il a écrit aussi un supplément à l'histoire d'Espagne de Mariana, et une collection de poésies.

quien libertó la Sicilia y la Italia del poder de los Sarracenos: él, quien civilizó las provincias del norte de Europa y del Nuevo-Mundo: él, quien dió la primera idea de los parlamentos modelados al principio por los sínodos, en que los obispos representaban sus iglesias y que en varios países tomaron, como en España, el mismo nombre de concilios: él, quien difundió el estudio y aplicacion del derecho romano: él, quien creó la supremacia de los sumos pontífices sobre los reyes: él, en fin, quien impelió toda la Europa contra el Asia en las memorables expediciones de las Cruzadas, y quien descubrió á los pueblos de Occidente los elementos de la antigua civilizacion en los mismos países donde la piedad los llevaba á morir en defensa de su religion.

.....

II.

LECCIONES DE LITERATURA ESPAÑOLA.

.....

Solo hay un sentido en el cual las palabras *clásico* y *romántico* tengan para nosotros una diferencia verdadera y útil de conocer y de observar, y es entendiendo por literatura *clásica*, la de la antigüedad griega y romana, y por literatura *romántica*, la de la Europa en los siglos medios. Bajo este aspecto, la cuestion se presenta en un punto de vista mas elevado, y merece llamar la atencion del humanista, del historiador y del filósofo.

En efecto, si la literatura de cualquier nacion ha de ser una pintura fiel de sus ideas, costumbres y sentimientos, claro es que la de los Griegos y Romanos debió ser muy diversa de la de los pueblos de la edad media. Los primeros vivieron, por decirlo así, en el foro; su religion era la de los sentidos y de la imaginacion, con poca ó ninguna influencia en la moral: así su literatura debía ser esencialmente la de las imágenes, que embellecen la naturaleza; y la de los sentimientos comunes y conocidos de la humanidad. No habia

entre ellos poderes sobrenaturales desconocidos y misteriosos : porque sus dioses , á pesar de la multitud de ellos que poseían , tenían señalados los círculos de sus atribuciones , así como los magistrados de sus repúblicas. No habia pasiones ni afectos , que tuviesen una fisonomía individual : porque la comunicacion continua de los ciudadanos entre sí asimilaba todos los afectos políticos y sociales. Las fiestas religiosas eran públicas , solemnes , llenas de pompa : mas ningun recogimiento , ninguna reflexion sobre si mismo , ningun resultado moral exigian del particular que asistia á ellas , sino el principio general de que se deben venerar y temer los dioses , y obedecer las leyes.

.
III.

LA VIDA HUMANA.

¿ No ves , Fileno, en la florida espalda
De aquella umbrosa sierra y eminente ,
Como un hilo de plata entre esmeralda ,
Nacer bullendo imperceptible fuente ?
Y ¿ cuál resbala por la herbosa falda
Tan tenue y fugitiva su corriente ,
Que del aura sutil aun no es sentida ?
Así comienza nuestra frágil vida.

Y éla despues , cuando segura pisa
Del primer llano el floreciente suelo ,
Con otras varias en alegre risa
Ya convertida en plácido arroyuelo.
Ora por los declíves baja aprisa
Buscando el valle con risueño anhelo :
Ora lenta , la selva circundando ,
Con las flores del márgen va jugando.

O bien , ya mas audaz , por la cascada
Se precipita á la profunda umbría ,
Donde entre densas nieblas asombrada

Al prado sale á ver la luz del dia :
 Deslízase del susto ya olvidada ,
 Siendo del campo hechizo y alegría ,
 Sobre alfombras de nacar , oro y grana ,
 Y es viva imágen de la infancia humana.

Mírala luego , montaraz torrente ,
 Su caudal con las lluvias aumentando ,
 Que veloz , atrevido é impaciente
 Por pedregosos valles va sonando :
 Apenas sufre ni el marmóreo puente ,
 Ni el márgen , que acomete rebramando ,
 Ni el firme robledal de su ribera ,
 Ni el monte que se opone á su carrera.

Ya llega á la escarpada catarata ,
 Y sin mirar su riesgo , obedeciendo
 Al impetu , que ciego la arrebatá ,
 Se lanza á los abismos con estruendo ;
 Yace entre espumas de nevada plata
 Aprisionado su furor gimiendo :
 Y las ondas , al viento abandonadas ,
 Tiñe el sol de colores variadas.

Mas ya del hondo páramo se eleva
 Sobre el risco musgoso , que lo ataja ;
 Y á la campiña , que de pompa nueva
 Vistió el mayo gentil , airado baja :
 Redil y chozas por delante lleva ,
 Y la encina firmísima desgaja :
 Y templado jamas y siempre altivo
 Es de la juventud retrato vivo.

.

BURGOS (1).

I.

EXPOSICION DIRIGIDA A S. M. EL SEÑOR DON FERNANDO VII. EN 24 DE
ENERO DE 1826.

Ni son solos estos daños interiores los que tenemos que llorar. Esos seis ú ocho mil proscritos, refugiados en Inglaterra, Francia y la Bélgica, propagan necesariamente en estos países un odio encarnizado contra el gobierno que les cierra las puertas de su patria. El instinto natural de la equidad obliga á Ingleses, Francéses y Belgas á prodigar la compasion y aun la benevolencia á individuos que no han sido juzgados, y que por esta sola circunstancia aparecen como inocentes. De estos prófugos hay bastantes que en la indignencia con que luchan, exhiben un nuevo título á la compasion de las almas generosas; hay otros que precedidos de una reputacion justa ó injusta, van por donde quiera escitando, ya la curiosidad ó la sorpresa, y ya la admiracion ó el entusiasmo. Todos ellos abrigados en países constitucionales, se muestran como las víctimas de una tiranía, á la cual atribuyen el descrédito y las inquietudes del gobierno de la España, y la miseria y las convulsiones de sus pueblos. Ciertos de que aparecerán tanto mas estimables cuanto mayor sea el desconcepto del gobierno que los proscriben, trabajan diariamente la opinion, comentan los actos de vuestra autoridad, glosan esa constante penuria de vuestro tesoro, se felicitan de ver en poder de los rebeldes de Méjico esa última fortaleza que poseíamos en su territorio, anuncian la emancipacion próxima de Cuba y Puerto-Rico, y predicen los triunfos que los

(1) Don JAVIER de BURGOS, né à Motril, dans le royaume de Grenade, en 1778, est auteur de l'*Histoire du règne d'Isabelle II*; il a publié aussi quelques volumes d'une *Biographie universelle*, et il a traduit en vers espagnols les œuvres d'Horace.

armamentos acordados en Panamá obtendrán un día en las aguas que bañan nuestras costas. Refiriendo, ó exagerando, ó inventando nuestros errores ó nuestras desgracias, se adulan con la deplorable esperanza de que ellas colmaran la medida de la ecsasperacion pública, y ocasionarán una reaccion, á la cual solamente esperan deber la vuelta á sus hogares. La política puede condenar, pero la naturaleza no condena estos sentimientos. No de todos se puede ecsigir aquella generosa abnegacion de sí mismo, de que tan noble ejemplo dió al mundo el vencedor de Salamina, rehusando pelear en las filas de los Persas contra su ingrata patria. Hay y debe haber siempre mas Coriolanos que Temistocles.

.

II.

DISCURSO LEIDO EN LA REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, EN 19 JULIO DE 1827.

Por este medio la lengua desaliñada y monotoná de nuestros vecinos del otro lado de los Pirineos adquirió bajo la pluma de insignes escritores y de hábiles gramáticos, exactitud, elegancia, y aun la armonía de que ne se la habia creído capaz, hasta que Malherbe reveló á los Francéses este secreto. No hay una persona familiarizada con la historia de la literatura, que ignore que en la corte de Enrique IV era conocido aquel poeta ilustre con la denominacion *de tirano de las sílabas*... Medio siglo despues de Malherbe apareció el enérgico y sublime Corneille, y un tercio de siglo despues el correcto y juicioso Boileau y el tierno y elegante Racine. En los seis años que mediaron entre el nacimiento de estos dos últimos fué erigida la Academia francesa, y los autores de *Cina*, de *Británico*, y del *Facistol* fueron luego inscritos entre sus miembros, y encargados de reducir á reglas las inspiraciones á que debieran sus aciertos y su reputacion. Desde entonces apenas contó la Francia un escritor ilustre, á quien el cuerpo encargado de fijar y perfeccio-

nar la lengua no se apresurase á abrir sus puertas, y á asociarle á las tareas que han hecho en fin de un dialecto pesado, rebetde y cacofónico, la lengua de las ciencias naturales y exactas, la de las ciencias metafísicas y morales, y en fin la de la poesía y la de la elocuencia.

Entre nosotros fué un militar quien, de repente y casi sin transicion, elevó el habla española á una altura prodigiosa. Bien que los versos duros de Juan de Mena fuesen muy superiores á los de Gonzalo de Berceo y del Arcipreste de Hita; bien que los del marques de Santillana, de Jorge Manrique y Juan de la Encina no dejasen duda de los progresos que hacia de un dia á otro el arte que ellos cultivaban, Garcilaso fué el que fijó la lengua y la versificacion; Garcilaso, nacido cuando aun vivia Isabel la Católica, cuando la lengua, refugiándose en el latin por huir del árabe, cargada de palabras exóticas, no formaba sino períodos mas ó menos embrollados, y parecia distar infinito, no solo de la elegancia, la facilidad y la soltura, sino hasta de la precision y la claridad. Reflexionando sobre este suceso, se observa con un placer mezclado de sorpresa y de admiracion, que en los treinta años primeros del siglo décimosesto hizo mas por nuestra lengua un militar jóven, cuya edad y profesion parecian deber alejarle del puesto elevado á que le llevaba su ingenio, que hicieran en cuatro siglos todos los poetas y prosadores españoles, entre los cuales se contaban un don Alonso el Sabio, un don Juan Manuel, los marqueses de Villena y de Santillana, y otros muchos, cuyos nombres ilustran nuestros fastos literarios. Sobre las huellas del valiente capitan segado en flor al pié de los muros de Niza, caminaron luego el pomposo y brillante Herrera, el fácil Leon, el limado Rioja, y como por encanto se vió formada esa lengua hermosa, de quien, apenas nacida, decia Cárlos Quinto que era la propia para hablar con Dios.

.

LA CONSTANCIA. — A. D. J. M. V.

ODA.

No del varon constante
Turba la paz de Marte el grito horrendo,
Ni el piélago bramante,
Ni el pavoroso estruendo
Del ronco trueno en derredor rugiendo.

Ni del tirano airado
La torva faz ó el ánimo inclemente,
Ni el orgullo ecsaltado,
En anhelar ardiente
Alzando al cielo su vacía frente.

Cual la robusta encina
Del aquilon y el noto en la pelea
Présaga de ruina,
La selva enseñorea
Y el pomposo ramage ufana ondea;
Tranquilo así oye el bueno
Los alaridos de furioso bando,
Y con rostro sereno
Mira el acero infando
De su cerviz en torno revolando.

Que del tósigo ardiente
Mientras la copa Sócrates apura,
Del aura transparente
Hendiendo la onda pura,
De la inmortalidad trepa á la altura.

Y trepas firme y ledo,
Temblar haciendo á la injusticia fiera
Tu impasible denuedo,
O gran Molé, en tu hoguera
Cual sol brillando en su abrasada esfera.

Mientras bata importuna
 La onda salobre de Neptuno el coche;
 Mientras la blanda luna
 Tibia luz desabroche
 Entre las sombras de callada noche;
 Vuestra eterna memoria
 La fama llevará de gente en gente,
 O el cántico de gloria
 Sonará reverente
 De do ríe la aurora hasta occidente.

MIÑANO (1).

I.

CARTA.

Madrid, 9 de febrero de 1821.

Doy á usted un millon de gracias, mi querido amigo, por la sincerísima oferta que me hace de su casa y compañía para que vaya á restablecerme de mis achaques, y convalecer de mi pasada enfermedad. Aseguro á usted ingenuamente que, atendido el mal humor que ella me ha dejado, nada me sería tan provechoso como disfrutar algunos ratos de la amena conversacion de usted, utilizándome al mismo tiempo de sus juiciosas y festivas reflexiones. Nuestra amistad, sin ser tan antigua como otras, es infinitamente mas sólida, porque está fundada sobre la conformidad de las ideas, sobre una mútua tolerancia, y sobre una recíproca independencía. Nosotros nos amamos sinceramente, porque somos verdaderamente libres, y no necesitamos el uno del otro; mas si por desgracia llegase alguno de los dos á tal estado, que no pu-

(1) DON SEBASTIAN de MIÑANO, né en 1779, dans la province de Palencia, a écrit des lettres, quelques ouvrages historiques et un Dictionnaire géographique et statistique de la Péninsule, en onze volumes in-4o.

diese subsistir sin los auxilios de su amigo, seria de temer que el peso de la gratitud , debilitando poco á poco los sentimientos amistosos, viniese á desvanecerlos del todo , y terminada la necesidad , cualquier pretesto bastaria para separarnos.

Esta es la marcha mas frecuentemente seguida entre los hombres , y esto es lo que observan á cada paso todos los que conocen un poco este valle de placeres y de amarguras. Por eso debemos nosotros conservar cuanto nos sea posible nuestra independenciam recíproca en acciones y pensamientos. Y para dar á usted una prueba de que yo por mi parte no me quiero separar de esta regla, le digo francamente que no admito su cariñoso ofrecimiento, porque á pesar del aliciente de la conversacion de V. , no podria resistir la triste residencia en un pueblo tan reducido y miserable. Es muy bella sin duda la pintura que usted me hace de esas pobladas alamedas, de esas fértiles campiñas, y de los inocentísimos placeres de la caza y de la pesca. No me cabe la menor duda de que usted ha trasladado al papel sus propias sensaciones , y hay muchos ratos en los cuales se me figura que participo de ellas á mi sabor. Pero cuando considero que en medio de todos esos placeres está usted careciendo del ejercicio de los mas preciosos derechos de la ciudadanía , y cuando le veo á usted privado de ejercer este gran influjo de que gozan los habitantes de Madrid en los altos destinos de ambas Españas , le aseguro á usted que apenas puedo dejar de mirarle con compasion y con lástima.....

.

TORENO (1).

..... No disculparé nunca á los enemigos del órden en un sentido ni en otro, pero es preciso saber como esto ha empezado y continuado, y las medidas tomadas. Hace mes y medio ó dos meses que se leyó un dictámen de una comision importantísima que fué aprobado por las Cortes, y no se tomaron otras medidas, porque los secretarios del despacho manifestaron tener el hilo de la trama (siento tener que repetir estas cosas, pero es preciso antes de llegar á tratar de lo del día) manifestaron, digo, que no había nada que temer, que tenían cogido el hilo de la trama. Quisiera saber, primero, si tenían cogido el hilo de la trama, ¿qué medidas se tomaron entonces para precaver el mal? Primera cuestion. Despues han sucedido en algunas partes algunos alborotos, atacando á individuos particulares, que fueran culpados ó no, la ley no los había considerado como tales. Estos sucesos que no disculpo, sino que hablaré contra ellos, como contra la partida de Merino, fueron hasta cierto punto precedidos por las sublevaciones de Castilla y otros puntos; porque al mismo paso que no dudo que entre los enemigos del órden se introdujeran personas mal intencionadas, hay tambien muchos, que peligrando sus cabezas si hubiera una contrarevolucion, temen demasiado para que no traten de tomar medidas que nunca se pueden disculpar ni permitir, y cuya situacion particular les impele á que vayan mas allá de lo lícito.....

(1) Don JOSÉ MARIA QUEIPO DE LLANOS, comte de Toreno, né à Oviedo vers la fin du 18^e siècle, auteur de quelques discours politiques et d'un ouvrage très estimé, intitulé *Historia del Levantamiento, guerras y revolucion de España*.

MATURANA (1).

I.

HIMNO A LA LUNA.

.... Luna refulgente , antorcha de la noche , envíame uno de tus rayos plateados , presenta á mi mente imágenes gratas y consoladoras : conduce mis pasos hácia la cabaña desconocida , desde cuyo pajizo techo parece llamarme el grito monótono del ave de Minerva. Junto á su puerta escucho murmurar el manso arroyuelo que corre chocando contra las blancas guijas que se oponen á su curso , y á cuyo través se desliza regando la fresca yerba que crece á sus orillas ; su curso es tan pacífico é inalterable como el de la vida del anciano que la habita , y que descubro sentado á su rústica puerta : sus blancos cabellos se agitan con el soplo jugueton de los céfiros nocturnos , y tu resplandor , ¡ o Febea ! hace brillar su cabeza calva , que se inclina sobre el pecho , agoviada con el peso de los años. ¡ Anciano respetable ! tú no eres un sabio consumido entre los graves estadios ; tú no eres un guerrero cubierto de sangrientos laureles , pero un hombre benéfico y virtuoso. Tu pobre morada fué siempre el asilo del triste y del necesitado con el que partiste gozoso tu escasa fortuna ; tú no viste una lágrima sin enjugarla , ni supiste un dolor sin esforzarte á mitigarle. La rectitud de tu juicio , la incorruptible firmeza de tu alma , te han hecho sin pretenderlo el juez de tu aldea y el árbitro de todas las querellas : la esposa desconsolada por la pasagera inconstancia de un esposo adorado , aprendió de tí la dulce tolerancia , las atenciones cariñosas , el perdon generoso , que volvió á sus brazos un esposo arre-

(1) Doña VICENTA MATURANA , née à Cadix en 1793 , a écrit deux jolis romans : *Théodore ou l'orphelin reconnaissant* et *Sophie et Henry* ; un poème en prose intitulé *Hymne à la lune* et de charmantes poésies.

pentido : los tiernos amantes á quienes el interés , ó un necio capricho de sus familias iba á separar y á hacer desgraciados para siempre , te deben su dicha , y las palabras persuasivas , las enérgicas reflexiones , que ablandaron unos padres ostinados , ó reconciliaron dos familias divididas : en fin , el anciano afligido , la matrona desolada por la pérdida de un hijo que era su apoyo y su esperanza , han debido á tu sencilla y persuasiva elocuencia el ver correr sus lágrimas con menos amargura. Ochenta veces has visto , ¡ o Luna ! sucederse las rosas de la primavera , las espigas y frutos del estío y otoño y los ateridos hielos del invierno , desde que este anciano respetable camina sobre la tierra , sembrando consuelos y beneficios , y ofreciendo el modelo de todas las virtudes. Su vida desconocida pasa como la corriente de los ríos colocados en una isla desierta , que solo derraman la abundancia para bien de las aves que viven en sus márgenes ignoradas y fecundas. Tu nombre , anciano respetable , no pasará á las generaciones futuras , el mármol no presentará tu imágen ; pero el Ser supremo te dirige desde el firmamento una mirada benévola , su reflejo divino esparce sobre tu modesto albergue la claridad de los cielos , el aura de paz y de contento le rodean ; y tú con las tres generaciones que te deben la existencia , y que son la gloria y la delicia de tu ancianidad , eres feliz en medio de la doméstica dicha y de la modesta virtud.....

II.

La Indiferencia por todo.

LETRILLA.

Si Dóris ama , y lo encubre
 Tan modesta como hermosa ;
 Si se muestra desdeñosa
 Y el amor guarda en su pecho ;
 Buen provecho.

Si un necio sin conocerse,
Charla y raja muy ufano,
Y no yéndole á la mano,
Queda de sí satisfecho;

Buen provecho.

Si Fabio se da importancia,
Hablando aparte y callado,
Y con los hombres de estado,
Aparenta un lazo estrecho;

Buen provecho.

Si otro ostenta su linage,
Blasona casa arraigada,
Cuando ayer dejó la azada
Y de sembrar su barbecho;

Buen provecho.

Si otro nene, conocido
Por su conducta galante,
Se convierte en un instante
En santurrón contrahecho :

Buen provecho.

Si en fin, el que es un gallina,
Nos emboca una proeza,
Y nos rompe la cabeza,
Con un mentirón deshecho :

Buen provecho.

III.

El Ruego.

SONETO.

Quando guiado del honor ardiente,
Al combate camines animoso,
Y obligando al caballo belicoso,
Te arrojes al peligro ciegamente;
Quando rompiendo la enemiga gente
Huya en confuso bando temeroso,
Y debas á tu acero victorioso

El sublime renombre de valiente ;
 Cuando tu vista anime, y el soldado
 Al contemplar tu ardor, el suyo aumente ,
 Despreciando la muerte denodado ,
 Modera tu valor, y al occidente
 Vueltos los ojos, del amor guiado,
 Allí recuerda á tu Delina ausente.

BRETON DE LOS HERREROS (1).

DE LA COMEDIA : *ELLA ES ÉL.*

ESCENA VIII.

Camila , Rita , Don Marcelo.

Camila. Bien venido, don Marcelo.

Don Marcelo. Señora... (¡Qué hermosa está!)

Camila. Doy á usted la enhorabuena
 Por su ascenso.

Don Marcelo. Esa bondad
 Agradezco mucho; pero...

Camila. ¿No se quiere usted sentar ?

Don Marcelo. Gracias...

Rita. Hasta luego...

Camila. Aguarda... (*En voz baja.*)

Yo me voy si tú te vas. (*A don Marcelo.*)

¿Y viene usted á Valencia
 De asiento ?

Don Marcelo. (¡Qué frialdad!)

Creo que sí. Yo tambien
 Debo á usted felicitar

(1) DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS, né à Quel, ville de la province de Logroño, en 1800, a écrit grand nombre de pièces dramatiques, quelques satires et des poésies légères. Il a fait aussi quelques bonnes traductions parmi lesquelles on distingue celle de *Les enfants d'Edouard* de Casimir Delavigne.

Por su casamiento.

Camila. Estimo

La atencion. Es natural
Que tan buen amigo tome
Parte en mi felicidad.

Don Marcelo. (¡Y me insulta!) ¿Tan dichosa
Es usted?

Camila. Hasta no mas.

Don Marcelo. Ya se ve; cuando se lleva
Contenta el alma al altar,
Y no perturba ningun
Remordimiento su paz...

Rita. (A don Marcelo en voz baja.) ¡Por Dios...

Camila. No comprendo á usted.

Don Marcelo. Esa es ya mucha crueldad.
¿Olvida usted...

Camila. Don Marcelo,
No me quiera usted obligar
A un desaire. Qualesquiera
Que fuesen cuatro años ha
Nuestras relaciones, lazos
Que debe usted respetar
Me impiden oír sus quejas,
Que son inútiles ya.

Don Marcelo. Si usted perdió la memoria
Cambiando la voluntad,
La mia es fiel por desgracia
Como mi pasion fatal.
Pero usted por su alma juzga
El alma de los demas,
Y falsa...

Camila. Ni juzgo á nadie,
Ni nadie me ha de juzgar
Sino mi marido. Beso
A usted la mano.

HARTZENBUSCH (1).

DEL DRAMA : *LOS AMANTES DE TERUEL.*

ESCENA V.

*Don Pedro , Isabel.**Ped.* (*Con admiracion y enojo.*) ¡ Isabel !*Isa.* Querido padre , no me mireis con ira , no me condeneis antes de oirme.*Ped.* ¿ Se aparta don Rodrigo de su empeño ?*Isa.* Le deja á mi resolucion.*Ped.* Eso es distinto. Con todo , no eres tú quien debiera decirle : fijar tu suerte es derecho mio. Como padre , me toca mandarte. . prefiero sin embargo aconsejarte como amigo. Ni aun te aconsejaré ; te descubriré solo secretos que estaba obligado á callar , pero que mi honor exige ahora que revele. Despues tú decidirás.*Isa.* ¡ O padre de mi alma ! (*Bésale la mano.*)*Ped.* Cuando un injusto fallo me iba á despojar cuatro años ha de mis bienes , y á dejarnos sumidos en la miseria , ¿ sabes quién fué el desconocido que obtuvo la revocacion de la sentencia ? Don Rodrigo.*Isa.* ¡ Don Rodrigo !*Ped.* Cuando dos años ha , prisionero yo de los indignos satélites de don Sancho , iba á ser degollado de su orden , ¿ sabes quién me libró , ya bajo el hacha del verdugo ? Don Rodrigo.*Isa.* ¡ Don Rodrigo !*Ped.* Cuando cinco años hace , agotados todos los recursos de la ciencia para volverte á la vida , tu madre y yo , ahogados de pena , esperábamos de un momento á otro verte lanzar el último aliento , ¿ sabes quién trajo desde Jaen aquel médico árabe que fingió pasar accidentalmente por aquí ?

(1) Don JUAN EUGENIO HARTZENBUSCH , né à Madrid , en 1806 , d'une famille allemande , est auteur de quelques pièces dramatiques , de quelques écrits en prose et d'un grand nombre de poésies légères.

Isa. ¿ Fué don Rodrigo ?

Ped. A él entonces debiste la vida.

Isa. A él se la consagraré ahora. ¡ Dios justo ! á vos pongo por testigo de mi resistencia y de los combates que he sufrido. Por todas partes han asaltado mi corazon. Ya no puedo mas... Llamadle.

Ped. Tú me haces feliz, hija mía. (*Vase.*)

Isa. Estaba escrito en el cielo que este hombre habia de ser mi esposo. Séalo. No seré ingrata con él .. seré pérfida con mi infeliz Marsilla. ¡ O Marsilla ! si tú vivieses... Desde el empíreo, donde me estás mirando, ¿ serás capaz de culparme ? Tú quizá me perdonarás... yo al tiempo que cedo á la ley de la suerte, no puedo perdonarme á mí misma.

.
 ESCENA VII.

DON MARTIN.

Cref por un momento que Isabel debia ser mas fiel á la memoria de su amante. ¡ Vanidad ! ¿ Qué falta hace al mísero cadáver de mi hijo la constancia de la que amó ? Si su sombra necesita lágrimas, ¿ no le bastan las mias ? ¡ Hijo de mi dolor ! mi pobreza te robó tu dicha, te desterró de tu patria, te ha hecho morir en tierra agena. Desde ayer á hoy mi frente anciana se ha vuelto decrepita. Pronto me reuniré á mi hijo.

—
 CAMPO ALANGE (1).

RECUERDO DE SEVILLA.

Las horas que llevábamos de travesía y la angostura progresiva del rio eran ya indicio de la corta distancia que de Sevilla nos separaba. La conversacion se iba animando por ins-

(1) Le Comte de CAMPO ALANGE, né en 1812 et mort à l'age de 24 ans, nous a légué quelques travaux littéraires dignes d'être étudiés pour l'aísance et la pureté du style.

tantes , y giraba especialmente sobre esta hermosa ciudad — ¿ Hay muchos puentes en Sevilla ? dijo el inglés. — Uno de barcas, contestó la señora de las barbas : el río es tan caudaloso que seria imposible hacer uno de piedra. — ¿ Caudaloso aquí ? repuso el breton , mucho mas lo es el Támesis en Lóndres , y tiene puentes magníficos , y tiene lo que no hay en toda Europa , el *Tunnel*. — ¡ Bah ! esclamó el majo , arrojando por las narices dos mangas de humo comparables á la que del negro cañon de la máquina se desprendia , y exhalandó al mismo tiempo por los ojos , por las patillas y por todas las porosidades de su cara una densa neblina ¡ ah ! ¡ ah ! ¡ too neles !!! y movia irónicamente la cabeza en ademan afirmativo ; apuesto cuanto tengo , y el doble ademas , á que en ninguna parte del mundo se fabrican toneles mas bien acabados que en Jerez — ni mejores — añadió despues de un pequeño silencio , queriendo añadir una razon poderosa á las que llevaba espuestas. — Este caballero , dijo el capitán del barco , que acababa de agregarse á nuestro corrillo , habla de un puente subterráneo que pasa por debajo del Támesis , y tiene por nombre el *Tunnel* : obra colosal , sin duda alguna , mas no la primera que se ha imaginado y aun acaso ejecutado en este género , como el señor cree. Quizá en este mismo instante estemos navegando encima de otra igual. — ¿ Cómo ? ¿ seria posible ? ¿ usted la ha visto ? ¿ de dónde sale ? ¿ adónde va ? ¿ cómo se llama ? Esta granizada de preguntas del inglés hizo senreir al capitán , el cual , despues de una corta pausa , contestó : — Yo no he visto este subterráneo , ni creo que persona alguna de nuestros tiempos pueda jactarse de haberlo hecho. Ni se figure usted que la facilidad de esta visita está en relacion directa del interés que presenta , pues la mayor decision para arrostrar todos los obstáculos , todos los peligros , no seria bastante-para hacer dar muchos pasos dentro de él. Sabemos su escistencia por lo que refiere la tradicion , por lo que nos ha dejado el erudito

Rodrigo Caro , y finalmente , por algunos arranques que debajo de varias casas de la *calle Abades* aun en el día se conservan. Descubrióse por primera vez en 1298 , abriendo unos cimientos en esta calle , y despues , á principios del siglo xvii , el curioso escritor de Sevilla , de quien ya he hecho mencion , intentó registrarlos y aun logró internarse algun tanto en compañía de buenos arquitectos , los cuales opinaron que la obra debía contar mas de tres mil años de antigüedad. Los trozos de ella , que en diferentes puntos se conservaban , eran indicio del considerable espacio que envolvian sus ramales. La descripcion que Caro nos ha dejado manuscrita es bastante minuciosa , y sirve hasta cierto punto para dar una idea de la interior estructura de este vastísimo edificio , de la construccion material de sus paredes ; pero no rompe el misterio que envuelve á nuestros ojos su fundacion y su destino. Tal era la cantidad y la intrincada distribucion de las calles ó cañones que encontró Rodrigo Caro , que comparó este subterráneo al famoso laberinto de Creta. Muchos ramales terminaban en unos huecos ó capillas de bóveda. Ya en tiempo de este escritor se hallaban frecuentemente interrumpidas estas galerías por las paredes que , al abrir pozos los dueños de las casas vecinas , habían construido para proseguir su obra. En el día á estos obstáculos se han añadido desmoronamientos y cimientos de nuevas construcciones , y otros obstáculos que hacen infructuosa cualquier tentativa del curioso. La tradicion añade que este inmenso subterráneo tiene por debajo del rio una comunicacion secreta con San Juan de Alfarache , que es el pueblo que hace un pequeño rato á nuestra izquierda descubrimos , tan agradablemente situado en la margen del Guadalquivir , coronado de huertas y de olivares.

.

ESCOSURA (1).

El Caminante.

El sol á occidente su luz ocultaba,
De nubes el cielo cubierto se via :
Furioso en los pinos el viento bramaba,
Rugiendo agitado Pisuerga corria.

Soberbia Simancas sus muros ostenta
Burlando la saña del fiero huracan :
Mas ¡ay del cautivo que mísero cuenta
Las horas de vida por siglos de afan !

Por medio del monte, veloz cual la brisa,
Cual sombra medrosa, cual rápida luz,
Un bulto, que apenas la vista divisa,
Camina encubierto con negro capuz.

Mudado el semblante, la vista azorada,
Sollozos amargos lanzando sin fin,
La Madre invocando de Dios adorada
De hinojos se postra, del rio al confin.

Del ave nocturna la voz agorera
De encima el castillo se deja escuchar :
Relámpago rojo, con luz pasagera
Las densas tinieblas haciendo cesar.

¡ Dichoso mil veces, el mísero esclama,
Dichoso! ¡ murallas, que en fin os miré !
Y al punto inflamado de súbita llama,
El rezo dejando, se pone de pié.

(1) Don PATRICIO DE LA ESCOSURA a écrit quelques romans et des drames dont les plus estimés sont *La Cour du BUEN-RETIRO* et *Barbe de Blomberg*.

MARTINEZ DE LA ROSA (1).

I.

LA ESPIGADERA.

Zagala donosa	Enjutas del río
Linda espigadera ,	Se ven las arenas ,
Que el dorado fruto	Y al márgen se apiñan
Llevas á la aldea ,	Las mustias ovejas.
Pon sobre mis hombros	Sin flores el prado ,
La carga ligera ;	Los campos sin yerba ,
No mas afanada	Los árboles secos ,
Mis ojos te vean.	La fuente sedienta ,
Mira que envidiosa	Ni cantan las aves ,
Vénus te aconseja	Ni céfiro vuela ;
Malogres tus años	La triste cigarra
En ruda faena :	Tan solo resuena...
¿ Qué placer te brindan	¡ Ay! ven ; y en la gruta ,
Las desnudas eras ,	De musgo cubierta ,
Los tostados haces ,	En pláticas dulces
Las aristas secas ?	Pasemos la siesta :
El sol con sus rayos	Que amor te convida ,
Abrasa la tierra ,	Te llama , te espera ,
Sin que leve sombra	De gente curiosa
De su ardor defienda :	Guardando la puerta.

(1) DON FRANCISCO MARTINEZ DE LA ROSA , né à Grenade , en 1789 , a publié 5 volumes d'œuvres littéraires parmi lesquelles on remarque surtout quelques pièces dramatiques notamment l'*Aben-Humeya* et l'*Edipo* , son art poétique et une esquisse historique sur la littérature de l'Espagne.

II.

EDIPO.

ACTO IV. ESCENA II.

*Edipo, Yocasta, sus Hijas.**Yoc. (Al salir).* Edipo...*Ed.* Id , hijas mías ; que no os vea
Vuestra madre llorar...

¿ Hablaste al pueblo ?

Yoc. Apenas fué preciso : su zozobra
Y dudosa inquietud duró un momento ;
Y al saber tu intencion , la piedad sola
Halló cabida en su agitado pecho :
Tú mismo con placer y con ternura
Hubieras escuchado sus acentos ,
Que con ayes y lágrimas mezclados ,
Nunca fueron tan vivos y sinceros. —
En medio de tu pena y amargura
Debes llevar , Edipo , ese consuelo :
No la pérdida sienten de un rey justo ,
Lloran á un padre , cariñoso y bueno ;
Y mirando cual propia tu desgracia ,
En tu favor imploran á los cielos...
¿ Te enterneces , Edipo ?... Si los vieras
Preguntarme por tí , cercarme inquietos ,
Ofrecerte sus bienes y sus vidas ,
Pedirte que confies á su afecto
A tu esposa y tus hijas... ¿ A qué ocultas
El rostro , Edipo mio ? Deja al menos
Correr tus tristes lágrimas , que ellas
Tu angustia aliviarán.

Ed. Yo esperé un tiempo ,
En brazos de mi esposa y de mis hijas ;

Vivir feliz en medio de mi pueblo...
 Yo no tuve otro afán ni otra delicia
 Sino buscar su bien ; ni ansié mas premio
 Que verlos en mi hora postrímera
 Cerrar mis ojos con piedad y afecto,..
 Y hoy ¡ infeliz ! mi dicha , mi esperanza ,
 La paz del alma para siempre pierdo ;
 Y lejos de mi patria y de los míos ,
 Solo en el mundo con horror me veo !...

Yoc. Cálmate , Edipo , cálmate...

Ed. No; deja ,
 Déjame desahogar mi sentimiento ,
 Que el corazón y el alma se me parten ,
 Y no puedo ya mas !

Yoc. Pero tú mismo
 Te haces mas infeliz : triste es tu suerte ,
 Tristísima , no hay duda ; y yo mal puedo ,
 Ofrecerte consuelos , que yo propia
 Quisiera para mí... Mas aunque adverso
 El destino cruel hoy te condene
 A tantos sacrificios , no por eso
 Te roba todo alivio y esperanza ,
 Ni te reduce á tan fatal extremo.
 Aun tienes una patria , á la que un dia
 Podrás hacer feliz bajo tu imperio ;
 Vas á habitar la tierra en que naciste ;
 Vas á ver con ternura el propio techo ,
 En que pasaste los serenos dias
 De tu infancia feliz ; donde ahora mesmo
 Viven tus padres , tus ancianos padres ,
 Que no tienen mas ansia , mas anhelo
 Que verte , y bendecirte , y en tus brazos
 Lanzar tranquilos el postrer aliento.

III.

ANOTACION 10.^a AL CANTO 1.^o DE LA POETICA ESPAÑOLA.

Recorriendo rápidamente la historia de nuestra poesía, se la ve nacer en el siglo duodécimo, al mismo tiempo que la lengua, mostrando en el *Poema del Cid* el embrión informe que podía aparecer en un tiempo, en que no se conocía con exactitud ni la medida de los versos ni la cadencia ni las consonancias, y en que hasta la lengua misma empezaba á respirar en la cuna.

Mas cobrando despues bríos, en los reinados de S. Fernando y de D. Alfonso el Sabio, especialmente con la proteccion de este príncipe superior á su época, y esforzándose la versificación por seguir una pauta segura, apareció ya la poesía algun tanto adelantada en el siglo décimotercio, como se echa de ver en los varios poemas de D. Gonzalo de Bercé, en el de *Alejandro* de Juan Lorenzo, y en las composiciones de aquel instruido monarca, aunque se duda si efectivamente son ó no suyas algunas de las varias que se le atribuyen, como los *Querellas*, de que solo nos ha quedado una breve muestra.

Las revueltas, los escándalos y continuas guerras que asolaron despues á Castilla, privándola largos años de quietud y sosiego, se opusieron al cultivo de las letras y al adelantamiento de la poesía, impidiéndola salir de la infancia, en que la vemos en manos de los escasos poetas del siglo décimocuarto, entre los cuales merecen particular mencion el docto infante D. Juan Manuel, y el ingenioso Arcipreste de Hita. Mas desde el reinado de D. Enrique III, y mucho mas en el de su hijo D. Juan el II « se comenzó á elevar mas esta sciencia con mayor elegancia; é ha habido hombres muy doctos en esta arte, » como se expresa el célebre marques de Santillana en una epístola dirigida al condestable de Portugal sobre la historia de la poesía; y efectivamente, ya aparece esta andando con paso mas seguro en el siglo décimoquinto, que puede considerarse respecto de

nuestra literatura como la aurora de un hermoso día. Las causas generales que hacian entonces brotar por todas partes, con mas ó menos vigor, la civilizacion y las letras, ademas de varias circunstancias peculiares á España, contribuyeron á que de repente apareciese en ella la poesía protegida por los príncipes, cultivada por claros ingenios, y produciendo, aunque todavía no sazoados, frutos mas esquisitos que antes.

En los antiguos *Cancioneros*, en que se hallan recogidas las poesías de aquella época, se nota ya mejor eleccion en los asuntos de las composiciones, un habla menos áspera y ruda, versificacion mas grata y flexible; en una palabra, muchas de las dotes que anuncian el talento cultivado de los poetas. Juan de Mena merece ya este título; y al compararle con sus predecesores, no puede menos de admirarse la invencion de los cuadros, el vigor de los pensamientos, y la osadía con que empujó, por decirlo así, á la lengua aun indócil y perezosa, para que adelantase cuanto antes en la carrera que le abria.

Mas á pesar de haber sido tan útiles los esfuerzos de este poeta, no menos que los de un marques de Santillana, un Enrique de Villena, un Jorge Manrique, un Juan de la Encina y otros muchos, hasta el siglo siguiente no llegaron la lengua y la poesía castellana á su mayor auge: estendido entonces en España, con el ejemplo de los Italianos, el uso del verso endecasílabo, conocido largo tiempo habia, pero rara vez empleado; y adoptado por insignes poetas este nuevo instrumento, mucho mas acomodado que los antiguos, se ve de pronto á nuestra poesía pasar de su débil adolescencia al vigor y lozanía de la edad viril: medio siglo despues de Juan de Mena aparece ya Garcilaso.

En sus obras se ostentan ya el habla y la poesía castellana con toda su gala y riqueza; empezando desde él una época tan sobresaliente para la literatura española que ha merecido el renombre de *siglo de oro*. Nacieron en ella á profía clarísimos ingenios, como Ercilla, Céspedes, Herrera, fray Luis de Leon,

Gil Polo, Figueroa, Francisco de la Torre, Balbuena, Villaviciosa, Rioja, Jáuregui, los dos Argensolas, Villegas, Quevedo, y otros muchos poetas de gran mérito, aunque no de tanta nombradía: completando la lista de autores célebres que tuvo España, en poco mas de un siglo, el fecundo Lope de Vega.

.

IV.

ANOTACION 16ª AL CANTO 2º DE LA POETICA ESPAÑOLA.

Sin que me arredre el temor de parecer prolijo, deseo no perder esta ocasion de manifestar mi parecer respecto de la lengua castellana, relativamente á la poesia: no sé si la pasion me engaña; pero creo que en este punto se aventaja á todas las lenguas modernas. Podrá tal vez mostrarse inferior á alguna en suavidad y dulzura; á otra en libertad y osadía, á varias en esta ó en esotra dote particular; pero no sé que haya ninguna que reuna en tan alto punto todas las cualidades esencialmente poéticas; que sea al mismo tiempo rica y sonora, suave y enérgica, vigorosa y fácil, sencilla en sus construcciones, libre en la colocacion de las palabras, varia hasta lo sumo en sus acentos y sonidos; á propósito, en fin, para cantar todo género de asuntos, desde el mas tierno y delicado hasta el mas elevado y sublime.

FIN.

TABLE.

(*Le chiffre romain indique le siècle , et le chiffre arabe la page*)

Aleman (Mathieu).	XVI ,	252
Alphonse X. (Don).	XIII ,	30
Argensola (Barthélemi).	XVII ,	298
Argensola (Lupercio).	XVII ,	302
Arriaza (Jean-Baptiste).	XIX ,	417
Avila (Jean d').	XVI ,	201
Balbuena (Bernard de).	XVII ,	310
Berceo (Gonzalve de).	XIII ,	23
Boscá (Jean de).	XVI ,	128
Breton de los Herreros.	XIX ,	440
Burgos (Xavier de).	XIX ,	450
Cadalso. (Joseph).	XVIII ,	389
Calderon de la Barca.	XVII ,	353
Campo Alange (Le comte de).	XIX ,	443
Capmany (Antoine de).	XVIII ,	402
Cervantes de Salazar	XVI ,	208

Cervantes de Saavedra.	XVII,	265
Cespedes (Paul de).	XVI,	217
Cid (el).	XII,	17
Conde (Joseph Antoine).	XVIII,	411
Ercilla (Alphonse de).	XVII,	505
Escosura Patricio.	XIX,	448
Esquilache (Le prince d').	XVII,	541
Feyjoó (Jérôme).	XVIII,	577
Figueroa (François de).	XVI,	241
Garcilaso de la Vega.	XVI,	135
Gil Polo (Gaspar).	XVI,	256
Gongora (Louis de).	XVII,	289
Grenade (Louis de).	XVI,	161
Guevara (Louis Velez de).	XVII,	515
Hartzenbasch.	XIX,	445
Hermosilla (Gomez).	XIX,	422
Herrera (Ferdinand de).	XVI,	177
Iriarte (Thomas d').	XVIII,	404
Isla (Le père Jean).	XVIII,	579
Jauregui (Jean de).	XVII,	557
Jean Mannel.	XIV,	63
Jean Ruiz.	XIV,	70
Jean de Mena.	XV,	94
Jovellanos (G. Melchor de).	XVIII,	595
Leon (Louis de).	XVI,	142
Lista (Albert).	XIX,	426
Luzan (Ignace).	XVIII,	569
Mariana (Jean de).	XVI,	211
Maturana (Doña Vicenta).	XIX,	444
Mayans y Siscar.	XVIII,	375
Melendez (Jean).	XVIII,	408
Melo (Frco. Mannel de).	XVII,	365
Mendoza (Iñigo Lopez de).	XV,	101
Mendoza (Hurtado de).	XVI,	187
Miñano.	XIX,	454
Moncada (François de).	XVII,	555
Montemayor (George de).	XVI,	215

TABLE.

455

Moratin (Nicolas).	XVII,	384
Moratin (Léandre).	XVIII,	414
Oliva (Fernan Perez de).	XVI,	172
Pulgar (Ferdinand del).	XV,	119
Quevedo (François de).	XVII,	319
Quintana (Ml. Joseph).	XIX,	425
Rioja (François de).	XVII,	345
Rosa (Frco. Martinez de la).	XIX,	447
Samaniego (Jean Marie).	XVIII,	399
Saint Jean de la Croix.	XVI,	253
Sainte Thérèse de Jésus.	XVI,	223
Segura de Astorga.	XIII,	56
Solis (Antoine de).	XVII,	359
Toreno (Le comte de).	XIX,	456
Torre (Alphonse de la).	XV,	109
Vega (Lope de).	XVII,	275
Villegas (Est. Manuel de).	XVII,	349

FIN DE LA TABLE.

circulaires soumises à
ensuite répandues dans

non seulement
il donne la
qui termi-
à la

MM. les
l'annonce d'un

après les pères, et en
res de son diocèse,

Mgr. l'Evêque
de la For,

mandé de
que sont

en quelque sorte

de félicita-
à ce que nous

le succès de l'œuvre,
plus ou moins

eux-mêmes,
de la France,

parvenus
qui, parvenus

l'œuvre, un
fait connaître,

nous donnons
ce n'est que

les Archevêques
après les pères

RUE DE L'ORME SEC, 7, AU PREMIER,

à Toulouse.

*Livres pour les langues vivantes, Anglais, Italiens,
Allemands, Espagnols et Portugais.*

EXTRAIT DU CATALOGUE.

DICCIONARIO de la lengua castellana, por la Real Academia de Madrid, 1 vol. in-4 ^o	18 fr.
DICCIONARIO abreviado de la lengua castellana, por la Real Academia de Madrid, 1 vol. in-12.	7
DICIONNAIRE anglais-français et français-anglais, par Boyer Chambaud, etc. 2 forts vol. in-4 ^o reliés.	30
LA SAINTE BIBLE en anglais, 1 fort vol. in-8 ^o	10
SHIPTON. Gramática inglesa, 1 fort vol. in-8 ^o relié.	5
LOS AMANTES DE TERUEL, novela histórica, 2 vol. in-16.	4
EL CABALLERO DEL CISNE, novela original, 3 vol. in-16.	6
CÓDIGO CIVIL ESPAÑOL, 1 vol. in-12.	5
EL CONDE DE Sta. COLOMA, novela histórica, 2 vol. in-12.	10
DERECHO PUBLICO ESPAÑOL, 1 vol. in-12.	4
GRAMMAIRE ESPAGNOLE méthodique, par M. Lazeu.	3
GUERRAS DE FLANDES, 7 v. in-12 avec planches et portr.	21
GIL BLAS DE SANTILLANA, 3 vol. in-8 ^o avec gravures.	12
TEODORA ó LA HEROINA DE ARAGON, 1 vol. in-16.	2
MARIANA. Historia general de España, 2 vol. in-folio.	30
POESIAS DE F. LUIS DE LEON, 1 vol. in-12-	3
LEYES FUNDAMENTALES DE LA MONARQUIA ESPAÑOLA, 2 vol. in-12.	8
MARCILLA Y SEGURA, novela original, 2 vol. in-16.	4
NI REY NI ROQUE, novela original española, 4 vol. in-12.	4
POESIAS DE RICO Y AMAT, 1 vol. in-8 ^o	2
LAS RUINAS DE Sta ENGRACIA, 2 vol. in-16.	4
EL SITIO DE ZARAGOZA, 2 vol. in-16.	4
LA SCIENZA DELLA LEGISLAZIONE, par Gaetano Filangieri, 8 vol, in-12, reliés.	20
P. S. Pallas Reise durch verschiedene provinzen Russischen Reichs, 5 vol. in-4 ^o avec plus de 100 planches, édition de St. Petersbourg.	40

LS.C
P6274t

492566

Piferrer, Francisco
Tableau de la littérature espagnole.

DATE.

NAME OF BORROWER.

BINDING LIST JUN 24 1948

6

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

